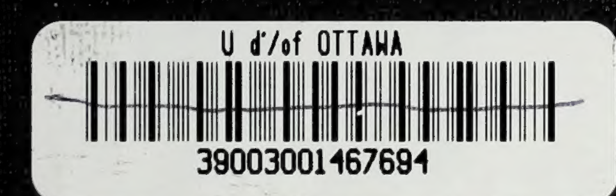


K. nam

Loy 120,70 fr

LA

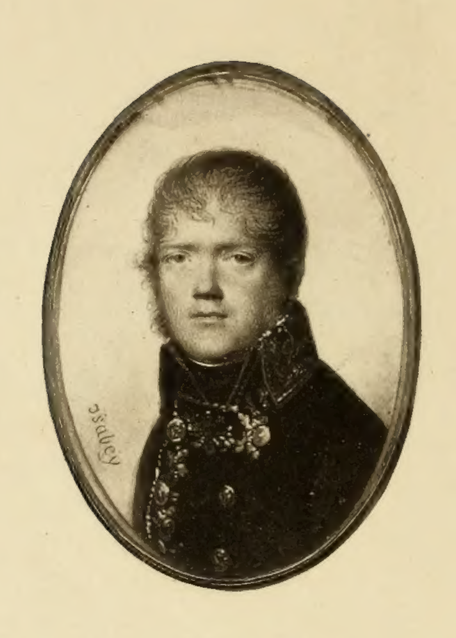
VIE MILITAIRE

DU

MARÉCHAL NEY

DUC D'ELCHINGEN, PRINCE DE LA MOSKOWA

PARIS. — IMPRIMERIE R. CHAPELOT ET Ce, 2, RUE CHRISTINE.



MICHEL NEY

GÉNÉRAL DE DIVISION

(1802)

Général H. BONNAL

LA

VIE MILITAIRE

DU

Maréchal NEY

DUC D'ELCHINGEN

PRINCE DE LA MOSKOWA

TOME PREMIER



PARIS

LIBRAIRIE MILITAIRE R. CHAPELOT ET Cie

IMPRIMEURS-ÉDITEURS

30, Rue et Passage Dauphine, 30

1910





CHAPITRE PREMIER

10 JANVIER 1769—29 JUILLET 1794

L'enfance du futur maréchal d'Empire. — Entrée au service. — La tenue des hussards Colonel-Général. — Michel Ney homme de troupe. — Histoire d'un duel. — La guerre de 1792. — L'invasion de la Lorraine. — La canonnade de Valmy. — Bombardement de Lille. — Prise de Mayence par Custine. — Plan de Dumouriez. — Victoire de Jemmapes (6 novembre 1792), opérations secondaires et prise de quartiers d'hiver. — Dumouriez porte la guerre en Hollande (février 1793). — Retour de Dumouriez en Belgique (8 mars). — Brillante charge du 5e hussards devant Gassencourt (16 mars). — Bataille de Neerwinden (18 mars). — Dumouriez passe à l'ennemi (5 avril). — Les généraux Dampierre et Lamarche. — Custine et la perte de Mayence. — Prise de Valenciennes (28 juillet 1793). — Kilmaine. — La levée en masse. — Houchard. — Victoire de Hondschoote. — Jourdan et Carnot. — Victoire de Wattignies (16 octobre 1793). — Hoche et la reprise de Landau. — Le lieutenant Ney en 1793; sa nomination au grade de capitaine (13 avril 1794). — La situation militaire au printemps de 1794. — L'armée de Sambre-et-Meuse. — Victoire de Fleurus (25 juin). — La poursuite après Fleurus.

Michel Ney, qui devait conquérir une gloire immortelle et porter, avec la dignité de maréchal d'Empire, les titres de duc d'Elchingen et de prince de la Moskowa, naquit, le 10 janvier 1769, la même année que Napoléon, à Sarrelouis, alors ville française.

Son père, ancien soldat de la guerre de Sept Ans, exerçait la profession de tonnelier et, si l'on manque de renseignements précis sur sa mère, de nombreux témoignages montrent que notre héros avait pour elle un véritable culte.

Michel Ney eut une sœur et un frère, l'aîné des trois, Jean, né à Sarrelouis, au mois d'octobre 1767.

Jean Ney entra au 1er bataillon des volontaires nationaux du



département de la Moselle, au moment de sa création, et fut, aussitôt, élu sergent, le 19 septembre 1791.

L'année suivante, le 23 août 1792, on le voit sergent-major. Le 21 avril 1794, il est nommé sous-lieutenant, et deux ans plus tard, le 15 août 1796, il passe avec ce grade à la 55e demi-brigade de ligne employée en Italie. On le suit jusqu'au mois de mai 1799, puis il disparaît et tout porte à croire qu'il fut tué comme lieutenant de la 55e demi-brigade, le 19 juin 1799, à la bataille de la Trebbia.

Jean Ney, quand il mourut, guerroyait depuis sept ans, deux à l'armée du Nord, deux à l'armée de Sambre-et-Meuse et trois aux armées d'Italie et de Rome.

Pour en revenir à Michel Ney, après quelques années d'études au collège des Augustins, il entra, comme clerc, à l'âge de treize ans, dans l'étude de Me Valette, notaire à Sarrelouis. Déjà, à cette époque, le futur maréchal, excité par les récits guerriers que lui faisait son père, ne songeait qu'à la gloire des armes et se montrait impatient de faire ses preuves de bravoure.

Le notariat ne lui offrant aucun attrait, le jeune Michel quitta l'étude Valette, à quinze ans, pour devenir commis du procureur du Roi : c'était tomber de Charybde en Scylla.

Son père, peu de mois après, lui trouva un emploi plus actif aux mines d'Apenweiler. Michel Ney prit goût à l'industrie du fer et en apprit les procédés, tant et si bien, qu'au bout d'un an on lui confia le poste de surveillant des forges de Saleck.

Après trois années dans cet emploi, Michel Ney mit à exécution le projet qu'il avait depuis longtemps formé d'endosser l'uniforme de hussard.

De Saleck, Michel Ney se mit en route pour Metz, à pied, exécuta un crochet sur Sarrelouis, afin d'embrasser ses parents, et, le 6 décembre 1788, il s'engageait au régiment Colonel-Général-Hussards.

Ce régiment, le cinquième de l'arme, avait été formé, en 1799, pour être placé sous les ordres directs du duc de Chartres, investi, l'année précédente, de la dignité de colonel général des hussards.

De 1692, époque à laquelle des déserteurs hongrois servirent à constituer le premier régiment de hussards au service de la France jusqu'en 1776, les quelques régiments de cette arme, levés au hasard des circonstances, n'eurent qu'une existence éphémère et furent considérés comme des troupes irrégulières, mais l'ordonnance royale du 25 mars 1776 rattacha les quatre régiments alors existants à la cavalerie française sous les noms de Bercheny (1[er]), de Chamborant (2[e]), de Nassau (3[e]) et d'Esterhazy (4[e]).

Les hussards du régiment Colonel-Général portaient, comme tenue, la pelisse, en drap écarlate, doublée de mouton blanc et bordée de mouton noir, le dolman en drap bleu céleste foncé, l'écharpe en laine cramoisie, la sabretache écarlate, aux armes du colonel général, le manteau bleu, le shako sans visière, en feutre noir avec flamme écarlate, surmonté d'une aigrette blanche.

Les brandebourgs et les boutons de la pelisse, comme du dolman, étaient jaunes. La culotte, en drap bleu, ornée de nœuds hongrois jaunes, se portait avec des demi-bottes bordées d'un galon jaune aux glands de même couleur.

Le sabre, à fourreau de cuir monté en cuivre, avait la poignée de même métal.

La selle, du modèle hongrois, avec troussequin supportant le portemanteau bleu galonné en jaune, était entièrement recouverte d'une shabraque de mouton blanc, bordée de drap écarlate dentelé.

Michel Ney fut nommé brigadier, le 1[er] janvier 1791, maréchal des logis, le 1[er] février 1792, maréchal des logis chef, trois mois plus tard, et adjudant, le 14 juillet de la même année.

La guerre de la France contre l'Autriche, commencée en mai 1792, allait bientôt fournir l'occasion à l'adjudant Ney de conquérir, à quelques mois de distance, les grades de sous-lieutenant et de lieutenant.

Pendant ses quarante-trois mois de service comme homme de troupe au régiment Colonel-Général, devenu le 5e hussards à la date du 1er janvier 1791, Michel Ney se fit remarquer par son entrain, sa belle tenue, son aptitude pour l'équitation et son goût pour l'escrime.

Grand, mince, bien musclé, le buste court et les jambes longues, Michel Ney réalisait le type du parfait hussard.

Ses cheveux d'un blond ardent encadraient un visage ovale, aux traits fins, terminé par un menton carré, avec des yeux d'un bleu d'acier, et l'ensemble de la physionomie respirait le courage uni à une grande puissance de volonté.

C'est même à la couleur de ses cheveux que Ney dut, plus plus tard, d'être surnommé par ses soldats « le rougeot ».

Le récit qu'on va faire du duel survenu entre un professionnel du sabre et le brigadier Michel Ney ne manque pas d'intérêt, au point de vue de la psychologie du futur maréchal.

Le maître d'armes des chasseurs de Vintimille, en garnison à Metz, avait blessé en duel son collègue du Colonel-Général-Hussards, et depuis, ne cessait d'insulter le régiment.

Les sous-officiers se réunirent, et, d'un commun accord, proposèrent au brigadier fourrier Ney de venger l'honneur du régiment.

Ce choix indiquait la confiance qu'ils avaient dans le talent d'escrimeur et la bravoure de leur champion.

Ney accepte avec joie la mission qui lui est offerte. On arrive sur le terrain, les sabres sont croisés, le duel va commencer, lorsque le champion des hussards se sent tiré en arrière par les cheveux formant tresse.

Il se retourne ; c'était son colonel.

Celui-ci fit mettre au cachot le coupable qui, s'il eut été

traduit en conseil de guerre, aurait pu être condamné à mort. Fort heureusement pour lui, les sous-officiers sollicitèrent en sa faveur et il en fut quitte pour quelques jours de prison.

Aussitôt libre, Ney alla trouver son adversaire, le provoqua de nouveau, mais cette fois, le duel eut lieu en cachette et le maître d'armes des chasseurs reçut au poignet un coup de sabre tel qu'il en resta, toute sa vie, estropié.

Dans la suite, le maréchal s'enquit de la situation de cet ancien maître d'armes, le retrouva pauvre et lui fit une pension viagère.

Avant de montrer la part prise par le 5e hussards, où servait Michel Ney, aux événements militaires qui se déroulèrent sur la frontière nord-est de la France et en Belgique, en l'année 1792, il convient d'exposer brièvement la situation de notre pays vis-à-vis de l'étranger dans les derniers mois de 1791 et jusqu'au moment où la guerre fut déclarée.

L'émigration avait pris, en 1791, un énorme développement.

L'Assemblée législative, élue en octobre 1791, rédigea un décret contre les émigrés, mais le Roi y opposa son veto, tout en manifestant son désir de les voir rentrer en France.

Ceux-ci se réunissaient en armes dans les électorats de Mayence, de Trèves et commençaient à former, près de Coblentz, une sorte d'armée aux ordres du prince de Condé.

L'empereur d'Allemagne, dont dépendaient les Électeurs de Mayence et de Trèves, répondit d'une façon évasive à une demande du gouvernement français, relative à la dispersion des rassemblements d'émigrés sur le Rhin.

On fit alors savoir à l'empereur que si, le 16 janvier 1792, lesdits Électeurs n'avaient pas donné satisfaction aux exigences justifiées de la France, c'était la guerre.

A ce moment, — juin 1791, — Narbonne, ministre de la guerre, fit une tournée d'inspection sur les frontières et prit des dispositions pour former, avec les cent mille hommes de troupes disponibles, trois armées : celle de gauche, en Flandre,

sous le général Rochambeau, vieux et usé ; celle du centre, sous le commandement du jeune et ardent Lafayette, près de Metz ; celle de droite, en Alsace, avec, pour chef, le général de Luckner, un vénérable et brave soldat, sans plus.

Dans le courant de janvier 1792, le général Dumouriez, très intelligent et nature ardente en dépit de la cinquantaine, entra en rapports avec Narbonne et obtint sa confiance. Mêlé à tous les partis, Dumouriez entra dans le cabinet girondin, lors de sa constitution, comme ministre des affaires étrangères et mit la main sur le ministère de la guerre, alors confié à un jeune député sans expérience.

Dumouriez voulait la guerre; elle fut déclarée par Louis XVI, le 20 avril 1792.

A ce moment, les trois armées françaises, suivant les idées militaires de l'époque, étaient réparties en des camps de dix à douze mille hommes, le long des frontières du Nord et du Nord-Est, depuis Dunkerque jusqu'à Colmar.

Dumouriez, comptant sur un soulèvement des Belges contre l'empereur d'Allemagne, conçut un plan offensif d'après lequel l'armée du Centre, commandée par Lafayette, envahirait la Belgique pendant que des détachements de l'armée de Flandre exécuteraient des diversions, mais, au moment d'exécuter ce plan, Dumouriez changea d'avis et fit marcher tout d'abord les troupes de l'armée de Flandre, celles du camp de Famars sur Mons, celles de Lille sur Tournay.

Les opérations, commencées les 28 et 29 avril, aboutirent à des échecs complets, suivis de débandades éhontées. Le général Dillon, qui commandait les troupes parties de Lille, fut assassiné par ses propres soldats lors de son retour dans cette ville.

Les Autrichiens, n'ayant alors dans les Pays-Bas que de faibles garnisons, ne purent poursuivre leurs avantages.

Au commencement de juin, Luckner avait remplacé Rochambeau à l'armée de Flandre et Lafayette se trouvait avec l'armée du Centre à Maubeuge et environs.

En juin et juillet, se produisirent quelques événements de peu d'importance, tels que l'affaire indécise de Glisuelle, la prise de Courtrai suivie de son évacuation et la perte d'Orchies.

Vers la fin de juillet, le gouvernement fit exécuter, aux armées de Flandre et du Centre, un chassé-croisé extraordinaire, afi que Lafayette exerçât le commandement sur la frontière, entre Dunkerque et Montmédy, et Luckner, entre Montmédy et Lauterbourg.

Au lendemain du 10 août, Lafayette, proscrit par le parti révolutionnaire triomphant, s'enfuit en Belgique et fut remplacé par Dumouriez.

Sur ces entrefaites, l'empereur d'Allemagne et le roi de Prusse, coalisés contre la France, avaient formé deux armées, l'une de cent mille hommes, en majorité prussiens, aux environs de Coblentz, l'autre, de vingt-cinq mille Autrichiens, à Mons.

L'armée principale, sous le duc de Brunswick, franchit la frontière le 25 juillet, et, ce même jour, le duc lança le manifeste que l'on sait.

Cette armée, comme, d'ailleurs, celle de Mons, avait pour objectif Paris, en passant par Luxembourg et Châlons-sur-Marne. Elle était partagée en trois corps marchant à la même hauteur, celui du centre, fort de 70,000 hommes, ceux des ailes, de 15,000 hommes, chaque.

Le corps de droite fit capituler Longwy, le 24 août, et alla mettre le siège devant Montmédy, pendant que le corps de gauche, après avoir investi Landau avec une partie de ses forces, se portait sur Thionville.

Le corps du centre de la même armée, laissant un gros détachement devant Metz, marcha sur Verdun et l'investit. Cette place forte devait bientôt se rendre, malgré l'énergie de son gouverneur, de Beaurepaire, lequel se brûla la cervelle plutôt que de signer la capitulation.

Du côté français, les troupes de Kellermann successeur de Luckner, se replièrent sur Toul, tandis que Dumouriez conduisait derrière l'Argonne les quinze mille hommes qu'il avait à Sedan et appelait à lui les camps de Maubeuge et de Maulde, forts, ensemble, d'une vingtaine de mille hommes.

Au même moment, Kellermann fut prié d'amener de Toul sur Sainte-Menehould les vingt-cinq mille hommes dont il disposait.

Dumouriez, en prévision de la chute prochaine de Verdun, avait formé le projet de couvrir Paris en interceptant les passages de l'Argonne compris entre les Islettes et le Chêne-Populeux.

Une fois maître de Verdun, Brunswick engagea une fraction dans les Islettes et fit marcher la majorité de ses forces par le Nord pour tâter les autres passages occupés par les Français. Les défilés de la Croix-au-Bois et du Chêne-Populeux, mal défendus, étant tombés au pouvoir des Prussiens, ceux-ci se rabattirent vers le Sud, prenant ainsi en flanc la ligne de défense de Dumouriez. Dans l'esprit de Brunswick, son adversaire étant tourné s'empresserait d'abandonner sa position pour aller en occuper une nouvelle, derrière la Marne qui coule à Châlons.

Mais Dumouriez, bravant les préjugés de l'époque, se résolut à accepter la lutte à fronts renversés, parce qu'il avait l'espoir de vaincre.

Le danger d'être tourné ne commence, en effet, qu'avec la défaite.

Kellermann et Beurnonville, celui-ci venant de Maulde, étant arrivés, le 19 septembre, près de Sainte-Menehould, Dumouriez disposa d'une cinquantaine de mille hommes pour combattre l'armée prussienne.

Celle-ci se prolongea, pendant la journée du 20 septembre, devant le front des troupes de Kellerman et de Dumouriez réunies, fit front à l'Est, tournant le dos à Paris, et engagea l'action avec son artillerie.

Moins nombreuse que l'armée française, et de plus, épuisée par les maladies et les privations, l'armée prussienne n'eut pas assez d'énergie pour attaquer à fond, et la lutte se réduisit à une simple canonnade.

Du côté des Islettes, échouèrent les tentatives de l'ennemi pour s'emparer de ce passage important.

Le roi de Prusse et Brunswick, découragés après Valmy, ramenèrent leurs troupes de l'autre côté du Rhin sans être poursuivis.

Le 5e hussards, où servait Michel Ney avec le grade d'adjudant, était à Valmy.

Auparavant, au mois de juillet, ce régiment avait quitté Metz pour se joindre à l'armée de Lafayette près de Carignan. Il se composait alors de 3 escadrons de guerre et d'un escadron de dépôt, en tout 688 cavaliers.

Lorsque Dumouriez, succédant à Lafayette, ramena l'armée du Nord vers l'Argonne, le 5e hussards et deux escadrons du 6e hussards (ancien Lauzun créé en 1783) firent partie de l'avant-garde commandée par le général Dillon et contribuèrent à la défense des Islettes.

Le 5e hussards était alors commandé par le colonel Lamarche qui devait, l'année suivante, s'attacher le lieutenant Ney en qualité d'aide de camp.

Après Valmy, Dumouriez, au lieu de harceler les colonnes en retraite du duc de Brunswick, les fit suivre par Kellermann, lequel n'alla pas au delà de Metz, ramena ses troupes en arrière et les laissa se morfondre dans le camp installé au sud de l'Yèvre.

Les Austro-Prussiens de Brunswick repassèrent le Rhin à Mayence et continuèrent au delà.

Le duc de Saxe-Teschen, qui commandait l'armée secondaire composée d'Autrichiens, avait employé les mois d'août et de septembre à des escarmouches contre les camps français de l'armée de Flandre, réduits à un seul, au mois de

septembre, quand Dumouriez organisa la défense de l'Argonne en attirant à lui toutes les troupes dont il crut pouvoir disposer.

Au commencement d'octobre, le duc se porta sur Lille avec une quinzaine de mille hommes, et, faute de pouvoir l'investir, se mit en devoir de la bombarder. Les Lillois ne se laissèrent pas intimider, en sorte que les Autrichiens se retirèrent bientôt et repassèrent la frontière. Leur retraite fut provoquée par l'approche du général Beurnonville revenant de Valmy à la tête de dix mille hommes.

Dès le début des hostilités, l'armée d'Alsace était disposée en deux camps proches du Rhin, l'un sous Custine, au nord de Strasbourg, l'autre, commandée par Biron général en chef, près de Colmar.

Lorsque l'armée de Brunswick se retirant au delà du Rhin eut évacué le Palatinat, Custine réoccupa Landau, marcha sur Spire, s'en empara, fit de même à Worms, et, enhardi par des succès aussi faciles, poussa jusqu'à Mayence qui se rendit, le 21 octobre, à la première sommation.

De tels résultats obtenus avec de si faibles moyens, puisque Custine disposait d'une quinzaine de mille hommes, paraissent invraisemblables, mais il faut savoir qu'en ce temps-là, l'état militaire de l'Allemagne était tout à fait misérable.

Une fois maître de Mayence, Custine alla occuper Francfort-sur-le-Main, ville commerçante et fort riche, qu'il soumit à de lourdes contributions.

Pendant que Brunswick exécutait sa retraite vers le Rhin, son corps de gauche, commandé par Clerfayt et composé uniquement d'Autrichiens, s'était porté sur le Luxembourg, en vue de se réunir à l'armée du duc de Saxe-Teschen.

Dumouriez revint alors à son projet déjà ancien de former sur la frontière du Nord une grande armée de 60,000 hommes qu'il conduirait à la conquête de la Belgique.

Cette grande armée devait se composer de quatre armées, savoir :

L'armée principale ou de Belgique, sous les ordres directs de Dumouriez, forte de 40,000 hommes, venue de l'Argonne à Valenciennes ;

L'armée du Nord, commandée par Labourdonnaye, composée de 5,000 hommes, à Lille ;

L'armée de d'Harville, environ 10,000 hommes, à Maubeuge ;

L'armée des Ardennes, de 20,000 hommes, avec Valence comme chef, à Longwy, place abandonnée par les Prussiens au cours de leur retraite.

Se conformant aux idées de l'époque en matière de stratégie, Dumouriez donna un objectif géographique à chacune de ces quatre armées.

L'armée du Nord eut à s'emparer de Tournay, de Courtrai, et de Gand.

L'armée de Belgique devait marcher de Valenciennes sur Mons.

L'armée d'Harville irait, de son côté, de Maubeuge à Mons.

L'armée des Ardennes, après avoir atteint Givet le 6 novembre, se porterait sur Namur pour en faire le siège.

On comptait beaucoup sur l'appui des Belges acquis aux idées de la Révolution et très hostiles à la domination autrichienne.

Les Autrichiens du duc de Saxe-Teschen, renforcés du corps de Clerfayt, avaient pris position devant Mons. Ils étaient à peine 14,000 hommes.

Les avant-gardes de l'armée de Belgique commencèrent à s'engager contre les avant-postes autrichiens le 27 octobre, mais c'est seulement le 6 novembre que fut livrée la bataille de Jemmapes, près de Mons, où les jeunes troupes françaises, remplies d'enthousiasme et trois fois plus nombreuses que celles de l'ennemi, triomphèrent des vieilles bandes autrichiennes combattant sur une position organisée défensivement.

Jemmapes fut une bataille parallèle — l'enfance de l'art — mais ses résultats n'en furent pas moins grands, puisque les Autrichiens se virent contraints de reculer d'une seule traite jusqu'à la Meuse.

A Valmy, l'armée de Dumouriez ne comptait que deux bataillons de volontaires. A Jemmapes, ces bataillons, organisés en 1791, entrèrent pour un tiers environ dans la composition de l'infanterie.

Obligées de vivre sur le pays et peu expertes alors en cette matière, les troupes françaises d'invasion avancèrent très lentement sur les traces de l'ennemi en retraite.

L'armée de Belgique quitta Mons le 11 novembre, occupa Bruxelles le 14, n'en partit que le 19, atteignit Liége le 27, livra un petit combat devant cette ville et y pénétra le lendemain.

Dans le même temps, l'armée du Nord entra dans la ville d'Anvers, le 13 novembre, et son chef Labourdonnaye, un grotesque, fut remplacé, peu de jours après, par le général Miranda, d'origine péruvienne. La citadelle d'Anvers capitula le 29 novembre.

A l'aile droite, l'armée des Ardennes, sous Valence, renforcée du corps d'Harville, mit le siège devant Namur et s'en empara, le 2 décembre.

Custine, à Mayence, ne cessait de demander des renforts.

Kellermann, ayant sous ses ordres l'armée dite de la Moselle, dut se porter des abords de Longwy à son secours. Il montra si peu d'empressement qu'on lui enleva son commandement pour le donner à Beurnonville, lequel marcha sur Trèves, y subit un échec et fut contraint de se replier sur Longwy.

On ne saurait résumer dans une œuvre comme celle-ci toutes les opérations qui eurent pour théâtres les diverses frontières de la France.

Qu'il suffise de dire qu'au moment de la déclaration de

guerre à l'empereur d'Allemagne (20 avril 1792), Dumouriez, alors ministre tout puissant, projeta de donner à la France ses frontières naturelles. Dans ce but, il fit organiser, à Grenoble, une petite armée destinée à conquérir la Savoie et le comté de Nice.

Après Valmy, cette armée, dite des Alpes, sous les ordres du général de Montesquiou, quitta Grenoble (28 septembre) et réussit en quelques mois à chasser les Piémontais des territoires situés à l'ouest des Alpes. Déclaré suspect, Montesquiou fut remplacé, au mois de décembre, par Kellermann.

Pour en revenir aux armées du Nord, de Belgique et des Ardennes, elles subirent, en novembre et décembre 1792, les privations les plus dures et virent fondre leurs effectifs par la désertion. C'est ainsi que des bataillons entiers de volontaires retournèrent en France.

Pendant les mois de décembre 1792 et janvier 1793, les quatre armées du Nord occupèrent des quartiers d'hiver derrière la Roer et la Meuse, à peu de distance des Autrichiens bordant la rive gauche du Rhin.

L'armée de Miranda était entre Ruremonde et Tongres, l'armée de Belgique à Liége et à Aix-la-Chapelle, l'armée des Ardennes, de Huy à Saint-Trond, au sud de Liége, l'armée d'Harville, à Namur et à Givet.

La mort de Louis XVI allait provoquer une ligue de tous les États européens contre la France.

Dumouriez venu à Paris, le 1er janvier 1793, dans le double but d'obtenir l'abrogation des mesures draconiennes prises par le ministère à l'égard des Belges et de faire adopter son plan d'opérations pour la campagne prochaine, quitta la capitale, le 26, sans avoir rien obtenu.

Le chef des quatre armées du Nord n'en fut pas découragé. N'ayant plus à compter que sur lui-même, il forma le projet audacieux de porter la guerre en Hollande, où une partie de la population était favorable à la France.

L'armée de Miranda dut marcher sur Maëstricht, pour en faire le siège, et les renforts, environ 18,000 hommes, envoyés par le nouveau ministre de la guerre Beurnonville, furent dirigés sur Anvers, dans le but d'en constituer une cinquième armée, dite de Hollande, que Dumouriez commanderait en personne.

Cette armée composée presque entièrement de bataillons de volontaires, s'empara, le 27 février, presque sans coup férir, de Breda, et son chef fit ses dispositions pour franchir le Bielbos, à l'aide de barques, en vue de marcher sur Amsterdam.

Le 4 mars, la place forte de Gertruydenberg tomba au pouvoir des Français.

Mais au moment, le 8 mars, où Dumouriez allait faire franchir le Bielbos à ses troupes, il reçut l'ordre de laisser à un autre le commandement de l'armée de Hollande et de venir, en toute hâte, reprendre la direction des armées de Belgique.

Des événements graves s'étaient en effet produits, en son absence, à Aix-la-Chapelle et à Maëstricht, qui exigeaient son retour immédiat.

Aussitôt après la mort de Louis XVI, les Prussiens, les Autrichiens et les contingents de l'Allemagne du Sud, cantonnés sur le Rhin, reçurent des renforts en prévision d'une offensive prochaine en Belgique et, dès les premiers jours de février, une armée anglo-batave se forma dans la partie nord de la Hollande.

Les 40,000 Autrichiens de Beaulieu, couverts, à droite, par l'armée prussienne, et à gauche, par l'armée allemande de Beaulieu établie dans le Luxembourg, franchit la Roer, le 1er mars, et dispersèrent les troupes françaises disséminées sur les bords de cette rivière.

Le 2 mars, Aix-la-Chapelle tomba au pouvoir des Autrichiens et Miranda leva le siège de Maëstricht le lendemain. Liége fut évacuée, le 4 mars, et toutes les forces françaises de

Belgique refluèrent en désordre sur Louvain, où Dumouriez les rejoignit, le 11 mars.

En très peu de jours, ce général, qui avait le génie de la guerre, sut redonner confiance à ses troupes de Belgique ne formant plus qu'une seule armée de 45,000 hommes, dont 5,000 cavaliers, divisée en aile droite, sous Valence, centre, sous Philippe-Égalité, gauche, sous Miranda, et avant-garde de 6,000 hommes, commandée par Lamarche ayant pour aide de camp le lieutenant Ney.

Dumouriez résolut de se porter à la rencontre des Autrichiens de Beaulieu, en marche sur Louvain, afin de les combattre et de rétablir la situation au moyen d'une victoire.

L'avant-garde autrichienne s'empara, le 15 mars, de Tirlemont, où se trouvait un détachement de Lamarche.

Le lendemain, Dumouriez fit attaquer Tirlemont en grandes forces et reprit ce village, mais l'armée autrichienne survenant, les deux avant-gardes opposées luttèrent pour la possession du village de Gossoncourt, bâti sur une hauteur et entouré de haies.

L'avant-garde de Lamarche occupait ce village. La cavalerie de l'avant-garde autrichienne (régiment des carabiniers de l'Empereur et régiment des cuirassiers de Nassau), dans son ardeur folle, courut à l'attaque des défenseurs embusqués derrière les haies et fut repoussée par le feu.

Le 5e régiment de hussards se jeta sur les carabiniers et cuirassiers autrichiens, au moment de leur échec, et leur taillèrent maintes croupières.

Le vieux Lamarche et le brave Valence tinrent à honneur de charger à la tête des hussards du 5e.

La journée du 17 mars se passa, de chaque côté, à préparer la bataille du lendemain.

Cobourg fit prendre position à ses troupes sur les hauteurs de la rive droite de la petite Geete et dans les villages qui

bordent la rivière depuis Racour jusqu'à Léau, en y comprenant Neerwinden et la Tombe de Mittelwinden (hauteur escarpée au sud-est et près de Neerwinden).

Dumouriez distribua son armée en huit colonnes et donna à chacune d'elles un objectif géographique, ce qui est l'enfance de l'art. Toutefois, il mit entre les trois colonnes de droite de faibles intervalles, dans le but de provoquer l'effort principal sur l'aile gauche ennemie présumée la plus faible, parce que la ligne d'opérations des Autrichiens se trouvait derrière leur aile droite.

La bataille s'engagea le 28 mars, à 7 heures du matin.

Neerwinden fut pris, perdu et repris plusieurs fois par les Français; mais une contre-attaque énergique des Autrichiens, soutenue par une nombreuse artillerie, puis les charges ardentes de leur cavalerie eurent raison de la vaillance française.

A l'aile droite autrichienne très forte, le succès fut encore plus grand, par suite de défaillances imputables à la faiblesse de Miranda.

La bataille de Neerwinden devenait une victoire autrichienne.

Dumouriez parvint à rallier ses troupes, le 19 mars, sur la position occupée la veille de la bataille; mais le moral de l'armée était profondément atteint. Il fallut battre en retraite vers les places du nord de la France.

C'est le 23 mars que commencèrent, sous couleur de soins à donner aux blessés, des pourparlers avec l'état-major autrichien qui amenèrent Dumouriez à prendre appui sur l'étranger pour évacuer la Belgique sans combats et, plus tard, conduire son armée à Paris, afin de disperser la Convention et de rétablir la royauté.

Ce général hors pair échoua dans son entreprise, de par la fidélité des troupes au gouvernement national et, le 5 avril, il ne put que passer à l'ennemi, en ayant, pour l'accompagner,

son état-major, onze généraux, un millier d'hommes dont moitié de cavaliers, et, parmi ceux-ci, la majeure partie du 1er hussards, ex-Bercheny.

De ce fait, le 2e hussards prit le n° 1, le 3e le n° 2, le 4e le n° 3 et le 5e le n° 4.

La victoire de Jemmapes (6 novembre 1792) avait donné la Belgique à la France ; le désastre de Neerwinden (18 mai 1793) la lui fit perdre.

Dampierre, colonel de dragons à Valmy, à Jemmapes, à Neerwinden, et depuis peu officier général, dut à ses manifestations républicaines de succéder à Dumouriez dans le commandement de l'armée du Nord.

C'était un homme encore jeune (37 ans), brave, très exalté, peu apte à diriger de grandes opérations.

Il commença par réunir ses troupes dans le camp de César, sous les murs de Bouchain et parvint, grâce aux lenteurs de l'ennemi, à leur rendre un peu de consistance.

Sur ces entrefaites, les généraux alliés tinrent un congrès à Anvers pour concerter les opérations de la campagne prochaine.

Il fut admis que l'on s'emparerait, durant les mois d'été, de Condé, de Valenciennes, de Dunkerque, pendant que l'armée prussienne (50,000 hommes) ferait le siège de Mayence où Custine, avant de se retirer sur Worms, avait laissé une garnison de 20,000 hommes.

Les forces de la coalition, opposées aux places du nord de la France, avaient pour général en chef Beaulieu et se composaient de 53,000 Austro-Hessois sous Beaulieu, de 20,000 Anglo-Hanovriens sous Yorck, et de 15,000 Hollandais sous le prince d'Orange ; en tout, 88,000 hommes.

Dans les derniers jours d'avril, Dampierre reporte son armée du camp de César au camp de Famars proche de Valenciennes et, le 1er mai, il attaque les Autrichiens en position devant cette place. Repoussé, il renouvelle sa tentative le 9, reçoit, ce

jour-là, une blessure mortelle et passe le commandement à Lamarche, lequel s'empresse de ramener les troupes au camp de Famars.

Quelques jours plus tard, le 28 mai 1793, les Autrichiens attaquent le camp de Famars, sont d'abord contenus par l'artillerie française ; mais, étant parvenus à surprendre, dans la soirée, le passage de la Ronelle, ils déterminent le général Lamarche à se retirer pendant la nuit sur le camp de César.

De ce fait, l'armée de Beaulieu put investir Valenciennes et continuer le blocus de Condé, sous la protection d'un corps établi devant le camp de César.

Le siège de Mayence, par le corps Kalkreuth, était commencé depuis le mois d'avril. Le gros de l'armée prussienne prit position devant l'armée du Rhin (45,000 hommes), que commandait Custine, et lorsque l'armée de la Moselle (30,000 hommes) eut été mise sous ses ordres (au commencement de mai), il résolut de combattre l'armée prussienne d'observation, mais il éprouva échec sur échec et dut se retirer derrière les lignes de Wissembourg.

Le 17 mai, une nouvelle tentative d'offensive de sa part aboutit au combat de Rixhem, défavorable à nos armes.

Mais Custine était un hableur. Mettant sur le compte de ses lieutenants sa retraite forcée, il fit si bien que le Comité de Salut public le désigna pour le commandement de l'armée du Nord réunie au camp de César.

Mayence capitula le 25 juillet et son héroïque garnison put se retirer en France avec armes et bagages, sous la réserve de ne pas combattre la coalition durant une année. Elle fut employée en Vendée.

La chute de Mayence causa la perte de Custine.

C'est le 14 juin 1793 que le duc d'York, chargé de prendre Valenciennes, entama les opérations du siège qui furent menées avec une grande énergie et des moyens puissants, jusqu'au 28 juillet, jour de la reddition de la place.

Maîtres de Valenciennes, de Condé et de la ligne de l'Escaut, les ennemis, au nombre de 70,000, pouvaient anéantir en une seule bataille les 35,000 Français du camp de César et marcher ensuite sur Paris.

Le général Kilmaine, qui venait de succéder à Custine dans le commandement de l'armée du Nord, ne voulut pas exposer ses troupes à subir un désastre et, le 8 août, il les ramena derrière la ligne de l'Escaut, dans le camp retranché de Gavrelle, entre Arras et Douai. Cette sage mesure, qui a peut-être sauvé la France du démembrement, valut au général Kilmaine d'être condamné à mort.

Quelques jours plus tard, à la suite de la fête du 10 août, la levée en masse, ou première réquisition, était décrétée par la Convention.

Les coalisés, après la prise de Valenciennes et de Condé, étaient à même de se porter sur Paris ; s'ils ne le firent pas, c'est que les Anglais tenaient essentiellement à s'emparer de Dunkerque.

Ce projet, conforme aux intérêts de l'Angleterre, devait amener le partage des forces de Cobourg en deux masses : l'une, composée des Anglais et des Hanovriens, agissant vers la mer ; l'autre, formée d'Autrichiens en observation devant le camp nouvellement organisé par les Français à Gavrelle, sur la Sambre.

Bien que Houchard, le successeur de Kilmaine à l'armée du Nord, eut connaissance de la marche des Anglo-Hanovriens sur Dunkerque, il fit tous ses efforts pour diriger le plus de forces possible du camp de Gavrelle au secours de cette place maritime. Carnot, ex-capitaine du génie, membre du Comité de Salut public, l'encouragea dans cette voie et lui envoya en renfort une partie des troupes de l'armée de la Moselle, alors en position derrière la Sarre, à Sarrebruck, tandis que l'armée du Rhin occupait les lignes de Wissembourg.

Dans le même moment, la ville de Lyon s'insurgeait contre le gouvernement de la Convention, les Toulonnais livraient leur cité à la flotte anglaise, et la Vendée se soulevait en faveur de la royauté.

Vers la fin d'août, Houchard marcha avec une trentaine de mille hommes à la délivrance de Dunkerque et, le 8 septembre, il engagea la lutte contre le corps d'observation du siège, posté à Hondschoote.

Le combat de Hondschoote fut une victoire française, qui décida le duc d'York à lever le siège, dès le lendemain.

Mais, le 15 septembre, l'armée de Houchard ayant rencontré les Autrichiens entre Menin et Courtrai, fut prise d'une terreur panique, à la vue de la cavalerie autrichienne menaçant ses ailes, et courut se réfugier à Lille.

Jourdan dut alors exercer le commandement de l'armée du Nord, sous la tutelle en quelque sorte, de Carnot.

Les troupes de nouvelle levée affluèrent de toutes parts pour renforcer l'armée du Nord.

De leur côté, les Autrichiens s'étaient emparés du Quesnoy et visaient à prendre Maubeuge, tandis que les Anglo-Hanovriens, à la suite de leur levée du siège de Dunkerque, appuyaient vers l'Est pour se lier à la ligne autrichienne.

Dans les premiers jours d'octobre, tandis que les troupes réunies à Lille et dans les camps voisins tenaient en respect l'aile droite des coalisés, Jourdan concentra, près de Guise, 45,000 hommes environ et les conduisit, en cinq colonnes, au secours de Maubeuge que l'ennemi commençait à investir.

Beaulieu avait affecté 35,000 hommes au siège de cette place et 30,000 hommes à sa couverture ; c'est contre celle-ci, en position sur la ligne : Dourlers (droite) — Wattignies (gauche), que Jourdan porta ses troupes. Le 15 octobre, des engagements sur tout le front permirent de discerner le point d'attaque —

ce qui constituait un progrès considérable dans l'art des batailles — en sorte que le lendemain, 16, Jourdan, ayant renforcé sa droite, enleva Wattignies aux Autrichiens, et par là, remporta une victoire décisive, à la suite de laquelle les coalisés levèrent le siège de Maubeuge et allèrent prendre leurs quartiers d'hiver qu'en dépit des ordres du Comité de Salut public Jourdan et Carnot se gardèrent bien d'inquiéter.

Ainsi se termina dans le nord de la France la campagne de 1793 qui eût amené la prise de la capitale par les coalisés s'ils n'eussent été imbus d'idées fausses en matière de stratégie et si nos troupes n'avaient montré, en dépit de maintes défaillances imputables à leur jeunesse, un patriotisme ardent allié à une endurance extraordinaire. On doit reconnaître aussi que les défenses de notre frontière nord, créées par Vauban sous l'inspiration de Louis XIV, sauvèrent la France par les retards qu'elles imposèrent à la marche de l'envahisseur.

Aux armées de la Moselle et du Rhin, les opérations, continuées jusqu'à la fin de décembre, nous furent favorables et se terminèrent par la reprise de Landau, grâce au général Hoche, qui, ayant réuni sous son commandement les deux armées, sut leur inspirer une confiance inébranlable par ses vertus et ses talents militaires.

En cette année 1793 qui vit s'accomplir de si nombreux événements tragiques et durant laquelle généraux, officiers et soldats français connurent tous les genres de privations, quelquefois le succès, mais plus souvent les revers, le lieutenant Ney remplit, jusqu'à la fin de juillet, les fonctions d'aide de camp auprès du vieux et brave général Lamarche, puis reprit le commandement d'un peloton dans son régiment d'origine, l'ex-5e hussards, devenu le 4e depuis la fuite de Dumouriez.

Le 30 juillet 1793, jour où il fut dépossédé de son commandement, le général Lamarche, un chef valeureux mais qui

n'avait pas l'étoffe d'un commandant d'armée, remit à son aide de camp, suivant la coutume de l'époque, un certificat rédigé en ces termes :

« Le général Lamarche, commandant en chef de l'armée « des Ardennes, certifie que le lieutenant Ney, du 4e régiment « d'hussards, a été employé près de moi, du 19 octobre 1792 « au 30 juillet 1793, comme aide de camp, qu'il a rempli les « devoirs de cette place avec toute l'intelligence, l'intrépidité, « l'activité et le courrage (*sic*) dont cette place est suscep- « tible, que dans toutes les occasions, même périlleuses, où « Il a été employé, Il a montré du discernement et une tac- « tique peu commune. »

Le lieutenant Ney fit le service dans la compagnie Boyé, depuis le 1er août jusqu'au 20 décembre 1793. A cette date, il fut appelé à remplir les fonctions d'aide de camp auprès du général de division Colaud, exerçant un commandement de troupes à cheval dans le département de la Marne, pendant que l'armée du Nord était en quartiers d'hiver.

Le lieutenant Ney quitta cet emploi le 21 avril 1794, par suite de son élection au grade de capitaine, faite huit jours auparavant et, pour la seconde fois, il alla reprendre sa place au 4e hussards.

Lorsqu'il fut nommé aide de camp du général Colaud, Michel Ney reçut un certificat de bravoure signé des officiers, sous-officiers et hussards du 4e, qui porte la date du 21 décembre 1793.

Plus tard, quand il revint comme capitaine à son régiment, le général Colaud lui donna un certificat « comme quoi le « citoyen Ney, lieutenant au 4e d'hussards, a été son aide de « camp du 20 décembre 1793 au 20 avril 1794, qu'il a rempli « cette place avec zèle et activité, et qu'il a démontré dans ce « service toute l'intelligence, le patriotisme d'un Républicain « prononcé. »

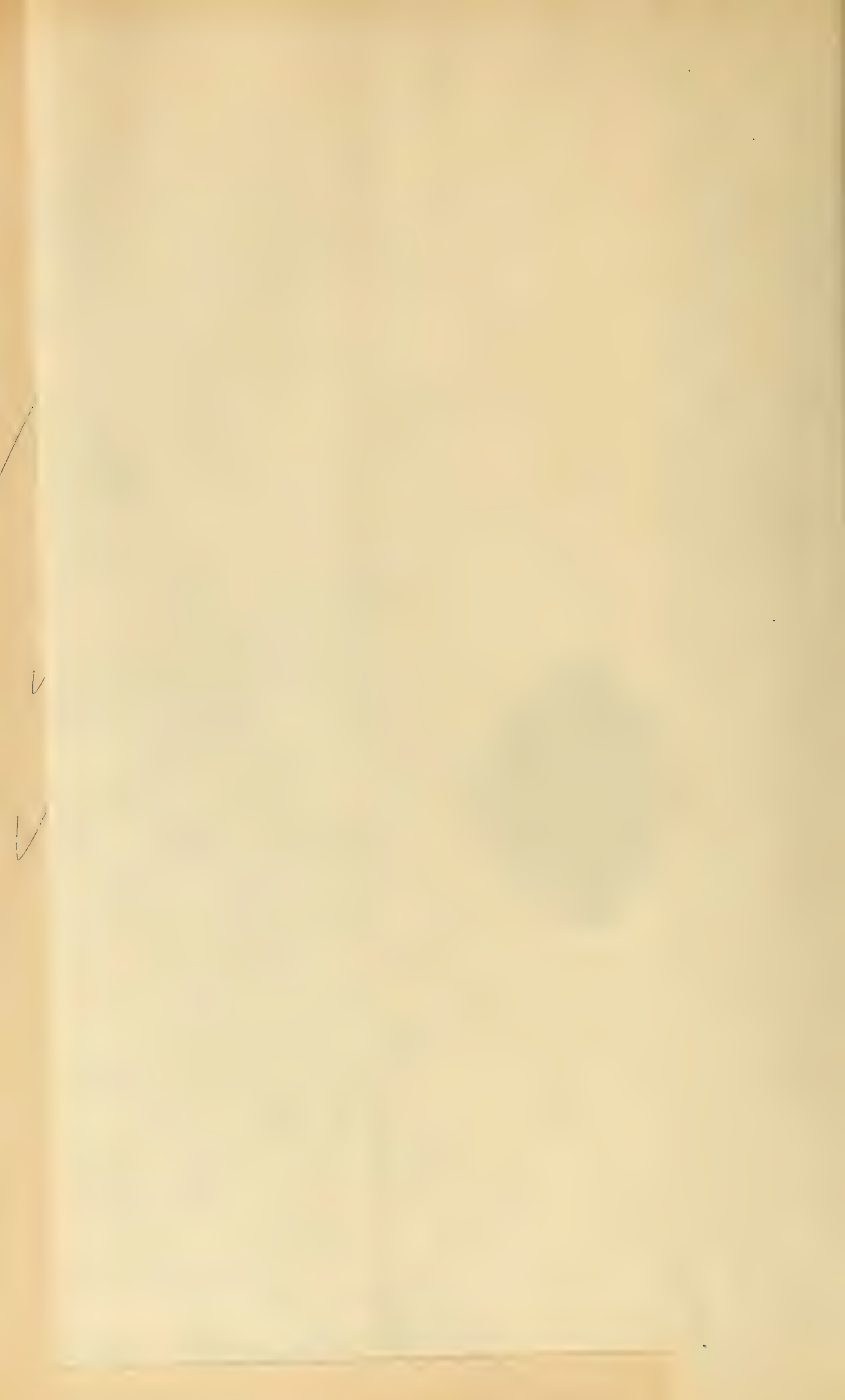
Tandis que les armées opposées restaient inactives dans

4eme Régiment D'hussards

Nous officiers, sousofficiers & hussards Du 4eme Régiment, Certifions que le Citoyen Michel Ney Lieutenant dans la Compagnie de Boyé audit Regt s'est Comporté dans tous les Grades ou nous l'avons connu en Brave Militaire & vray Républicain & a dans tous les Tems servi avec Zele l'interet & le bien de la République & que ce n'est qu'après la connaissance que nous avons de sa façon de penser & de sa Conduite, que nous avons signé au présent pour lui servir & valloir ce que de Raison. fi.

Obristein le 1er Nivos. L'an 2 de la République française une & indivisible

Gerome, Deprunay, Marta, Barbier, Lamarque, Witman, Blanchard, Boyé, Proulier, Gerard, Charoy, Dischleo, Barbe, Kleiner, Daumier, Fischer, Devaltaux, König, Maurer, Gerthy, Staub, Serge, Jorvin



leurs quartiers d'hiver, d'octobre 1793 à mars 1794, la France réalisait des efforts gigantesques.

C'est ainsi qu'au printemps de 1794, les armées des Alpes, des Pyrénées-Occidentales, des Pyrénées-Orientales, d'Italie, de l'Ouest, des Côtes de Brest et de l'Intérieur, contenaient, ensemble, 264,000 hommes, que l'armée du Nord disposait de 145,000 hommes, celle des Ardennes de 39,000, celle de la Moselle de 85,000, et celle du Rhin de 99,000, soit, pour ces quatre armées, de 368,000 hommes, et que le total général des troupes françaises disponibles était de 632,000 hommes.

A la même époque, les coalisés ne pouvaient opposer aux Français que 338,000 hommes se décomposant en 150,000 coalisés dans les Pays-Bas, 25,000 Autrichiens à Luxembourg, 65,000 Prussiens au sud-ouest de Mayence, 50,000 Autrichiens sur le Rhin, 48,000 Austro-Piémontais sur les Alpes et 60,000 Espagnols sur les Pyrénées.

Au Nord, 290,000 coalisés, établis en cordon depuis le Rhin jusqu'à la mer, faisaient face à 368,000 Français disposés également en cordon.

Carnot conçut alors un plan qui consistait à observer les Prussiens avec l'armée du Rhin, à former vers Maubeuge, avec l'armée de la Moselle, l'armée des Ardennes et l'aile droite de l'armée du Nord, une nouvelle armée, dite de Sambre-et-Meuse et forte de 100,000 hommes, avec laquelle on attaquerait l'aile gauche de Cobourg, pendant que l'armée du Nord, réduite à son centre et à son aile gauche, tiendrait en respect le centre et la droite du même Cobourg.

Jourdan, à la suite de sa victoire de Wattignies, avait été prendre le commandement de l'armée de la Moselle ; il l'amena, cette armée, sur Maubeuge le 3 juin et en fit le noyau de l'armée de Sambre-et-Meuse. Celle-ci fut partagée, d'après les idées de l'époque, en aile gauche commandée par Kléber, centre commandé par Jourdan, et aile droite, sous Schérer.

Bernadotte, Soult, Mortier, Lefebvre, Marceau, Richepanse, Championnet, Ney, les uns généraux, les autres d'un grade moins élevé, faisaient partie de cette armée qu'ils allaient contribuer à rendre célèbre par leurs exploits.

Le 12 juin, l'armée de Sambre-et-Meuse, réduite à 80,000 hommes pour des causes diverses, franchit la Sambre et investit Charleroi.

Cette armée couvrait le siège confié à la division Hatry, en formant un demi-cercle dont les extrémités s'appuyaient à la Sambre, lorsque, le 16 juin, l'aile gauche de Beaulieu composée de 40,000 hommes, sous le prince d'Orange, vint attaquer avec cinq colonnes le centre français, lequel, pris de peur, lâcha pied et repassa la Sambre.

Son échec entraîna la retraite des deux ailes, mais deux jours après, Jourdan réoccupa ses anciennes positions et le siège fut repris avec une telle vigueur qu'il amena, le 25, la capitulation. Celle-ci venait de recevoir son exécution lorsque l'aile gauche de Beaulieu, portée à 70,000 hommes par l'arrivée de renforts tirés du centre, déboucha en neuf colonnes sur les divers points de la ligne française.

L'action, très décousue de part et d'autre, aurait amené l'échec des Français sans l'opiniâtreté de Marceau, commandant une division de l'aile droite, et les mouvements de navette que Jourdan fit exécuter à des troupes du centre pour renforcer cette aile.

Beaulieu apprenant, le soir du 25 juin, que Charleroi avait capitulé, donna l'ordre de la retraite.

Cette série de combats confus a pris le nom de bataille de Fleurus, que les Français ont proclamée victoire, et à juste titre, l'ennemi ayant évacué le terrain de la lutte.

Du fait que les Autrichiens avaient abandonné le champ de bataille de Fleurus, leur moral en fut diminué, tandis que celui des Français acquit une force nouvelle.

Aussi Jourdan put-il lancer ses troupes pleines d'ardeur à la poursuite de l'ennemi, aussitôt qu'elles eurent été ravitaillées en munitions.

Dans les premiers jours de juillet, l'aile droite autrichienne fut débusquée de Mons par Kléber, et le centre, rompu à Mont-Saint-Jean par Lefebvre, lequel alla occuper Bruxelles, où Pichegru, à la tête d'une fraction de l'armée du Nord, venait d'arriver, dans le temps que l'autre fraction, sous Moreau, marchait sur Ostende.

Cobourg essaya de défendre le cours de la Dyle ; mais forcé, par Kléber, à Louvain, le 15 juillet, il se retira sur Maëstricht et Liége, pendant que le duc d'York, avec les Anglo-Hanovriens, faisait sa retraite sur la Hollande.

L'armée de Sambre-et-Meuse arrêta son aile gauche entre Louvain et Maëstricht, s'empara de Liége et de Namur avec son centre, et détacha son aile droite devant Valenciennes, Condé et le Quesnoy, pour en faire le siège.

Ces places ayant capitulé dans le courant d'août, l'armée de Sambre-et-Meuse se tint prête, au commencement de septembre, à entamer de nouvelles opérations.

CHAPITRE II

30 JUILLET 1794—14 FÉVRIER 1795

Origine de l'amitié de Kléber pour Ney. — Le capitaine Ney est promu adjudant général chef de bataillon à la suite d'une action d'éclat (31 juillet 1794). — Nouvelle action d'éclat qui provoque sa nomination au grade de chef de brigade (colonel) par le représentant Gillet (30 août). — Victoire de l'Ourthe (18 septembre). — Poursuite de l'ennemi. — Michel Ney s'empare de deux convois fluviaux. — Il commande l'avant-garde de la division Bernadotte. — Victoire de la Roer (2 octobre). — Nouvelle poursuite de l'ennemi battu. — Michel Ney s'empare de Neuss et passe au corps du siège de Maëstricht. — L'armée du Rhin devant Mayence. — Michel Ney, blessé en accomplissant une prouesse, refuse le grade de général de brigade (12 décembre 1794). — Certificat de Kléber à Michel Ney (11 janvier 1795) au moment de son départ en congé. — Retour de Ney à l'armée de Sambre et-Meuse.

Au lendemain de la prise de Louvain, le général Kléber fit la connaissance du capitaine Ney; voici dans quelle circonstance.

L'arrière-garde autrichienne étant en position, Kléber veut la reconnaître, et, dans ce but, il appelle auprès de lui, pour l'escorter, une compagnie du 4e hussards.

Elle était commandée par Michel Ney. Tout en opérant la reconnaissance, Kléber cause avec le capitaine, apprécie son coup d'œil, son jugement, ses réponses nettes et précises, bref, prend la résolution de l'attacher à sa personne.

L'opération terminée, le général charge son aide de camp Pajol de transmettre à Ney son intention, mais celui-ci refuse de quitter ses hussards.

Kléber attribue alors au capitaine Ney les fonctions d'adjudant général, correspondant au grade supérieur, et lui donne

le commandement d'un corps de partisans à organiser, avec mission de réduire les soulèvements de la population et d'assurer les subsistances des troupes de l'aile gauche.

Le 30 juillet, tandis que l'avant-garde de Kléber se portait de Louvain sur Pelenberg, un combat s'engagea.

Ney, qui opérait à quelque distance, accourt au bruit du canon, et quand il arrive sur le lieu de l'engagement, il voit un escadron autrichien rompre la pointe de cavalerie que conduisait son collègue, l'adjudant général Bucquet, lequel tombe, blessé à coups de sabre.

Bien que n'ayant avec lui que trente dragons et quelques chasseurs fatigués par une longue course, Michel Ney les entraîne à la charge, pénètre, à leur tête, dans les rangs des hussards autrichiens et les met en désordre.

Le général Kléber, témoin du fait, en rendit compte en ces termes au représentant du peuple Gillet :

« Le capitaine Ney, faisant les fonctions d'adjudant général, « fit des prodiges de valeur. Il chargea avec trente dragons « du 7e et quelques chasseurs d'ordonnance, deux cents hus- « sards de Blankenstein et les mit dans le plus grand dé- « sordre. »

Le lendemain, le représentant Gillet nomma le capitaine Ney adjudant général, par ordre du 14 thermidor an II, libellé en ces termes :

« Gillet, représentant du peuple près l'armée de Sambre- « et-Meuse, sur le compte qui lui a été rendu des talents mili- « taires et du patriotisme du citoyen Ney, capitaine au 4e régi- « ment d'hussards, nomme ledit citoyen Ney au grade d'adju- « dant général chef de bataillon, dont il fait déjà le service « auprès du général Kléber, commandant l'aile gauche de « l'armée. »

La période durant laquelle l'armée de Sambre-et-Meuse demeura inactive en face des Autrichiens établis derrière la

Meuse et devant Maëstricht, fut marquée par une expédition de l'adjudant général Ney, à la tête de son corps de partisans, sur les derrières de l'aile droite ennemie, expédition de plusieurs jours qui aurait tourné au désastre sans la présence d'esprit, le coup d'œil et l'audace de son chef.

Le 26 août 1799, alors que l'aile gauche sous Kléber observait le corps autrichien couvrant Maëstricht sur la rive gauche de la Meuse, Ney part de Diest à la tête de son corps de partisans, atteint Peer, localité située en dehors de l'extrême droite des Autrichiens, où il s'empare d'un convoi de 23 voitures qu'il fait filer en arrière sous escorte. Sur ces entrefaites, un de ses hussards déserte et on omet de lui en rendre compte.

Le lendemain, Ney continue vers l'Est sur Weerdt, surprend en chemin un autre convoi ennemi, mais son déserteur a donné l'éveil à la nombreuse cavalerie autrichienne campée sur la rive gauche de la Meuse, au nord de Maëstricht. Le convoi et son escorte, en marche sur Diest, sont pris et bientôt Ney se voit menacé sur ses deux flancs par les hussards de Blankenstein et les dragons de Latour.

Il prend sa course au Nord sur Eyndhoven ; mais, au moment d'y atteindre, on lui annonce la présence d'une masse de cavalerie tout près de cette localité.

Ainsi, cavalerie supérieure en avant de lui et cavalerie supérieure à ses trousses sur chacun de ses flancs.

Ney fait alors sonner la charge, se précipite à la tête de ses cavaliers sur la masse qui lui barre la route de Diest, traverse cette masse et en capture le chef, baron d'Hompspech qu'il conduit, le soir même, au général Kléber.

En récompense de ce fait d'armes, Ney fut nommé, quelques jours plus tard, par le représentant Gillet, chef de brigade, grade correspondant à celui de colonel, et son titre fut, dès lors : adjudant général chef de brigade.

A la fin d'août, le général Clerfayt, qui avait succédé à Beaulieu dans le commandement de l'armée autrichienne,

tenait la ligne de la Meuse, de Ruremonde à Liége, ligne prolongée, au Sud et à l'Est, par l'Ourthe et son affluent l'Ayvaille.

Les forces principales autrichiennes avaient leur aile droite (10,000 hommes) à l'ouest de Maëstricht, leur centre (30,000 hommes) à l'est et près de Liége et leur aile gauche (30,000 hommes) au nord-est et près du confluent de l'Ayvaille et de l'Ourthe.

L'armée de Sambre-et-Meuse, elle aussi, occupait un vaste front; ses trois groupes d'aile gauche (Kléber), du centre (Jourdan) et d'aile droite (Schérer), séparés par des intervalles de six à huit lieues, faisaient face aux trois groupes correspondants des Autrichiens.

La bataille voulue et préparée par Jourdan et Carnot va comporter une combinaison stratégique un peu jeune si on la compare à celles qu'effectuera plus tard Napoléon, mais qui marque un progrès sensible sur la stratégie antérieure.

Le 17 septembre, Kléber marche sur le corps ennemi disposé à l'ouest de Maëstricht et procède contre lui à des fausses attaques qui provoquent l'envoi, par le centre autrichien, de renforts à son aile droite.

Le lendemain, Schérer fait franchir l'Ourthe, en amont du confluent de l'Ayvaille, à ses trois divisions, et attaque, à fond, l'aile gauche ennemie, de concert avec une partie du centre français.

La combinaison réussit, et l'aile gauche autrichienne, attaquée de front et de flanc par des forces supérieures, recule en provoquant, par son échec, la retraite de l'ensemble dans la direction du Rhin.

Telle est la victoire de l'Ourthe.

Jourdan commença, dès le 19 septembre 1794, la poursuite de l'ennemi avec son centre et son aile droite, en laissant à Kléber le soin d'investir Maëstricht.

Les Autrichiens disputèrent le terrain avec leurs arrière-

gardes afin de se donner le temps d'organiser la défense de la Roer.

Le 22 septembre, les Français firent leur entrée à Aix-la-Chapelle, mais lorsque Jourdan voulut pousser au delà, il s'aperçut que l'ennemi était en position : son centre, sur les hauteurs d'Aldenhoven, à l'ouest de la Roer et de Juliers ; sa droite, à Rathem, reliée au centre par un corps établi derrière la Roer, près de Linnich ; sa gauche sur les collines de Durren, rive droite de la Roer.

Cette rivière forme une coupure profonde aux flancs escarpés. D'autre part, les Autrichiens se fortifiant, on ne pouvait les déloger qu'à l'aide d'une bataille générale.

Jourdan envoya en conséquence l'ordre à Kléber de continuer à investir Maëstricht avec une division renforcée, que commanderait le général Duhesme, et de conduire ses autres troupes (division Kléber et division Bernadotte) sur Heinsberg, près de la Roer, pour former l'aile gauche de l'armée.

Bernadotte fit l'avant-garde de cette aile.

Parti, le 27 septembre, des environs de Maëstricht, Bernadotte dut combattre, à peu de distance de la Meuse, une forte arrière-garde autrichienne qui lui disputait le terrain, et il n'avança que fort peu ce jour-là.

Kléber, qui s'apprêtait à suivre son avant-garde, voulut faciliter la marche de celle-ci en donnant l'ordre à Ney de filer, le 28 au matin, sur Stockheim, d'y passer la Meuse, puis de manœuvrer le flanc droit de l'ennemi en se rapprochant de la division Bernadotte.

Le 28, donc, tandis que Ney longeait la rive gauche à la tête de son corps de partisans, il aperçut des barques chargées de matériel d'artillerie, qui remontaient le fleuve dans le but évident d'atteindre Maëstricht. Ses chasseurs accourent aussitôt, bordent la rive, et bon nombre se déshabillent pour mieux nager à l'abordage. Mais les mariniers ne les attendent pas ; ils coulent leurs bateaux et s'échappent par la rive droite.

Le mouvement continue et, après une heure de marche, un nouveau convoi fluvial est signalé, se dirigeant, comme le premier, sur Maëstricht.

Les chasseurs de Ney se jettent à l'eau, abordent les barques chargées de vivres et, malgré la résistance des équipages, s'en rendent maîtres. Comme la première fois, les bateaux sont coulés avec leur cargaison, mais par les chasseurs français.

Ney franchit ensuite la Meuse et rejoint la division Bernadotte à Faulquemont.

Le 29, le corps de partisans commandé par Ney fait l'avant-garde de Bernadotte en marche sur Nuth occupé par les Autrich

La division suit et s'apprête à combattre quand l'ennemi s'échappe dans la direction de Gangelt.

Bernadotte fait arrêter sa division et dit à Ney :

« Tu les vois qui s'acheminent sur Gangelt, où ils se dis-
« posent à passer tranquillement la nuit ; joins-les, serre-les,
« fauche comme en plein champ. »

Ney ne se le fait pas redire : il file, à la tête de sa troupe, sur les traces de l'ennemi, le rejoint, mais ne peut l'entamer, étant lui-même trop faible.

Les Autrichiens passent donc la nuit à Gangelt, mais Ney a envoyé une demande de secours à Bernadotte, lequel détache auprès de lui le 2e hussards, sous la conduite du capitaine Maurin adjoint aux adjudants généraux.

Le 30 septembre, aussitôt que l'ennemi évacue Gangelt, Ney le suit et précipite sa retraite en le chargeant à plusieurs reprises.

On arrive ainsi devant Heinsberg, gros bourg fortement occupé par les Autrichiens qui s'y sont barricadés.

Les compagnies d'infanterie qu'amène Ney courent à l'assaut, franchissent les défenses, pénètrent dans la ville et en chassent les défenseurs.

La division Bernadotte arrive bientôt et va prendre position

sur le plateau d'Heinsberg, où elle est rejointe, le lendemain, par la division Kléber.

Le plan du général Jourdan, pour la bataille à livrer le 2 octobre, se résumait à faire attaquer la position de Duerren (aile gauche autrichienne) par les trois divisions de Schérer (aile droite française), celle d'Aldenhoven par le centre, celle de Linnich (position intermédiaire entre le centre et la droite autrichienne) par Lefebvre (division d'avant-garde du centre), enfin la position de Rathem par les deux divisions aux ordres de Kléber.

Cette bataille, dite de la Roer, où 100,000 Français attaquèrent 80,000 Autrichiens très solidement retranchés, fait honneur à Jourdan et à ses généraux, mais surtout, aux troupes républicaines aguerries par les luttes antérieures, disciplinées, enfin animées d'une ardeur patriotique jusqu'alors sans exemple.

Par suite de la marche d'approche, effectuée par un brouillard qui dura jusqu'à onze heures du matin, les attaques commencèrent seulement vers trois heures.

Comme à la bataille de l'Ourthe, l'action décisive se produisit à l'aile droite française, sous Schérer, composée des divisions Mayer, Marceau, Hacquin, celle-ci ayant pour mission de franchir la Roer très en amont et de se rabattre ensuite sur l'extrémité de l'aile gauche autrichienne.

Le centre, son avant-garde et l'aile gauche des Français ne purent franchir la Roer, grossie par les pluies, que le soir, tard, ou le lendemain matin, les ponts ayant été rompus par l'ennemi.

Les Autrichiens se mirent en retraite, pendant la nuit, sur Cologne et Dusseldorf.

La victoire de la Roer nous rendait maîtres de la rive gauche du Rhin, dans la partie comprise entre Mayence et Dusseldorf.

A cette bataille, les troupes de Bernadotte, à la gauche française, eurent beaucoup à souffrir du feu de l'artillerie autri-

chienne, mais le soir, à la suite de l'entrée en action d'une contre-batterie française habilement disposée, le feu des Autrichiens se ralentit, en sorte que la 71e demi-brigade put franchir la rivière, au prix d'efforts inouïs, et couvrir la construction d'un pont.

Dans son rapport adressé, le soir même, à Kléber, Bernadotte disait :

« J'ai beaucoup à me louer du brave Ney ; il m'a secondé « avec l'intelligence que tu lui connais, et je dois dire, dans « l'exacte vérité, qu'il est pour beaucoup dans le succès que « nous avons obtenu. »

D'autre part, le représentant du peuple Gillet écrivit, le 3 octobre 1794, dans son rapport au Comité de Salut public :

« Le premier (des traits d'héroïsme) est de l'avant-garde « (division Bernadotte et détachement Ney) des divisions aux « ordres du général Kléber. Ces braves soldats, impatients du « délai (1) qu'exigeait la construction d'un pont, se précipi- « tèrent dans la rivière, la passèrent à la nage, attaquèrent les « retranchements de l'ennemi et les emportèrent à la baïon- « nette. »

Le 3 octobre, à la première heure, l'armée de Sambre-et-Meuse, ainsi qu'elle avait fait le lendemain de sa victoire de l'Ourthe, commença la poursuite, sa droite marchant sur Coblentz, son centre sur Cologne et Bonn, sa gauche (Kléber et Bernadotte) sur Dusseldorf.

Bernadotte, encore d'avant-garde, mit, ce jour-là, après la marche, son quartier général à Geerath (*alias* Guerack) et trouva sur la table de sa chambre occupée avant lui par Werneck chef de l'aile droite autrichienne, une copie des ordres que ce général, dans sa précipitation à fuir, avait

(1) Ce brave représentant du peuple était excusable — n'étant pas du métier — d'ignorer que l'on ne peut construire un pont que si l'on est maître de la rive opposée, tout au moins à l'endroit où ledit pont doit aboutir.

oubliée, et qui enjoignaient à ses convois de se porter, par Neuss, sur Dusseldorf, afin d'y franchir le Rhin.

Bernadotte écrivit aussitôt à Ney :

« Le général qui est avec toi est très heureux. J'ai ce « bonheur et je m'en félicite : continue à houzarder, à pour- « suivre l'ennemi, je te seconderai de tout mon pouvoir. Tu « recevras demain matin (4 octobre) le 4e régiment de hus- « sards et le 16e de chasseurs. Je t'enverrai aussi de l'infan- « terie et je viendrai m'entendre avec toi sur les moyens de « te soutenir avec mes dragons.

« Je te préviens, mon cher ami, qu'il y a un grand coup à « faire ; c'est à toi qu'en est réservé l'honneur ; aussi en auras- « tu tout le mérite. Il faut, s'il est possible, enlever le convoi « de farine que le feld-maréchal Werneck fait filer par les « hauteurs de l'autre côté de Vegong (hauteurs de la rive « droite de l'Erfft), d'où il doit joindre la grande route, « gagner Neuss et Dusseldorf. L'entreprise est peut-être « hasardeuse ; mais n'importe, le convoi n'est pas loin, nous « pouvons la tenter.

« Je vais dormir un instant ; fais-en de même, car je pense « que nous veillerons demain. »

Le 4 octobre, Ney, ayant à sa disposition, outre son corps de partisans, les troupes que Bernadotte lui annonçait la veille, plus une section d'artillerie, marche sur Neuss alors entourée de vieux remparts.

La cavalerie autrichienne, au nombre de 1,200 chevaux, était en position en avant de la ville. Ney cherche à l'attirer à lui pour la combattre ; vains efforts ; elle rentre dans la place, où le convoi de farine et son escorte d'infanterie se sont déjà réfugiés.

Alors Ney fait mettre pied à terre à des fractions du 4e hussards et du 16e chasseurs et les pousse, de concert avec les fractions d'infanterie du détachement, à escalader les remparts, pendant qu'il fait ouvrir le feu par son artillerie.

Mais les Autrichiens n'attendent pas l'attaque ; ils évacuent la ville avec une faible partie du convoi, en même temps qu'ils livrent aux flammes ce qu'il en reste.

Ney se met à la poursuite de l'ennemi, lui prend les voitures qu'il a emmenées et s'avance vers Dusseldorf, mais la nuit est venue ; il faut prendre un peu de repos.

Le lendemain, Ney se présenta devant Dusseldorf pour y entrer; mais cette place, qu'occupaient des troupes palatines, l'accueillit par une volée de coups de canon.

La capitulation de cette place ne devait se produire que onze mois plus tard.

Quelques jours après la bataille de la Roer, Jourdan détacha de nouveau l'adjudant général Ney avec un corps de partisans dans la région comprise entre la Meuse inférieure et le Rhin.

Dans le même temps, Kléber ramenait devant Maëstricht les deux divisions qu'il avait détachées du corps de siège pour les conduire à la bataille de la Roer.

Le 13 octobre, Ney, dans une de ses courses, vint à passer non loin du corps d'investissement de Maëstricht. Il fut aussitôt requis de prendre part aux opérations du blocus par le représentant Gillet, lequel en rendit compte, le même jour, au général en chef, dans une lettre où il disait qu'il avait retenu l'adjudant général Ney, sur les instances de Kléber.

La grosse artillerie amenée sur bateaux, par la Sambre, étant arrivée le 23 octobre, les batteries de siège furent construites dans la nuit du 25 au 26, et les travaux furent dès lors poussés avec une vigueur telle qu'ils décidèrent le gouverneur à capituler le 4 novembre. La reddition eût été plus tardive encore si Ney n'avait obtenu de Kléber l'autorisation de pénétrer dans la place en qualité de parlementaire pour agir, non sur le gouverneur, reconnu inaccessible aux menaces, mais sur les magistrats plus faciles à influencer et qui exercèrent une pression sur les défenseurs, en vue de mettre fin à la résistance.

Quatre jours plus tard, le 8 novembre, Nimègue, défendue par les Anglais, capitulait à la suite du siège mémorable effectué par l'armée du Nord, et ainsi s'ouvrait à Pichegru la porte principale de la Hollande.

Ce pays est surtout défendu par les fleuves, rivières et canaux, qui le sillonnent en tous sens.

En cet hiver particulièrement rigoureux de 1794-1795, tous les cours d'eau ayant gelé, Pichegru entreprit, le 28 décembre 1794, par un froid de 18 degrés, la campagne immortelle qui le rendit maître de la Hollande au prix de souffrances sans nombre supportées avec un stoïcisme surhumain par les soldats les plus braves et les plus disciplinés que la France ait jamais eus.

Cependant, la chute des terroristes (9 thermidor — 27 juillet 1794), si heureuse à tant d'égards, avait eu pour effet de ralentir beaucoup l'impulsion donnée jusqu'alors aux opérations militaires.

De la mi-octobre 1794 au commencement de septembre 1795, l'armée de Sambre-et-Meuse, sous Jourdan, forma un cordon, sur la rive gauche du Rhin, depuis Bingen jusqu'à Dusseldorf.

Toutefois, le Comité de Salut public donna l'ordre à l'armée de la Moselle, commandée par Moreau, d'effectuer le blocus de Luxembourg, et à l'armée du Rhin, sous Michaud, de se porter devant Mayence pour l'investir, et plus tard, en faire le siège. Cette armée reçut comme renforts, dans les derniers jours de novembre 1794, une partie de l'armée de la Moselle et les divisions formant l'ancienne aile gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse, qui avaient fait le siège de Maëstricht sous Kléber.

Ce général illustre tenait à conserver auprès de lui Michel Ney, Marescot, Chasseloup et quelques autres officiers qu'il avait su apprécier au siège de Maëstricht et qui composaient, suivant sa propre expression, « la bande joyeuse ».

Mais Jourdan les voulait aussi.

Ne pouvant désobéir à son général en chef, Kléber s'adressa

au représentant Gillet, mais celui-ci, peu soucieux de se mettre entre l'enclume et le marteau, s'adressa au Comité de Salut public pour qu'il tranchât la question. Dans sa lettre, il disait :

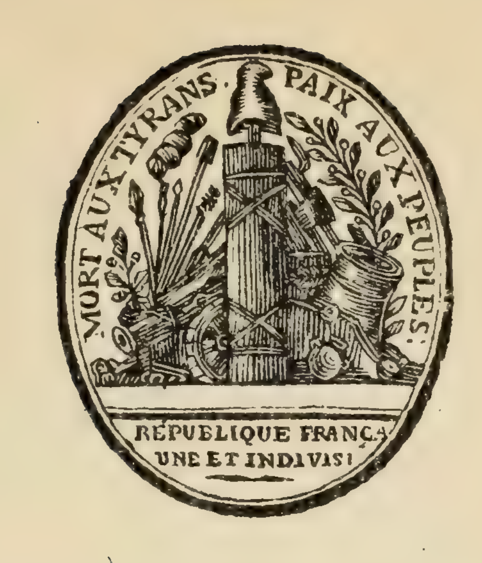
« Je les connais tous particulièrement. Je les ai vu servir ;
« ils sont à bonne, à vigoureuse école, et ils en ont profité. Ils
« ont du zèle ; je vous les recommande de bien bon cœur. C'est
« une justice que je dois rendre à cette brave jeunesse. Quant
« à Ney, vous déciderez si on doit le laisser à Kléber. Je
« le crois, pour ma part, plus utile à l'armée que devant
« Mayence ; c'est un officier distingué : il est nécessaire auprès
« de notre nombreuse cavalerie ; les hommes de sa trempe ne
« sont pas communs. »

Avant que le Comité de Salut public eût répondu au représentant Gillet, Ney, resté le compagnon fidèle de Kléber, accomplit, sous les murs de Mayence, le 10 décembre 1794, une action d'éclat où il fut blessé, et qui lui valut d'être nommé, le lendemain, général de brigade à titre provisoire, par le représentant du peuple Merlin de Thionville.

Voici le fait :

Les Autrichiens avaient élevé, assez loin en avant du corps de place, rive gauche, une demi-lune en terre, dont les défenseurs incommodaient les avant-postes d'investissement.

Ce que voyant, Ney imagine un coup de sa façon qui rappelle ses exploits à l'armée de Sambre-et-Meuse. Il demande au chef de bataillon Molitor et obtient de lui un groupe de fantassins qu'il déploie en face de la redoute. Ensuite, prenant avec lui quelques dragons, il les conduit, par un détour, en arrière de l'ouvrage, s'élance au grand galop, franchit le fossé qui clôt la gorge, pénètre dans la demi-lune et s'aperçoit alors que ses dragons ne l'ont pas suivi. Bientôt entouré, il rompt le cercle des ennemis et s'échappe, comme il est venu, sous une grêle de balles, dont l'une d'elles lui traverse un bras.





Au Quartier général de Oberingelheim *le* le 18e *de* Nivose
l'an III de la République française, une et indivisible.

Le Représentant du peuple
MERLIN (de Thionville,) près les armées du Rhin et de la Moselle,

Au citoyen Ney adjudant Général
Chef de Brigade

Mon brave Camarade, tu pouvais aller
achever ta guérison chez toi, à Sarrelibre, je donne
l'ordre au Chirurgien de première
classe Bonnaventure de te faire accompagner
par un de ses élèves. reviens bientôt
nous prêter ton bras contre les ennemis
de la patrie. Salut et fraternité

Merlin

Une fois de retour au camp, sa blessure le fait cruellement souffrir ; il repousse les chirurgiens et tombe dans une mélancolie profonde. Kléber, Merlin de Thionville et plusieurs de ses camarades, accourus à son chevet, ont alors l'idée extravagante de faire venir une musique, des jeunes filles du village voisin, et de danser autour du patient une farandole échevelée. Le moyen réussit, car Ney reprit sa bonne humeur et s'abandonna aux médecins.

Sur ces entrefaites, Merlin lui annonca qu'il le nommait général de brigade.

Cette nouvelle, qui pour tout autre eût été un motif de joie, devint pour Ney une cause de chagrin et il refusa catégoriquement le grade qu'il ne croyait pas avoir assez mérité.

Presque un mois plus tard, le 7 janvier 1795, le représentant du peuple Merlin de Thionville écrivit « au citoyen Ney, « adjudant général, chef de brigade :

« Mon brave camarade, tu pourras aller achever ta guérison « chez toi, à Sarrelibre (Sarrelouis) ; je donne l'ordre au « chirurgien de 1re classe Bonaventure de te faire accom- « pagner par un de ses élèves : reviens bientôt nous prêter ton « bras contre les ennemis de la Patrie. »

Le 1er février 1795, le général de division Bourcier, chef de l'état-major général de l'armée de Sambre-et-Meuse, envoya au citoyen Ney, adjudant général en convalescence à Sarrelibre, une lettre ainsi conçue :

« Si tu persistes, citoyen, à refuser le grade de général « de brigade, auquel tu as été promu par le représentant « du peuple Merlin, je pense que tu feras bien d'en écrire « à la Commission de l'organisation et du mouvement des « armées de terre, d'autant que le représentant Merlin n'est « pas encor (*sic*) de retour de son voyage à Paris. »

L'adjudant général Ney ne devait recevoir sa nomination au grade de général de brigade que le 1er août 1796, dix-sept mois plus tard, à la suite de nouveaux et glorieux exploits.

Le 11 janvier 1795, Kléber avait établi, en faveur de Michel Ney, le certificat ci-dessous :

« Du quartier général d'Ober-Ingelheim, le 22 nivôse de « la IIIe année républicaine, le général de division Kléber « commandant le corps d'armée sous Mayence,

« Certifie que le citoyen Ney, adjudant général chef de bri- « gade, a commandé avec distinction des corps (de partisans) « de cavalerie pendant toute la campagne de l'armée de « Sambre-et-Meuse ; que dans toutes les opérations dont il a été « chargé, il a montré un courage intrépide et une intelligence « consommée, particulièrement au siège de Maëstricht, où sa « valeur a rendu de très grands services à la chose publique ; « qu'étant venu volontairement à l'armée devant Mayence « pour coopérer à la prise de cette place, il a reçu dans une « sortie un coup de feu qui suspend son activité jusqu'au réta- « blissement de sa santé. »

Michel Ney ne demeura pas longtemps à Sarrelibre, car il était de retour, le 14 février 1795, à l'armée de Sambre-et-Meuse, et non au siège de Mayence, ayant reçu de Kléber, au moment de son départ en congé, le 11 janvier, un billet portant :

« Aussitôt ton rétablissement, mon camarade, tu te rendras « à l'armée de Sambre-et-Meuse, où tu seras employé pour y « prendre les ordres du général en chef. »

CHAPITRE III

15 FÉVRIER 1795—29 MAI 1796

L'armée de Sambre-et-Meuse au printemps de 1795. — Michel Ney se retrouve sous les ordres de Kléber. — Passage du Rhin à Neuwied. — Autre exploit de Michel Ney. — Mollesse de Pichegru et son échec devant Heidelberg. — L'armée de Sambre-et-Meuse en couverture du siège de Mayence. — Retraite de Jourdan sur le Rhin. — Siège et capitulation de Mannheim. — Retraite dans le Hundsruck. — L'armistice du 1er janvier 1796 et sa rupture le 31 mai de la même année. — Les doctrines de guerre en 1796. — Le plan de Carnot. — Jourdan pessimiste; sa lettre prophétique à Moreau.

En avril 1795, la Prusse se détache de la première coalition en signant la paix de Bâle; son exemple est bientôt suivi par un grand nombre de principautés allemandes et par l'Espagne. Il ne reste donc plus, comme ennemis effectifs de la France, que l'Autriche, l'Angleterre et le Piémont. Carte n° 1.

Au mois de juin, la capitulation de Luxembourg détermine la fusion des armées de Lorraine et du Rhin en une seule armée de Rhin-et-Moselle, chargée de prendre Mayence et dont le commandement est réservé à Pichegru le conquérant de la Hollande.

Il n'y aura plus, dès lors, sans compter les troupes de Vendée et des Alpes, que trois armées fortes, chacune, de 80,000 à 100,000 hommes, savoir: l'armée de Rhin-et-Moselle, devant Mayence; l'armée de Sambre-et-Meuse, le long du Rhin, et enfin, l'armée du Nord, en Hollande.

L'armée de Sambre-et-Meuse, sous Jourdan, borda le Rhin, rive gauche, de Bingen à Dusseldorf, pendant que l'armée de Rhin-et-Moselle, commandée par Pichegru, bloquait Mayence sur la rive gauche et s'étendait, par Mannheim et Landau,

jusqu'à Huningue. Les chefs de ces deux armées, indépendants l'un de l'autre, devaient recevoir leurs instructions du Comité de Salut public.

Faisant face aux deux armées françaises, les Autrichiens avaient une petite armée, sous Werneck, entre Duisbourg et Coblentz ; une autre, commandée par Clerfayt, entre Mayence et Mannheim ; enfin, une troisième, aux ordres de Wurmser, entre Mannheim et Brisach, le tout, soumis à l'autorité de Clerfayt.

L'armée de Sambre-et-Meuse, forte de 85,000 hommes, se composait de dix divisions d'infanterie et d'une réserve de cavalerie, réparties entre deux ailes très fortes et un centre assez faible.

Le général Kléber qui avait commandé, en mai et juin, l'armée de Rhin-et-Moselle assiégeant Mayence, obtint de servir de nouveau sous les ordres de Jourdan.

En cette circonstance, le général Kléber ne voulut pas se séparer de son ami l'adjudant général Ney ; aussi écrivit-il aux membres du Comité de Salut public la lettre suivante, datée de Crevelt, 13 juillet 1795 :

« L'adjudant général Ney, citoyens représentants, a fait « toute la campagne passée avec moi ; ses talents militaires « m'ont rendu des services ainsi qu'à la chose publique et, à ce « titre, ma confiance en lui est entière. Je vous demande avec « instance, citoyens représentants, de me conserver cet officier « et de vouloir bien faire changer, à cet effet, la destination « qui lui a été donnée pour l'armée du Rhin. Le bien du service, « seul, me dicte cette demande. »

Le Comité de Salut public accéda au désir de Kléber et Michel Ney fut désigné pour servir sous les ordres de son ancien chef.

L'aile gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse, sous Kléber, comprenait les divisions Lefebvre, Championnet, Grenier, Tilly, formées en cordon, de Dusseldorf à Cologne.

Langenschwalbach. Le 29 Vendémiaire, l'an 4e de La Républiq. fse.

La grande Route de Johannstein, à Langenschwalbach et Niederwalluff Est très praticable, en passant par Neudorff. Diefenthal, Schlangenbade. Le Chemin de ce dr. Village à Langenschwalbach n'est pas aussi bon mais passable, il n'y a aucune réparation à y faire La distance est de 4 lieues.

La route la plus facile de Langenschwalbach à St. Goarhausen est par Kemel. Langschied. Zorn. Lauras. Welmenachs. Patersberg. et St. Goarhausen distance de sept lieues.

Celui de Langenschwalbach à Nastett, est presque impratiq. dans les temps de pluie. et il y a une lieue de plus. — J'iray Coucher à St. Goarhausen. d'où je ferai partir une seconde ordonnance pour vous rendre Compte du Chemin reconnu. je passeray demain pour vous rejoindre par Caub, et je reconnaîtrai la position avec Soin. Salut et Fraternité !

Ney

A Cologne, se trouvaient les divisions Morlot, Colaud et d'Hautpoul (cavalerie), constituant le centre de l'armée.

L'aile droite de l'armée de Sambre-et-Meuse, avec les divisions Hatry, Bernadotte, Marceau, Poncet, était dirigée par le général Hatry et s'étendait de Cologne à Bingen.

D'après le plan arrêté par le Comité de Salut public, l'armée de Sambre-et-Meuse avait à forcer le passage du Rhin, en aval de Coblentz, dans le temps que l'armée de Rhin-et-Moselle franchirait le fleuve, entre Brisach et Huningue.

Le général Jourdan fit venir, en conséquence, un équipage de pont sur Coblentz, par la Moselle, et ordonna la réunion de bateaux hollandais sur le Rhin en aval de Duisbourg, et de nacelles sur le cours de l'Erfft.

Kléber eut à diriger l'opération du passage de vive force.

Par ses ordres, 1,200 grenadiers, transportés sur des barques, s'emparèrent, dans la nuit du 1er au 2 septembre, de l'île de Neuwied et s'y retranchèrent.

Le lendemain, l'équipage de pont, amené par la Moselle à Coblentz, entra de nuit dans le Rhin, défila sous les boulets du port d'Ehrenbreitstein et alla s'abriter derrière l'île de Neuwied.

Sur ces entrefaites, Pichegru était entré en relations avec les émigrés en vue du rétablissement de la monarchie, et les Autrichiens, tranquilles de son côté, avaient puisé des troupes dans leur aile gauche pour renforcer leur centre.

Le 5 septembre au soir, Lefebvre surprit le passage du Rhin, près de Duisbourg, avec un détachement, lequel remontant la rive droite, permit d'établir, à Urdingen, un pont de bateaux qu'utilisèrent les divisions Lefebvre, Grenier et Tilly pour déboucher sur la rive droite.

Le même jour, Championnet faisait capituler la place de Dusseldorf occupée par les troupes de l'Électeur palatin et passait, lui aussi, sur la rive droite.

Ces quatre divisions marchèrent ensuite vers le Sud en côtoyant le Rhin et furent plus tard rejointes par la division Morlot venant de Cologne.

L'aile droite autrichienne, prise à revers, rétrograda sur la Sieg, puis, à la suite de quelques engagements, se retira derrière la Lahn.

L'aile droite française vint alors passer le Rhin au pont de Neuwied rétabli, puis, tandis que la division Marceau allait bloquer le fort d'Ehrenbreitstein et que les divisions Colaud et Morlot étaient désignées pour occuper la place de Dusseldorf, sept divisions de l'armée de Sambre-et-Meuse bordèrent, le 20 septembre, la rive droite de la Lahn, depuis Wetzlar jusqu'à Nassau.

Douze jours plus tôt, le 8 septembre, alors que les quatre divisions formant l'aile gauche française se préparaient à marcher des environs de Dusseldorf vers le Sud, l'adjudant général Ney avait été chargé d'explorer, à la tête d'un escadron, les rives de la Wipper. La reconnaissance, admirablement faite, amena une rencontre avec deux escadrons d'émigrés qui furent mis en déroute après trois engagements successifs, et elle permit à Michel Ney de donner au général Jourdan la certitude que l'extrême droite autrichienne, commandée par le comte d'Erbach, non seulement avait évacué le pays au nord de la Wipper, mais battait en retraite au delà.

Pendant que ces événements se produisaient à l'armée de Sambre-et-Meuse, le général en chef autrichien Clerfayt, ayant appris que le passage du Rhin avait été surpris par les troupes de Jourdan, accourut de Mayence, à la tête de nombreuses troupes, pour défendre la ligne de la Lahn.

A cette nouvelle, Pichegru, sortant enfin de son inaction, avait retiré d'Alsace trois divisions de l'armée de Rhin-et-Moselle pour les amener devant Mannheim, qui capitula le 20 septembre. Il lança ensuite, le 23, une de ses divisions sur Heidelberg, par les deux rives du Neckar.

Le général autrichien Quasdanowich établi en ce point important, se porta à la rencontre de la colonne qui s'avançait par la rive gauche du Neckar, la repoussa et fit ainsi échouer l'entreprise de Pichegru sur Heidelberg.

Arrivé devant le Main, Jourdan fit border la rive nord de cette rivière, depuis Francfort jusqu'au Rhin, et aussi, la rive droite de la Nidda inférieure, mais n'osa pénétrer dans Francfort occupée par les Prussiens et neutralisée en vertu de la récente convention de Bâle.

L'armée de Sambre-et-Meuse était dépourvue d'un équipage de pont sur roues. Jourdan ne put que couvrir le siège de Mayence assuré, sur la rive gauche du Rhin, par quatre divisions de l'armée de Rhin-et-Moselle que commandait le général Schaal et, sur la rive droite, par les quatre divisions aux ordres de Kléber.

Mais le général en chef autrichien Clerfayt avait mis à profit l'immobilité de Jourdan pour amener des forces considérables sur la Nidda supérieure. Le 11 octobre 1795, l'aile droite autrichienne franchit cette rivière et s'avança vers l'Ouest pour attaquer, en flanc et à revers, l'aile gauche française.

Jourdan réunit alors un conseil de guerre et, ainsi qu'il arrive toujours en pareil cas, l'avis le plus pusillanime prévalut, entraînant la levée du siège de Mayence, rive droite, et du siège d'Ehrenbreitstein, ainsi que la retraite générale sur Neuwied, Bonn et Dusseldorf.

Kléber repassa le Rhin, à Neuwied, le 18 octobre, et, ce jour-là, le général autrichien Wurmser, qui avait amené à Quasdonowich de puissants renforts, déboucha d'Heidelberg et marcha sur Mannheim pour en faire le siège.

Tandis que les divisions de l'armée de Sambre-et-Meuse se retiraient sur Neuwied, Bonn et Dusseldorf, pour y repasser le Rhin, Clerfayt, laissant à sa cavalerie le soin de les pour-

suivre, avait dirigé la majeure partie de ses forces sur Mayence.

Le matin du 29 octobre, une grosse colonne autrichienne se glissa entre le fleuve, en amont de la place, et les hauteurs voisines couvertes de redoutes françaises, produisit un effet de surprise et, de concert avec d'autres troupes impériales sorties de Mayence, remporta un succès complet.

Nos pertes furent de 3,000 hommes, sans compter l'abandon du matériel et des magasins de siège.

Les débris du corps de blocus se retirèrent derrière la Pfrimm, où ils se joignirent aux trois divisions que Pichegru avait conduites, un mois plus tôt, sur Mannheim.

Clerfayt survenant, Pichegru ramena ses troupes derrière la Queich et, dès lors, Mannheim fut assiégée par des forces considérables, provenant de l'armée de Clerfayt et de celle de Wurmser.

La place ayant capitulé le 28 novembre, Clerfayt se porta contre Jourdan, tandis que Wurmser observerait Pichegru.

Dès les premiers jours de novembre, le Directoire avait prescrit à Jourdan de marcher au secours des défenseurs de Mannheim; c'était insensé. Jourdan, très discipliné, trop même, détacha la division Poncet sur Bingen, laissa des garnisons à Dusseldorf, Cologne, Andernach, et porta le gros de son armée dans le Hundsruck, sous la garde de la division Marceau établie à Lauterecken et Meisenheim, sur la Glan.

Quand il sut, le 30 novembre, que Mannheim avait capitulé, Jourdan porta son armée sur la Nahe inférieure, pour y prendre position, et son mouvement donna lieu aux combats victorieux pour nos armes de Stromberg et de Kreuznach (1er et 2 décembre 1795).

Marceau se trouva, dès lors, loin en dehors de l'aile droite de l'armée de Sambre-et-Meuse, ce dont Clerfayt profita pour

le faire attaquer, le 8 décembre, par des forces très supérieures. La division Marceau fit des prodiges de valeur, mais subit un échec et du set retirer sur Kirn, où aboutissait la droite de son armée.

Clerfayt dirigea alors un fort détachement sur Baumholder, comme pour tourner la droite de l'armée de Sambre-et-Meuse.

Jourdan, afin de parer à cette manœuvre, ramena ses troupes dans le Hundsruck, fit couvrir par des ouvrages les ponts de Trarbach et de Bernkastel, sur la Moselle, et plaça, dans le même but, la division Poncet en flanc-garde à Morbach.

Le 16 décembre, un corps autrichien, venant de Baumholder, s'approcha de Morbach et contraignit à la retraite la demi-brigade Chauchard, avant-garde de la division Poncet, qui couvrait ce point important.

A cette nouvelle, Jourdan envoya la division Marceau, formant la droite de sa ligne, sur Sultzbach, afin de prendre en flanc la colonne autrichienne engagée sur la route de Morbach, et il en résulta, le 17 décembre, un combat victorieux pour nos armes, auquel prit part la division Poncet.

Au même moment, Kléber, resté sur le Rhin, annonçait les préparatifs que faisait l'aile droite autrichienne renforcée, en vue de franchir le Rhin à Neuwied.

Mais alors, à la surprise générale, Clerfayt envoya, le 21 décembre, au quartier général de Jourdan, un parlementaire porteur d'une demande d'armistice.

Une proposition aussi étrange de la part du vainqueur était trop avantageuse au vaincu pour être éludée.

L'armistice fut signé le 1er janvier 1796, et, sur les instances de Jourdan, s'étendit à l'armée de Rhin-et-Moselle.

En présence des succès éclatants remportés par Bonaparte en Italie, le Directoire, par l'intermédiaire de Carnot, envoya, vers la fin de mai 1796, l'ordre aux généraux Jourdan et

Moreau, celui-ci successeur de Pichegru à l'armée du Rhin-et-Moselle, de dénoncer l'armistice conclu le 1er janvier précédent et d'entamer de nouvelles opérations contre les Autrichiens, lesquels avaient alors leur aile droite aux ordres du prince de Wurtemberg, sur la Lahn et la Sieg, leur centre commandé par le prince Charles général en chef, sur la rive droite de la Nahe, et leur aile gauche, sous La Tour, dans le haut Rhin, rive droite.

L'armée de Sambre-et-Meuse, forte de 87,000 hommes, dont 11,000 cavaliers, était, suivant les errements de l'époque, divisée en un centre et deux ailes.

L'aile droite, avec Moreau ayant les divisions Marceau, Bernadotte et Poncet sous ses ordres, tenait le cours de la Nahe, depuis les environs de Birkenfeld jusqu'à son embouchure.

Le centre, commandé par Jourdan, avait la division Championnet sur le Rhin, entre Bingen et Coblentz, la division Grenier entre Coblentz et Cologne, la division Bonnard en réserve à l'ouest de Bonn, et la réserve de cavalerie Bonnard sur la basse Moselle.

L'aile gauche, confiée à Kléber, se composait des divisions Lefebvre et Colaud, stationnées à Dusseldorf.

La première de ces deux divisions comptait 9,000 fantassins et 1,250 cavaliers; la seconde, même nombre de fantassins et 900 cavaliers.

Le prince de Wurtemberg, à l'aile droite autrichienne, avait 6,000 hommes sur la Sieg, 9,500 sur la Lahn, 6,000 à Neuwied et 2,500 dans la forteresse d'Ehrenbreitstein.

Le centre, commandé directement par le prince Charles, comprenait 39,000 fantassins et 12,000 chevaux.

Enfin l'aile droite, constituée précédemment par l'armée de Wurmser, en partie dirigée avec son chef sur l'Italie, comptait 85,000 Autrichiens opposés aux 78,000 Français de l'armée de Moreau, ceux-ci en position derrière (au sud de) la Queich et sur le haut Rhin, rive gauche.

Ainsi qu'au début de chacune des campagnes précédentes, le dispositif des armées en présence, au printemps de 1796, sur le théâtre d'opérations du Rhin, est purement linéaire, et l'ordre linéaire continuera de régner, à l'armée de Sambre-et-Meuse, comme à l'armée de Rhin-et-Moselle, pendant toute la durée de la nouvelle campagne, mais tempéré, jusqu'à un certain point, par l'autonomie des divisions.

Les forces opposées étaient à peu près égales, en mai 1796, sauf que les Autrichiens possédaient une cavalerie meilleure et deux fois plus nombreuse que la nôtre.

La différence en faveur des Autrichiens pouvait être compensée par la valeur de leurs adversaires, mais les deux armées françaises destinées à combattre le prince Charles, général en chef de toutes les troupes autrichiennes du théâtre d'opérations d'Allemagne, ne pourront lier leurs opérations, faute d'un commandement unique, et cette erreur sera la cause profonde de leur insuccès final.

Dès sa prise de commandement à l'armée d'Italie, Bonaparte avait renoncé aux dispositifs linéaires et adopté un système d'ordre mécanique produisant de la force à haute dose, au moyen de la masse multipliée par la vitesse, et ce système, employé par lui avec un art incomparable, lui avait procuré des succès éclatants et ininterrompus depuis Montenotte jusqu'à Mantoue, lorsque les hostilités sur le Rhin reprirent, à la fin de mai 1796.

Par lettres du 29 mars et du 10 avril, adressées, l'une à Jourdan, l'autre à Moreau, Carnot, président du Directoire exécutif, avait établi un plan de campagne qui consistait à franchir le Rhin en deux points très éloignés l'un de l'autre (Dusseldorf et Huningue) et à pousser les Autrichiens, en s'efforçant de déborder leurs ailes, au Nord, avec l'armée de Sambre-et-Meuse, au Sud, avec celle de Rhin-et-Moselle.

En particulier, l'aile gauche et le centre de l'armée de

Jourdan devaient franchir le bas Rhin et attaquer l'aile droite autrichienne disposée derrière la Sieg et la Lahn.

Carnot présumait que cette opération offensive aurait pour effet d'inciter le centre autrichien à marcher de la Nahe au secours de sa droite, en repassant le Rhin entre Mayence et Coblentz. L'événement a justifié ses prévisions.

L'aile droite de l'armée de Sambre-et-Meuse, sous Marceau, rait alors passer le fleuve, près de Strasbourg, et l'armée de Rhin-et-Moselle agirait de même, un peu plus tard, aux environs de Huningue, après que l'armée autrichienne de gauche (Wurmser), attirée vers le nord par l'offensive de l'armée de Sambre-et-Meuse, se serait dégarnie sur le haut Rhin.

Il y a dans ce plan une certaine grandeur et de la puérilité.

Dans tous les cas, en ne donnant pas le commandement en chef des deux armées, soit à Jourdan, soit à Moreau, ou mieux encore, à un troisième officier général, Carnot méconnaissait l'importance de l'unité d'action et plaçait les deux armées françaises du Nord-Est dans une situation d'infériorité manifeste vis-à-vis des armées autrichiennes qui, toutes les deux, étaient soumises à la haute direction du prince Charles.

Le général Jourdan ne partageait pas l'optimisme de Carnot et ne croyait pas que l'offensive qu'allait prendre Kléber, en partant de Dusseldorf, pour se porter sur la Sieg, aurait la vertu d'influencer le prince Charles au point de provoquer de sa part le rappel de son centre depuis les bords de la Nahe jusqu'au Rhin et au delà.

En cela, Jourdan était bien inférieur, comme psychologue, à Carnot. D'autre part, le chef de l'armée de Sambre-et-Meuse possédait, à un degré peu commun, le sens des réalités et se montrait plutôt pessimiste.

On va en juger par l'extrait suivant de la lettre (1) qu'écri-

(1) Archives du prince de la Moskowa.

vait Jourdan à Moreau, le 17 prairial an IV, ou 5 juin 1796, au moment même ou Kléber, après avoir forcé la ligne de la Sieg défendue par l'avant-garde du prince de Wurtemberg, venait de livrer le combat victorieux d'Altenkirchen.

Le général Jourdan fait part des premiers succès de Kléber à son collègue Moreau, lui annonce le recul du centre autrichien de la Nahe sur la Glan, puis il dit :

« Sachant que l'ennemi a porté des forces sur la rive droite « (du Rhin), je n'eus certainement pas oublié de l'attaquer « aujourd'hui sur la rive gauche, s'il avait gardé sa position « de Baumholder, mais il s'est sagement retiré sur la Glanne ; « il a concentré ses forces entre Kreutznach et Kaisers- « lautern..... »

Suivent des propositions en vue d'agir ensemble, l'armée de Rhin-et-Moselle opérant sur Kaiserslautern, le centre et la gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse sur la Glanne (Glan), et Jourdan ajoute :

« Je sais, mon camarade, que ce mouvement est contraire « aux instructions du Directoire, qui *veut porter en entier le* « *théâtre de la guerre sur la rive droite du Rhin* et je suis « parfaitement de l'opinion du Directoire, si vous pouvez « passer le Rhin de suite ; mais si cette opération doit traîner « en longueur, l'ennemi manœuvrera sur l'armée de Sambre- « et-Meuse, tantôt sur la rive droite, tantôt sur la rive gauche « du Rhin ; il pourra battre alternativement ma droite et ma « gauche, parce que l'armée de Rhin-et-Moselle n'agira pas, « et lorsque, enfin, vous serez en état de passer le Rhin, cette « mesure deviendra impossible, parce que, *comme j'aurai été* « *battu, je ne pourrai vous secourir.* L'expérience vient à « l'appui de mon raisonnement.

« J'ai écrit hier au Directoire exécutif pour lui communi- « quer mes idées ; je ne sais s'il les approuvera, mais je « pense que, plus rapprochés que lui du théâtre de la guerre,

« nous pouvons mieux juger que lui les mouvements particu-
« liers que nous devons faire pour atteindre le but qu'il se
« propose ; et nous ne pouvons pas nous dissimuler que *si*
« *nous sommes obligés d'écrire à Paris toutes les fois que nous*
« *croirons devoir changer quelque chose à nos instructions*,
« *nous passerons notre temps à écrire et à être battus*..... »

CHAPITRE IV

30 MAI—8 AOUT 1796

Premières opérations de l'armée de Sambre-et-Meuse. — Michel Ney à la division Colaud. — Contre-offensive du prince Charles. — Jourdan sur la Lahn avec cinq divisions. — Échec de la division Lefebvre. — Michel Ney sauve d'un désastre la brigade Soult. — Nouvelle retraite de l'armée de Sambre-et-Meuse vers le Rhin. — Combats en retraite des divisions de Kléber. — Conséquences des premières opérations de l'armée de Sambre-et-Meuse en 1796. — La stratégie de Carnot. — L'armée de Rhin-et-Moselle sous Moreau franchit le Rhin moyen. — Échecs des Autrichiens à Renchen, Rastatt et Ettlingen. — L'armée de Sambre-et-Meuse reprend l'offensive. — Michel Ney chef de l'avant-garde à la division Colaud. — Nouveau passage du Rhin à Neuwied. — L'armée de Jourdan franchit la Lahn. — Brillant succès d'avant-garde remporté par Ney à Nieder-Merle. — Le combat de Friedberg glorieux pour Michel Ney. — Occupation de Francfort par Kléber. — Méthodes de guerre employées à l'armée de Sambre-et-Meuse. — Continuation de la poursuite par Jourdan. — Kléber commandant en chef, par intérim.

En fait, le général Kléber, commandant l'aile gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse, fit déboucher de Dusseldorf ses deux divisions, le 30 mai, sur la rive droite du Rhin et, le lendemain, il atteignit les abords de la Sieg, rivière dont la berge sud était alors occupée par l'avant-garde du prince de Wurtemberg.

Le 1er juin, la division Lefebvre s'empara de Siegbourg, pendant que la division Colaud abordait et passait la rivière près de son embouchure. Les pertes de l'ennemi, ce jour-là, furent de 2,000 hommes dont 1,000 prisonniers.

Croyant les Autrichiens en position sur la forte position d'Uckerath, Kléber fit converger ses colonnes, le 2 juin, sur

ce point, mais l'ennemi n'y était plus et se retirait sur ses forces principales, par Altenkirchen.

Le 3 juin, Kléber fit ses préparatifs pour attaquer cette ville et, le 4, à la pointe du jour, commencèrent les marches d'approche.

La division Lefebvre, partagée en trois colonnes, attaqua de front et de flanc, avec les colonnes du centre et de droite, pendant que la colonne de gauche, commandée par le général Soult, appuyait vers l'Est pour garantir la division contre une attaque tournante signalée de ce côté.

La division Colaud suivait en seconde ligne et son chef avait confié à l'adjudant général Ney le commandement d'une colonne légère composée en majeure partie de cavalerie, avec mission d'agir sur le flanc gauche (ouest) de l'ennemi.

La ville d'Altenkirchen fut enlevée, malgré une vive résistance, par le gros de la division Lefebvre. Le général d'Hautpoul, avec trois régiments de chasseurs à cheval, contribua au succès, et le chef d'escadron Richepanse se distingua au point que Kléber le fit général de brigade sur le terrain du combat.

De son côté, Michel Ney avait tourné l'aile gauche ennemie et occupé Dierdorf, où les Autrichiens possédaient un grand magasin d'approvisionnements, puis s'était porté vers la position de Montabaur et, en cours de route, avait battu la garnison autrichienne de Neuwied, rappelée vers l'Est.

A Montabaur, Ney s'était emparé d'un grand magasin.

Le 5 juin, Kléber réunit ses deux divisions, au nord et près de la Lahn, vers Elz, tandis que la demi-brigade de Soult continuait à former flanc-garde dans la direction de Wetzlar, par où Kléber craignait de voir déboucher, comme l'année précédente, une grande attaque autrichienne.

Dès qu'il sut que le corps Kléber avait forcé les défenses de la Sieg, le prince Charles fit rétrograder sur Mayence les

troupes de son centre, laissa, pour défendre cette place, 20,000 hommes, franchit le Rhin, le 10 juin, marcha au secours des défenseurs de la Lahn et atteignit Wetzlar, le 14.

Parvenu à faible distance de la Lahn, Kléber ne se crut pas en mesure de forcer la ligne des Autrichiens et il attendît, avant de continuer les opérations, que Jourdan et les renforts qu'il amenait fussent arrivés.

La division Grenier ayant franchi le Rhin à Neuwied rallia, la première, les troupes de Kléber.

Ensuite, les divisions Bernadotte et Championnet, précédées de la réserve de cavalerie Bonnaud, vinrent passer le Rhin à Neuwied, tandis que la division Bonnard allait investir le fort d'Ehrenbreitstein et que le corps de Marceau observait Mayence.

Les renforts amenés par Jourdan se trouvèrent, le 12 juin, en position sur la Lahn, les divisions Championnet, Grenier, Colaud et Lefebvre bordant la rive droite, depuis le Rhin jusqu'à Leun, et cette dernière division se liant, par des postes, avec la brigade Soult établie en flanc-garde de gauche, à Herborn.

Une fois le prince Charles à Wetzlar, le 14 juin, les renforts qu'il conduisait, joints aux troupes de Wartensleben, le successeur du prince de Wurtemberg nouvellement disgracié, portèrent l'effectif des Autrichiens, de ce côté, à 65,000 hommes, alors que Jourdan ne disposait sur la Lahn que de 45,000 hommes.

En raison de la ligne de 80 kilomètres tenue sur la Lahn, de Leun au Rhin, par cinq divisions de son armée, Jourdan était incapable de produire un grand effort sur un point, soit qu'il voulût prendre l'offensive, soit qu'il demeurât sur la défensive.

Le 15 juin, le prince Charles fit déboucher de Wetzlar une grande colonne qui s'avança jusqu'à Greifenstein, en

refoulant sur Herborn les avant-postes de Soult et en débordant la gauche de la ligne française.

Le lendemain matin, Lefebvre accourut avec sa division au-devant des Autrichiens, les refoula jusque dans Wetzlar, mais, le soir, il fut contre-attaqué par des forces tellement supérieures qu'il dut se retirer, la nuit suivante (16 au 17 juin), sur sa position originelle de Tieffenbach.

Pendant que ces événements se produisaient à la division Lefebvre, le général Kléber avait fait détacher, par la division Colaud, une demi-brigade à Emerichenhain comme repli de la brigade Soult, et envoyé l'ordre de prévenir cette brigade qu'elle eût à se retirer sur ce point.

L'adjudant général Ney fut désigné pour remplir la mission périlleuse qui consistait à transmettre au général Soult, à Herborn, l'ordre de se retirer sur Emerichenhain.

Escorté d'une compagnie (demi-escadron) de hussards, Michel Ney, le 17 au matin, traversa plusieurs fois des lignes de cavalerie autrichienne avant de rejoindre la brigade Soult, laquelle, entourée de toutes parts, mais entraînée par son chef et guidée par Michel Ney, réussit, après des prodiges d'énergie, à atteindre son repli et à rallier ensuite la division Lefebvre.

En cette circonstance, l'adjudant général Ney se couvrit de gloire, car, sans lui, la brigade Soult, non prévenue du danger qu'elle courait et des moyens de lui échapper, eût été détruite ou prise par un ennemi très supérieur en nombre et qui manœuvrait pour l'envelopper.

Le 17 juin, dans la matinée, Jourdan jugea qu'il ne pouvait livrer bataille avec quelques chances de succès et que le seul parti à prendre était de repasser le Rhin à Neuwied et à Dusseldorf.

Les ordres en conséquence partirent aussitôt et donnèrent lieu à des mouvements de retraite qui commencèrent dans la

soirée pour les divisions Grenier, Bernadotte et Championnet, lesquelles allèrent camper près de Montabaur, pour, de là, se diriger, le 18, sur Neuwied, où existaient plusieurs ponts de bateaux.

Pendant la nuit du 17 au 18 juin, Kléber fit exécuter aux divisions Colaud et Lefebvre, renforcées de la réserve de cavalerie Bonnaud, une longue marche qui les amena près de Freilingen, en vue de regagner le camp retranché de Dusseldorf.

Le prince Charles dirigea sa nombreuse cavalerie avec le corps de Kray, fort de 30,000 hommes, à la poursuite de Kléber.

Celui-ci était parvenu, le 18, sur la position d'Uckerath; il voulut y séjourner; mais, attaqué, le 19 au matin, par l'avant-garde de Kray, Kléber la refoula sur Altenkirchen et lança les brigades de la division Colaud à la rencontre du gros des Autrichiens.

Richepanse, à la tête des 1,200 cavaliers de la division Lefebvre, et Michel Ney, à qui Colaud avait donné le commandement de ses 800 cavaliers, rivalisèrent d'ardeur ce jour-là et, plusieurs fois, rejetèrent en désordre une cavalerie bien plus nombreuse que la leur.

Après une série de succès, Kléber dut céder devant la supériorité des moyens de l'ennemi, se retira, le soir du 19 juin, sur la position d'Uckerath, s'y retrancha et, la nuit venue, fit continuer la retraite jusqu'au nord de la Sieg.

Le 20 et les jours suivants, la poursuite des Autrichiens s'atténua et Kléber put atteindre Dusseldorf avec ses divisions, sans être sérieusement inquiété.

La division Bonnard dut lever le siège d'Ehrenbreitstein et se porter sur Neuwied, où elle repassa le Rhin.

L'armée de Sambre-et-Meuse semblait avoir échoué dans son entreprise puisque, le 24 juin, elle était de retour sur le

Rhin, mais les efforts déployés par elle au commencement du mois avaient atteint le but cherché, consistant à attirer, tout d'abord, le prince Charles avec la majorité de ses forces sur la Lahn, pour permettre à Moreau de franchir le haut Rhin sans trop de difficultés.

Les lettres adressées à Jourdan par le Directoire exécutif, les 20 et 23 juin 1796, jettent une vive lumière sur les idées que professait alors Carnot en matière de grandes opérations.

En voici quelques extraits :

Du 20 juin. — « Le Directoire exécutif approuve, citoyen « général, l'ordre que vous avez donné à la gauche de l'armée « que vous commandez, de repasser la Sieg..... *Se retirer à « propos pour revenir ensuite avec plus d'avantages, c'est faire « une application habile des règles de l'art......* Mais la « retraite de l'aile gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse « aurait des suites désastreuses, *si le moral du soldat pouvait « en être ébranlé*, et si l'ennemi parvenait surtout à nous faire « abandonner toute la rive droite du Rhin. »

Carnot dit ensuite qu'il faut éviter de prendre des positions sur la Sieg, la Lahn et le Main, ni de trop se rapprocher du Rhin, rive droite, parce que, en agissant de la sorte, on permet à l'ennemi de déborder notre gauche en grandes forces et de nous contraindre à la retraite.

« Il faut que les deux armées de Sambre-et-Meuse et de « Rhin-et-Moselle agissent simultanément ; *il faut que leur « accord interdise à l'ennemi de porter toutes ses forces, tantôt « contre l'une, tantôt contre l'autre*, comme il a fait pendant « la dernière campagne. »

L'intention était bonne, l'idée juste, mais les moyens d'exécution ne furent nullement en rapport avec la vue d'ensemble exprimée par Carnot.

Celui-ci prescrivit en effet à Jourdan de pousser jusqu'à la

ligne Wetzlar-Marbourg et de la quitter, le plus tôt possible, pour gagner une deuxième position sur la Kinzig, la droite à Hanau, d'où elle s'élancerait en Franconie, pendant que l'armée de Rhin-et-Moselle, ayant passé le Rhin à Strasbourg et masqué Mannheim ainsi que Mayence (rive droite), s'avancerait rapidement sur le haut Neckar.

Du 23 juin. — « J'ai partagé, vous n'en doutez pas, digne « et brave général, la douleur qu'a dû vous faire éprouver « l'espèce d'échec qu'a essuyé l'aile gauche de votre armée ; « mais *je suis loin de m'alarmer sur les suites de cet événe-* « *ment.* »

Cette belle confiance témoigne d'une force d'âme peu commune et comporte la certitude que le moral des troupes n'a pas été ébranlé par la retraite de Wetzlar vers le Rhin.

« Le mouvement que vous venez de faire, quoique rétro- « grade, produit cet effet d'attirer sur vous toutes les forces « de l'ennemi et de faciliter au général Moreau le passage du « haut Rhin.....

« Pendant que vous tenez l'ennemi en échec et que, fier « d'une apparence de succès, il va de plus en plus s'engager, « Moreau passera le Rhin et gagnera ses derrières; l'ennemi « pressé quittera précipitamment la Sieg et la Lahn pour faire « tête à Moreau. C'est ce mouvement rétrograde qu'il faut « habilement saisir; il faut déboucher brusquement du camp « retranché de Dusseldorf et le poursuivre, sans lui donner le « temps de respirer, sans *s'amuser à prendre des positions ;* je « vous promets pour résultat la victoire la plus signalée qui « ait encore eu lieu depuis le commencement de la guerre..... « Ce que vous devez faire, c'est d'*attirer l'ennemi à une* « *grande et décisive bataille sur la rive droite du Rhin*, entre « Dusseldorf et la Sieg ou la Lahn; il ne peut manquer d'y « être exterminé, s'il est bien pris sur le temps et pressé sur « ses derrières par le général Moreau. »

Ce plan grandiose développe des combinaisons fort belles,

dont l'unique défaut, mais capital, est d'être irréalisable, en l'absence d'une direction unique imposée aux armées de Jourdan et de Moreau.

En supposant que la lacune fût comblée, les moyens de communications de l'époque eussent-ils permis au général en chef français d'exercer son action, en temps utile, sur l'une et l'autre des armées soumises à son autorité? Il est permis d'en douter.

Quoi qu'il en soit, l'étude des événements montre que, si le système de guerre des armées françaises du Nord-Est, en 1796, se ressentait encore de la guerre de Sept Ans, des progrès considérables avaient été réalisés depuis quatre années de luttes, et que la qualité des troupes républicaines s'était élevée à un degré extraordinaire.

L'armée de Moreau franchit le Rhin dans la journée du 24 juin, en face de Strasbourg, sans éprouver, du fait de l'ennemi, une résistance sérieuse, par suite des bonnes dispositions prises pour tromper l'adversaire et préparer secrètement le passage du fleuve.

En cette occurrence, Moreau fit preuve de la qualité qui consiste, pour un grand chef, à faire travailler à son profit un certain nombre de subordonnés triés sur le volet et auxquels il donne un but à atteindre, en leur laissant toute liberté quant aux moyens d'exécution.

L'aile gauche autrichienne, commandée par La Tour, ayant été attirée sur Mannheim par des démonstrations, l'armée de Rhin-et-Moselle put s'établir, sans combat, sur la rive droite, aux environs de Kehl.

Quelques jours plus tard, La Tour voulut s'opposer à la marche de Moreau et, pour ce faire, le général autrichien conduisit ses troupes dans le couloir, au sud de Carlsruhe, compris entre le Rhin et la forêt Noire; il fut battu par l'avant-garde, aux ordres de Desaix, à Renchen et à Rastatt.

Le 8 juillet, le prince Charles, accouru avec de puissants renforts tirés de son centre alors sur la Lahn, prit le commandement général des forces autrichiennes du haut Rhin et leur fit prendre position aux environs d'Ettlingen. Il fut attaqué, le lendemain, 9 juillet, par l'armée de Rhin-et-Moselle toute entière, et rompit le combat, moins parce qu'il se voyait battu que par crainte de perdre ses communications menacées par l'armée de Sambre-et-Meuse, parvenue, sur ces entrefaites, dans la vallée du Main. Sa retraite continua en remontant la vallée du Neckar.

Dès qu'il sut que l'armée de Rhin-et-Moselle avait effectué le passage du Rhin à hauteur de Kehl, Jourdan fit ses préparatifs pour déboucher à nouveau sur la rive droite et marcher contre les forces principales de l'ennemi, en position sur la Lahn.

Kléber, conduisant les divisions Lefebvre et Colaud ainsi que la réserve de cavalerie Bonnaud, sortit de Dusseldorf, le 27 juin, et marcha sur Siegbourg. En passant devant Cologne, il se renforça de la division Grenier établie en cette ville et, après avoir franchi la Sieg, continua son mouvement vers la Lahn qui passe à Runkel.

Au cours de cette marche, le général Colaud écrivit de Troisdorf, son quartier général, du 30 juin (au nord-ouest et près de Siegbourg), la lettre suivante à l'adjudant général Ney, lequel servait à la 2e division depuis le début de la campagne :

« *Le général Colaud à l'adjudant général Ney.*

« A Troisdorf, le 12 messidor IVe année républicaine.

« Conformément aux intentions du général Kléber, mon « cher Ney, vous prendrez le commandement de l'avant- « garde de la 2e division, composée, en ce moment, de la

« 20ᵉ d'infanterie légère, 6ᵉ régiment de chasseurs, 2 pièces « d'artillerie légère, 2ᵉ et 11ᵉ régiments de dragons.

« Je préviens de ces dispositions l'adjudant général « Lacroix.

« Vous rectifierez demain, à la pointe du jour, les postes « qui ne seraient pas bien placés, car on ne peut pas tout voir « le premier jour.

« Les ponts (sur la Sieg) ne seront prêts que dans quatre « heures, c'est-à-dire assez solides pour notre artillerie. »

« Salut et amitiés.

« COLAUD. »

On voit, par là, qu'à dater du 30 juin 1796, Michel Ney a cessé, pour ainsi dire, de remplir les fonctions d'adjudant général, pour prendre celles d'un général d'avant-garde ayant sous ses ordres 3 bataillons, 3 régiments de cavalerie et une section d'artillerie.

Et c'est en qualité de commandant d'avant-garde, mais sans être pourvu du grade correspondant, que Michel Ney va continuer la campagne en s'illustrant maintes et maintes fois, jusqu'au jour, 15 août 1796, où le Directoire exécutif lui décernera les étoiles, pour « avoir montré tout ce que peut l'impétuosité de la valeur française..... ».

Lorsque, le 1ᵉʳ juillet, Kléber atteignit la position d'Uckerath, Jourdan, dans l'espoir que la garnison autrichienne de Neuwied, menacée sur ses derrières, ne tiendrait pas, fit ses dispositions pour forcer en ce point le passage dans la journée du lendemain.

L'opération réussit et, le 3 juillet, les divisions Championnet et Bernadotte, après avoir débouché de Neuwied, entrèrent en liaison avec la division Grenier, celle-ci tenant la droite du corps Kléber.

Le 4 juillet, l'avant-garde de la division Colaud rencontra, près de Hof, une masse de 1,500 cavaliers autrichiens que

l'adjudant général Ney, à la tête de ses trois régiments de cavalerie, chargea plusieurs fois avec succès et contraignit à la retraite sur Neunkirchen, où Wartensleben avait concentré le gros de ses forces.

Jourdan espérait attaquer cette position le 6 juillet, mais les Autrichiens décampèrent le 5, pour repasser la Lahn.

Dans le même moment, le corps de Kray abordé, le 4 juillet, à Wildendorf, par la division Lefebvre venant de Siegen, avait subi un échec grave et s'était retiré sur Wetzlar.

La Lahn fut forcée, le 7 juillet, à Runkel, par la division Championnet, et cet événement détermina les Autrichiens à céder la ligne de la Lahn en pivotant en arrière sur leur droite.

Le 8 juillet, le centre et la droite de Jourdan franchirent la Lahn et, le 9, ce fut le tour des trois divisions de Kléber.

La division de droite (Bonnard) passa à Lein, celle du centre (Colaud) à Wetzlar, celle de gauche (Lefebvre) à Giessen.

L'adjudant général Ney, chef de l'avant-garde de la colonne du centre, rencontra dans la plaine une cavalerie très supérieure en nombre à la sienne.

En arrière, sur les hauteurs, est construit le village d'Ober-Merle. Michel Ney, voyant qu'il ne pouvait viancre avec ses seuls escadrons, se mit à la tête de la 20e demi-brigade et, par un cheminement favorable, la conduisit sur une colline qui domine Nieder-Merle, puis il la porta sur les derrières de la cavalerie autrichienne, laquelle, attaquée de front par les chasseurs et dragons français, fusillée de flanc et d'arrière par l'infanterie, se retira dans le plus grand désordre.

L'avant-garde commandée par Michel Ney se trouva alors isolée par suite de l'arrêt, en fin d'étape, des trois divisions de Kléber.

Le général autrichien Kray, dont le corps stationnait alors sur le terrain, au sud d'Ober-Merle, voulut profiter de l'isolement de l'avant-garde Ney pour l'écraser sous le poids de

forces supérieures. Il fit attaquer le village de Nieder-Merle par de l'infanterie, s'en empara et, maître de ce point d'appui, lança ses cavaliers dans la plaine contre la cavalerie française, dans la proportion de quatre contre un.

Le 6e chasseurs et le 11e dragons, tout d'abord rompus, courent se rallier auprès de la 20e demi-brigade, et si heureusement, que celle-ci, dont le champ de tir était resté libre, accable de ses feux rapprochés les cavaliers autrichiens bientôt réduits à fuir.

Michel Ney prend alors la tête de ses escadrons ralliés et poursuit avec ardeur l'ennemi en déroute.

Kléber, qui assistait au combat depuis ses débuts, avait envoyé chercher le gros de la division Colaud. L'arrivée de ce renfort donna au combat une nouvelle furie, d'où résulta pour les Autrichiens la perte de Nieder-Merle.

Le général Kray fit attaquer de nouveau ce village par des troupes fraîches, mais, après des alternatives diverses, l'avantage resta définitivement aux Français, à la suite d'un combat des plus glorieux pour l'avant-garde de la division Colaud et surtout pour son chef, l'adjudant général Ney, qui, en cette occasion, montra, non seulement une bravoure exceptionnelle, mais une grande habileté à combiner l'action de l'infanterie avec celle de la cavalerie quand celle-ci est très inférieure à celle de l'adversaire.

Le 10 juillet, la division Colaud, précédée de l'avant-garde Ney, marcha sur Friedberg.

Les troupes légères de l'ennemi cédaient le terrain depuis quelques heures lorsque, vers midi, des masses autrichiennes reportées en avant attaquèrent très vigoureusement l'avant-garde Ney, reprirent Ober et Nieder-Merle et continuèrent à gagner du terrain jusqu'au moment où la division Lefebvre, attirée par le bruit du canon, vint tomber dans leur flanc droit. Après un combat violent qui mit aux prises les divisions Colaud et Lefebvre avec les forces principales d'Alvens-

leben, les Français l'emportèrent et contraignirent l'ennemi à descendre dans la vallée du Main.

Le lendemain du combat de Friedberg, le général Colaud fit parvenir à l'adjudant général Ney la lettre ci-dessous :

ARMÉE
de
SAMBRE-ET-MEUSE.
—
2e division.
—o—

LIBERTÉ. ÉGALITÉ.
— —

Au quartier général à Frieberg, le 23 messidor, l'an 4e
de la République française,
une et indivisible (11 juillet 1796).

« Je vous prie, mon cher Ney, de faire faire l'appel des « troupes sous vos ordres et de m'envoyer de suite l'état des « pertes depuis deux jours dans les affaires de Nider-Merle et « de Frieberg.

« Je vous dirai que la division a pris à l'ennemi 3 pièces « de canon avec un drapeau et environ 150 prisonniers. On « leur a tué beaucoup de monde, car les rues de Frieberg et « les portes étaient jonchées de cadavres autrichiens.

« Je reçois à l'instant votre rapport d'hier.

« Salut et amitié.

« COLAUD. »

« *P.-S.* — Je vous fais mon sincère compliment de la « manière avec laquelle vous avez poussé l'ennemi hier. »

Cette lettre est écrite de la main du général Colaud, lequel rédigeait lui-même ses lettres et ordres, mais faisait exception pour les ordres provenant de Kléber qui étaient copiés par un officier d'état-major et signés « Colaud », pour copie conforme, puis expédiés au commandant de l'avant-garde.

Dans la lettre en question, les noms de Friedberg de Nieder-Merle sont écrits Frieberg et Nider-Merle, mais il n'y a pas lieu de s'en étonner, les erreurs de cette nature étant fréquentes dans la correspondance des généraux républicains.

L'armée de Jourdan continua son mouvement de poursuite et, le 13 juillet, vers 4 heures du soir, le corps de Kléber fut déployé devant Francfort, où nos troupes pénétrèrent seulement le 16 à la suite d'une suspension d'armes.

Cette ville, ayant toujours été hostile aux Français, eut à leur fournir de fortes contributions de toute espèce.

Une fois maître de Francfort, le général Jourdan assura ses communications à l'aide d'un corps composé des divisions Poncet, Hardy, Dauriez et Bonnard, en tout, une trentaine de mille hommes, dont le commandement fut confié à Marceau.

Les forces actives de l'armée de Sambre-et-Meuse comprirent, dès lors et seulement : les divisions Lefebvre (12,500 hommes) et Colaud (9,000 hommes), formant l'aile gauche ; les divisions Grenier (6,000 hommes) et Championnet (9,000 hommes), le centre ; enfin, la division Bernadotte (8,400 hommes), l'aile droite ; plus la réserve de cavalerie Bonnaud, forte d'un millier de chevaux ; au total, 46,000 hommes, contre les 42,000 de Wartensleben.

Jourdan fit reprendre la marche, le 17 juillet, sur les traces de l'ennemi en retraite, et, le 29, Bernadotte, à l'aile droite, atteignit Aschaffenburg pendant que l'avant-garde de Lefebvre, à l'aile gauche, pénétrait dans Gemunden défendue par quelques centaines d'Autrichiens, et que, Michel Ney, à la tête de l'avant-garde de la division Colaud, s'emparait de Lohr, après un engagement très vif.

Durant la poursuite du corps d'Alvensleben, l'armée de Sambre-et-Meuse marchait en colonnes de division, sur des routes ou chemins à peu près parallèles, couvrant une étendue de terrain très considérable.

Le 29 juillet, pour cinq divisions d'infanterie, le front d'opérations, d'Aschaffenburg à Gemunden, mesurait 40 et quelques kilomètres.

Chaque jour, à l'issue de la marche, les divisions se déployaient en bataille, chacune à cheval sur sa route, et leurs avant-gardes étaient disposées à une demi-lieue en avant d'elles et non toujours vis-à-vis du centre.

Le général Kléber qui commandait l'aile gauche, recevait chaque jour du général Jourdan un ordre, habituellement prolixe, dont il faisait un extrait pour chacun de ses divisionnaires qui étaient Lefebvre, Colaud et Bonnard, celui-ci commandant à une réserve de 2,000 à 3,000 hommes.

Le général Colaud (1) faisait faire des copies de l'ordre du général Kléber à destination de ses généraux, et y ajoutait de sa main les prescriptions qu'il jugeait nécessaires.

Voici, à titre d'exemple, la reproduction de l'ordre envoyé, le 19 juillet au matin par Kléber commandant l'aile gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse aux généraux Lefebvre et Colaud, ordre signé, pour copie conforme, par ce dernier, puis expédié à l'adjudant général Ney, chef de l'avant-garde de la 2e division :

« La division aux ordres du général Lefebvre appuiera sa « gauche à la rivière *Sinn*, à la hauteur de la ferme dite « *Maydsinn*, laissant *Rengersbrun* en arrière et au centre de son front.

« L'avant-garde de cette division s'établira, si faire se peut, « à *Reinech*.

« Le général Lefebvre fera occuper *Burgsinn* et *Mittelsinn* « pour couvrir son flanc gauche.

« Si l'ennemi avait abandonné *Gemünden*, cette avant- « garde s'en emparerait, poussant ses patrouilles et reconnais- « sances jusqu'à *Carolstad*.

« La division aux ordres du général *Colaud* appuiera sa « gauche à la droite de celle du général *Lefebvre* et de manière « que sa demi-brigade se trouve à cheval sur le grand chemin

(1) Les ordres de Kléber à Colaud, pendant la campagne de 1796 en Allemagne, se trouvent aux archives du prince de la Moskowa.

« de *Gemünden;* le restant des troupes couronnera les bois en « choisissant les positions les plus militaires.

« Le général Colaud couvrira sa gauche (1) par son avant-« garde ; elle fera front à *Lohr* et communiquera, par sa « droite, avec l'avant-garde du général *Grenier* qui doit être « établie en avant de *Wiessen.*

« Cette position n'ayant pu être déterminée rigoureuse-« ment, les généraux de division y apporteront les change-« ments que la localité leur paraîtra exiger, en ne perdant « point de vue que leur objet est de surveiller en même temps « *Gemünden* et *Lohr.*

« Le général Kléber établira son quartier général à Lohr-« haupten.

« *Le Général de division,*

Pour copie conforme : « Signé : KLÉBER.

« *Le Général de division,*

« COLAUD. »

L'ordre qu'on vient de lire est parfaitement rédigé ; on n'en saurait imaginer de plus clair.

Il contient un *lapsus calami* que Michel Ney découvrit aussitôt, mais non le général Colaud, son chef, à preuve cette phrase d'une lettre que celui-ci adressa, le 29 au soir, au chef de son avant-garde :

« Quoique l'instruction (ordre du général Kléber) prescrive « que *vous devez couvrir mon flanc gauche*, il est néanmoins « nécessaire que vous ayiez des troupes sur la route de « Lohr, surtout si l'avant-garde du général Grenier n'a pas « fait de mouvement en avant..... »

(1) Par lettre datée de Lohrhaupten, le 19 juillet, dans la soirée, Kléber faisait part au général Colaud de l'erreur contenue dans l'ordre du matin ; c'est *droite* qu'il fallait lire, au lieu de *gauche*, attendu que Lohr était à droite et l'avant-garde du général Grenier, encore plus à droite du gros de la division Colaud.

Mais si l'ordre de Kléber, pour la journée du 19 juillet, est parfait dans la forme, les dispositions qu'il édicte sont empruntées à l'ordre linéaire le plus pur.

Une armée qui prend position, tous les jours après la marche, n'est pas manœuvrable, dans le sens que nous attachons à ce terme depuis que les méthodes de guerre employées par Napoléon nous sont devenues familières.

Et si, en 1796, l'armée de Sambre-et-Meuse l'emporta presque toujours, à nombre égal, lorsqu'on lui permit de marcher à l'ennemi, ses succès, trop souvent éphémères en raison de la faiblesse de son haut commandement, elle les dut à l'organisation des armées républicaines par divisions autonomes, et surtout, aux forces morales.

Pour en revenir au récit très succinct des opérations, les troupes de Wartensleben quittèrent Wurzburg, le 25 juillet, en y abandonnant de riches magasins et se portèrent, par Schweinfurth et Zeil, sur Bamberg.

Jourdan aurait dû les faire suivre par un détachement, tandis qu'il aurait dirigé le gros de ses forces sur Nuremberg afin de se lier à l'armée de Moreau dont il va être question; mais le chef de l'armée de Sambre-et-Meuse subit la volonté d'un ennemi pourtant en retraite depuis longtemps, et ne sut que marcher dans ses traces, en essayant de le déborder par le Nord, comme pour faciliter sa jonction avec le prince Charles, lui aussi, talonné par Moreau.

L'armée de Sambre-et-Meuse séjourna plusieurs jours à Wurzburg, sa cavalerie ayant perdu le contact de l'ennemi, et, seule, la division d'avant-garde Lefebvre poussa, le 27, jusqu'à Schweinfurt.

Cette ville fut occupée, le 30, par la division Colaud et, le 31, par la division Grenier.

Wartensleben avait pris position à Zeil. Jourdan, afin de l'en déloger, fit ses dispositions pour l'attaquer, sur son flanc droit, avec la division Lefebvre et, de front, avec la division

Colaud, pendant que les trois autres divisions le déborderaient en remontant la rive gauche du Main.

Le 3 août, Kléber, qui venait de prendre le commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse à la place de Jourdan tombé malade, fit exécuter la manœuvre projetée, mais Wartensleben avait décampé, ne laissant à Zeil qu'une arrière-garde de 800 chevaux.

Michel Ney, avec les 400 cavaliers dont il disposait ce jour-là, n'hésita pas à charger la cavalerie autrichienne, la mit en désordre et la poursuivit, l'espace de plusieurs lieues, jusqu'à Ebelsbach.

Le 4 août, la manœuvre de la veille fut renouvelée sur Bamberg, mais l'ennemi avait évacué cette ville, la nuit précédente, en y laissant une arrière-garde, et s'était replié derrière la Wissent, sa gauche appuyée au Main et à la forteresse de Forchheim, sa droite à la ville d'Ebermanstadt.

Wartensleben employa les journées du 5 et du 6 août, que lui laissa Kléber, à organiser sa position, et, en particulier, à établir le général Kray, son lieutenant, avec des troupes nombreuses, sur la rive gauche de la Rednitz, derrière la rivière l'Aisch.

Le 7 août, Kléber porta sa droite et son centre contre les Autrichiens en position derrière l'Aisch, et sa gauche contre ceux postés sur la rive gauche de la Wissent. Ce fut un combat de front où la valeur des troupes entra, presque seule, en jeu.

La division Colaud marcha sur la forteresse de Forchheim. Suivant le capitaine du génie Cazals (1), employé à l'armée de Sambre-et-Meuse, la place de Forchheim avait alors « dix bastions irréguliers et de grandeurs différentes, couverts de demi-lunes et de quelques contre-gardes, le tout revêtu et en assez bon état..... Cette place était bien à l'abri d'un coup de main, ayant des fossés pleins d'eau et un relèvement de 25 pieds de hauteur..... ».

(1) Auteur d'un manuscrit appartenant au prince de la Moskowa.

La division Lefebvre déborda l'aile droite autrichienne en contournant Ebermanstadt et s'empara de cette ville, pendant que, sur la rive gauche de la Rednitz, les divisions Championnet et Bernadotte l'emportaient sur le corps de Kray et le contraignaient à repasser sur la rive droite par le pont de Hausen.

La division Colaud eut à combattre le centre autrichien en position en avant de Forchheim. L'adjudant général Ney, chef de l'avant-garde, se surpassa en cette journée de luttes très dures, et contribua puissamment à déterminer la retraite de l'ennemi que commandait le général Wartensleben en personne.

Après avoir contribué à poursuivre jusqu'au soir les Autrichiens, Michel Ney revint sur ses pas et somma le gouverneur de Forchheim de se rendre à discrétion. Il le fit en termes si violents que celui-ci, démoralisé, signa le lendemain la capitulation rédigée par Ney.

CHAPITRE V

8 AOUT—24 AOUT 1796

Michel Ney est fait général de brigade par Kléber sur le champ de bataille. — Jourdan reprend le commandement. — Ordre général du 19 pour le 20 août. — Les journées des 20, 21 et 22 août. — Bernadotte refoulé par le prince Charles. — L'arrière-garde Ney subit un échec grave. — Héroïsme de deux bataillons de la 23e demi-brigade de ligne. — Coup d'œil sur les opérations de Moreau depuis juillet jusqu'à octobre 1796.

Le soir du combat de Forchheim, Kléber, commandant en chef par intérim, témoigna son admiration à l'adjudant général Ney qu'il venait de voir, encore une fois, à l'œuvre, en le faisant, de sa propre autorité, général de brigade.

Le Directoire confirma cette nomination à titre provisoire par un arrêté, en date du 1er août 1796, rédigé en ces termes :

« *Extrait des registres du Directoire exécutif du 14 thermidor*
« *(1er août) de l'an IV (1796) de la République française*
« *une et indivisible.*

« Le Directoire exécutif arrête ce qui suit :

« L'adjudant général Ney, employé à l'armée de Sambre-
« et-Meuse, est promu au grade de général de brigade en
« récompense de sa conduite valeureuse pendant cette cam-
« pagne et la précédente. Il continuera de servir dans la
« même armée. »

Cet avancement si mérité valut à Michel Ney, de la part du général Jourdan, les éloges chaleureux contenus dans la lettre

suivante (1), servant aussi de bordereau à l'arrêté du Directoire, reproduit ci-dessus.

ARMÉE
de
SAMBRE-ET-MEUSE.

Au quartier général, à Hersbruck, le 28 thermidor
(15 août) l'an IV (1796).

« *Le général en chef au général de brigade Ney.*

« Je vous transmets, général, la lettre de service de général
« de brigade que vient de m'adresser le ministre de la
« guerre.

« Le gouvernement s'est acquitté de la reconnaissance qu'il
« doit à un de ses plus dignes et de ses plus zélés serviteurs,
« et il n'a fait que rendre justice aux talens et à la valeur
« dont vous donnez chaque jour de nouvelles preuves.

« Recevez mes sincères félicitations.

« Salut et fraternité,

« JOURDAN. »

Le 8 août, l'armée de Sambre-et-Meuse repassa sous les ordres de Jourdan guéri de son indisposition, et Kléber, malade, s'éloigna pour quelques jours.

Le 9 août, la marche fut reprise sur les traces de l'ennemi en retraite ; le même jour, Michel Ney, à la tête du 6e chasseurs, poussa jusqu'à Nuremberg et s'y établit.

Le 10, la division Bernadotte occupa Nuremberg, et la division Colaud prit position à Neuen-Kirchen, ayant sur sa gauche la divison Lefebvre et en arrière les divisions Championnet et Grenier.

Le 11 août, Michel Ney s'empara, par capitulation, du fort de Rothenberg occupé par 300 Autrichiens.

Le 13, Bernadotte alla sur Altorf, pour se lier à l'armée de Moreau.

(1) Lettre reproduite dans ce volume.

Armée De
Sambre et meuse

Au quartier général a Wetzbruck
le 28 thermidor l'an 4 (15 août 96)

le général en chef
Au général De Brigade ney

je vous transmets, général, les lettres De service De général De brigade que vient De m'addresser le ministre De la guerre. le gouvernement s'est acquité De la reconnoissance qu'il Doit a un de ses plus dignes et De ses plus Zelés serviteurs et il n'a fait que rendre justice aux talens et à la valeur Dont vous Donnés chaque jour De nouvelles preuves. Recevés mes sinceres félicitations

Salut et fraternité

Jourdan

p. 74.

Les 14 et 15, il y eut arrêt dans les opérations, afin de se renseigner sur la direction prise par l'ennemi en retraite.

Enfin, le 16 août, ayant appris que Wartensleben s'était retiré sur Sulzbach, dans le but apparent de continuer ensuite sur la Bohême, Jourdan donna l'ordre à Colaud de marcher sur Sulzbach, ayant à sa gauche la division Lefebvre ; à Grenier de se porter sur Amberg, avec Championnet à sa droite ; enfin, à Bernadotte d'aller sur Neumarkt.

Ce jour-là, le général Ney, chef de l'avant-garde de la division Colaud, disposait de 5 bataillons d'infanterie, du 6e chasseurs et du 14e dragons.

La ville de Sulzbach est au débouché oriental d'un long défilé montagneux. Le général Ney refoula les avant-postes autrichiens jusqu'à proximité d'une hauteur boisée, à l'ouest et près de Sulzbach, défendue par l'ennemi, mais arrivé là, il fut assailli par des forces tellement nombreuses que ses troupes ne durent leur salut qu'à l'arrivée de renforts amenés par les généraux Colaud et Lefebvre.

Le combat devint alors très violent, et prit fin à la nuit par la retraite des Autrichiens.

La journée du 17 août vit la division Colaud occuper Sulzbach et la division Grenier s'approcher d'Amberg.

Le 19 août, le général Jourdan, enfin mis au courant des positions occupées par les troupes de Wartensleben sur la rive gauche de la Nab, vers Schwandorf, rédigea et lança l'ordre général ci-dessous, qui est instructif même pour les militaires de notre temps.

ARMÉE
de
SAMBRE-ET-MEUSE.

Au quartier général de Sulzbach, le 2 fructidor an IV.

ORDRE GÉNÉRAL DU 2 AU 3 FRUCTIDOR.

« Le général Lefebvre partira demain 3 du jour, à 4 heures « du matin, avec la division sous ses ordres ; il se dirigera

« sur *Hirschau*, et de là, en suivant la route qui conduit à « *Vernberg*, il viendra prendre position sur la *Nab*, ayant « *Vernberg* sur son front; il établira son avant-garde sur la « rive gauche de la *Nab* et s'emparera de *Pfreimt*.

« Le général Colaud partira demain matin, à 4 heures, de « Frouinberg; il se dirigera ensuite sur *Amberg*, et de là sur « la route de *Schwarzenfeld;* il prendra position, sa droite à « *Wolfert* et sa gauche dans la direction de *Nabburg*, parallèlement à la *Nab;* il fera occuper *Nabburg* pour se lier « avec le général Lefebvre; il portera son avant-garde sur « la rive gauche de la *Nab*, sur la route de *Firm*, si l'ennemi « n'a pas de forces trop considérables dans cette partie; dans « le cas contraire, elle restera sur la rive droite de cette « rivière et la gardera sur tout le front de la division.

« Le général Grenier partira demain matin, avec la division « sous ses ordres, aussitôt que la division du général Colaud « aura passé Amberg; il marchera à la suite de cette division; « il suivra la même route et viendra prendre position, sa « gauche à *Wolfert* et sa droite dans la direction de *Erling;* « il gardera les bords de la *Nab* sur tout le front de sa « division.

« Le général Championnet partira demain, à 6 heures, « avec la division sous ses ordres; il passera la *Wils* à *Hasmuhl* et, suivant la route de *Schwandorf*, il viendra prendre « position, sa droite à *Enstorf* et sa gauche dans la direction « de *Erling;* il poussera son avant-garde sur *Schwandorf* dont « il s'emparera si c'est possible; le général Championnet « jettera un parti sur sa droite pour communiquer avec les « troupes du général Bernadotte, qui occupent *Teining* et « peut-être *Welburg*.

« Le général Bonnaud (réserve de cavalerie) se mettra en « marche aussitôt après la division du général Championnet; « il suivra cette division et viendra cantonner en seconde ligne « des divisions Championnet et Grenier.

« Le général en chef établira son quartier général à *Amberg;*

« il se portera dans la journée de demain à *Wolfert*, où il « restera jusqu'à ce que l'armée ait pris sa position.

« Le général Bollemont donnera les ordres nécessaires pour « que le grand parc arrive à Hersbruch. »

L'examen de l'ordre général ci-dessus montre, tout d'abord, que Kléber ayant quitté l'armée, le général en chef commande directement à ses quatre divisions réunies et, indirectement, aux troupes de Bernadotte, celles-ci opérant en dehors du flanc droit, à la fois comme flanc-garde opposée au prince Charles, et comme organe de liaison avec Moreau.

C'est encore et toujours l'ordre linéaire qui règne à l'armée de Sambre-et-Meuse, et le dispositif ordonné pour le 20 juin est tel que si la division Bernadotte est attaquée par des forces supérieures, c'est tout au plus si la division Championnet pourra lui venir en aide, les autres étant déployées à l'avance et sur un large front, par conséquent non manœuvrables.

On remarque enfin que cet ordre rédigé par Jourdan est bien inférieur, sous le rapport de la forme, à celui de Kléber, en date du 19 juillet, adressé aux divisions Lefebvre et Colaud, ordre reproduit précédemment (1).

La journée du 20 août amena plusieurs engagements, dont le principal eut lieu, près de Wolfering, entre la division Colaud et l'arrière-garde de Wartensleben, commandée par Kray.

Dans la soirée, celui-ci se retira sur Schwartzenfeld, et l'armée de Sambre-et-Meuse prit position, avec la division Lefebvre, à Nabburg et environs, avec les divisions Colaud et Grenier, parallèlement à la Nab et en face de Schwartzenfeld, avec la division Championnet, devant Schwandorf, pendant que la division Bernadotte continuait à occuper Teining comme flanc-garde de droite.

(1) Voir page 67.

Jourdan, ne sachant plus que faire, laissa son armée en position sur la rive droite de la Nab pendant les journées du 21 et du 22 août. A ce moment, sa perplexité était grande, car il se voyait à plus de 100 lieues du Rhin, dans un pays montagneux, boisé, très difficile, habité par une population surexcitée contre les Français, et il était depuis longtemps sans nouvelles de son collègue Moreau.

Dans la nuit du 22 au 23 août, Jourdan apprit que Bernadotte, attaqué le 22 au matin par des troupes supérieures en nombre, commandées par le prince Charles, s'était retiré en combattant jusqu'à Neumarkt.

La réserve de cavalerie, sous Bonnaud, fut dirigée sur cette ville, mais ne put que constater son évacuation par Bernadotte.

S'il eût été un grand général, Jourdan, à cette nouvelle, aurait laissé devant Wartensleben une division d'arrière-garde pour défendre le terrain, en reculant sur Sulzbach, et, avec ses trois autres divisions, il aurait marché sur Altorf, à la rencontre des troupes amenées des bords du Danube par le prince Charles et que Bernadotte évaluait à une vingtaine de mille hommes.

Mais Jourdan avait pour les retraites une prédilection d'autant plus grande que Carnot l'y avait encouragé, le 20 juin précédent, à propos de la marche rétrograde de la Lahn vers le Rhin, en écrivant :

« Se retirer à propos pour revenir ensuite avec plus d'avantage, c'est faire une application habile des règles de l'art. »

Autre chose est de reculer d'une marche ou deux en prévision de secours attendus à jour et point nommés, ou bien d'exécuter une retraite sur une profondeur de plusieurs centaines de kilomètres.

Jourdan montra en cette circonstance, comme en beaucoup d'autres, qu'il était un général de deuxième ou de troisième ordre, et cette appréciation n'enlève rien à ses grandes qualités d'homme et de soldat.

Quoi qu'il en fût, le général Jourdan se décida à la retraite, le 23 dans l'après-midi et, dès lors, rédigea l'ordre général du 6 fructidor (23 août), à exécuter le soir même, à partir de 10 heures. Cet ordre, comme tous les ordres de l'armée de Sambre-et-Meuse, ne porte pas l'indication de l'heure à laquelle il a été fait, ce qui est une faute. On y voit mentionné le général Ney pour commander l'arrière-garde commune aux divisions Colaud et Grenier, avec indication des points qu'il devra tenir et qui, dans la circonstance, étaient les hauteurs à l'est d'Amberg.

Le 24 août, au lieu de continuer sa retraite vers l'Ouest, Jourdan laissa ses troupes en position à Amberg et environs, pour y attendre le retour de la réserve de cavalerie (général Bonnaud) précédemment envoyée sur Neumarkt.

Ce retard eut pour conséquence un vif combat qu'eut à soutenir, seul, le général Ney avec son arrière-garde contre tout le corps de Wartensleben.

A certain moment, le général Ney, qui se tenait à l'extrême arrière-garde composée de deux régiments de cavalerie et de deux bataillons de la 23e demi-brigade de ligne, se vit entouré par la cavalerie autrichienne dix fois plus nombreuse que la sienne.

Rester là, c'était la capture inévitable.

Michel Ney, la mort dans l'âme, se vit contraint d'abandonner à leur triste sort les deux bataillons de la 23e demi-brigade et, avec ses escadrons, il s'ouvrit un passage à travers la cavalerie ennemie.

Les deux bataillons de la 23e demi-brigade, commandés par le brave Dehée, se formèrent, chacun, en carré et repoussèrent par leur feu cinq charges successives. Leur résistance fut admirable, mais quand l'ennemi eut amené du canon, leurs rangs s'éclaircirent et la cavalerie autrichienne sabra les survivants. Ces bataillons eurent la moitié de leur effectif détruit, et leur glorieux chef, le colonel Dehée, mourut, peu après, des suites de ses blessures.

Les traits d'héroïsme collectif, tel que celui-là, fourmillent dans les annales des armées de la Révolution, surtout à partir de 1794, et donnent une haute idée de la valeur guerrière des troupes françaises à cette époque.

Avant de continuer le récit très succinct des opérations en retraite de l'armée de Sambre-et-Meuse afin d'y relever les exploits de notre héros, il convient de jeter un coup d'œil sur les marches et combats de l'armée de Rhin-et-Moselle, depuis le 9 juillet, jour de sa première victoire sur les forces du prince Charles (1) jusqu'à la fin d'octobre, époque à laquelle cette armée dut repasser le Rhin.

Après sa défaite d'Ettlingen (9 juillet), le prince Charles concentra ses troupes à Pforzheim et put les y laisser jusqu'au 13 juillet sans être inquiété par l'armée de Moreau.

C'est durant son séjour à Pforzheim que le prince autrichien conçut le plan d'après lequel son lieutenant Wartensleben se retirerait devant l'armée de Sambre-et-Meuse en défendant le terrain de la vallée du Main, pendant que lui, archiduc Charles, agirait d'une façon analogue dans la vallée du Neckar devant l'armée de Rhin-et-Moselle jusqu'au moment où il pourrait réunir la majorité de ses forces pour attaquer en nombre supérieur l'une des deux armées françaises.

Le prince Charles, au moment de passer de la haute vallée du Neckar dans celle du Danube, eut l'espoir de vaincre. En conséquence, il se retourna sur Moreau, à Neresheim, et lui livra, le 11 août, une bataille qui fut pour les Autrichiens une défaite.

Le prince Charles alla ensuite franchir le Danube à Donawerth, dont il fit détruire le pont après son passage.

Moreau voulut, lui aussi, traverser le Danube, fut contraint, par la rupture du pont de Donawerth, de remonter la rive gauche jusqu'à Dillingen, y franchit le fleuve, marcha sur

(1) Voir page 61.

Augsbourg à la suite du prince Charles, et, suivant son habitude, apporta une lenteur et une circonspection extrêmes dans tous ses mouvements.

Le 20 août, Moreau écrivit, de Dillingen, à Jourdan :

« Nous avons passé le Danube, mon camarade; l'armée « prend aujourd'hui position sur le Lech.

« *Le prince Charles paraît se diriger vers Ingolstadt*, *ce qui* « *me fait croire qu'il pourrait renforcer momentanément* « *M. de Wartensleben.* »

A la place de Moreau, un général entreprenant, actif et doué d'un grand caractère aurait laissé une division sur le Lech et, avec les autres, se serait porté, à grandes marches, par Dillingen, sur Amberg afin de se joindre à Jourdan avant qu'il ne fût accablé par le nombre.

Seulement Moreau, très réfléchi, mais peu artiste et d'un caractère faible, se croyait lié par les instructions du Directoire exécutif et ne prévoyait pas les conséquences, désastreuses pour la France, du mouvement de navette que le prince Charles était en train d'exécuter du Sud au Nord avec 30,000 hommes, dans le but de les mener contre le flanc droit et sur les derrières de Jourdan, lequel serait attaqué de front, au même moment, par le corps de Wartensleben.

Moreau n'eut même pas l'idée de repasser le Danube et, satisfait de peu, il mit son ambition à refouler sur Munich le corps de La Tour fort diminué.

La lettre de Moreau, en date du 20 août, parvint à destination pendant la nuit du 21 au 22, et Jourdan y répondit, aussitôt, en ces termes :

« J'ai reçu cette nuit, mon camarade, votre lettre du 20 cou- « rant. J'étais déjà prévenu que le prince Charles avait passé « le Danube, à Ingolstadt, avec 20,000 hommes, et qu'il mar- « chait pour m'attaquer..... il est pressant que vous marchiez « en avant, car si le prince Charles a la facilité de battre

« Bernadotte (à Teining), il pourra se porter ensuite sur nos « derrières, s'emparer des défilés qui sont sur mes communi- « cations et mettre l'armée dans un grand embarras : je ferai « cependant tout ce qui dépendra de moi pour éviter ce mal- « heur, mais *hâtez-vous de m'envoyer du secours*, car l'armée « du général Wartensleben est seule au moins aussi forte que « celle que je commande. »

Les vives instances de Jourdan ne produisirent d'autre effet que d'inciter Moreau à brusquer l'opération consistant à forcer le passage du Lech, opération qui réussit, le 24 août, au prix d'efforts considérables de la part des troupes.

Le 30 août, l'avant-garde d'aile droite de l'armée de Rhin-et-Moselle atteignit Munich.

Jusqu'au 15 septembre, Moreau fit exécuter à son armée de timides mouvements sur l'une et l'autre rive du Danube, avec l'espoir de dégager l'armée de Sambre-et-Meuse dont il ne recevait plus de nouvelles.

Enfin, la retraite commença, le 16, par la rive sud du Danube, dans la direction du val d'Enfer.

Arrivé le 1er octobre à Biberach, Moreau voulut refroidir l'ardeur de La Tour à le poursuivre, et, le 2 octobre, il lui livra une bataille qui fut une victoire française, mais victoire éphémère, attendu que le prince Charles, après avoir assuré la retraite définitive de l'armée de Sambre-et-Meuse, remontait à ce moment la vallée du Rhin, rive droite, avec une partie de ses forces dans le but d'attaquer en flanc et à revers l'armée de Rhin-et-Moselle.

Or il ne fallait pas lui laisser le temps d'accomplir cette manœuvre.

Grâce à d'habiles dispositions, Moreau parvint à surmonter tous les obstacles et à éviter une rencontre avec le corps amené par le prince Charles.

C'est seulement dans le couloir formé entre le Rhin et la forêt Noire, et aux environs de Fribourg-en-Brisgau, que

Moreau consentit à combattre pour garantir l'Alsace de l'invasion.

Son intention fut remplie grâce au combat de Schliengen, livré le 20 octobre, mais il dut franchir le Rhin, le lendemain, à Huningue, avec le gros de ses forces, alors que Desaix venu sur la rive gauche, à Neuf-Brisach, descendait le Rhin jusqu'à hauteur de Kehl et, par la menace de couper, en ce point, les communications du prince Charles, contraignait celui-ci à retourner en arrière, sans plus songer à passer sur la rive gauche du fleuve.

CHAPITRE VI

24 AOUT 1796—15 MARS 1797

Continuation de la retraite de l'armée de Sambre-et-Meuse. — Jourdan offre la bataille à l'ennemi sur Wurzburg. — Mécontentement général. — Le général Ney passe à la division Grenier. — Défaite de Wurzburg (3 septembre). — L'armée de Jourdan sur la Lahn. — L'affaire de Giessen glorieuse pour Michel Ney. — Marceau se couvre de gloire sur la Lahn; sa mort. — Beurnonville succède à Jourdan et le fait regretter. — Sa lettre extraordinaire au Directoire (4 octobre). — Armistice conclu entre Beurnonville et Werneck (décembre). — Les troupes du général Ney pendant les trois derniers mois de 1796 — Une bonne ruse de guerre. — Un officier prussien maquignon. — Réparation des effets par les habitants. — Michel Ney s'oppose à la familiarité entre officiers et soldats. — Ordres divers. — La discipline dans le corps des flanqueurs Ney. — Exercices et manœuvres pendant l'armistice. — Une bonne ruse de paix. — Beurnonville propose Ney pour divisionnaire. — Le corps de flanqueurs Ney devient avant-garde de l'aile droite.

Carte n° 2. Mais revenons à l'armée de Sambre-et-Meuse, que nous avons laissée, le 24 août, aux prises, par ses arrière-gardes, avec le corps de Wartensleben devant Amberg, tandis que le prince Charles, à la tête d'une vingtaine de mille hommes, marchait de Neumarkt sur cette ville, et que son lieutenant Hotze, avec 10,000 hommes, poursuivait Bernadotte sur Altorf.

Le 25 août, Hotze occupa Lauf et, de ce point, coupa la ligne d'opération de l'armée de Sambre-et-Meuse. Jourdan se vit alors amené à faire sa retraite de Sulzbach directement sur Forchheim, sans passer par Nuremberg, à travers un pays très difficile et privé de bons chemins. Il forma deux colonnes, celle du Sud, commandée par lui, et comprenant les divisions Championnet, Grenier et la réserve de cavalerie, et celle du

Nord, composée des divisions Colaud et Lefebvre, sous les ordres de Kléber revenu sur ces entrefaites à l'armée pour y reprendre le commandement de l'aile gauche.

Le 27, l'armée de Sambre-et-Meuse atteignit la ligne de la Wissent, entre Ebermanstadt et Forchheim, et s'y réunit à Bernadotte arrivé la veille auprès de Forchheim.

Les trois journées suivantes furent employées à parcourir la distance qui sépare Forchheim de Schweinfurt, en passant par Bamberg.

Le prince Charles, à ce moment, fit preuve de peu d'activité, car au lieu de poursuivre vigoureusement avec toutes ses forces, il laissa ce soin à ses troupes légères.

Ayant réuni son armée le 30 août, à Schweinfurt, Jourdan interpréta le répit que lui laissaient les Autrichiens comme une marque de faiblesse, et il put croire, en recevant, ce jour-là, une lettre de Moreau lui annonçant, à la date du 25, un brillant succès à Friedberg, sur le Lech, que le prince Charles s'était dégarni en faveur de La Tour.

En conséquence, au lieu de continuer sa retraite sur Hamelburg, dans la direction de Wetzlar, Jourdan forma le projet d'exécuter deux marches vers le Sud pour atteindre Wurzburg et y offrir la bataille à l'ennemi.

Une telle résolution, dans les fâcheuses circonstances que subissait depuis huit jours l'armée de Sambre-et-Meuse, excita le mécontentement de la plupart des généraux. Deux d'entre eux et non des moindres, Colaud et Kléber, quittèrent l'armée, sous prétexte de maladie, l'un le 1er septembre, l'autre le lendemain. Jourdan demeura inébranlable, mais pour se couvrir, il écrivit, le 1er septembre, au Directoire, une lettre renfermant cette phrase :

« Je dois vous prévenir que le bien du service exige que je « cesse de commander l'armée de Sambre-et-Meuse, parce « que j'ai perdu la confiance des généraux, qui, sans doute, « ne me croient pas capable d'être leur chef. »

Du 24 au 31 août, le général Ney avait fait l'arrière-garde de la colonne Kléber et soutenu, avec son énergie et son habileté habituelles, des combats journaliers.

La division Colaud (2e) fut dissoute, le 1er septembre, par suite du départ de son chef, et répartie entre les autres divisions de l'armée, en sorte que le général Ney passa, le même jour, à la division Grenier (4e) avec le bataillon restant (1) de la 23e demi-brigade de ligne, la 20e demi-brigade légère et le 6e régiment de chasseurs (2) qui formèrent dès lors l'arrière-garde sous ses ordres, le 2e dragons, le 11e dragons et la compagnie d'artillerie légère qui la composaient passant à d'autres divisions.

L'étude des ordres adressés par le général Colaud à Michel Ney, chef de son avant-garde, aussi bien en 1796 qu'en 1795, montre que ce commandant de division se bornait à faire transcrire les ordres qui lui arrivaient, soit de Kléber, soit de Jourdan, et à les signer, pour copie conforme.

Le général Grenier opérait tout autrement; ainsi, les ordres qu'il envoyait au général Ney étaient écrits de sa main, sous forme de lettres, et contenaient uniquement les prescriptions le concernant.

Chaque lettre (3) débutait par ces mots « Au général Ney » et l'expression « Mon cher Ney » était toujours intercalée dans la première phrase du texte. La lettre se terminait ainsi : « Salut et amitié ».

Pendant les quinze jours de retraite qui suivirent la défaite de Wurzburg (3 septembre 1796) dont il va être question, le général Grenier n'a jamais employé l'expression d'arrière-

(1) Les deux autres bataillons avaient été à moitié détruits et leurs débris capturés le 24 août en avant d'Amberg.

(2) L'avis de mutation daté du 1er septembre et signé Buquet, adjudant général, par ordre du général Kléber, fait partie des archives du prince de la Moskowa,

(3) Toutes ces lettres figurent aux mêmes archives.

garde pour désigner les troupes de Ney, et toutes les adresses de ses lettres à lui expédiées portaient : « Au général de brigade Ney, commandant l'*avant-garde* de la 4e division. »

Ce détail a son importance, au point de vue moral.

Le commandant de la 4e division ajoutait parfois un post-scriptum à ses lettres au général Ney, touchant les opérations militaires.

Voici un de ces post-scriptum qui termine une lettre du 10 septembre :

« Si demain, il ne m'arrive pas d'*impromptu*, je viendrai « vous voir. »

Encore à la même date :

« Je viendrai vous demander la soupe si on reste tran- « quille ; ne faites donc pas de façon, mais faites bien faire à « dîner. »

Enfin celui-ci :

« Giessen est une université, *la galanterie doit y régner.* »

Ces citations ne manquent pas de saveur et témoignent de la jeunesse d'esprit du général Grenier, un primaire, ainsi que la plupart de ses collègues.

Les 1er et 2 septembre, l'armée de Sambre-et-Meuse, réduite à 32,000 hommes par le maintien de Lefebvre à Schweinfurt, se porta sur Wurzburg et y fut attaquée, le 3 septembre, par toutes les forces dont disposait le prince Charles, environ 60,000 hommes.

Ce fut une victoire autrichienne.

L'armée de Jourdan marcha en retraite, pendant la nuit du 3 au 4 septembre, pour atteindre Arnstein, et continua, toute la journée du 4, jusqu'à Hamelburg, en éprouvant des fatigues et des privations surhumaines.

Après comme avant sa victoire de Wurzburg, le prince Charles ne mit pas à poursuivre l'armée de Sambre-et-Meuse toute l'activité nécessaire.

Il en résulta que cette armée atteignit les bords de la Lahn, le 9 septembre, sans avoir eu trop à souffrir du fait de l'ennemi pendant les huit jours qui avaient précédé.

Le 10 et le 11 septembre, Grenier tint les hauteurs à l'ouest de Giessen, où Ney prit poste, Lefebvre et Championnet se formèrent de part et d'autre de Weilburg, sur la rive droite de la Lahn, et Bernadotte occupa Runkel ainsi que Limburg. Dans le même temps, Marceau, prévenu, avait réuni trois de ses divisions à Wiesbaden et atteint avec elles la Lahn, à Limburg et aval, le 10 septembre, entrant ainsi en liaison étroite avec la division Bernadotte.

Ces trois divisions étaient : la division Marceau, la division Poncet et la division Castelvert, celle-ci n'ayant que 6,000 hommes et détachée de l'armée du Nord.

Se trouvaient, le 11, sur la rive gauche de la Lahn, l'arrière-garde Ney, de la division Grenier, à Giessen, l'arrière-garde Klein, de la division Lefebvre, à Weilburg, enfin les divisions Marceau et Poncet entre Diez et Limburg,

Ce jour-là, le prince Charles commença de diriger le gros de ses forces vers Limburg et fit porter ses troupes légères sur Giessen qu'occupait l'arrière-garde Ney.

Cette ville était entourée de vieux remparts.

Les Autrichiens très supérieurs en nombre commencèrent de l'investir, ce que voyant, Ney fit évacuer la ville, mais une partie de son infanterie s'y trouvait encore lorsque toute communication avec l'extérieur fut coupée. Des habitants ouvrirent une porte à l'ennemi lequel fit irruption dans les rues et contraignit bientôt les défenseurs à capituler.

Alors le général Ney conduisit une batterie devant Giessen et, s'étant approché d'une porte en parlementaire, signifia

aux habitants que si les Français capturés par félonie n'étaient pas immédiatement rendus à la liberté, il bombarderait la ville et la réduirait en cendres. Les notables pressèrent alors les chefs autrichiens d'accorder au général Ney ce qu'il demandait et, chose presque incroyable, ceux-ci accédèrent à leur désir.

Indépendamment de sa valeur combative, le général Ney avait le talent de terroriser gouverneurs et habitants de places fortes en vue d'obtenir la capitulation qu'il exigeait; notre récit des événements de guerre survenus de 1792 à 1793 en fait foi.

Le 12 et le 13, les démonstrations des Autrichiens redoublèrent sur Giessen, Wetzlar et Weilburg.

Le 14, Marceau refoula l'ennemi qui lui faisait face.

Le 16 septembre au matin, le combat engagé par les Autrichiens sur Wetzlar causa la mort du général Bonnaud, mais l'effort principal que le prince Charles dirigea en personne, se produisit sur le centre de la ligne française, vers Limburg et en aval, et donna au général Marceau, qui commandait de ce côté, l'occasion de se couvrir de gloire.

Les attaques autrichiennes furent partout repoussées. Malheureusement, la nuit suivante, le général Castelvert, pour un motif demeuré assez obscur, quitta sa position de Nassau et se replia sur Neuwied. Dès lors, la défense de la Lahn devenait impossible.

Le 17 septembre, Marceau fit repasser sa division et celle de Poncet sur la rive droite pendant que le reste de l'armée se retirait dans la direction d'Altenkirchen qui présente un défilé inévitable.

Le 19 septembre, Marceau reçut l'ordre de couvrir ce défilé pendant tout le temps que mettraient à le franchir la gauche et le centre de l'armée.

C'est en accomplissant sa difficile et glorieuse mission que

Marceau fut frappé à mort par une balle tirée à courte distance.

Jourdan confia son lieutenant à la générosité du vainqueur et ne fut pas trompé dans son espoir.

Marceau mourut, à Altenkirchen, le 21 septembre 1796, entouré de généraux et d'officiers autrichiens qui montrèrent qu'entre adversaires loyaux, peuvent régner les sentiments d'une noble camaraderie militaire.

Le corps de Marceau fut transporté par les Autrichiens jusqu'à Neuwied et l'enterrement eut lieu dans la redoute de Petersberg, près de Coblentz, où les honneurs funèbres furent rendus par des détachements français et autrichiens réunis pour la circonstance.

Jourdan ramena son armée sur la Sieg et le Rhin, puis renouvela ses démarches auprès du Directoire afin d'être relevé de son commandement. Sa lettre, datée de Cologne, 25 septembre, portait :

« Depuis cinq ans, j'ai l'honneur de servir la République « dans différents grades; j'ai fait tout ce qui a dépendu de « moi pour bien remplir mes devoirs; je ne sais par quel « hasard j'ai été élevé au grade de général de brigade et « successivement à celui de général en chef; on ne me vit « jamais solliciter de l'avancement, et j'ai toujours déclaré « que je n'étais pas en état d'occuper une place aussi impor- « tante... »

Le général Beurnonville, désigné par le Directoire pour remplacer le général Jourdan, prit le commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse à la date du 28 septembre.

Cette armée occupait alors la ligne de l'Agger en appuyant sa droite à Bonn sur la rive gauche du Rhin, le corps Kléber (Bernadotte et Grenier), en avant-garde, à Uckerad. Ce corps vint bientôt prolonger l'aile gauche sur l'Agger supérieure.

Face à l'armée de Sambre-et-Meuse et sur le terrain de la

Sieg, s'établirent 40,000 Autrichiens commandés par Werneck, tandis que le prince Charles en conduisait 30,000 autres, par la rive droite du Rhin, à la rencontre de l'armée de Moreau alors en pleine retraite du Danube sur le val d'Enfer.

Le général Beurnonville, peu intelligent, dépourvu de prestige et mal disposé à l'égard de ses soldats qu'il traitait de brigands et de scélérats, devait laisser l'armée de Sambre-et-Meuse se dissoudre jusqu'au jour, le 27 février 1797, où le général Hoche lui succéda.

Mais déjà, le 4 octobre, Beurnonville avait reçu l'ordre du Directoire de se porter sur la Lahn et de là sur la Rednitz.

« La Lahn ! répondit-il, le même jour, je pense l'atteindre « si on me donne du pain pour traverser le désert qui m'en « sépare, comme des transports pour enlever mes blessés et « ne pas les *abandonner aux corbeaux dans les bois.* Mais la « Rednitz ! Non, citoyen ministre, cela ne se peut. Je suis sans « pain, sans foin, sans viande, sans avoine ; je ne saurais « pousser sur la Rednitz. Chargez de cela quelqu'un qui ne « craigne pas de se faire battre. Nommez Kléber, nommez « Schérer ou Hoche ; *vous me crevez* si vous persistez à m'im- « poser ce *pénible pèlerinage....* »

Inutile d'ajouter que Beurnouville ne fit pas un pas en avant, et laissa son armée en position, au contact de l'ennemi, jusqu'au commencement de décembre.

A ce moment intervint un armistice provisoire d'une durée indéterminée entre les généraux Beurnonville et Werneck. Dès lors, les troupes des partis opposés allèrent prendre leurs quartiers d'hiver, et il fut convenu d'un commun accord que la ligne de démarcation, pendant l'armistice provisoire, serait surveillée par des officiers au service de la Prusse alors neutre.

L'armée de Sambre-et-Meuse eut sa droite, sous le général Ligneville, sur la Nahe ; son centre, avec Kléber comme chef, sur le Rhin, à Coblentz, Neuwied, Bonn et Cologne ; enfin, son aile gauche, commandée par Macdonald, à Dusseldorf.

A la fin de septembre, exactement le 25, l'arrière-garde Ney, que le général Grenier s'obstinait à désigner sous le nom d'avant-garde, ce en quoi il n'avait pas tort, avait changé de dénomination et de caractère pour devenir le corps des flanqueurs de gauche pour le compte de l'armée.

Ce corps prolongeait extérieurement l'avant-garde de l'aile gauche et formait avec elle la couverture de cette aile.

Les flanqueurs de gauche restèrent composés à peu près comme l'était l'arrière-garde, ou avant-garde, de la division Grenier pendant la campagne précédente, à savoir : la 20e demi-brigade légère, les 6e et 9e régiments de chasseurs. On y adjoignit, un peu plus tard, deux bataillons de la 48e demi-brigade et le 2e bataillon de la 105e demi-brigade, l'une et l'autre, de ligne.

Le général Ney établit son quartier général à Huckeswagen, le 30 septembre, non loin des sources de la Wipper et, le 22 octobre 1796, il rédigea des « *Instructions sur le service à remplir par les troupes à mes ordres* » visant les grand'gardes, les postes mixtes, leurs moyens de défense, et les combats en retraite à soutenir, en cas de force majeure, enfin les reconnaissances, patrouilles et postes de correspondance à fournir par la cavalerie, et ce, en précisant les objets, à l'exclusion de toute théorie. Ces instructions témoignent d'un grand sens pratique. Ainsi, le premier registre des lettres et ordres émanant du général Ney fut ouvert le 22 octobre 1796 (1er brumaire an V).

Le corps des flanqueurs de gauche séjourna dans la région de Huckeswagen, depuis le 1er octobre jusqu'à la mi-décembre 1796, époque à laquelle il alla prendre ses quartiers d'hiver dans la région d'Elberfeld.

Durant cette période, le général Ney donna de nombreux ordres relatifs au service de sûreté, au service des subsistances, et en général à toutes les questions intéressant la discipline, l'instruction et le bien-être des troupes sous ses ordres, sans oublier les ménagements à garder vis-à-vis des populations

plus ou moins pressurées par les commissaires français et aussi par les magistrats du pays.

Les quelques extraits, que nous allons donner, du registre d'ordres du général Ney éclairent singulièrement la physionomie de l'armée de Sambre-et-Meuse pendant les trois derniers mois de l'année 1796.

A la suite de l'arrêt des arrière-gardes de l'aile gauche française sur l'Agger, un major prussien nommé de Jeckner, secondé par le cornette de Bucking, dut veiller à ce que la ligne de démarcation convenue entre les deux adversaires ne fût violée d'un côté comme de l'autre.

Cette disposition, qui nous semble aujourd'hui bien extraordinaire, était un des derniers vestiges de la guerre en dentelles.

Le général Ney savait qu'au cours de la retraite précédente, le trésor de l'armée de Sambre-et-Meuse avait été pillé, au passage de la Sieg, par une bande de paysans armés et qu'une partie se retrouverait peut-être dans la ville d'Attendorf.

Attendorf est située au sud-est de la ligne de démarcation alors adoptée.

Le 1er novembre, le général Ney profitant d'un jour de brouillard envoya un parti de 60 chasseurs, sous les ordres du chef d'escadron Soyer, à Attendorf, dans le but de reprendre une partie du trésor volé.

Cet officier supérieur revint à Huckeswagen, le lendemain, ramenant le bourgmestre, le baillif et 15,000 livres en écus de 6 livres. Rapport en fut fait à qui de droit.

Le 8 novembre, Michel Ney écrivit au général en chef Beurnonville :

« Le major prussien établi à Gemarck, commandant la « chaîne de la ligne de démarcation est venu dîner hier avec « moi et m'a communiqué une lettre de M. Cornely, capi- « taine d'hussards autrichiens, par laquelle il lui demanda si

« la ligne de démarcation avait éprouvé quelque changement,
« qu'on lui avait rapporté que des patrouilles françaises
« l'avaient violée... . mais j'ai désabusé le major prussien
« sur ce faux rapport et lui ai assuré que la pluie et le brouil-
« lard seuls, avaient favorisé nos patrouilles de se porter sur
« la droite de l'ennemi, sans avoir passé dans la ligne tracée.
« Il fut satisfait de ma réponse, m'assura qu'il en préviendrait
« ce capitaine et m'avertirait s'il était intentionné d'entre-
« prendre quelque chose sur ma gauche.

« On m'assure que la plus forte partie des 1,400,000 livres
« existait dans les environs de Freudenberg, où ils furent
« volés, et que les paysans se font entre eux une guerre conti-
« nuelle pour le partage.

« Si l'armée ne fait aucun mouvement d'ici quelques jours,
« j'organiserai un parti pour aller lever les différends des
« paysans et rapporter, s'il est possible, l'objet de leurs
« débats. »

Ce parti, le général Ney ne put l'envoyer, en raison de la surveillance devenue plus active des avant-postes autrichiens.

Le cornette prussien de Bucking abusait de sa situation de neutre pour accueillir tout cavalier français qui désertait et lui acheter son cheval à bas prix afin de le revendre avec bénéfices.

Ce petit commerce donna lieu, de la part du général Ney, à une plainte très ferme au major prussien de Jeckner.

Entre temps, le général Ney faisait réunir des corvées de paysans pour améliorer les routes et chemins défoncés par les pluies et les charrois. Et que l'on ne croie pas à sa dureté envers les habitants du pays occupé ; la preuve du contraire est fournie par la lettre qu'il adressa, le 23 novembre, aux magistrats et bourgmestre de Wipperfurt, petite ville qui se trouve près des sources de la Wipper, pour les empêcher de

répartir une contribution de guerre entre les habitants, sans tenir compte des pertes éprouvées par un grand nombre d'entre eux, lors de l'incendie récent de leur cité.

Dans un autre ordre d'idées, le général Ney écrivit, le 24 novembre, aux chefs des corps sous ses ordres :

« J'ai vu avec peine que *la plupart des officiers* se mêlaient « aux soldats et buvaient avec eux au cabaret. Cette conduite « est contraire au bon ordre et à la délicatesse, les officiers « devant donner l'exemple.

« Je préviens en conséquence les chefs que je ferai conduire « dans les prisons de Cologne, pour la première fois, les « officiers trouvés à boire avec les sous-officiers et soldats, et « pour la seconde fois, ils seront destitués provisoirement de « leurs fonctions jusqu'à la ratification du général en chef sur « le rapport que je lui en ferai. »

Le fait s'explique par la communauté d'origine sociale des officiers, sous-officiers et soldats appelés, pour la plupart, sous les drapeaux de la République par la loi de réquisition de 1793.

Il n'y a donc rien là qui nous puisse choquer, et, pourtant, sous l'influence du sentiment hiérarchique nécessaire à l'exercice du commandement, le général Ney ne pouvait tolérer entre officiers et soldats des relations familières qui, à la longue, auraient énervé le principe d'autorité.

Le même jour, 24 novembre, le commandent des flanqueurs de gauche lança l'ordre suivant :

« Les chefs des corps feront faire une visite par les officiers « de santé pour s'assurer si leurs hommes ne sont pas atta- « qués du virus v...

« *Les femmes*, vivandières et blanchisseuses, seront égale- « ment visitées.

« Cet ordre est de rigueur. »

Le 2 décembre, Michel Ney transporta son quartier général de Huckeswagen à Amborn dans la même région et, en raison de l'armistice attendu d'un jour à l'autre, il fit prendre à ses troupes des cantonnements moins resserrés qu'auparavant.

Le 12 décembre, l'armistice étant conclu, les troupes commandées par le général Ney se portèrent vers le Nord pour s'établir en cantonnements larges aux environs d'Elberfeld, où le général Ney mit son quartier général.

Du 1er octobre 1796 au 15 janvier 1797, le général Ney n'eut à mentionner, sur son registre d'ordres, qu'une seule punition grave, laquelle figure dans la lettre suivante du 7 janvier 1797 au chef d'escadron Laffon, chef du 6e chasseurs :

« La conduite crapuleuse et d'ivrognerie que mène le « citoyen Naget, chasseur du 3e escadron, qui, ce matin, pris « de boisson et sans connaissance, s'est permis de s'écarter « des escadrons.... pour se livrer ici (Elberfeld) à ses plaisirs, « mérite qu'il ne soit compris, sous quelque prétexte que ce « soit, dans aucune nomination jusqu'à ce qu'il ait changé « de conduite et que les circonstances aient fait révoquer la « présente. »

Il faut que le moral d'une armée soit bien fort pour qu'une punition aussi faible puisse être considérée comme capable de corriger un soldat tombé dans le vice.

A peine les troupes du général Ney furent-elles installées dans leurs quartiers d'hiver, que celui-ci se préoccupa de développer leur valeur militaire, au moyen d'exercices et de manœuvres d'ensemble.

C'est ainsi qu'à la date du 23 janvier, le colonel du 6e chasseurs eut l'ordre de faire manœuvrer ses escadrons, conformément au règlement de 1788, alors en vigueur.

A cette même date, le chef du 2e bataillon de la 105e demi-brigade reçut communication d'un ordre par lequel le géné-

ral Ney, qui avait pour les changements de corps une répulsion bien justifiée, lui donnait le moyen d'éluder une mesure chère aux états-majors passés, présents et futurs.

On sait, en effet, que les armes dites spéciales obtiennent facilement de puiser dans les autres armes, en particulier dans l'infanterie, les hommes dont elles ont besoin, à un moment donné.

Un tel privilège, exécrable en lui-même, indique une grande imprévoyance de la part du haut commandement. Quoi qu'il en soit, voici l'ordre en question :

« Vous choisirez, parmi les 40 hommes qui se sont pré-
« sentés pour entrer dans l'artillerie, 10 ou 12 hommes, et
« direz aux officiers, *afin d'éviter ce changement de corps*,
« qu'il est probable que ces hommes seront employés dans la
« marine. »

On devine le processus :

L'état-major demande au bataillon des hommes de bonne volonté pour passer dans l'artillerie. 40 volontaires se présentent. Le général Ney restreint ce nombre à 10 ou 12 et pour qu'il n'y en ait plus un seul, il fait insinuer aux élus qu'ils serviront dans la marine....

Dans le courant de janvier, plusieurs généraux de l'armée de Sambre-et-Meuse reçurent d'autres destinations, tels Kléber, Lefebvre et Bernadotte, sans compter Ligneville obligé à quitter le commandement de l'aile droite pour raison de santé.

Le général Beurnonville, par lettre du 10 janvier 1797 au ministre de la guerre, proposa de remplacer Lefebvre par Michel Ney, en conférant à celui-ci le grade de général de division. Il disait :

« Je vous invite à proposer au Directoire le général Ney,
« commandant les flanqueurs de gauche, pour le grade de

« général de division et pour commander l'avant-garde (de « l'armée) à la place du général Lefebvre.

« Cet officier général (Michel Ney), intrépide dans tous les « combats, s'est couvert de gloire pendant toute la campagne; « il a toujours commandé des corps d'avant-garde, et je « ne vois que lui qui puisse parfaitement commander celle « de Sambre-et-Meuse. »

Le 30 janvier, le corps des flanqueurs de gauche fut dissous par ordre du général Moreau, lequel venait de succéder au général Beurnonville dans le commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse, tout en conservant celui de Rhin-et-Moselle.

Le général Ney fut désigné, à la date du 13 février, pour commander l'avant-garde de l'aile droite de l'armée de Sambre-et-Meuse, sous les ordres de son ancien chef et ami, le général Grenier, et, le 3 mars, il atteignit Birkenfeld son nouveau quartier général.

L'avant-garde en question devait comprendre la 20e demi-brigade légère et le 6e régiment de chasseurs, venant, tous les deux, des environs d'Elberfeld, plus le 2e régiment de hussards et une compagnie d'artillerie légère.

Ces troupes arrivèrent dans les cantonnements désignés par le général Ney, les 6 et 7 mars (cavalerie), le 8 (artillerie) et le 15 (infanterie).



CHAPITRE VII

16 MARS 1797—23 AOUT 1798

Hoche commandant en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse. — Réorganisation de cette armée. — La division de hussards Ney sur la Simmern. — Rupture de l'armistice et ouverture des opérations. — Succès d'Altenkirchen et de Neuwied. — L'affaire de Giessen — Le général Ney fait prisonnier de guerre. — Fin des hostilités en vertu des préliminaires de Leoben. — Belle lettre de Hoche à Ney à l'occasion de sa capture par l'ennemi. — Compliments du Directoire au général Ney (2 mai). — Michel Ney est échangé. — Il reprend le commandement de ses hussards. — Le général Ney depuis le 5 juin 1797 jusqu'au 14 février 1798. — La mort de Hoche. — Responsabilité d'un colonel. — Augereau commandant en chef. — Correspondance un peu vive de Michel Ney avec le général Lefebvre. — Le général Ney passe avec ses hussards à l'armée d'Angleterre. — Dissolution de cette armée.

Le commandement intérimaire de l'armée de Sambre-et-Meuse par le général Moreau dura peu de jours, car, dès le 23 février, le général Hoche nommé par le Directoire et investi par lui des pouvoirs les plus étendus, arrivait à Cologne pour prendre le commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse. Il y trouva son bon camarade Championnet qui le mit au courant de la situation. Carte n° 1.

Beaucoup de soldats de cette armée avaient combattu, quatre ans plus tôt, sous les ordres de Hoche et conservaient de son commandement le meilleur souvenir.

Ce jeune général, mort trop tôt pour avoir pu donner toute la mesure de son génie, était aussi bon administrateur que grand homme de guerre.

Grâce à la confiance qu'avait en lui le Directoire il réprima les abus, chassa de l'armée les agents français préposés aux

réquisitions en Allemagne et tous plus véreux les uns que les autres, rendit aux fonctionnaires et employés du pays leurs anciennes attributions, passa des marchés avec des industriels belges pour l'habillement des troupes, et fit si bien qu'en l'espace de six semaines l'armée de Sambre-et-Meuse, composée de soldats admirables mais tombés avant sa prise de commandement au dernier degré de la misère, devint une armée superbe dont il put écrire au Directoire dans les premiers jours d'avril 1797 :

« Il n'est pas possible de voir une armée plus belle, plus « brave et mieux disciplinée. »

Dès le commencement de mars, Hoche organise son armée en *centre*, composé de deux divisions, sous les ordres de Grenier; *aile droite* de deux divisions, sous Lefebvre, et *aile gauche*, également de deux divisions, sous Championnet. Une septième division commandée par Watrin forma réserve générale.

Toute la cavalerie fut soumise à la direction supérieure du général d'Hautpoul et partagée en quatre divisions distinctes, par arme.

La division de hussards destinée à l'exploration en avant du centre fut confiée au général Ney. La division de chasseurs dut marcher avec l'aile droite et la division de dragons avec l'aile gauche. Enfin la division de (grosse) cavalerie, commandée directement par d'Hautpoul, eut à suivre le centre de l'armée. En outre, les divisions d'infanterie furent pourvues, chacune, d'un régiment de chasseurs.

Cette organisation s'inspirait, dans une certaine mesure, de l'esprit linéaire, et surtout, de l'esprit nouveau, lequel visait à faire mouvoir et combattre une armée par corps autonomes souples, bien articulés et pourvus, chacun, d'une masse de cavalerie homogène.

La répartition de la cavalerie d'une armée en divisions de hussards, de chasseurs, de dragons et de cavaliers lourds,

a reçu la sanction d'une longue et glorieuse expérience, non de la part du général Hoche, mort prématurément, mais du fait de Napoléon.

De la lettre écrite de Cologne par le général Hoche au général Ney, le 7 mars 1797, au sujet de l'organisation d'une division de hussards sur les bords de la Simmern, nous extrayons ceci :

« Je vous préviens, général, que mon intention étant de « former, des diverses armes qui composent la cavalerie de « l'armée de Sambre-et-Meuse, autant de divisions particu- « lières, je vous ai donné le commandement de celle des « hussards. Vous voudrez bien l'organiser sur les bords de la « Simmern et distribuer les corps que le chef de l'état-major « général a l'ordre de vous envoyer, dans les cantonnements « que vous jugerez les plus convenables, sous les rapports « des subsistances, de l'ordre militaire, et qui présenteront le « plus de facilités pour opérer une réunion prompte, soit qu'il « faille marcher à l'ennemi, soit qu'elle n'ait d'autre objet « que l'instruction des régiments.

« Le corps que vous commanderez sera composé des 2e, 3e, « 4e et 5e régiments. . . . .

« Vous ne serez attaché à aucune division particulière. « Vous recevrez des ordres directs du général d'Hautpoul « commandant la cavalerie de l'armée, ou de moi.

« Permettez-moi, général, de vous témoigner la satisfaction « que j'éprouve de servir avec vous dont le mérite militaire « est si généralement reconnu et estimé. »

La Simmern prend sa source dans le massif montagneux du Hundsruck ; elle coule du Nord au Sud et se jette dans la Lahn un peu en aval de Kirn ; son parcours est d'environ 35 kilomètres ; elle arrose deux localités importantes qui sont Simmern et Gemunden.

Le général Ney accusa réception, le 15 mars, de la lettre

du nouveau général en chef et termina la sienne en ces termes :

« Je partage bien sincèrement, mon général, la douce satisfaction qu'ont éprouvée tous mes camarades à votre arrivée, et la confiance que votre présence inspire à l'armée entière est un sûr garant du succès de vos entreprises. Je serai trop heureux de contribuer par mes faibles moyens, à réaliser vos désirs et à mériter votre estime. »

Cependant les commandants des divisions d'infanterie sous les ordres desquels étaient depuis longtemps placés les régiments de hussards mirent tant de mauvais vouloir à s'en séparer que, le 3 avril, les 2e et 4e hussards étaient seuls parvenus dans les cantonnements de la Simmern qui leur avaient été désignés par le général Ney.

Le 15 avril, lorsque, sur l'ordre du général Grenier, commandant le centre de l'armée, la division de hussards quitta les rives de la Simmern pour marcher à l'ennemi, le 5e hussards n'avait pas encore rejoint.

En prévision de la rupture de l'armistice et de la reprise prochaine des hostilités, le général Ney avait requis et obtenu, dans la région de ses cantonnements, dix jours de foin bottelé et dix jours d'avoine portés sur des voitures du pays formées en convois régimentaires.

Malgré ses prodigieux succès en Italie, Bonaparte ne pouvait supporter plus longtemps, à lui seul, le poids de la guerre austro-française.

Carnot le comprit et envoya l'ordre, au commencement d'avril 1797, à Hoche et à Moreau, de franchir le Rhin, puis de se porter sur le Danube.

Hoche dénonça l'armistice au général Werneck, le 16 avril, et, dès le lendemain, l'aile gauche, sous Championnet, déboucha de Dusseldorf pour marcher sur la Sieg. En même temps, le centre et la droite se portèrent sur Neuwied pour y passer le Rhin.

L'armée de Sambre-et-Meuse était forte de 70,000 hommes, et le corps autrichien Werneck, qui lui était opposé, ne comptait guère plus de 35,000 hommes.

Le 17, Championnet franchit la Sieg et s'avança, le 18, sur Altenkirchen dont il s'empara et d'où il entra en liaison avec le reste de l'armée qui avait franchit le Rhin, le 17, au pont de Neuwied et rejeté, le lendemain, les Autrichiens hors des retranchements qu'ils avaient établis, de longue date, en face de la tête de pont construite et occupée par les Français auprès de Neuwied.

L'affaire de Neuwied prit le caractère d'une vraie bataille par les résultats obtenus au prix de grands efforts.

L'ennemi, battu, se retira sur Neunkirchen et, de là, sur Wetzlar, pendant que l'armée de Sambre-et-Meuse réunie poussait jusqu'à Dierdorf.

Le 19 avril, l'aile gauche française atteignit Hachenburg, le centre, Molsberg, et la droite, Limburg, sur la Lahn; enfin, la réserve, Diez et Nassau, sur la Lahn. Ce jour-là, le général Ney, avec sa division de hussards suivie d'un soutien d'infanterie, continua sur Neunkirchen, mais dut s'arrêter devant les forces nombreuses de l'ennemi concentrées aux environs de cette ville.

Le 20 avril, le gros des Autrichiens continua sa retraite de Neunkirchen sur Herborn, et de là, sur Giessen. L'aile gauche, ayant auprès d'elle le général Hoche, la division de hussards et la division de grosse cavalerie, les poursuivit vigoureusement, et le général Ney, à la tête de ses hussards, aborda plusieurs fois, avec succès, les masses de cavalerie autrichienne qui couvraient la retraite.

Le 21 avril, la poursuite continua, ardente, et le général Hoche prit la résolution de diriger son aile gauche sur Francfort, à marches forcées, avec l'espoir d'atteindre cette ville avant l'ennemi.

De son côté, Grenier, au centre, fit occuper Wetzlar par une de ses divisions.

Ce jour-là, l'arrière-garde autrichienne, menacée sur son flanc par les dragons de Klein parvenus sur la rive sud de la Lahn au moyen d'un gué, se replia sur Giessen, et les hussards de Ney la menèrent, l'épée dans les reins, jusque sous les murs de cette place forte.

L'incident eut pour effet de faire revenir en arrière une partie des Autrichiens du gros afin de recueillir leur arrière-garde très menacée.

C'est alors, un peu avant la tombée de la nuit, que le général Ney voyant une de ses pièces d'artillerie légère sur le point d'être prise par un escadron de uhlans, accourut, à la tête d'un escadron du 4e hussards, pour la sauver.

Les uhlans sont refoulés, mais des escadrons de dragons autrichiens surviennent dans le flanc de nos hussards, les renversent, et parmi eux, le général qui roule sous son cheval. Quelques secondes plus tard, Michel Ney, qui a pu se dégager, met à la main son sabre brisé et cherche à gagner le large : vains efforts ; il est renversé, saisi par des cavaliers autrichiens et conduit sous bonne escorte à Giessen.

L'ennemi continua sa retraite, la nuit suivante, jusque sur la rive orientale de la Nidda ; la route de Francfort était libre.

Le général Lefebvre, arrivé devant cette ville le 22, se préparait à l'occuper, quand un courrier autrichien lui remit un pli contenant les préliminaires de paix signés le 15 avril, à Leoben.

Les hostilités cessèrent, le jour même, et, d'un commun accord, la Nidda fut choisie comme ligne de démarcation entre les troupes des deux puissances.

Dès qu'il eut appris, le 21 avril au soir, en arrivant à

Au quartier général à Giessen, le 2 floréal
5e année républicaine

Le Général en chef de l'armée de Sambre & Meuse
Au Général de Brigade Ney.

Vous devez me connaître assez, Mon cher Général, pour sçavoir combien m'afflige l'évènement affreux qui vous est arrivé. Je compte assez sur la réciprocité avec laquelle agiront Messieurs les Généraux Autrichiens pour penser qu'ils vous traiteront comme nous avons fait ceux de leurs collègues que nous avons pris en Italie. Je demande à Monsieur Elznitz de vous renvoier sur votre parolle et j'attens avec la plus vive impatience le moment où je pourrai vous embrasser. Mandez moi quels secours je puis vous faire passer. adieu, Mon cher Ney, Croyez à mon amitié sincère et constante.

L. Hoche

p. 107.

Giessen, que Michel Ney avait été fait prisonnier par les Autrichiens dans les circonstances que l'on sait, Hoche écrivit de sa main à son général de hussards la belle lettre (1) qu'on va lire :

Au quartier général, à Giessen, le 2 floréal, Ve année républicaine (21 avril 1797).

Le Général en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse au général de brigade Ney.

« Vous devez me connaître assez, mon cher général, pour « savoir combien m'afflige l'événement affreux qui vous est « arrivé.

« Je compte assez sur la réciprocité avec laquelle agiront « messieurs les généraux autrichiens, pour penser qu'ils vous « traiteront comme nous avons fait (pour) ceux de leurs collè- « gues que nous avons pris en Italie. Je demande à monsieur « Elznitz (2) de vous renvoyer sur votre parole et j'attends « avec la plus vive impatience le moment où je pourrai vous « embrasser. Mandez-moi quels secours je puis vous faire « passer.

« Adieu, mon cher Ney, croyez à mon amitié sincère et « constante. »

Cinq jours après la fin des hostilités, le 27 avril, Hoche fit porter au général Ney prisonnier de guerre à Nidda, une ceinture de commandement, accompagnée d'une lettre où il disait :

« En vous envoyant la ceinture que vous remettra le por- « teur de la présente, je ne prétends, mon cher général, « récompenser ni vos succès, ni votre mérite. Veuillez seule-

(1) Lettre reproduite dans ce volume.
(2) Chef de l'arrière-garde autrichienne.

« ment l'accepter comme un faible témoignage de mon
« estime particulière et de mon inaltérable amitié. Donnez-
« moi des nouvelles de votre santé. »

Quand on sut, à Paris, dans quelles circonstances le général Ney avait été fait prisonnier, le Directoire exécutif lui expédia une lettre des plus élogieuses portant la date du 2 mai (12 floréal).

Le général Hoche, dès la cessation des hostilités, avait fait des démarches auprès du général Werneck pour obtenir que le général Ney pût résider en territoire occupé par les Français, comme prisonnier sur parole, jusqu'au moment où il pourrait être échangé.

Le général autrichien fit des difficultés, et Hoche dut le menacer de s'adresser au prince Charles.

Enfin, le 6 mai, Hoche ayant obtenu gain de cause écrivit à Michel Ney qu'il était en droit de venir habiter Giessen jusqu'à son échange.

Cet échange tant désiré fut signé, à Bâle, le 8 mai, par le commissaire français Bacher, chargé de l'échange des prisonniers de guerre, et la pièce officielle parvint au général Hoche, le 24 mai, date à laquelle il écrivit à Michel Ney :

« Je vous envoie, mon brave Ney, le certificat de votre
« échange ; il me parvient du gouvernement. Allez reprendre
« votre poste et croyez que lorsque nous recommencerons, je
« vous mettrai à même de recevoir des louanges de nos amis
« et de nos ennemis. »

Le général Ney reprit le commandement de ses hussards, le 9 juin 1797, à Wickstad, localité peu distante de la ville de Friedberg, où était établi le quartier général de l'armée de Sambre-et-Meuse.

Le 11 juillet, lorsque Hoche alla s'établir à Wetzlar, le

général Ney vint à Friedberg et y demeura jusqu'à la fin de décembre.

Mayence ayant été remise à la France, en exécution des articles secrets du traité de Campo-Formio, Michel Ney s'y transporta, le 31 décembre, afin d'y organiser le détachement de 300 cavaliers que les régiments de sa division devaient fournir pour le service de cette place de guerre.

Le général Ney, après une absence de quatre jours, retourna dans la Hesse et mit son quartier général à Homburg, au nord et près de Francfort. Il y demeura jusqu'au 14 février 1798, époque à laquelle il eut l'ordre de conduire sa division à Amiens pour faire partie de l'armée d'Angleterre, en voie de réunion sous les ordres du général Desaix.

Durant la période comprise entre le 5 juin 1797 et le 14 février 1798, le général Ney, dont la division occupait des cantonnements d'observation sur la Nidda, face aux Autrichiens de Werneck stationnés sur la rive gauche de cette rivière, s'occupa des nombreux détails concernant la discipline, l'instruction, le service et l'entretien des régiments confiés à ses soins.

Son registre de lettres et ordres contient, pour ces sept mois de stationnement en Hesse, un grand nombre de pièces dont quelques-unes méritent de fixer l'attention.

Le 26 juillet 1797, le général Ney fait incorporer dans l'infanterie un hussard du 4e, nommé Rhein, « pour avoir tué « plusieurs chevaux à la République en les surmenant » et dans la lettre qu'il écrit à ce sujet à l'adjudant général Chasseloup, il dit : « J'espère que cet exemple, qui a déjà « produit le meilleur effet, ne me mettra plus de longtemps « dans le cas d'infliger une pareille punition. »

Voilà un droit que devraient bien avoir, en tout temps, les généraux placés à la tête des divisions de cavalerie.

Le général en chef Hoche mourut, le 18 septembre 1797, à

Wetzlar, après deux jours de maladie. Il fut profondément regretté de la France, et en particulier, de l'armée de Sambre-et-Meuse. Sa mort donna lieu, dans la capitale, à une cérémonie grandiose, et son armée lui fit des funérailles magnifiques.

La souscription ouverte dans la division de hussards Ney pour le monument funèbre du général Hoche à Coblentz, produisit la somme de 3,026 francs, très forte pour l'époque.

Le 5 octobre, le général Ney rendit compte au général Lefebvre, commandant en chef, par intérim, l'armée de Sambre-et-Meuse, qu'un crime ayant été commis par des hussards du 6e régiment (1), au village hessois de Dorheim, et le commandant du régiment, chef d'escadron Ménage, n'ayant pu découvrir les coupables ou voulu les dénoncer, cet officier supérieur serait traduit en conseil de guerre.

Les gens férus d'individualisme trouveront excessive et injuste la décision du général Ney, mais, dans une armée en campagne, l'intérêt de la discipline veut que le chef soit responsable des actes de ses subordonnés.

Dans le courant d'octobre, le général Augereau, l'heureux soutien du Directoire au 18 fructidor (4 septembre 1797), reçut en récompense le commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse.

Dès lors, le général Lefebvre qui exerçait, depuis le 19 septembre, le commandement intérimaire de cette armée, redevint le chef de l'aile gauche.

Certains abus commis par les officiers de hussards en ce qui concerne les frais de table, donnèrent lieu, au commencement de novembre, à un échange de lettres intéressantes, au point de vue psychologique, entre les généraux Lefebvre et Ney,

(1) Le 6e hussards avait remplacé le 5e à la division Ney.

par ce qu'elles montrent les sentiments de droiture qui animaient ces deux généraux, et aussi, à quel point Michel Ney était chatouilleux sur le point d'honneur.

Le 21 novembre, parvint au général Ney, à Friedberg, une lettre du général Lefebvre, datée de Wetzlar, accompagnant une plainte du baillif de Schotten contre le lieutenant Corbineau du 5e hussards.

Cet officier était accusé de se faire donner journellement, par cette localité, 12 francs pour frais de table, et en outre, d'exiger d'elle des fournitures destinées à sa compagnie.

Le général Ney écrivit, aussitôt, au chef d'escadron commandant le 5e hussards de prendre des informations, « puis, si le « fait était constant, de faire retirer le lieutenant Corbineau « de Schotten et de lui ordonner les arrêts forcés pendant « deux décades ».

Dans le même temps, le général Turreau, commandant la 1re division de l'aile gauche, sur l'invitation qui lui en avait été faite par le général Lefebvre, avait adressé aux commandants des régiments de hussards, une circulaire les invitant à ne faire aucune retenue sur la solde pour l'habillement.

A cette nouvelle, communiquée par un de ses colonels, le général Ney écrivit au général Turreau :

« Cette démarche de la part du général en chef (Lefebvre), « me paraît tout à fait extraordinaire et d'autant plus offen- « sante qu'il n'a jamais été soustrait un denier de la solde « du hussard pour cet objet (habillement) ; et quand cela « existerait, j'aurais été flatté d'en prendre connaissance pour « y remédier promptement. Il semblerait que j'ai démérité « sous quelques rapports de la confiance du général Lefebvre « et qu'il cherche l'occasion de me préjudicier.

« Je vous serai infiniment reconnaissant, mon cher géné- « ral, de faire connaître à ce général combien ma délicatesse « a été blessée par cette démarche. Je lui en écrirais bien

« directement, mais je veux me renfermer dans la hiérarchie « militaire. »

Sur ces entrefaites, arriva au général Ney, le 24 novembre, une seconde lettre du général Lefebvre, relative à l'affaire Corbineau et à de nouvelles plaintes formulées contre des hussards du 5e régiment.

Le général Ney répondit, le 28 novembre, aux lettres du 20 et du 24, en faisant ressortir que le baillif de Schotten était un délateur dont les plaintes indécentes n'avaient aucun fondement.

Notre héros traversait, à ce moment, une crise d'amertume provoquée par quelques errements insolites du général Lefebvre, en matière de commandement.

D'autre part, les deux lettres du commandant de l'aile gauche, au sujet de plaintes faites contre des hussards soupçonnés de malversations, étaient sans doute un peu vives dans la forme, mais n'avaient rien d'offensant pour la personnalité du chef des hussards.

Mais le général Ney, nature ardente et sensible, ne put accepter sans frémir les observations de son chef, et, sautant sur sa plume, il écrivit, *ab irato*, comme suite aux explications mentionnées plus haut :

« Vous me permettrez, sans doute, mon général, d'épan-« cher dans votre sagesse l'amertune et les chagrins que me « causent vos lettres foudroyantes. Je n'en ai jamais reçu de « semblables ; ma délicatesse et mon honneur y sont particu-« lièrement compromis ; envers qui pourrai-je me justifier si, « dans votre première résolution vous jetez sur moi un juge-« ment avilissant qui me fait détester l'existence. La con-« fiance que vous m'aviez constamment inspirée devait certai-« nement me présager un avenir moins malheureux ; j'attends « le moment, avec autant de fermeté que de résignation, « pour confondre les ennemis qui me desservent près de

« vous. Votre cœur doit démentir les phrases étonnantes « contenues dans vos lettres, où je suis considéré comme un « brigand ! Mon honneur m'est infiniment plus cher que « ma vie !... »

Dans cette lettre, empreinte d'un profond chagrin, Michel Ney donne la mesure de sa sensibilité que l'on peut qualifier de morbide, lorsqu'elle est excitée par une vive contrariété.

Les rares hommes qui, à l'instar de Ney, sentent beaucoup plus vivement que le commun des mortels, ces hommes-là ont l'étoffe d'un héros.

La sensibilité extraordinaire du général Ney, on la retrouvera chez le maréchal d'Empire, mais au lieu d'être, comme chez d'autres, un produit de l'orgueil, elle aura toujours pour cause, soit une noble ardeur, soit un reproche immérité.

Le désir d'étudier la psychologie du brave des braves nous a seul conduit à reproduire ci-dessus un long fragment, de la lettre écrite par le général Ney à son chef, le 28 novembre 1797.

Il va de soi que la réponse du général Lefebvre à la lettre désespérée de son lieutenant, fut celle que l'on devait attendre d'un chef calme et bienveillant qui avait pour le général Ney une estime toute particulière. En voici un extrait ; elle est datée de Wetzlar, le 3 novembre 1797.

« ..... Mon intention n'a jamais été et ne sera jamais de « vous faire la moindre peine ; au contraire, personne ne « vous a été plus attaché que moi, et, bien loin de vous ôter « votre commandement, je voudrais pouvoir vous en donner « un plus considérable. Revenez donc sur mon compte et « rendez-moi plus de justice ; vous me le devez, ainsi que tous « vos camarades, car je puis me flatter que personne ne leur « a donné plus de preuves d'attachement.

« Je viens de relire les deux lettres dont vous vous plaignez

« tant; je n'y vois rien d'insultant pour vous; faites-moi savoir « ce qui peut vous y déplaire avec justice; je vous donnerai « avec plaisir toutes les réparations possibles, car aucune « perte ne me serait plus sensible que celle de votre amitié. »

Et le bon général Lefebvre ajoutait en post-scriptum, au sujet du déplacement du 4e hussards et de son relèvement par le 13e chasseurs :

« N'allez pas croire que c'est pour vous faire de la peine « que je fais faire ce mouvement; vous apprendrez sous peu « le sujet. Adieu, je vous embrasse. »

Le propre des natures impulsives et ardentes est de passer du marasme au calme, voire même, à la joie, dès qu'une main secourable vient déposer sur la blessure le baume de l'amitié. Ce fut le cas pour le général Ney, au reçu de la lettre si amicale de son chef.

A la fin de l'année 1797, l'Angleterre restait la seule ennemie de la France.

Bonaparte résolut alors d'aller dicter la paix définitive à Londres, et, dans ce but, il obtint du Directoire la réunion d'une armée, dite d'Angleterre, qui aurait son quartier général à Amiens et dont le commandement serait attribué au général Desaix, en attendant que lui, Bonaparte, eût fini de surveiller, en Allemagne, les dispositions consécutives au traité de Campo-Formio.

Désigné pour l'armée d'Angleterre par ordre ministériel du 30 janvier 1798, le général Ney partit de Homburg le 15 février suivant, atteignit Amiens, le 4 mars, et Abbeville, sa résidence nouvelle, le 8. Il dut y attendre l'arrivée des 3e et 5e régiments de hussards voyageant par étapes. Quant à ses deux autres régiments, ils avaient reçu d'autres destinations. Les 3e et 5e hussards atteignirent, le 11 mars, leurs cantonnements tracés aux environs d'Abbeville.

On ne tarda pas à se rendre compte, Bonaparte tout le premier, qu'une descente en Angleterre était pour le moment impossible; c'est pourquoi l'armée commandée par Desaix, puis par Kilmaine, fut dissoute. Parmi les éléments qui la composaient, les uns passèrent à l'armée expéditionnaire d'Égypte, en avril et mai, les autres allèrent grossir les effectifs de l'armée de Mayence, que l'on avait formée, à la reprise de cette place, avec ce qui restait des armées de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle.

Sans troupes depuis le 26 avril 1798, le général Ney obtint, en mai, une permission de vingt jours, pour en jouir à Metz. Il fut de retour à Abbeville le 9 juin, et, le 15 du même mois, on lui donna une nouvelle destination à Lille, où il eut à commander, sous les ordres du général Grenier, une brigade de cavalerie composée du 10e chasseurs, des 6e et 10e dragons

---

CHAPITRE VIII

24 AOUT 1798—3 AVRIL 1799

Le général Ney à l'armée de Mayence, sous Joubert, où il commande la cavalerie d'avant-garde. — Coup d'œil sur les principaux événements militaires de 1797 et de 1798. — Réorganisation de l'armée de Mayence, le 15 décembre 1798. — Le général Ney à Neustadt, puis à Strasbourg. — Plan d'opérations du Directoire pour la campagne de 1799. — Jourdan et Masséna franchissent le Rhin et prennent l'offensive. — Défaite de Stockach et retraite de Jourdan sur le Rhin. — Détails rétrospectifs sur le général Ney à l'armée de Mayence. — Le général Ney fait capituler Mannheim et cherche à s'emparer de Philippsburg. — Lettre curieuse de Bernadotte. — Le blocus de Philippsburg.

Mais le général Ney ne prit pas possession de ce commandement, demeura à Abbeville, reçut, le 24 août, son affectation à l'armée de Mayence, partit le 25 et atteignit, le 2 septembre 1798, la ville de Friedberg, quartier général du commandant en chef Joubert, lequel le mit à la tête de la cavalerie affectée à l'avant-garde aux ordres du général Championnet.

Cette cavalerie, composée des 10e, 20e et 23e régiments de chasseurs, occupait des quartiers de rafraîchissements sur les bords de la Lahn, aux environs de Weilburg, attendu que le traité de Campo-Formio (17 octobre 1797) ayant mis fin aux hostilités entre la France et l'Autriche, les considérations de bien-être pour les troupes primaient toutes les autres.

Le général Ney établit son quartier général, le 11 septembre 1798, à Weilburg et le transporta, le 17, à Hachenburg, localité peu éloignée de Weilburg.

Par le passage sous ses ordres du 8e chasseurs, à la date du

11 octobre, la cavalerie légère d'avant-garde se composa, dès lors, de quatre régiments.

Le général Ney conserva le commandement des 8e, 10e, 20e et 23e chasseurs jusqu'au 4 novembre 1798, époque à laquelle trois de ces régiments reçurent des destinations à l'intérieur du territoire national.

Resté seul avec le 8e chasseurs, le général Ney vit bientôt passer sous ses ordres le 4e hussards (14 novembre); enfin, le 11 décembre, par ordre supérieur, le quartier général de Ney fut transporté d'Hachenburg à Homburg, en pays de Nassau.

Suspendons un instant la monographie de Michel Ney, pour jeter un coup d'œil sur les principaux événements survenus en Europe occidentale, depuis les préliminaires de Leoben (15 avril 1797), succédant à la prestigieuse campagne d'Italie, jusqu'à la fin de l'année 1798.

Durant la période comprise entre la fin des hostilités en Italie et le traité de Campo-Formio (17 octobre 1797), Bonaparte établit la République cisalpine, avec Milan pour capitale.

La Valteline, pays suisse alors soumis aux Grisons, voulut faire partie de cette république. Les Grisons s'y opposèrent. Bonaparte fut choisi comme arbitre. Les Grisons ayant fait défaut, les habitants de la Valteline eurent gain de cause. Les troubles qui désolèrent la Suisse, un peu plus tard, eurent pour origine ce différend.

Le traité de Campo-Formio mettait fin à la guerre austro-française, mais laissait en suspens la paix entre la France et les petits États de l'Allemagne. Les destinées de la féodalité allemande durent se régler au congrès de Rastadt, réuni au mois de mai et dont fit partie Bonaparte jusqu'à la fin de novembre 1797. Le vainqueur d'Italie y obtint de l'Autriche,

par un article secret, que la place de Mayence et la tête de pont de Mannheim fussent livrées à la France.

En quittant son armée, Bonaparte en avait confié le commandement au général Berthier.

Une émeute d'une faction de Romains contre l'ambassade de France, provoqua l'intervention de Berthier, qui marcha sur Rome à la tête d'une partie de ses forces, l'occupa, le 10 février 1798, et y fonda la République romaine.

Appelé par Bonaparte à Paris, le général Berthier céda le commandement de l'armée d'Italie au général Masséna, lequel mit son quartier général à Rome. Des exactions et des déprédations, imputées, à tort ou à raison, au commandant en chef, amenèrent un soulèvement militaire, à la suite duquel Masséna fut rappelé en France.

Dès lors, l'armée d'Italie fut dédoublée. La partie du Nord conserva son ancienne appellation et eut pour chef le général Joubert ; celle de Rome devint l'armée de Rome, sous Macdonald.

Dans le même temps, les Vaudois soumis aux Bernois, demandèrent l'appui de la France pour reconquérir leur liberté.

Le Directoire fit bon accueil à cette demande et, par son ordre, la division Ménard, venant d'Italie, s'approcha de Genève pendant que le général Schauenburg, de l'armée de Mayence, atteignait les abords de Bâle.

Encouragés par ces démonstrations, les Vaudois se révoltèrent contre l'autorité de Berne. Les Bernois levèrent alors une armée de 20,000 hommes, qui prit position derrière l'Aar.

A Bâle éclata bientôt une révolution en faveur des idées françaises.

Le général Brune, désigné pour commander en chef les troupes françaises de Suisse, ouvrit les hostilités contre les

Bernois, le 15 mars 1798, s'empara de Berne et fonda la République helvétique.

Précédemment, les révolutionnaires hollandais avaient aidé à la création de la République batave.

Il y eut alors cinq républiques affiliées à la République française, à savoir : les républiques cisalpine, ligurienne, romaine, batave et helvétique.

Bonaparte, qui voulait frapper l'Angleterre en occupant l'Égypte, obtint du Directoire l'envoi d'une expédition dont il aurait le commandement.

Les préparatifs embrassèrent les premiers mois de 1798, et le départ de Toulon s'effectua le 19 mai de la même année.

Tout le monde connaît les premiers succès de l'entreprise : prise de Malte, occupation d'Alexandrie, victoire des Pyramides et entrée au Caire, succès endeuillés par la destruction de notre flotte, par l'escadre de Nelson, en rade d'Aboukir, le 1er août 1798.

Au lendemain de cette bataille navale, le roi de Naples, inféodé à la politique anglaise, leva une armée de 60,000 hommes et en confia le commandement au général autrichien Mack.

A la fin de novembre, celui-ci ouvrit les hostilités contre la France en marchant sur Rome.

Les Napolitains furent honteusement battus et voulurent massacrer le général Mack, lequel se vit dans l'obligation de demander asile au général Championnet.

La prise de Naples par les Français, le 23 janvier 1799, amena Bernadotte à fonder la République parthénopéenne, qui devint la sixième république inféodée à la République française.

Dès lors, l'armée de Rome prit le nom d'armée de Naples.

A quelque temps de là, Joubert et Macdonald, mécontents

des mesures de suspicion prises par le Directoire à l'égard des généraux et des états-majors de leurs armées respectives, demandèrent et obtinrent de quitter leur commandement pour rentrer en France.

En raison des événements graves qui se déroulaient en Italie et en prévision de la rupture que l'on pouvait attendre de la part de l'Autriche, l'armée de Mayence, au départ de Joubert pour l'Italie, passa sous les ordres de Jourdan et fut réorganisée, le 15 décembre 1798, en six divisions d'infanterie, lesquelles bordèrent la rive gauche du Rhin, depuis Blotzheim (en haute Alsace) jusqu'à Cologne, inclus, tandis que la division de cavalerie allait à Weilburg, sur la Lahn.

Le général Jourdan mit son quartier général à Strasbourg. En vertu de cette organisation, la brigade Ney, dans laquelle le 5e hussards vint remplacer le 4e, fut affectée à la division Bernadotte; quartier général à Landau.

Le 24 décembre, Michel Ney atteignit sa nouvelle résidence, Neustadt, qui se trouve au nord et près de Landau. Un peu plus tard, les 8e chasseurs et 5e hussards, quand ils arrivèrent à Neustadt, furent cantonnés entre cette ville et Landau.

Le général Bernadotte étant allé à Paris dans le but de briguer une situation indépendante, le commandement de sa division fut exercé, à partir du 25 janvier 1799, par le général Bastoul auquel succéda bientôt le général Leval. Celui-ci, dès sa prise de commandement, le 4 février, envoya l'ordre au général Ney de se rendre à Strasbourg, en l'informant qu'il commanderait la cavalerie légère d'avant-garde composée des 4e et 5e hussards, ainsi que du 1er chasseurs.

Le général Ney se transporta donc, le 9 février, à Strasbourg, et ses trois régiments y furent réunis, le 20 du même mois,

pour être passés en revue, le lendemain, à 10 heures du matin, au polygone, par le nouveau chef de l'avant-garde, général Vandamme.

La tension politique entre l'Autriche et la France ne fit que s'accentuer à la fin de l'année 1798, en sorte que le Directoire se vit conduit à préparer, d'abord sur le papier, puis en fait, des moyens de lutte aussi grands que le permettaient ses faibles ressources.

En janvier 1799, on forma en France le projet de constituer six armées, dont trois d'opérations et trois d'observation. Les armées d'opérations seraient celles du Danube (ex-Mayence), de Suisse et d'Italie, et les armées d'observation, celles de Hollande, du Rhin et de Naples.

Organisées au milieu du mois de février 1799, ces armées comptèrent : celle du Danube, 40,000 hommes; celle de Suisse, 30,000; celle d'Italie, 50,000; celle de Hollande, 10,000; celle du Rhin, 15,000 et celle de Naples, 30,000; en tout, 175,000 hommes.

Le plan général des opérations fut basé sur cette idée fausse que la Suisse, en raison de sa constitution montagneuse et de sa position géographique, est comme un bastion formidable isolant l'un de l'autre les théâtres d'opérations d'Allemagne et d'Italie et que, de par sa situation dominante, elle procure à ses occupants le moyen de tomber dans le flanc de l'une ou de l'autre des armées d'Allemagne et d'Italie.

Une pareille idée, qui paraîtrait, aujourd'hui, enfantine, était un legs de l'art militaire du temps de Louis XV.

En quelques mots, voici le plan adopté par le Directoire dans les premiers jours de février 1799 :

L'armée du Danube comprenant les deux tiers de l'armée de Mayence, partira de Strasbourg et environs, et s'avancera vers le haut Danube. L'armée du Rhin couvrira son aile gauche.

L'armée de Suisse occupera les massifs montagneux, en vue

de descendre en Allemagne, comme un torrent, pour coopérer aux opérations de l'armée du Danube.

L'armée d'Italie, partant des bords de l'Adige, refoulera les Autrichiens au delà de l'Isonzo ; l'armée de Naples lui viendra en aide.

Jourdan fut désigné pour commander l'armée du Danube avec autorité sur les armées du Rhin et de Suisse.

Brune eut à commander l'armée de Hollande ; Bernadotte, celle du Rhin ; Masséna, de Suisse ; Schérer, d'Italie ; et Macdonald, de Naples. Ces choix étaient heureux, sauf pour le commandement de l'armée d'Italie.

Les divisions Ferrero, Souham, Saint-Cyr, Lefebvre (ex-Bernadotte), d'Hautpoul (cavalerie), qui entraient dans la composition de l'armée de Mayence, telle que l'avait faite l'organisation du 15 décembre 1798, constituèrent l'armée du Danube, tandis que les divisions Dallemagne et Laborde, également de l'armée de Mayence, formèrent l'armée du Rhin, dite d'observation.

En prévision de la reprise imminente des hostilités qui devaient donner lieu à la seconde coalition contre la France, les Autrichiens avaient fait un gros effort en mobilisant près de 250,000 hommes, auxquels viendraient s'ajouter bientôt 60,000 Russes conduits par Souvarow.

Les idées statégiques qui dominaient les conseils du Directoire en l'absence de Bonaparte et de Carnot, celui-ci exilé, on les retrouve, *a fortiori*, dans le plan autrichien, lequel ne mérite même pas qu'on le discute.

Pour les profanes, des plans de ce genre paraissent grandioses, alors qu'ils sont d'une faiblesse insigne, en raison de l'immensité du théâtre général des opérations et de la dispersion des forces qui en est la conséquence.

A la suite d'un ultimatum du Directoire accordant huit jours à l'empereur d'Autriche pour suspendre la marche des Russes Carte n° 4.

à travers l'Allemagne, Jourdan eut l'ordre de passer le Rhin ; ce qu'il fit, le 1er mars.

De son côté, Masséna somma, le 6 mars, les Autrichiens d'évacuer le territoire des Grisons qu'ils venaient d'envahir, ayant été appelés par les habitants.

Sur le refus des Autrichiens, Masséna franchit le Rhin supérieur et se porta, par des cols couverts de neige, dans la vallée de l'Inn, refoulant, partout, l'ennemi.

Après quelques hésitations inspirées par le fait que Bernadotte ne se croyait pas encore en état de le soutenir, Jourdan porta son armée en avant et lui fit prendre une position défensive, extraordinairement étendue, entre le lac de Constance et le haut Danube pour y attendre l'attaque du prince Charles, lequel avait quitté les bords du Lech inférieur, le 3 mars, à la tête de 80,000 hommes.

La position dite d'Ostrach attaquée, le 22 mars, par des forces autrichiennes plus que doubles, fut forcée et l'armée du Danube dut battre en retraite.

Quelques jours après, Jourdan, attiré par le point géographique de Stockach — nœud de routes — reporta son armée en avant, le 25 mars, dans le but d'occuper ce point, dit stratégique. Les Autrichiens, eux aussi, voulaient le tenir, d'où rencontre et bataille très sanglante que Jourdan perdit pour avoir voulu vaincre malgré la disproportion des forces.

L'armée du Danube fit sa retraite sur la forêt Noire, prit position à l'entrée du défilé, puis, tandis que Jourdan courait à Paris porter ses plaintes au Directoire, son intérimaire, le général Ernouf, ramena l'armée du Danube sur la rive gauche du Rhin, à Neuf-Brisach et à Kehl.

Pour en revenir au général Ney, il fut informé, le 24 février 1799, étant à Strasbourg, de son affectation à l'armée d'observation du Rhin, commandée par Bernadotte, avec ordre de se rendre, le plus tôt possible, à Mayence.

Mais le lendemain, 25 février, son nouveau général en chef, alors à Strasbourg, lui fit remettre la lettre suivante :

« Au lieu de vous rendre à Mayence, vous tâcherez, citoyen « général, d'arriver avant le 10 ventôse (28 février) à Fran- « kenthal (au sud et non loin de Worms), point sur lequel le « général Laborde devra faire diriger les 8e dragons, 9e et « 17e régiments de (grosse) cavalerie dont vous aurez provi- « soirement le commandement..... vous me donnerez de vos « nouvelles à Landau, où j'établis mon quartier général.

« Vous ferez partie de la division commandée par le « général Laborde (1). »

Pendant les six mois (2 septembre-28 février 1799) passés à l'armée de Mayence, le général Ney déploya une grande activité pour assurer les vivres et le logement de ses troupes, pousser leur instruction, enfin veiller aux mille détails que comportent le commandement et l'administration de plusieurs régiments de cavalerie cantonnés sur une grande étendue de pays. Carte n° 1.

Au nombre des documents de cette période qui figurent dans le registre de correspondance et les dossiers d'ordres du général Ney, venus jusqu'à nous, on retiendra, pour en donner des extraits, ceux dont la lecture offre, encore aujourd'hui, de l'intérêt.

Le registre de correspondance est bourré de dispositions relatives aux cantonnements et aux subsistances.

Les baillifs et bourgmestres ne cessant de se plaindre des charges fort lourdes qui pesaient sur leurs administrés, le général Ney s'efforça, autant qu'il le pouvait, de soulager tant de misères en apportant des modifications fréquentes dans la répartition de ses troupes.

Bien que des lignes de démarcation eussent été tracées, à

(1) Dans les pièces d'archives du prince de la Moskowa, on trouve le nom de cet officier général écrit de trois façons : Laborde, Delaborde et de La Borde.

plusieurs reprises, entre les cantonnements des divers régiments, les contestations et les réclamations n'étaient pas rares et témoignaient parfois de quelque tricherie de l'un aux dépens de l'autre. Il fallait mettre le holà et ce n'était pas toujours facile.

Les exigences coupables des officiers, en matière de nourriture chez l'habitant, donnaient lieu à de nombreux rappels à l'ordre et à des punitions.

Un autre objet avait en ce temps-là une importance de premier ordre, c'est l'organisation et le fonctionnement des postes de correspondance, fournis par la cavalerie pour relier entre eux les quartiers généraux et ceux-ci avec les troupes elles-mêmes. Ces postes assuraient, en outre, le service de la correspondance privée. Habituellement, un poste de correspondance se composait de six cavaliers et d'un brigadier, lequel avait à tenir sur un carnet une sorte de comptabilité pour la transmission des dépêches et paquets. La distance d'un poste à l'autre variait entre 3 et 4 lieues (12 à 16 kilomètres). Aux nœuds de route importants, on établissait un poste principal commandé par un sous-officier ayant sous ses ordres un brigadier et dix cavaliers.

Les plaintes en conseil de guerre sont peu nombreuses, mais des viols suivis de luttes meurtrières furent commis, à plusieurs reprises, dans les cantonnements occupés par la cavalerie de Ney, sans qu'il ait toujours été possible de retrouver les coupables.

Lors de son arrivée à l'armée de Mayence, le général Ney trouva l'avant-garde composée comme il suit :

Commandant : le général de division CHAMPIONNET.
Chef d'état-major : l'adjudant général DEBILLY.
Sous-chef : l'adjudant général BECKER.

1re *brigade*, général MERCIER, à Weilburg : 8e chasseurs; 10e demi-brigade d'infanterie légère; 23e de ligne.

2e *brigade*, général LEVAL, à Hochst : 5e de hussards ; 25e demi-brigade d'infanterie légère ; 102e de ligne.

Artillerie, général SORBIER : 3e régiment d'artillerie légère.

Cavalerie, général NEY, à Hachenburg : 10e chasseurs à 4 escadrons de 2 compagnies ; 20e chasseurs à 4 escadrons de 2 compagnies ; 23e chasseurs à 4 escadrons de 2 compagnies.

Par ordre du 2 septembre 1798, chaque brigade de l'avant-garde eut à constituer en quelques jours, au centre de ses cantonnements, un magasin contenant dix jours de farine, de sel, d'eau-de-vie, de foin ficelé et d'avoine, plus dix jours de viande sur pied. Ces subsistances devaient être conservées dans les bailliages à la disposition de l'armée, ainsi que les voitures avec attelages nécessaires à leur transport. La précaution était excellente pour le cas vraisemblable où les hostilités reprendraient brusquement.

Au 20e et au 23e chasseurs, un certain nombre de fricoteurs avaient trouvé un moyen aussi malhonnête qu'ingénieux pour se faire donner de l'argent. Ils s'organisaient « en détache- « ments qui se portaient dans les villages sous le prétexte d'y « cantonner et en sortaient lorsque les habitants avaient « payé la somme qu'ils demandaient (1) ».

Le général en chef Joubert, afin de développer les qualités manœuvrières de son avant-garde, décida, au commencement de septembre, qu'elle serait réunie pour une durée de huit jours dans un camp d'instruction, près de Friedberg.

La première grande manœuvre eut lieu le 21 septembre. Le lendemain, la division fit la petite guerre et fut ensuite passée en revue par le général en chef pour fêter l'anniversaire de la fondation de la République.

Ce qu'on appelait « *grande manœuvre* » répondait aux évolutions des trois armes en vue du combat, tandis que par

(1) Lettre du général Championnet, le 11 septembre 1798, au général Ney (Archives du prince de la Moskowa).

« *petite guerre* » on entendait une manœuvre des trois armes, à double action, avec cartouches à poudre.

D'après les ordres généraux de l'armée de Mayence, que nous avons sous les yeux, il y eut, au camp de Friedberg, en l'espace de huit jours, cinq grandes manœuvres, deux petites guerres et deux jours de repos.

Le camp fut levé le 28 septembre, et, ce jour-là, le général en chef Joubert adressa, par la voie de l'ordre, ses félicitations aux troupes et à leurs chefs.

Les documents entre nos mains ne donnent pas les thèmes des deux « petites guerres » exécutées au camp de Friedberg les 2 et 27 septembre 1798. La seule indication s'y rapportant se trouve dans l'ordre général de l'armée de Mayence, du 23 septembre, où il est dit :

« La fête de la République a été célébrée hier au camp de « Friedberg. Le général en chef et l'état-major général y ont « assisté. *Les troupes ont fait une petite guerre ; elles ont « effectué le passage de la Wetter et l'attaque du bois Ferls- « haut.* Elles se sont ensuite réunies en une seule ligne de « bataille.

« Le général en chef et l'état-major général ont parcouru « cette ligne imposante ; des cris de : Vive la République ! se « sont fait entendre de la droite à la gauche, et ils ont été pro- « longés longtemps, les chapeaux au bout de la baïonnette. »

En ce temps-là, les mots d'ordre et de ralliement se composaient de trois mots, et non de deux comme aujourd'hui.

Ainsi, à l'armée de Mayence, la série des mots pour les quinze premiers jours de brumaire an VII (22 octobre-6 novembre 1798), contenait de vraies phrases, telles que celles-ci :

DATES	MOTS	D'ORDRE	DE RALLIEMENT
2 brumaire	Les bords	du Nil	libres
4 —	Le drapeau	tricolore	en Égypte
	Des républicains	admirez	le génie

Le 22 octobre, Joubert, désigné pour commander en Italie annonça, en ces termes, son départ de l'armée de Mayence et son remplacement par Jourdan :

« Le gouvernement rappelle sur le Rhin un général qui « mérita la confiance de ses frères d'armes et sut la conserver « en dépit des événements. Jourdan va prendre le comman- « dement de l'armée de Mayence. Ce poste glorieux était dû « à ses talents et à son expérience.

« Pendant le court espace de temps que je l'ai occupé, j'ai « pu me persuader du bon esprit et du zèle de tous les corps.

« J'osais croire qu'ils formaient une armée invincible, et « mon espoir ne sera pas déçu.. »

Le général en chef qui possède un tel style est destiné à vaincre.

Lorsque Jourdan prit possession de son commandement le 4 novembre 1798, il lança, sous la forme d'ordre général, une proclamation commençant ainsi :

« Braves soldats!

« Tout entier à ma Patrie, j'ai cru que je serais plus utile « dans les camps que dans le Sénat. Honoré de la confiance « du gouvernement, je n'ai point hésité de revenir parmi « vous. Je me revois avec plaisir au milieu de mes anciens « compagnons d'armes. ... »

« Le style c'est l'homme », a dit Buffon ; s'il en est ainsi, Joubert et Jourdan n'avaient de commun que le patriotisme.

Le 9 novembre, le général en chef Jourdan introduisit dans l'ordre général de l'armée la phrase étonnante qu'on va lire, pour exprimer une défense juste et nécessaire :

« Le général en chef désirant rétablir l'ordre et l'harmonie « qui doivent exister dans l'administration militaire et « détruire en même temps quantité d'abus inévitables lorsque « les ordres ne partent d'un seul point fondé par la loi qui

« donne impérativement le droit au général en chef « d'ordonner les contributions et au commissaire général « celui de les recueillir ainsi que de frapper des réquisi- « tions :

« Défend à tout militaire de quelque grade qu'il soit, de « contrevenir aux dispositions de cette loi... »

Carte n° 5. Nous avons laissé le général Ney, à Strasbourg, se disposant, le 25 février 1799, à rejoindre Frankenthal, sa nouvelle résidence, comme chef de la cavalerie de la division Laborde, désignée pour faire partie de l'armée d'observation aux ordres de Bernadotte.

Cette division étant alors cantonnée dans la région de Cologne, le général Ney quand il arriverait à Frankenthal, le 28 février au plus tard, n'y trouverait pas de troupes à commander.

Or, pendant son récent séjour à Neustadt, Michel Ney s'était inquiété de l'occupation des places de Mannheim et de Philippsburg par des troupes de l'électeur palatin, celui-ci encore en état de guerre avec la France, et il avait entretenu des intelligences dans ces deux places en vue de les enlever par un coup de main.

Avant de quitter Strasbourg, il fit part de ses projets à Bernadotte, lequel, par lettres du 26 et du 27 février, reçues le 27 et le 28, lui annonça l'arrivée à Frankenthal, le 28, de deux compagnies de la 27e demi-brigade de ligne, et, le 1er mars, de trois pièces d'artillerie escortées de 60 fantassins.

D'après ce qu'on a vu jusqu'ici des actions de guerre accomplies par Michel Ney, on pourrait croire que ce jeune et brillant général de hussards était seulement un impulsif raisonnant peu, ne préparant rien et ne se fiant qu'à son inspiration pour agir.

C'est là une erreur que contredit l'exposé qu'on va lire des mesures prises par lui en vue de s'emparer de Mannheim

par capitulation, ce qui eut lieu effectivement le 2 mars 1799 (12 ventôse an VII).

La langue maternelle de Michel Ney était l'allemand. En se portant de Strasbourg sur Frankenthal, il fit un crochet et pénétra dans Mannheim, à la faveur d'un déguisement.

Le 28 février, il écrivit de Frankenthal, à Bernadotte, alors à Landau :

« A Mannheim, on est en pleine sécurité et dans la plus « grande confiance que la paix ne tardera pas à se conclure. « J'ai visité moi-même, cet après-midi, les bateaux propres à « la construction du pont; ils se trouvent ancrés dans le bras « du Rhin au-dessus de la ville et sont au nombre de trente, « avec les agrès et les poutrelles nécessaires, et ces bateaux, « joints aux quatre de la rive gauche, à la tête de pont, suffi- « ront à compléter le passage.....

« La garnison est composée de 350 soldats *palatins*, dont « 40 chevau-légers en partie invalides, et le surplus sont des « recrues de cinq à six corps différents.

« Une invitation verbale de ma part suffira pour leur faire « mettre bas les armes. ... il n'existe, au surplus, aucune « pièce de canon. »

Mannheim est sur la rive droite du Rhin.

En face, sur la rive gauche, existait une tête de pont appartenant à la France, mais, comme on a vu par le fragment de lettre ci-dessus, les bateaux et agrès du pont se trouvaient presque tous dans un bras du Rhin limitrophe de la ville.

Les deux compagnies d'infanterie mises à la disposition du général Ney n'avaient pas de cartouches, et ne purent en toucher à Neustadt et à Landau.

Le 8e dragons atteignit Frankenthal le 1er mars (11 ventôse), et, ce jour-là, les trois bouches à feu venues de Landau furent établies non loin de la tête de pont, en arrière du village d'Ogersheim, où cantonnait déjà une compagnie de la

27e demi-brigade. En prenant la précaution de masquer son artillerie, le général Ney évitait d'éveiller les soupçons des troupes de Mannheim.

Le même jour (1er mars), Ney écrivit à Bernadotte :

« Je pars de suite pour me disposer à m'emparer de « Mannheim, quoique n'ayant que des *soldats dépourvus de* « *cartouches*. Les dragons partent avec mon infanterie pour « s'approcher de la tête de pont de Mannheim et j'espère « vous rendre compte, demain matin, d'être maître de cette « place et d'avoir fait travailler de suite au rétablissement « du pont.

« Les régiments de (grosse) cavalerie me sont annoncés « indirectement; ils doivent arriver demain. Je suis charmé « que Sorbier (général d'artillerie) arrive; il sera d'un grand « secours dans mon entreprise. »

Quelques boulets et obus tirés, le soir du 1er mars, de la tête de pont sur Mannheim semèrent l'effroi dans la ville, et le général Ney, ayant franchi le Rhin en barque pour parlementer, trouva une nouvelle occasion de déployer devant le gouverneur ses qualités bien connues de preneur de villes fortes. Bref, la place capitula dans la nuit aux conditions posées avec la rigueur que l'on devine.

Le lendemain 2 mars (12 ventôse), de bonne heure, le général Ney adressa au général en chef Bernadotte la capitulation de Mannheim en lui annonçant que le pont serait reconstruit le lendemain.

La garnison se composait de 460 fantassins et de 200 cavaliers, dont 105 montés.

Aussitôt maître de Mannheim, où le général Laborde mit son quartier général, Michel Ney fit ses dispositions pour investir Philippsburg avec ses trois régiments de cavalerie (8e dragons, 9e et 19e de (grosse) cavalerie) et les deux compagnies d'infanterie dont il disposait.

A la date du 7 mars, le général Ney rendit compte au général Laborde qu'à la suite d'une échauffourée entre une patrouille de dragons du 8e et une patrouille palatine sortie de Philippsburg, il avait sollicité une entrevue avec le gouverneur de cette place, lieutenant général Rheingrau de Salm, et que celui-ci avait délégué le commandant des avant-postes, lieutenant-colonel de Closmann avec mission de se montrer très conciliant.

« Après un court entretien, il fut arrêté verbalement et sur « parole d'honneur (1) que la garnison de Philippsburg formerait seulement une chaîne de petits postes pour couvrir la « place..... que ses reconnaissances resteraient à l'intérieur « des villages de..... et que l'on se préviendrait de part et « d'autre au cas que les hostilités devraient être reprises... »

Et le général Ney ajoutait que cette disposition aurait pour conséquence d'alléger le service de sa troupe et d'assurer le blocus fictif de Philippsburg avec un minimum de forces.

Le lendemain 8 mars, Michel Ney, dans une lettre à Bernadotte, commandant en chef, rendit compte qu'il avait requis 50,000 livres à Heidelberg et entamé des intelligences dans la place de Philippsburg par l'intermédiaire d'un agent secret. « J'ai presque la certitude, disait-il en outre, que l'or serait « capable d'influencer plusieurs officiers de la garnison. »

Bernadotte fit, à Mayence, le 9 mars, une réponse qui ne manque pas de saveur et dont voici des extraits :

« Je reçois à l'instant votre lettre d'hier, mon cher Ney. « J'approuve tout ce que vous avez fait. Quand on n'est pas « fort à la guerre, il faut être un peu rusé. Il est bien cruel, « mon cher Ney, que je ne puisse disposer d'un corps de « troupes suffisant pour investir Philippsburg.....

(1) Lettre du général Ney, le 7 mars, au général Laborde. (Archives du prince de la Moskowa.)

« Promettez 500,000 francs, promettez-en 600 et plus « même, s'il le faut. J'engage ma parole d'honneur de les « faire compter le même jour où la forteresse nous sera « remise ou au plus tard dans les vingt-quatre heures.

« *Nous payerons tout par la voie des contributions.* Donnez « de l'argent à vos émissaires à pleines mains.

« Tâchez de correspondre avec les officiers les plus influents : « l'homme qui n'est pas brave, mon cher Ney, se laisse pres- « que toujours corrompre par l'or; profiter de la faiblesse est « un art qu'il faut saisir, et l'occasion se rencontre difficile- « ment quand on la laisse échapper....

« Il est permis, mon cher Ney, d'employer tous les moyens « lorsqu'il s'agit de servir son pays et de contribuer à la gloire « de ses armes.

« Je vous salue amicalement. »

A ce moment, un congrès était réuni à Rastadt pour régler les questions, relatives à la paix, que le traité de Campo-Formio avait laissées en suspens.

Et Bernadotte, en un post-scriptum, prescrivait au général Ney de laisser les estafettes du landgrave de Hesse-Darmstadt se rendre à Rastadt à travers nos postes, avec cette restriction :

« Vous pourrez ordonner que ces ordonnances soient fouil- « lées, mais *de telle manière que l'ordre n'ait pas l'air d'en* « *avoir été donné*. Vous prendrez connaissance des différentes « dépêches envoyées à Darmstadt et des réponses. »

L'infanterie de l'avant-garde, aux ordres de Michel Ney fut complétée, le 9 mars, à un bataillon, afin de mieux assurer le « blocus fictif » de Philippsburg et, le 26 mars, elle s'accrut de 8 compagnies de grenadiers, dont 3 de la 27e, 3 de la 66e et 2 de la 16e demi-brigade.

Du 3 au 29 mars, le général Ney eut son quartier général à Schwetzingen (Schwegenheim), sur la rive gauche du Rhin,

P. S.

Je vous prévins, mon cher Ney, que je vous écris, afin que les chevaux et les armes appartenants aux hussards de poste du Landgrave de Hesse-Darmstadt leur soient rendus, et qu'à l'avenir les hussards chargés de la correspondance de ce Prince passent librement à travers nos postes. mais afin d'être instruit de toutes les différentes démarches de ce gouvernement; vous pourrez ordonner que ces ordonnances soient fouillés, mais de telle manière que l'ordre n'ait pas l'air d'en avoir été donné. vous prendrez connaissance des différentes dépêches envoyées de Darmstadt à Rastadt et des réponses.

J. Bernadotte

en face de Philippsburg. Ensuite il le transporta à Schnetzingen (rive droite du Rhin et à l'ouest d'Heidelberg), où arrivèrent, le 30 mars, l'autre bataillon de la 27e demi-brigade de ligne (1) et deux pièces d'artillerie légère, en sorte que Michel Ney disposa, dès lors, comme chef de l'avant-garde de l'armée d'observation, de 3 régiments de cavalerie, de 2 bataillons d'infanterie, de 8 compagnies de grenadiers et de 2 canons légers.

Le général Ney s'établit, le 30 mars, à Waghausel et, tandis que l'armée du Danube (ex-armée de Mayence), commandée par Jourdan, effectuait sa retraite, après la bataille de Stockach (25 mars 1799), sur la forêt Noire, des détachements autrichiens se montrèrent à l'ouest d'Heilbronn comme s'ils voulaient marcher sur Philippsburg dans le but de débloquer cette place.

L'apparition de l'ennemi, le 31 mars, à faible distance de l'avant-garde, provoqua de la part du général Ney l'envoi de nombreux partis de cavalerie sur Wimpfen et Heilbronn, mais les hostilités, dans cette partie de l'Allemagne, ne commencèrent que plus tard.

(1) Les bataillons de guerre d'une demi-brigade étaient alors au nombre de deux.

CHAPITRE IX

4 AVRIL—20 MAI 1799

Le général Ney refuse le grade de divisionnaire. — Il commande l'arrière-garde de la division Laborde. — Retour en France du général Bernadotte. — Michel Ney organise un fourrage sur Bruchsal. — Masséna appelle à Strasbourg le général Ney et lui confie le commandement de l'aile droite. — Instruction de Michel Ney aux régiments de cavalerie sous ses ordres. — Réorganisation de l'armée du Danube en date du 29 avril 1799. — Notes du personnel. — Le général Ney envoyé à la division Lecourbe. — Causes de cette mutation. — Lecourbe et Ney. — Entrée en fonctions de Michel Ney à la division Lecourbe. — L'activité des généraux Lecourbe et Ney. — Retraite de la division Lecourbe. — Le général Ney désigné pour le commandement de l'avant-garde du centre de l'armée du Danube. — Lettre de Bernadotte à Michel Ney. — Au sujet du massacre des plénipotentiaires français près de Rastadt. — Blanchisseuses et vivandières

C'est pendant son séjour à Waghausel que Michel Ney adressa au ministre de la guerre une lettre par laquelle il refusait le grade de général de division, que le Directoire lui avait attribué pour le récompenser d'avoir fait capituler la place de Mannheim. Cette lettre est trop belle pour qu'on ne la reproduise pas en entier.

Waghausel, le 15 germinal (4 avril), an VII (1799).

Au Ministre de la guerre.

« J'ai reçu, citoyen ministre, votre lettre du 8 de ce mois
« (28 mars) dans laquelle était inclus l'arrêté du Directoire
« exécutif qui m'a promu au grade de général de division. Le
« Directoire, en m'élevant à ces nouvelles fonctions, n'a pro-
« bablement consulté que les rapports avantageux qui lui sont

« parvenus sur mon compte. Je me serais soumis à cette « décision honorable si mes talents pouvaient répondre à la « bienveillance du gouvernement. J'espère qu'il interprétera « mon refus comme une preuve certaine du civisme désinté- « ressé qui me guide dans mes fonctions de général de bri- « gade, et veuillez l'assurer que ma conduite n'aura jamais « pour but que de mériter de plus en plus son estime.

« En conséquence, j'ai l'honneur de vous renvoyer l'arrêté « du Directoire concernant cette promotion, et je vous prie « d'être près de lui l'interprète de mon attachement pour la « République. »

Le même jour, Michel Ney écrivit en ces termes au commandant en chef Bernadotte :

« J'ai l'honneur de vous prier, mon général, de faire par- « venir, par le premier courrier, au ministre de la guerre « mon refus du grade de général de division. Cette promotion « me flatte autant qu'elle m'inspire une reconnaissance bien « vive pour celui qui, par ses rapports avantageux, a engagé « le gouvernement à me conférer cette nouvelle dignité.

« J'espère qu'en approuvant ma conduite à cet égard, vous « continuerez à me témoigner votre bienveillance, et j'y « répondrai toujours par le dévouement le plus sincère et le « plus durable. »

Michel Ney resta donc général de brigade jusqu'au jour, — dans le courant de mai, — où il reçut la réponse du ministre de la guerre, datée du 4 mai 1799 et se terminant par ces mots :

« Le Directoire exécutif..... me charge de vous mander qu'il « persiste dans l'arrêté de votre promotion. Il voit dans la « modestie qui a dicté vos observations, un nouveau titre à la « récompense de vos services antérieurs, et un précieux « gage de ceux que vous rendrez encore à la République..... »

Le 4 avril, jour où il refusait le grade de général de division, comme il avait décliné, cinq ans plus tôt, celui de général de brigade, Michel Ney reçut communication d'un ordre général de Bernadotte, d'après lequel la division Laborde, partagée en quatre détachements mixtes, devait occuper, le lendemain, avec ses avant-postes, un vaste secteur limité, sur le front, par l'Enz et le Neckar, à droite par Pforzheim, et à gauche, par Eberbach.

Le général Ney, ayant sous ses ordres le 8e dragons, le 9e de (grosse) cavalerie et 3 compagnies de grenadiers, dut s'établir à Bretten et pousser des reconnaissances jusqu'à Pforzheim.

L'opération s'effectua, le 5 avril, sans encombre, mais le général en chef Bernadotte, craignant de compromettre les troupes de la division Laborde, leur envoya l'ordre de battre en retraite, le soir même, en faisant prévenir les généraux de brigade, au nombre de quatre, que ce mouvement de recul était occasionné par la retraite de l'armée du Danube, commandée provisoirement par le général Ernouf sur Kehl et Neuf-Brisach.

A la fin de la lettre qu'il adressa au général Ney pour l'exécution immédiate du mouvement prescrit, le général Laborde disait :

« Je suis très peiné de tout ceci, et je le suis également de
« ce que le général en chef Bernadotte, abreuvé sans doute
« de quelques désagréments, ait demandé depuis plusieurs
« jours à être remplacé dans son commandement.. .. »

Durant cette marche en retraite qui continua jusqu'au Rhin, le général Ney fit l'arrière-garde, en ce sens que son détachement resta en position à Bretten jusqu'au 6 avril, vers midi.

A ce moment, l'armée d'observation du Rhin prit le nom d'aile gauche de l'armée du Danube, laquelle avait alors son centre en retraite sur Kehl et son aile droite, sous Masséna, en Suisse.

Le général Ney dut prendre, de nouveau, à la date du 7 avril, le commandement de l'avant-garde de la division Laborde en voie de réorganisation et s'établir à Heidelberg. Elle se composait de la 16e demi-brigade légère, de deux escadrons du 5e chasseurs, bientôt rejoints par le 20e chasseurs.

Le 11 avril, Michel Ney après avoir organisé l'avant-garde sous ses ordres, placé des avant-postes, envoyé des reconnaissances sur toutes les directions dangereuses, pouvait écrire au commandant en chef de l'aile gauche :

« Je vous adresse, ci-joint, mon général, des rapports qui « me sont parvenus de la partie secrète (service des rensei- « gnements). Il n'y a rien de nouveau, au surplus, dans les « avant-postes. Les Autrichiens paraissent nous oublier tout « à fait dans cette partie-ci. »

Deux jours auparavant, le général Bernadotte avait prévenu, par lettre, le général Ney que le mauvais état de sa santé le forçait à quitter l'armée et qu'il remettait le commandement de l'aile gauche au général Colaud précédemment employé en Belgique.

Bernadotte partit de Mannheim, le 10 avril, pour se rendre à Simmern dans le Hundsruck, et de là, plus tard, à Paris.

En annonçant son départ au général Ney, Bernadotte termina sa lettre par cette phrase amicale :

« Quelque part que je sois, mon cher Ney, je me rappel- « lerai toujours avec intérêt de vous. Croyez au sincère atta- « chement que je vous ai voué et soyez persuadé qu'il ne vous « arrivera jamais rien d'agréable que je ne ressente vive- « ment. »

Par lettre expédiée le 11 avril, par le général Colaud commandant l'aile gauche de l'armée du Danube, le général Ney fut invité à organiser un fourrage à Bruchsal.

Les dispositions prises en conséquence peuvent servir de modèle, et on va les résumer :

D'abord, Michel Ney recueille des renseignements, par son agent secret, sur la présence des Autrichiens près de Rastadt. Il charge du fourrage l'adjudant général Rouyer, et lui donne comme escorte 120 cavaliers du 20e chasseurs.

Le point de départ est Roth, au sud et près de Valdorf, et les denrées requises serviront à constituer un magasin à Schnetzingen, à l'ouest d'Heidelberg.

L'ordre à Rouyer, en date du 12 avril au matin, porte :

« Arrivé à Roth, où vous trouverez un détachement de « 120 chasseurs du 20e, vous en partirez de suite pour aller à « Bruchsal requérir trente mille rations de foin, d'avoine et « de paille. Cette denrée se trouvera en partie dans le maga- « sin abandonné par le prince de Spire. Le surplus devra « peser sur les couvents, institutions religieuses et nobles « des environs, et, pour vous assurer de cette fourniture, il « est essentiel que vous m'envoyiez ici six otages des premiers « magistrats de la ville, dont le conseiller Belch fait partie. « Vous vous garderez militairement (au moyen d'avant-postes) « sur Heidelsheim, Weingarten, Weisenthal. Le surplus du « détachement devra bivouaquer en arrière (au nord) de « Bruchsal.

« Dans le cas où vous auriez des avis que les Autrichiens « marcheraient sur vous, soit par Heilbronn, soit par les « débouchés de Pforzheim, vous feriez votre retraite sur « Laugenbrücken et Wiesloch.

« En cas de sortie de la part de la garnison de Philipps- « burg, vous préviendriez le chef de bataillon Lacoste (de la « 16e demi-brigade) assez à temps pour qu'il vous envoie le « secours nécessaire et protège votre retraite, dans tous les « cas .... »

Le détachement du 20e chasseurs rencontra, près de Laugenbrücken, un parti autrichien de 50 chevaux qu'il poursuivit jusqu'à Bruchsal en lui faisant 15 prisonniers.

Ce petit fait de guerre détermina le général Ney à renforcer autour de Philippsburg ses dispositions défensives, et il passa la soirée à rédiger les ordres en conséquence.

Ce même jour, le 12 avril, Michel Ney reçut du général Ernouf, chef de l'état-major général, un ordre lui enjoignant de se rendre à Strasbourg auprès du général Masséna, nouvellement désigné pour commander en chef l'armée du Danube à la place de Jourdan.

Le général Colaud, commandant de l'aile gauche, écrivit le 13 avril, de Mannheim, à Michel Ney qu'il adoptait ses dispositions de la veille au soir, et qu'il désignait le général Heudelet pour le remplacer à la tête de l'avant-garde. Le général Ney quitta son quartier général de Schwetzingen, le 14 avril 1799, se rendit à Strasbourg, n'y trouva pas le général Masséna, parti pour Bâle en qualité de commandant en chef des armées du Danube et d'Helvétie, l'y suivit et entra en fonctions, le 22 avril, en vertu d'un ordre du général Cherin, le nouveau chef d'état-major général de l'armée du Danube.

Cet ordre disait que le général Ney aurait le commandement en chef de toute la cavalerie de l'aile droite et serait secondé par le général Walter et l'adjudant général Lorcet.

Le lendemain, 23 avril, le titre de général de division fut attribué à Michel Ney dans l'ordre général de l'armée, portant cette date et signé « Cherin ».

La cavalerie dont le haut commandement fut confié au général Ney se composait alors de treize régiments, savoir : les 6e et 8e de (grosse) cavalerie, 4e et 5e hussards, 1er, 5e, 6e, 10e, 11e et 23e chasseurs, 1er, 11e et 17e dragons.

Trois jours plus tard, le 30 avril, par ordre de Masséna, il n'y eut plus, sous les ordres de Michel Ney, que la cavalerie légère du centre et de l'aile droite, en tout cinq régiments, qui étaient : les 8e et 9e hussards, non encore arrivés, le 5e chasseurs, à Altkirch (haute Alsace), le 10e chasseurs, à Bâle, et le 23e chasseurs, à Colmar (haute Alsace).

Le général Ney fut subordonné, en outre, au général Klein, commandant en chef la cavalerie de l'armée du Danube, et particulièrement, la réserve de grosse cavalerie.

Arrivé à Bâle le 16 avril, le général Ney ne prit possession de son nouveau commandement que six jours plus tard.

C'est pendant cette courte période de repos que Michel Ney rédigea une Instruction, dénommée par lui : Dispositions générales *à observer durant la campagne par les corps* (*régiments*) *de cavalerie réunis sous le commandement du général Ney* (26 avril 1799).

Cette instruction était le fruit de l'expérience acquise par Michel Ney en sept années de guerre presque ininterrompue; à ce titre, elle ne peut manquer d'exciter l'intérêt des officiers du temps présent, car, en matière de cavalerie, l'histoire des campagnes de la Révolution contient des enseignements précieux.

L'instruction du général Ney, dont nous donnons ci-dessous le résumé, se divise en vingt-trois articles rédigés un peu hâtivement, sous la pression des idées, dans l'ordre où elles se présentaient à l'esprit de l'auteur, autant dire, sans beaucoup de méthode.

En 1799, les évolutions de la cavalerie étaient régies par le règlement de 1788, inféodé à l'ordre linéaire, et, par suite, défavorable à la souplesse, comme à la rapidité des formations :

Article 1er. — Dès qu'un régiment se trouve en présence de l'ennemi, il détache à 1,800 mètres derrière lui le 4e escadron en réserve, et celui-ci couvre les flancs du dispositif au moyen de postes.

Art. 2. — L'escadron en réserve dépasse le régiment, à la nuit tombante, et forme les grand'gardes et les petits postes. Il est relevé le lendemain par le 3e escadron, qui devient

à son tour réserve, et ainsi de suite, par roulement journalier.

Art. 3. — Règles à suivre pour recevoir les parlementaires.

Art. 4. — Signal d'alarme (paille au bout d'une perche) allumé en cas d'attaque nocturne par l'escadron de réserve (aux avant-postes).

Art. 5. — En cas de retraite volontaire ou imposée par l'ennemi, l'escadron de réserve fait l'arrière-garde et se lie au régiment par des postes intermédiaires.

Art. 6. — Dans une brigade, la réserve est formée de deux escadrons, un par régiment, sous les ordres d'un chef d'escadron.

Art. 7. — Pour une division de 4, 6 ou 8 régiments, les 4, 6, 8 escadrons de réserve sont dirigés par un chef de brigade (colonel), assisté de deux chefs d'escadron.

Art. 8. — De jour et pendant la marche en avant, chaque régiment est précédé d'un peloton d'avant-garde.

Observation : Cette prescription indique bien que les régiments ne marchent et ne manœuvrent que déployés en bataille.

Art. 9. — Le mode de stationnement sera toujours le bivouac, sauf exceptions.

Observation : Le bivouac est mortel à la cavalerie.

Art. 10. — Boute-selle (3 heures du matin) et relèvement des grand'gardes (4 heures du matin) pendant que le gros de la cavalerie monte à cheval et y reste jusqu'à nouvel ordre.

Observation : Des précautions aussi accablantes étaient alors jugées indispensables. Les procédés de la guerre moderne permettent de donner plus de repos à la cavalerie.

Art. 12. — Les chefs de brigade (colonels) et les officiers payeurs logent en des maisons voisines des bivouacs afin de pouvoir se livrer aux travaux d'écriture.

Art. 13. — Chaque régiment sera pourvu d'une réserve de 2,000 cartouches portées sur un cheval de bât.

Art. 14. — Les pelotons auront toujours un nombre de cavaliers qui soit un multiple de 4, dans le but d'éviter le désordre dans les évolutions.

Art. 15. — Dès qu'un régiment est dans le cas de charger en ligne, son chef se place derrière le centre, les chefs d'escadron sur les ailes à hauteur des serre-files, les autres officiers devant la troupe, les trompettes à leurs compagnies, prêtes à répéter les sonneries du trompette-major, lequel accompagne partout le chef de brigade (colonel).

Art. 16. — Pendant le combat, les officiers de santé se tiennent à la réserve, pansent les blessés sommairement et les évacuent ensuite, par le moyen de voitures requises au nombre de 6 au plus par régiment, sur l'ambulance dont l'emplacement aura été indiqué.

A leur retour de l'ambulance, les voitures transportent des vivres et du fourrage pour le régiment.

Art. 17. — Le petit dépôt de chaque régiment (aujourd'hui train de combat) comprenant les voitures, chevaux blessés, chevaux de main, éclopés, officier payeur, se tiendra à bonne distance en arrière de la réserve, laquelle lui fournira une garde suffisante.

Art. 18. — Mesures à prendre au sujet du payement (72 fr. par cheval) des chevaux de prise et de leur répartition.

Art. 19. — Dispositions concernant l'emploi des chevaux de déserteurs.

Art. 20. — Emploi de l'argent provenant de la vente frauduleuse de chevaux de l'État par des sous-officiers ou cavaliers.

Art. 21. — Chaque régiment doit être pourvu de 70 marmites de campagne et de 70 petites haches.

Art. 22. — Les carabines portées en bandoulière ayant occasionné dans les campagnes précédentes une grande gêne aux cavaliers, ceux-ci, en grand nombre, les ont volontairement perdues. Il convient donc de faire porter la carabine par le cheval au moyen d'un système de courroies dont la description est donnée.

Art. 23. — « Les chefs de corps (colonels) *obligeront tous les* « *officiers et sous-officiers* présents aux escadrons de guerre « d'être constamment pourvus de l'*Instruction du roi de* « *Prusse à ses officiers de troupes légères*, et de faire lire, par « chacun d'eux, les articles qui leur seront relatifs, pour l'ap- « pliquer avantageusement dans toutes les circonstances de « la guerre. »

Ce dernier article est très suggestif en ce qu'il montre en quelle haute estime le général Ney tenait les écrits militaires de Frédéric II, le vainqueur de Rosbach et de Leuthen, l'homme de guerre qui avait su porter la cavalerie prussienne à un degré de perfection inconnue avant lui et qui n'a pas été dépassée depuis.

Carte n° 4. L'armée d'Helvétie fut supprimée, par décret du Directoire en date du 29 avril, et devint le corps d'aile droite de l'armée du Danube, ayant Masséna pour général en chef.

Celui-ci transporta, le 1er mai, son quartier général à Zurich, où le général Ney installa aussitôt le sien.

Par décision du 5 mai, Masséna donna l'organisation suivante à l'armée du Danube :

Aile droite, sous le général Ferino : 3 divisions (Mesnard [1re], Lecourbe [2e], Lorge [3]e).

Centre : composé de 4 divisions (Vandamme [1re], Oudinot [2e], Tharreau [3e], Soult [4e]).

Aile gauche : 2 divisions (Souham [1re], Legrand [2e]).

Cavalerie : commandée en chef par le général Klein, ayant sous ses ordres le général Ney, à qui est attribué le commandement de la cavalerie légère du centre et de l'aile droite.

Le général Ney, dès qu'il fut installé à Zurich, s'occupa de réunir des éléments d'appréciation sur le persennel des officiers de cavalerie placés sous son commandement, et, à ce sujet, il s'attira cette réponse spirituelle du commandant du 1er dragons à la demande d'envoi d'un état de renseignements :

« Vous remarquerez que la case qui me concerne n'est point « remplie : *il ne serait pas naturel que je me dise des sottises,* « *comme il serait ridicule que je me fisse des compliments.* »

Michel Ney dut abandonner sa nouvelle tâche à peine entamée en recevant, le 8 mai, un ordre autographe rédigé en ces termes :

« Masséna, général en chef, ordonne au général Ney de se « rendre auprès du général Lecourbe, en toute diligence, « pour y être employé sous ses ordres. »

Quelle était donc la cause de cette désignation aussi soudaine qu'imprévue ?

A la suite de la bataille de Magnano (5 avril 1799), perdue sur l'Adige par l'incapable Schérer, l'armée d'Italie avait occupé successivement les lignes du Mincio et de l'Adda. Le 27 avril, les armées combinées de Souvarow et de Mélas firent tomber cette ligne et, dès lors, Schérer passa le commandement des débris de son armée à Moreau, qui, après avoir commandé en chef sur un autre théâtre d'opérations, avait accepté les fonctions de simple divisionnaire en Italie.

Moreau ne put que continuer la retraite, et il la fit sur Milan et Alexandrie avec l'espoir de se réunir à l'armée de Naples, que Macdonald amenait par la Toscane.

Il en résulta que, dès les premiers jours du mois de mai, les rivières qui descendent de Suisse en Italie ne permirent plus à l'aile droite de l'armée du Danube de se lier à l'armée d'Italie.

Dans le même temps, l'armée du Danube bordait la rive gauche du Rhin depuis sa source jusqu'à Dusseldorf, en ayant ses forces principales sur le Rheinthal (Rhin en amont du lac de Constance) et le Rhin qui coule de Constance à Bâle.

Cette disposition découlait de ce fait que le prince Charles, une fois l'armée du Danube passée sur la rive gauche du Rhin, à Khel et à Neuf-Brisach, comme suite obligée de sa défaite de

Stockach, avait fait pénétrer la majorité des troupes autrichiennes en Suisse, où elles bordaient la rive droite du Rhin depuis Feldkirch jusqu'à Bâle, pendant qu'une division commandée par le général Bellegarde, venant d'Innsbruck, s'efforçait de passer de la vallée de l'Inn dans celle du Rhin en attaquant les postes fortifiés de l'Inn supérieure, occupés par des fractions de la division Mesnard, placée à la gauche de la division Lecourbe, laquelle tenait la droite de l'armée du Danube et avait sa brigade de droite, sous les ordres du général Loison, postée à Tirano, sur l'Adda supérieure

Cette brigade, refoulée par une colonne autrichienne de l'armée de Mélas, fit sa retraite sur Chiavenna et Thusis.

Pendant que les troupes de Mesnard et de Lecourbe disputaient les hautes vallées de l'Inn et de l'Adda à des forces autrichiennes supérieures en nombre, le poste français de Lucisteig était attaqué, mais sans succès, par la division Hotze venant de Feldkirch.

Ce n'est pas tout; le 2 mai, des paysans du pays des Grisons (haute vallée du Rhin), au nombre de 6,000, s'emparèrent de Disentis, massacrèrent les soldats de plusieurs postes et s'avancèrent jusqu'à Reichenau, qu'ils occupèrent.

Le général Mesnard les fit attaquer, le 4 mai, par une colonne venant de Coire et composée d'un millier d'hommes avec 2 canons; on en tua ou blessa un grand nombre et les autres se sauvèrent.

Masséna alors se transporta de Zurich à Coire, le 6 mai, et c'est à son retour au grand quartier général qu'il envoya au général Ney l'ordre laconique, reproduit plus haut, de se rendre en toute diligence auprès du général Lecourbe.

Cet officier général avait son quartier général à Bellinzona, dans le haut Tessin, quand Michel Ney le rejoignit, le 9 mai.

La 2e division de l'aile droite s'était resserrée vers le Sud-Ouest et tenait par ses postes les crêtes des montagnes, depuis le Splugen jusqu'au lac de Lugano.

La première lettre officielle du général Lecourbe au général Ney porte la date du 10 mai avec l'adresse suivante :

« Au général *de brigade* Ney, commandant celle de gauche « de la 2e division de l'aile droite de l'armée du Danube, au « couvent de Monte Claro. »

Et, jusqu'à son départ de la 2e division de l'aile droite, le 22 mai, pour aller prendre le commandement de l'avant-garde du centre, à Winterthur, Michel Ney sera dénommé général de brigade par Lecourbe, alors que les papiers officiels de l'état-major général, signés Chérin, lui donnaient, depuis le 23 avril, le titre de divisionnaire, et que, dans un ordre de la 2e division, signé Porson, chef d'état-major, et daté du 12 mai, on voit figurer la même appellation.

Que l'on ne croie pas à un sentiment de malveillance du général de division Lecourbe à l'égard du collègue placé momentanément sous son commandement.

Toutes les lettres et ordres du chef de la 2e division d'aile droite au général Ney révèlent, au contraire, l'estime et l'amitié sincère que Lecourbe témoignait à son nouveau lieutenant.

On est donc en droit de supposer que Lecourbe n'a su la qualité du général Ney qu'au moment où celui-ci fut appelé à Winterthur par un ordre de Masséna adressé au général de division Ney.

A vrai dire, Michel Ney avait refusé la troisième étoile, mais personne dans l'armée du Danube ne doutait que le Directoire ne lui imposât un grade si bien mérité.

Le général Ney prit donc, le 9 mai, le commandement d'une partie des troupes de la division Lecourbe. A cette date, les Autrichiens postés en face de la 2e division restaient, depuis plusieurs jours, tranquilles, et l'activité de l'ennemi se portait principalement sur la division Mesnard, chargée de la défense du Rheinthal.

Le 10 mai, Lecourbe fit savoir au général Ney que la divi-

sion Soult, précédemment employée à soumettre les insurgés des cantons de Schwitz et d'Altdorf, venait de pousser une avant-garde, par le Saint-Gothard, à Airolo, près des sources du Tessin.

Par ordre du 12, signé Porson, chef d'état-major de la division Lecourbe, la brigade de droite, commandée par le général Loison, se composa de la 12e demi-brigade légère, de la 76e demi-brigade de ligne et du noyau (?) de la 6e, avec mission de couvrir avec une chaîne de postes les débouchés des montagnes comprises entre Roveredo et la rive orientale du lac Majeur vis-à-vis de Locarno.

La réserve (76e demi-brigade) de cette brigade dut se placer à Giubasco, au sud et non loin de Bellinzona.

« Le général de division Ney — c'est Porson qui écrit — « commandera *les bataillons d'expéditions* (1) et la 109e demi- « brigade (à 2 bataillons).

« La gauche s'étendra à Misoc, dont il (le général Ney) « occupera la vallée avec les bataillons d'expéditions en cou- « vrant les gorges de Furcola, de Roveredo, d'Orbedo et les « autres débouchés.

« La 109e sera placée en réserve et en échelon, à Castiglione « et Claro. Le 2e bataillon de la 38e fera partie de cette réserve « et aura une destination particulière.

« L'artillerie n'étant point arrivée, on ne peut la répartir.

« Le général Ney aura avec lui six chasseurs à cheval et un « brigadier. »

La correspondance échangée entre Lecourbe et Michel Ney, du 8 au 20 mai 1799, comme aussi, les ordres donnés par celui-ci, durant la même période, aux troupes placées sous son

(1) Autant qu'on a pu en juger par la correspondance et le registre d'ordres du général Ney, les bataillons d'expéditions, au nombre de deux, se composaient chacun de 4 compagnies suisses. A ces bataillons étaient jointes 2 compagnies de la 44e demi-brigade.

Enfin, 3 compagnies de grenadiers cisalpins gardaient le quartier général du général Ney.

commandement, dénotent chez ces deux généraux bien dignes d'opérer ensemble, une activité, une prévoyance et une sagacité admirables.

Lecourbe est tous les jours en mouvement pour visiter, tantôt les postes de couverture de la brigade de droite (général Loison), tantôt ceux de la brigade de gauche (général Ney), et il se fait accompagner, à tour de rôle, par ses lieutenants.

On sait d'ailleurs que ce général s'est acquis une gloire immortelle dans la guerre de montagne, qui constituait en quelque sorte sa spécialité.

La misère des troupes est lamentable. Elles reçoivent, par jour, une demi-ration de pain et deux onces de riz, logent dans les baraques qu'elles se sont construites hâtivement et souffrent, en ce pays de hautes vallées, des rigueurs d'une saison particulièrement pluvieuse et froide.

Du 14 au 20 mai, le général Ney multiplie les reconnaissances d'infanterie, sans sacs, vers le Nord et le Nord-Est, par le Saint-Bernard et le Splugen, dans le double but de contenir l'ennemi dans les hautes vallées du versant opposé et de se lier avec les troupes de la division Mesnard, qui occupent la haute vallée du Rhin.

Dès le 15, il est entré en communication, par une compagnie de la 44e demi-brigade, avec l'avant-garde de la division Soult, venue, par le Saint-Gothard, à Airolo.

Mais, sur ces entrefaites, les Autrichiens ont employé des forces considérables à forcer les postes de la haute vallée du Rhin, en sorte que la division Lecourbe, pour ne pas être coupée, sera bientôt contrainte de se retirer au cœur de la Suisse, par le Saint-Gothard.

C'est ce qu'indique bien une lettre du général Lecourbe au général Ney, en date du 17 mai, dont voici un extrait :

« Il n'est que trop vrai, mon cher général, que non seule-
« ment l'ennemi occupe Coire (Chur), mais encore a forcé le
« poste (fortifié) de Lucisteig.

« L'évacuation des Grisons (haute vallée du Rhin) a totale-
« ment découvert mon flanc gauche..... »

Suivent des indications sur les mesures prises en vue de couvrir ce flanc et de maintenir la possession du Saint-Gothard. On demandera, en outre, à l'avant-garde de la division Soult, déjà revenue sur Schwitz, d'assurer le débouché des troupes de la 2e division sur le versant nord du Saint-Gothard.

L'évacuation de la région de Bellinzona, entamée le 18 mai, continua les jours suivants.

Le 22 mai, tandis que l'arrière-garde fournie par la brigade Ney se retirait de Bellinzona sur Biasco, le général Lecourbe reçut de Masséna une lettre destinée au général Ney, par laquelle cet officier général devait se rendre d'urgence à Winterthur pour y prendre le commandement de l'avant-garde (du centre) de l'armée du Danube.

Lecourbe accompagna l'envoi de cette lettre d'une missive autographe (1), datée de Giornico, et ainsi conçue :

« Je vous envoie, mon cher général, une lettre que le géné-
« ral Masséna vous adresse. Je suis fâché de n'avoir pas eu
« l'avantage de vous conserver plus longtemps.

« Recevez les assurances de l'estime et de l'amitié que je
« vous porte.

« Salut amical. »

Durant sa courte période de service à la division Lecourbe, Michel Ney eut la réponse au refus du grade de divisionnaire que l'on sait.

La lettre du ministre de la guerre, datée du 4 mai, dut parvenir au général Ney vers le 15 du même mois ; on en connaît la teneur.

C'est sans doute pour donner au nouveau divisionnaire un emploi en rapport avec son grade, que Masséna, par décision

(1) Reproduite dans ce volume.

ARMÉE du danube

LIBERTÉ. ÉGALITÉ.

Division
de droite

Au Quartier-Général de grovingo *le* 3 germinal
an 7 *de la République française, une et indivisible.*

Le Général de Division LECOURBE

Au général Ney.

je vous envoye, mon cher général, une Lettre que Le général menard vous adresse. je suis fâché de n'avoir pas eu l'avantage de vous conserver plus longtemps. Recevés Les assurances de l'estime et de l'amitié que je vous porte.

salut amical

Lecourbe

je compte arriver demain à mayenfeld a la pointe du jour.

p. s. vous donnerez l'ordre a la 38e demi de se rendre demain a Bruzfeld et sortzfeldt

p. 152.

du 21 mai, investit Michel Ney du commandement de la division d'avant-garde de l'armée du Danube.

Ce choix était surtout dicté par des considérations de l'ordre le plus élevé, relatives à la situation militaire devenue fort grave dans la plaine suisse et aux moyens d'y parer en faisant appel aux talents que le général Ney avait montrés, comme chef d'avant-garde et d'arrière-garde, à l'armée de Sambre-et-Meuse, en 1796 et en 1797.

Avant d'exposer les événements qui amenèrent le combat malheureux de Winterthur, où notre héros se couvrit de gloire et reçut deux graves blessures, il convient de reproduire la lettre des plus intéressantes, au point de vue psychologique, que Bernadotte, alors en villégiature à Simmern, écrivit, le 14 mai, à Michel Ney son ancien chef d'avant-garde à l'armée d'observation du Rhin, lettre que celui-ci a dû recevoir le 23, au moment où il se rendait de Bellinzona à Zurich, par le Saint-Gothard.

« J'ai reçu, mon cher Ney, votre lettre du 16 floréal (5 mai).
« Les détails que vous me donnez ne sont point de nature à
« tranquilliser sur les opérations futures. Mais le génie de la
« liberté est infatigable; j'espère qu'il fera encore des mer-
« veilles.

« Vous avez sans doute lu le discours de Garat sur l'assas-
« sinat de nos plénipotentiaires. Il m'a rappelé les beaux
« jours de Lacédémone et de l'ancienne Rome. Tout homme
« qui est Français, et surtout républicain, pense comme lui.
« Il est sans doute plus que nécessaire de faire cesser les
« partis, s'il en existe, et de ne point en créer si leur exis-
« tence n'est qu'idéale. Les partis amènent les factions et
« les factions renversent les États, quelque robustes qu'ils
« puissent être.

« Je compte partir incessamment pour Paris. Après avoir
« soigné ma santé et tranquillisé mon esprit pendant quelques

« jours, je reviendrai partager les fatigues et les souffrances « de mes camarades et je jouirai délicieusement si je puis « participer à leurs succès et si le hasard me favorise assez « pour vous compter au nombre de ceux avec lesquels je « combattrai.

« Je vous recommande de ne pas indisposer le Directoire « en refusant le grade de divisionnaire qu'il persiste à vous « conférer. Voyez à côté de vous, mon cher Ney, et répondez « de bonne foi si le cri de votre conscience ne vous ordonne « point de mettre de côté une modestie qui devient déplacée « et même dangereuse lorsqu'elle est outrée. Il faut des âmes « brûlantes, des cœurs inaccessibles à la crainte comme à la « séduction, et enfin une noble ambition pour conduire les « armées françaises. Qui mieux que vous est mieux doué de « ces vertus et de ces qualités ? Il y aurait donc de la faiblesse « à reculer devant la carrière qui s'ouvre sur votre route.

« Adieu, mon cher Ney, vous voyez que dans ma retraite, « livré aux réflexions qu'excitent à faire le calme dont je jouis « et les bords paisibles que j'habite, je fais un peu le papa, « mais vous entendrez tout d'un homme qui vous est attaché « par les liens de la plus vive amitié et de la plus parfaite « estime. »

Bernadotte fait allusion, dans sa lettre, au discours de Garat sur le meurtre des ministres français, au moment où ils quittaient Rastadt pour rentrer en France.

Un supplément à l'ordre général de l'armée du Danube, daté du 1er mai 1799, contenait sur ce crime le rapport du général Laroche, commandant la 5e division militaire à Strasbourg, dont nous extrayons quelques passages significatifs au point de vue des sentiments de l'époque et de la manière dont ils étaient exprimés :

« J'ai à vous rendre compte de l'événement le plus hor- « rible et tel que l'histoire n'en offre point de semblable. Nos

« ministres plénipotentiaires au congrès de Rastadt ont été « assassinés le 9 floréal (28 avril) avec une barbarie atroce et « combinée,

« Les citoyens Boursier et Roberjeot ont été hachés et mis « en pièces, et le citoyen Jean de Bry ne s'est sauvé que parce « qu'étendu sur le terrain, il ne présentait plus aucun signe « de vie.....

« Cet événement, digne d'être cité parmi les anthropo- « phages et qui va faire frémir d'horreur les nations civilisées, « s'est passé à un quart de lieue de Rastadt..... il est accom- « pagné de circonstances si noires que ma main se refuse à « les décrire..... Je n'ai pas le courage de continuer. ... je « ne me sens que celui de tirer vengeance avec tous mes « camarades et tous les républicains d'un attentat aussi « féroce. »

Dans son ordre de la division du 12 mai 1799, daté de Bellinzona, le général Lecourbe avait donné la prescription suivante :

« Les chefs de corps sont prévenus que l'arrêté du Directoire exécutif, relatif à l'exclusion des femmes, sera ponc- « tuellement exécuté d'ici au 30 floréal (19 mai). Le 1er prairial « (20 mai), toute femme française trouvée dans l'étendue de « la division sera arrêtée et conduite en France. A cet effet, « les chefs donneront les noms des *six femmes accordées à* « *chaque bataillon.* »

Le général Ney prit texte de cette disposition, le 20 mai, au moment où il rappelait ses dernières troupes de la vallée de Misoc pour les diriger sur le Saint-Gothard, en ordonnant au commandant des deux bataillons d'expéditions de « s'em- « parer des chevaux et mulets des femmes inutiles » (en surnombre de 6 par bataillon), pour les affecter au transport des vivres de réserve.

Les vivandières et blanchisseuses, toutes pourvues d'ani-

maux de bât, accompagnaient partout, même aux avant-postes, les unités de leur choix et se rendaient utiles aux soldats, mais à quel prix ?

On considère même comme excessif le chiffre de six femmes par bataillon, déterminé par le Directoire. Autres temps, autres mœurs !

CHAPITRE X

21 MAI—21 JUILLET 1799

La situation militaire en Suisse, vers la fin de mai 1799. — Le général de division Ney rejoint les troupes qu'il doit commander, près de Winterthur. — L'avant-garde du centre de l'armée du Danube remporte un succès, le 25 mai. — Le général Ney prend le commandement de cette avant-garde. — Difficultés entre le général Tharreau et le général Ney. — Le combat malheureux de Winterthur. — Rapport de Michel Ney sur ce combat. — Lettre que Masséna a fait écrire au général Ney. — Mort glorieuse du général Chérin. — Le général Ney rentre en France pour se guérir des blessures reçues au combat de Winterthur. — Retour de congé et affectation nouvelle. — L'armée du Danube, de fin mai à fin juillet. — Autres événements de guerre.

Après l'enlèvement du poste fortifié de Lucisteig, défendu par le général Humbert (14 mai 1799), le général Hotze marcha contre les troupes du général Mesnard, dispersées sur le Rhin supérieur, et les contraignit à se retirer par des gorges profondes dans la région des lacs de Zurich, de Zug et de Lucerne.

En même temps, le corps de Bellegarde passa de la vallée de l'Inn dans celle du Rhin supérieur et s'avança sur les traces de la division Lecourbe vers le Saint-Gothard.

Sur ces entrefaites, le prince Charles, dont l'armée occupait le Brisgau, fit traverser le Rhin, à Schaffhouse et à Stein, le 22 mai, par le corps du général Nauendorf tandis que le corps Hotze descendait, en majeure partie, d'Appenzell sur Saint-Gall. Ces deux généraux avaient l'ordre d'effectuer leur jonction dans la région de Winterthur, afin de couvrir le passage du Rhin que l'archiduc se proposait de faire exécuter, par le

gros de son armée, entre Constance et Schaffhouse, pour venir ensuite livrer bataille à l'armée du Danube établie en position défensive derrière la Limmat.

On sait que la lettre par laquelle le général de division Chérin, chef d'état-major général de l'armée du Danube, informait Michel Ney de sa nomination au commandement de l'avant-garde (générale) parvint au destinataire le 22 mai.

Le général Ney se mit en route, le 23, et, sans s'arrêter à Zurich, poussa d'une seule traite jusqu'à Winterthur, qu'il atteignit le 24 mai au soir.

L'avant-garde de l'armée, constituée par la 1re division du centre, se composait de 3 demi-brigades d'infanterie à 2 bataillons, de 3 régiments de cavalerie et de 3 compagnies d'artillerie légère. Elle était originairement sous les ordres du général Vandamme, et, en attendant l'arrivée de Michel Ney, le général Oudinot, chef de la 2e division, en exerçait le commandement.

Deux des demi-brigades d'infanterie constituaient la brigade Gazan; la demi-brigade restante était commandée par le citoyen Roger; enfin les trois régiments de cavalerie, formant la brigade dite de réserve, étaient aux ordres du général Walther.

Ne s'étant pas arrêté à Zurich pour ne pas perdre de temps, le général Ney ne put y recevoir la lettre de service que le chef d'état-major général se proposait de lui remettre à son passage en cette ville.

Quand Michel Ney atteignit Winterthur, le 24 au soir, il ne prit donc pas le commandement de l'avant-garde, et d'ailleurs, ç'eut été impossible, car, à ce moment, elle avait l'ordre de marcher, le lendemain, à la pointe du jour, contre les avant-postes autrichiens en position au sud de la Thur, sur le front Andelfingen-Frauenfeld, avec le concours de la brigade Paillard, de la division Tharreau.

Le 25, dès la première heure, la brigade Gazan ou colonne

de droite, ayant à sa tête le général Oudinot, se porta sur Frauenfeld, la demi-brigade Roger, au centre, sur Ellikon, la brigade Paillard, à gauche, sur Andelfingen, et la brigade de cavalerie Walther suivit tout d'abord la colonne du centre. Le général Ney se joignit à la cavalerie et en prit la haute direction.

Le corps autrichien de Nauendorf occupait avec ses troupes légères Andelfingen, Adlikon, Thalheim, Ellikon et Frauenfeld, sur la rive gauche de la Thur, et avaient leurs forces principales au nord de cette rivière.

Les avant-postes autrichiens furent rejetés sur la rive droite par les colonnes françaises, et même, une partie de la 4e division, conduite par le général Soult, étant venue en renfort de la brigade Gazan, la colonne de droite, non seulement battit l'aile gauche ennemie, mais la poursuivit depuis Frauenfeld jusqu'à faible distance de Constance.

Nos troupes remportèrent là un succès, que Masséna ne crut pas devoir poursuivre, attendu que les forces autrichiennes en voie de réunion au nord de la Thur lui semblaient très supérieures en nombre et que le corps de Hotze, arrivé à Saint-Gall, devenait menaçant.

Le jour même, les colonnes françaises eurent l'ordre de se replier sur Winterthur, à l'exception de celle du centre qu'on oublia de prévenir, et qui, restée en position près d'Ellikon, s'y trouvait encore le 26 au matin lorsque le général Ney, toujours infatigable, s'aperçut de l'erreur commise, courut la chercher, puis la ramena sans encombre sur sa position d'origine, à l'est de Winterthur, près de Seuzach.

C'est seulement le 26 mai, au reçu d'une lettre du général Chérin accompagnant l'envoi de l'ordre qui conférait au général Ney le commandement de l'avant-garde, que celui-ci entra en fonctions.

La lettre portait :

« Vous trouverez, ci-joint, citoyen général, l'ordre qui vous

« a été expédié, le 2 prairial (21 mai), pour prendre le com-
« mandement de l'avant-garde.. .. et qui devait vous être
« remis à votre passage à Zurich.....

« Le général en chef ayant confié au général de division « Tharreau le commandement supérieur de l'avant-garde « des 2e, 3e et 4e divisions, vous voudrez bien correspondre « avec lui pour tout ce qui a rapport au service et vous con- « former aux ordres qu'il vous donnera au nom du général « en chef. »

L'ordre au général Ney contenait la prescription suivante :

« Vous prendrez une position militaire en avant (à l'est) « de Winterthur et *vous couvrirez l'armée* dont la gauche « appuiera à l'embouchure de l'Aar et, passant par Kloten et « Dietikon, appuiera la droite au lac de Zurich. »

L'attaque heureuse du 25 mai contre les avant-postes autrichiens, séparés de leurs forces principales par une rivière non guéable, fut une dure leçon infligée au général Nauendorf, mais c'était là une victoire sans lendemain, et la retraite de l'avant-garde française consécutive à son succès eut pour effet de déprimer le moral du soldat, comme l'a écrit le général Ney dans son rapport sur le combat de Winterthur livré le 27 mai. Cette retraite provoqua même une panique parmi les quelques troupes préposées à la garde de cette ville.

Il ne pouvait entrer dans l'esprit du général en chef Masséna de prescrire, le 26 mai, à son avant-garde de marcher à l'attaque des Autrichiens reconnus très supérieurs en nombre, s'ils se portaient sur Winterthur.

Quoi qu'il en fût, le général Ney reçut seulement le 26 mai, du général Oudinot, les renseignements utiles à sa prise de commandement.

Les troupes de l'avant-garde s'étaient retirées, la veille, quelques-unes, le matin même, sur la position de Seuzach,

située au débouché des couloirs qui aboutissent, l'un à Andelfingen, l'autre à Frauenfeld.

C'est là que Michel Ney entra en contact avec elles et leur donna ses premiers ordres.

Dès ce moment, le nouveau chef de l'avant-garde vit d'un très mauvais œil le général Tharreau exercer le commandement supérieur de l'avant-garde. Ce général de division avait rendu compte au commandant en chef, le 25 au soir, de la panique survenue à Winterthur, en accusant les troupes de l'avant-garde de l'avoir produite, ce qui était faux. Michel Ney écrivit à Masséna, le 26 au soir, pour protester. Sa lettre se terminait par cette déclaration :

« Je vous préviens, mon cher général, que je ne correspondrai point avec le général Tharreau, une avant-garde (d'armée) ne devant avoir de connexion qu'avec le général en chef. »

En cela, le général Ney avait mille fois raison. Malheureusement pour lui, il était trop tard pour que Masséna put revenir sur sa première décision en exceptant l'avant-garde du haut commandement attribué au général Tharreau.

Ce dernier ne se fit pas faute de donner au chef de l'avant-garde des ordres peu justifiés par la situation et qui contribuèrent aux fâcheux résultats de la journée du 27 mai, dont il est question plus loin.

Encore le 26, tard dans la soirée, le général Ney fut prévenu, par lettre du général Tharreau, que l'avant-garde serait probablement attaquée, le lendemain, qu'il y avait lieu de « redoubler de surveillance sur les débouchés de Wyl « à Saint-Gall et que les généraux Soult et Oudinot étaient « également prévenus ».

Cette information visait l'approche du corps autrichien de Hotze marchant de Saint-Gall sur Wyl.

Le 27 mai, à 4 heures du matin, le général Ney, confor-

mément aux instructions du général Tharreau, lança quatre ordres, les trois premiers écrits, le dernier verbal, à savoir :

A la brigade Gazan, de mettre la main sur Wiesendangen, puis de se porter offensivement sur Frauenfeld;

A la brigade Roger, de marcher sur Usslingen, par Ellikon, et de se rabattre ensuite à droite, vers Frauenfeld, pour attaquer l'ennemi en flanc; en cas d'échec, se retirer sur la rive gauche de la Toss en disputant le terrain;

Au commandant de la place de Winterthur, de maintenir l'ordre et de faire passer les services administratifs au sud de la Toss;

Au commandant de la brigade de cavalerie, de suivre les mouvements de la brigade Gazan.

Le général Ney annonça qu'il se tiendrait au nord et près d'Ober-Winterthur, sur la route de Frauenfeld.

L'action s'engagea de bonne heure.

Les Autrichiens, au nombre de 15,000 hommes environ, firent échouer l'offensive des brigades Gazan et Roger, en tout 3,000 à 4,000 hommes, et les refoulèrent sur Winterthur.

Le général Ney dirigea le combat de la brigade Gazan et perdit de vue la demi-brigade Roger.

La brigade Walther repassa la Toss, la première, à Winterthur.

Le général Ney reçut un coup de feu au genou, tandis qu'il dirigeait la défense de la porte de Winterthur qui fait face à Ober-Winterthur et eut, au même moment, son cheval tué sous lui.

Après s'être fait panser, l'intrépide chef de l'avant-garde vint reprendre son commandement et organisa le passage de la Toss ainsi que la défense des hauteurs boisées qui dominent la rive gauche de ce cours d'eau. La résistance dura une heure et demie, sur la rivière même, et plus longtemps encore, aux lisières des bois en arrière, après que l'ennemi eut franchi la Toss en plusieurs points.

C'est à la défense de la hauteur à l'ouest du village de Toss que le général Ney fut blessé une seconde fois d'un coup de feu à la main et eut son deuxième cheval tué sous lui.

Dans l'impossibilité où il était désormais de diriger l'action, le chef de l'avant garde quitta le champ de bataille et se fit transporter à Zurich où, le soir même, en dépit de ses souffrances, il rédigea, pour le général en chef Masséna, le rapport qu'on va lire.

Le combat se termina tard et non loin de la Toss. Le prince Charles, précédant le gros de ses forces, mit son quartier général à Winterthur, et bientôt l'armée autrichienne commença ses préparatifs pour aborder la ligne fortifiée de la Limmat, que Masséna devait utiliser, le 25 septembre suivant, pour la belle bataille-manœuvre de Zurich, son plus beau titre de gloire et grâce à laquelle la France fut préservée de l'invasion, peut être même, du démembrement.

Voici le rapport du général Ney sur le combat de Winterthur, livré le 27 mai 1799, rapport que nous nous sommes permis de commenter en six observations.

« D'après les ordres que j'avais donnés, mon cher général, « aux chefs des brigades de la division que je commande, « nous nous sommes rendus, à 4 heures du matin, sur le front « des positions qu'elles occupaient précédemment et un ins- « tant après l'arrivée du général Tharreau à Winterthur. »

1re observation. — Cette phrase un peu ambiguë signifie que le général Ney, accompagné de ses chefs de brigade a fait, le 27 mai, à 4 heures du matin, la reconnaissance de l'ennemi en se portant sur les positions occupées, le 25 au matin, par l'avant-garde et abandonnées, le même jour, par elle, sur l'ordre du général Tharreau dès son arrivée à Winterthur.

C'est probablement sur la hauteur nord de Rickenbach que Michel Ney distribua les trois ordres écrits résumés plus haut et datés de 4 heures du matin.

« L'ennemi attaqua une reconnaissance que j'avais envoyée « sur la direction d'Ober-Wil (1,500 mètres sud-ouest de « Frauenfeld) et la poursuivit jusqu'auprès de Wiesendangen. « Alors une colonne (ennemie) s'est développée (déployée) à « la droite de la grande route de Frauenfeld (à Winterthur), « à la hauteur d'Elgg, en même temps qu'une deuxième « colonne développait (débordait en se déployant) mon aile « droite. »

2e observation. — On doit supposer que la brigade Gazan se trouvait entre Reutlingen et Wiesendangen, la demi-brigade Roger à Seuzach et la brigade Paillard, de la division Tharreau, à Ettlingen.

La première colonne autrichienne, venant de Frauenfeld, a dû se déployer sur le front *Islikon-Gachnany* et la deuxième sur le front *Bewangen-Schneit*, toutes les deux ayant Wiesendangen comme objectif.

. . . .

« J'ordonnai au général Gazan de reprendre l'offensive, « mais son infériorité ne put le permettre.

« Le chef de brigade Roger, commandant la (demi-) brigade « du centre, à qui j'avais donné l'ordre (à 4 heures du matin) « de faire un mouvement à droite pour attaquer la colonne « ennemie qui marchait sur Winterthur a probablement ma- « nœuvré comme les circonstances l'y obligeaient. Je n'ai « point reçu de ses nouvelles pendant le combat opiniâtre que « j'ai eu à soutenir (avec la brigade Gazan); il a néanmoins « parfaitement rempli son instruction. »

3e observation. — La brigade Gazan s'est portée sur Frauenfeld aussitôt après que la reconnaissance de cavalerie poussée jusque-là, dès avant le jour, eut été ramenée par l'ennemi jusqu'auprès de Wiesendangen.

En désignant la (demi-) brigade Roger par l'expression *colonne du centre*, le général Ney sous-entend que la brigade Paillard, de la division Tharreau, formait encore, le 27 mai, la colonne de gauche du dispositif d'avant-garde.

« Le général Walther, qui commandait la réserve (cavalerie) « s'est retiré derrière la Toss, au moment où l'ennemi me « força à la retraite.

« C'est le général Tharreau qui m'ordonna en votre nom de « prendre l'offensive, en promettant de me faire soutenir par « la division du général Soult, mais je n'ai vu, pendant que « je me battais devant Winterthur, ni généraux, ni troupes « de renfort. »

4e observation. — Il semble bien que le général Tharreau ait mal interprété les intentions de Masséna en ordonnant, le 26, ou la nuit suivante, au général Ney, de prendre résolument l'offensive.

On se souvient que les ordres en conséquence furent lancés par le général Ney, le 27, à 4 heures du matin.

Or, l'avant-garde avait à couvrir le gros de l'armée en position sur la Limmat. Qui dit couverture dit opérations défensives destinées à contenir l'ennemi, à le reconnaître, et à gagner un temps que le général en chef utilise à son gré. La défensive d'une avant-garde formant couverture n'exclut pas les retours offensifs et les contre-attaques, mais elle est exclusive de l'offensive à outrance.

Le général Ney a donc eu raison de se plaindre du général Tharreau.

« Le coup de feu que j'ai reçu au genou à la porte de cette « ville (Winterthur) et mon cheval qui fut tué, m'obligèrent à « remettre momentanément le commandant au général Gazan. « Ce général s'en est acquitté dignement. Après m'être fait « panser, j'ordonnai la retraite sur la Toss, que je défendis « pendant une heure et demie ; alors les colonnes ennemies, « qui avaient passé cette rivière sur différents points, m'obli- « gèrent de faire garnir les hauteurs, en arrière de cette rivière, « où je reçus un second coup de feu à la main et perdis mon « (deuxième) cheval. Me voyant absolument hors d'état de « combattre davantage, le général Gazan a définitivement

« pris le commandement de la division; il vous rendra « compte de la fin de l'action. Je me bornerai à vous « dire, mon cher général, que l'ennemi m'a attaqué avec « 15,000 à 16,000 hommes, au moins, et que je n'en avais « réellement à lui opposer, devant Winterthur, que 3,000 « à 4,000.

« L'ennemi a perdu extraordinairement de monde par « l'acharnement qu'il a mis de faire charger constamment sa « cavalerie et son infanterie. J'ai eu 600 à 800 hommes de « tués ou blessés, et les prisonniers de guerre qui m'ont été « faits ne montent pas à 100 hommes. »

5e *observation.* — Pour son début dans le commandement d'une division d'infanterie, le général Ney n'avait pas été heureux. Ce n'était pourtant pas un novice dans l'art de commander une arrière-garde, car déjà, il savait électriser, par son attitude et sa prodigieuse bravoure, des soldats qui, ayant perdu l'espoir de vaincre, ne se battent plus que pour l'honneur des armes.

« Le moral du soldat a été singulièrement affecté par la « retraite qui a été faite de *la Thur* (sur Seuzach), le 6 du cou- « rant (25 mai), et d'autant plus, que la colonne d'attaque du « chef de brigade Roger a été oubliée sur cette rivière, tandis « que les colonnes des généraux Oudinot (brigade Gazan et « brigade de cavalerie Walther) et Paillard se sont retirées de « très bonne heure.

« Le général Tharreau m'écrivit, le jour même (le 25 mai), « de me rendre à Winterthur pour prendre le commande- « ment de l'avant-garde. Heureusement que *je n'ai pas jugé* « *à propos de suivre cette invitation*, car en arrivant (de ma « personne) à 9 heures du matin, à Ellikon (le 26 mai), les « troupes du citoyen Roger ne se doutaient nullement de la « retraite.

« L'ennemi passa en même temps (à cette heure-là) la Thur, « au nombre de 1,200 à 1,500 hommes d'infanterie et de cava-

« lerie, lorsque je me retirai dans ma première position (de « Seuzach) sans la moindre perte, et c'est à mon arrivée à « Seuzach, que l'on m'apprit la terreur panique qui s'était « emparée (le 25 mai) de quelques troupes, à Winterthur, « et dont j'ai eu l'honneur de vous faire part hier au soir « (26 mai). »

6ᵉ *observation*. — La lettre à Masséna du 26 mai au soir, à laquelle le général Ney fait allusion dans son rapport, débutait ainsi :

« Je reçois à l'instant, mon cher général, par votre aide de « camp une *lettre insignifiante* du général de division Thar- « reau qui attribue à ma division la terreur panique qui s'était « emparée (le 25 mai) de *quelques hommes ivres* dans la ville « de Winterthur....

On ne saurait manifester plus de dédain à l'égard d'un chef qui n'inspire pas confiance.

« L'adjudant général Lorcet, qui m'a accompagné pendant « tout le temps qu'a duré l'action, s'est conduit d'une manière « très distinguée ; il a eu le malheur d'avoir une côte cassée « d'un coup de feu, et il vous prie de lui permettre de venir « avec moi jusqu'à son parfait rétablissement.

« Mes blessures me forçant de m'éloigner du commande- « ment que vous m'avez déféré, je vous prie, mon cher géné- « ral, de me permettre d'aller à Colmar ou partout ailleurs, « pour rétablir ma santé. »

Masséna ne pouvait qu'accorder avec empressement une demande aussi justifiée. Le général de division Chérin, son chef d'état-major, fut chargé d'écrire la réponse, qu'il fit en des termes qui montrent la nature des sentiments que l'on professait à l'égard du général Ney, dans l'entourage du commandant en chef.

« Croyez, écrivait-il le 1er juin, que je ferai toujours avec le « plus grand plaisir tout ce qui pourra vous être agréable « dans toutes les circonstances.

« Croyez, mon cher général, que personne plus que moi ne « désire votre prompt rétablissement et votre retour à l'armée.

« Salut et fraternité.

« Chérin ».

« P.-S. — Je joins ici, mon brave général, l'ordre pour « l'adjudant général Lorcet que je vous prie de lui remettre.

« Je vous embrasse.

« Ch. »

Le lendemain du jour où il écrivait cette lettre, le général Chérin tomba frappé d'une balle en chargeant à la tête d'un escadron pour dégager les troupes du général Soult violemment attaquées, ce jour-là, près de Zurich, à l'aile droite de l'armée, celle-ci en position défensive sur les hauteurs à l'est de la Limmat.

Le général Chérin ami de Hoche avait été son chef d'état-major à l'armée de Sambre-et-Meuse. Dès que Masséna fut investi du commandement en chef de l'armée du Danube, il choisit cet officier général pour remplir auprès de lui les fonctions qu'il avait exercées sur le bas Rhin.

Chérin avait l'étoffe d'un major général. S'il n'eut point été enlevé par une mort précoce, il aurait pris une part brillante à l'épopée napoléonienne. Sa tombe est à Huningue.

Le général Ney, accompagné de l'adjudant général Lorcet, n'avait pas attendu pour se diriger vers la France, la notification écrite de son congé.

Ils se mirent en route le 28 mai, et le lendemain, lors de leur passage à Sissac, l'officier municipal de cette ville, un nommé Nicolas Ars, s'efforça d'ameuter contre eux la populace parce qu'ils demandaient de dépêcher un exprès au com-

mandant d'armes de Bâle pour obtenir l'envoi de chevaux de réquisition.

Le général Ney fit alors preuve d'une grande modération, tout en sachant se faire respecter de la foule.

Il crut néanmoins nécessaire de signaler l'incident au général Souham, commandant militaire du territoire sur lequel se trouvait Sissac, afin que cet officier général prît des mesures de répression, ou autres, dans le but de sauvegarder la vie des nombreux blessés français qui, journellement, traversaient la Suisse pour se rendre en France.

Vers la fin de juin, le général Ney quitta Colmar pour faire une saison à Plombières, où sa guérison fit de rapides progrès.

De retour à Bâle le 22 juillet, le général Ney expédia, ce jour-là, au commandant en chef Masséna, un de ses deux aides de camp, porteur de la lettre suivante :

« J'ai l'honneur de vous prévenir, mon général, que j'arrive « à l'instant ici parfaitement rétabli de mes blessures. Je vous « prie de vouloir bien me désigner, par le retour de l'officier « que je vous dépêche, le poste que vous croirez nécessaire de « me conférer et où je me hâterai d'aller aussitôt. »

La réponse ne se fit pas attendre.

Par décision du 23 juillet que lui notifia le général Rheinvald, chef de l'état-major général de l'armée, successeur du glorieux Chérin, le général Ney dut se rendre, le plus tôt possible, à Nieder-Frick, pour y prendre le commandement de la 6e division d'infanterie, sous les ordres du général Ferino, lequel commandait alors l'aile gauche de l'armée du Danube, composée des 6e et 7e divisions, en bordure de la rive gauche du haut Rhin depuis l'embouchure de l'Aar jusqu'à Huningue.

Avant d'aller plus loin, il nous faut rappeler en quelques mots les événements survenus à l'armée du Danube et aux armées d'Italie depuis le 28 mai, jour du combat de Winter-

thur, jusqu'à celui, le 27 juillet, où le général Ney, bien guéri de ses deux récentes blessures, reprit à Nieder-Frick le commandement d'une division d'infanterie.

Après que les corps de Nauendorf et de Hotze eurent fait, le 28 mai, leur jonction à Winterthur, le gros de l'armée autrichienne franchit la Thur et alla prendre position au delà de la Toss.

Dans le même moment, le général Bellegarde s'emparait du Saint-Gothard, puis s'efforçait, mais sans succès, de gagner Lucerne, où le général Lecourbe avait ses réserves.

Le lendemain du combat de Winterthur, Masséna avait établi les divisions du centre sur la Glatt, petite rivière formant ligne de défense à l'ouest de la Toss.

Cette ligne lui ayant paru trop faible, il reporta son armée, le 1er juin, sur les défenses de la Limmat, érigées de longue date sur les hauteurs à l'ouest de ce cours d'eau.

Le prince Charles vint l'y attaquer le 2 juin, en faisant surtout effort sur la division Soult d'aile droite, appuyée à la ville de Zurich. Les Autrichiens furent repoussés.

Ce même jour, Lecourbe infligea un échec aux troupes de Bellegarde, à Wasen, sur la haute Reuss.

Le 7 juin, nouvelle attaque des Autrichiens contre les positions de la Limmat, et cette fois, générale. Ce jour-là, comme le 2 juin, mais sur une plus vaste échelle, les troupes françaises non directement attaquées quittèrent leurs retranchements, à un moment donné, pour courir sus à l'ennemi, dans le but de secourir indirectement celles sur lesquelles l'adversaire s'acharnait avec des forces supérieures.

La tactique de cette époque favorisait encore plus qu'aujourd'hui l'assaillant, lequel était libre de masquer avec un rideau la longue ligne de défense opposée, tandis qu'il attaquerait en masse tel ou tel point. De son côté, le défenseur, dans l'ignorance où il était du point d'attaque, et ne disposant, par suite de la grande étendue de sa ligne, faible

Maison natale du Maréchal Ney, à Sarrelouis.

partout forte nulle part, que de minces réserves, se voyait réduit à l'expédient qui consiste à exécuter des attaques partielles sur tout le front, ainsi que le firent, le 2 et le 7 juin, les admirables soldats de l'armée du Danube.

Quoi qu'il soit, les efforts du prince Charles pour forcer la ligne de Masséna demeurèrent stériles, mais celui-ci jugea prudent de ramener, encore une fois, son armée en arrière et de l'établir en position sur les monts de l'Albis, qui bordent la rive gauche de la Limmat.

Le mouvement se fit dans la nuit du 7 au 8 juin. La nouvelle ligne tenue par les quatre divisions du centre de l'armée du Danube s'étendit du lac de Zug au Rhin, en utilisant le cours inférieur de l'Aar, et l'aile gauche, forte de deux divisions sous les ordres du général Ferino, dont le quartier général était à Bâle, borda le fleuve depuis l'embouchure de l'Aar jusqu'à Huningue. Cette aile disposait, à Bâle, d'un pont de bateaux, couvert par la tête de pont du petit Bâle.

Le prince Charles essaya, le 8 juillet, d'aborder les positions françaises de l'Albis, mais reconnut aussitôt l'inutilité de ses efforts. Les deux armées restèrent ensuite à s'observer jusqu'à la fin de juillet, mais, durant cette période, l'archiduc eut à diriger une partie de ses troupes sur l'Italie, en particulier le corps de Bellegarde, tandis que Masséna recevait des renforts de l'intérieur de la France. La balance des forces opposées allait donc pencher en faveur de l'armée du Danube, et c'était bien urgent, car les succès remportés par les Austro-Russes en Italie permettaient de prévoir que, dans un avenir peu éloigné, le fameux Souvarow ferait irruption en Suisse pour y détruire la seule des armées continentales du Directoire qui n'eut pas encore essuyé d'échec grave.

A vrai dire, Bonaparte, depuis un an qu'il était en Égypte, avait réussi toutes ses entreprises, à l'exception du siège de Saint-Jean-d'Acre, et sa dernière victoire, celle d'Aboukir,

remportée, le 24 juillet 1799, sur la seconde armée turque, lui donnait désormais la maîtrise absolue du pays des Pharaons, mais pour combien de temps?

N'allait-il pas, un mois plus tard, quitter furtivement son armée pour monter à bord de la frégate le *Muiron* et franchir la Méditerranée avec l'espoir de sauver la France en perdition?

En Italie, Moreau, le successeur de Schérer, avait fait sa retraite, avec les 20,000 survivants de la défaite de Cassano, sur Milan, Turin, et Alexandrie, où il prit position, couvert par le Pô et le Tanaro.

Après quelques engagements heureux provoqués par des avant-gardes russes, Moreau jugea nécessaire de se replier sur Gênes, après avoir mis une garnison de 3,000 hommes dans la place forte d'Alexandrie.

En même temps, il pressait le commandant en chef de l'armée de Naples de venir se joindre à lui.

Macdonald, arrivé à Plaisance, le 25 mai, avec 28,000 hommes, ne quitta cette ville que dix jours plus tard pour marcher, par Pise et le revers septentrional de l'Apennin, sur Bobbio, en vue d'opérer sa jonction, dans la plaine de Plaisance, avec l'armée de Moreau, établie à Novi.

Souvarow, qui s'était établi à Turin, accourut à la rencontre de Macdonald, pendant qu'il faisait observer Moreau, devant Novi, par les Autrichiens de Bellegarde, et que Hohenzollern, à la tête d'un corps autrichien, s'avançait de Modène contre Macdonald. Celui-ci, avec sa seule avant-garde, battit Hohenzollern, le 15 juin, et continua, le 16, à la rencontre du corps autrichien Ott signalé vers Bobbio, le refoula, dans la journée du 17, au delà de la Trebbia, mais vit son avant-garde, composée de trois divisions sur six, refoulée par les troupes que Souvarow amenait de Turin.

Macdonald attirant à lui ses trois divisions du gros, s'apprêtait à renouveler la lutte, le 19, lorsqu'il fut prévenu, le 18, par Souvarow, lequel lança contre lui des forces très supé-

rieures, sans pouvoir toutefois forcer le passage de la Trebbia.

Le 19 juin, Macdonald reprit l'offensive, et plusieurs de ses divisions ayant franchi la rivière, remportèrent, tout d'abord, quelques succès, mais, écrasées par le nombre, elles durent repasser la Trebbia qu'elles défendirent jusqu'à la nuit avec une fermeté inébranlable.

Macdonald crut alors devoir se joindre à Moreau, par le revers méridional de l'Apennin, et, le 20, de très bonne heure, il entama la retraite vers le Sud-Est.

Cette bataille de trois jours avait coûté à chacun des deux adversaires une douzaine de mille hommes.

Moreau déboucha de Novi, le 18 seulement, battit le corps d'observation des Autrichiens commandés par Bellegarde, mais, après la défaite de Macdonald, il ne crut pas devoir s'exposer à un désastre en attaquant l'armée de Souvarow beaucoup plus forte que la sienne, et de plus, victorieuse. Il se borna donc à recueillir, vers Gênes, les débris de l'armée de Naples.

Telle fut la bataille de la Trebbia, qui fut une défaite française, par défaut d'unité dans le commandement.

A la suite de cette bataille, Souvarow désormais libre de ses mouvements, eut sans doute conduit son armée en Suisse, si le Conseil aulique ne lui avait imposé de ne rien entreprendre de ce côté avant d'avoir fait tomber toutes les places fortes italiennes occupées par les Français.

Le temps de répit qui en résulta pour la France allait permettre à Masséna de remporter, vers la fin de septembre, la victoire libératrice de Zurich.

Le Conseil aulique, dont les décisions furent presque toujours avantageuses aux ennemis de l'empire, ordonna en effet au prince Charles, dans le courant de juin, de faire passer en Italie des renforts très importants, le corps de Bellegarde d'abord, ensuite celui de Hotze.

Le premier fit le siège d'Alexandrie, le second celui de

Mantoue, et ces deux places capitulèrent, l'une le 22 juillet, l'autre le 30 du même mois.

A la suite des nombreux revers essuyés par nos armées, le Directoire était devenu si impopulaire qu'il avait dû céder la place, le 18 juin, à un autre Directoire, lequel s'empressa, par esprit de contradiction, d'accorder de hautes situations aux généraux Bernadotte, Joubert et Championnet, tous les trois disgraciés sous le précédent Directoire.

Bernadotte reçut le portefeuille de la guerre, Joubert fut nommé au commandement de l'armée d'Italie et Championnet désigné pour commander en chef une nouvelle armée à former sur les Alpes.

Moreau, avec les 40,000 hommes des armées d'Italie et de Naples échappés à la défaite de la Trebbia et ralliés par lui au sud de l'Apennin, avait pris position aux environs de Lodi, mais se trouvait condamné à l'inaction, le nouveau Directoire lui ayant prescrit de ne rien faire avant l'arrivée de Joubert. Cette situation fâcheuse se prolongea pendant tout le mois de juillet et la première quinzaine d'août, alors que Joubert, investi, le 20 juin, du commandement en chef, aurait dû prendre ses fonctions au commencement de juillet. Ce long retard fut la principale cause du désastre de Novi, où Joubert trouva la mort des braves, le 15 août 1799.

CHAPITRE XI

22 JUILLET—30 AOUT 1799

Le général Ney à l'armée du Danube, depuis le 22 juillet jusqu'au 21 août. — Quelques traits de mœurs militaires. — Combat de Dettingen. — Ordre au général Ney de se rendre à l'armée du Rhin. — Arrivée de Michel Ney à l'armée du Rhin. — Composition de cette armée. — Au quartier général du commandant en chef Léopold Müller — Opération imposée par le Directoire. — Commandement dérisoire attribué au général Ney, lequel s'empare néanmoins de la ville d'Heilbronn. — Mouvement de retraite ordonné à Michel Ney, et mécontentement de celui-ci.

Revenons maintenant à l'armée du Danube pour montrer le rôle qu'y a joué le général Ney, depuis son retour à Bâle (22 juillet) jusqu'à son départ pour la nouvelle armée du Rhin (21 août 1799) en voie de formation sur la rive gauche du fleuve.

Dès son arrivée le 24 juillet à Nieder-Frick, quartier général de la 6e division, le général Ney s'empressa de visiter ses troupes établies en cordon sur la rive gauche du Rhin depuis l'embouchure de l'Aar jusqu'à Rheinfelden inclus.

La brigade de droite, composée de la 1re demi-brigade d'infanterie légère, de la 2e demi-brigade auxiliaire helvétique, du 8e chasseurs à cheval et du 17e dragons, était commandée par le général Goullus.

La brigade de gauche, sous les ordres de l'adjudant général Barbier, comprenait la 103e demi-brigade de ligne et le 1er régiment de chasseurs.

Quelques compagnies d'artillerie légère et une compagnie du génie complétaient l'effectif de la 6e division.

Les commandants des brigades résidaient, celui de droite à Lauffenburg, celui de gauche à Rheinfelden.

La ligne était gardée par quelques bataillons installés en des camps reliés entre eux par des postes mixtes et de nombreuses patrouilles de cavalerie.

Les troupes non employées à ce service formaient, dans chaque brigade, une réserve prête à marcher au secours de la partie de la ligne qui serait attaquée.

Le premier soin du général Ney, en prenant possession de son nouveau commandement, fut de visiter ses troupes et de leur assurer le nécessaire, comme vivres, bois, paille.....

Bien qu'en état de guerre, Français et Autrichiens, sur cette partie du théâtre d'opérations, avaient renoncé aux escarmouches et vivaient sur le pied d'une trêve conclue tacitement pour un temps indéterminé.

Aucune action de guerre un peu sérieuse ne vint donc troubler la quiétude des troupes de la 6e division, mais non leur repos, car elles fournissaient un service de sûreté des plus pénibles.

Le 16 août, le général Ney reçut l'ordre de remettre le commandement de la 6e division au général Goullus, chef de la brigade de droite, et d'aller prendre à Brugg le commandement de la 5e division, laquelle faisait partie du centre de l'armée.

Cette mutation était inspirée à Masséna par le désir de voir à la tête d'une de ses divisions de bataille un chef actif et entreprenant, au moment où tout présageait une attaque sérieuse de la part des Autrichiens sur l'Aar inférieure.

Avant de retracer la participation du général Ney au combat sur l'Aar, qui détermina les Autrichiens à reprendre leur attitude passive sur la rive droite du Rhin et devant la ligne de l'Albis, il nous faut montrer, par quelques extraits documentaires, quelle était la nature des relations entre les ennemis bordant le Rhin en amont de Bâle et quels incidents se

produisirent dans la 6e division durant la période comprise entre le 23 juillet et le 16 août 1799.

Le 3 août, le citoyen Lejeune, chef du 2e bataillon de la 1re demi-brigade, écrivit du camp de Bernau, à l'embouchure de l'Aar, au général de brigade Goullus :

« Un officier de hussards ennemi vient de venir vis-à-vis de « mon poste no 7 avec un trompette. J'ai aussitôt envoyé un « officier voir ce qu'il voulait : c'était pour nous prévenir de « la part du général commandant la ligne, que demain on « célébrait une fête pour la prise d'Alexandrie et de Mantoue. « Je l'ai fait remercier de son intention et il est aussitôt « retourné sur l'autre bord. »

En transmettant ce rapport, le général Goullus ajoutait, à l'adresse du général Ney :

« Je vous en donne connaissance afin que vous ne conceviez « aucune inquiétude sur les salves d'artillerie qui seront tirées « demain par nos ennemis. »

Par mesure de réciprocité, le général Oudinot, chef d'état-major de Masséna, écrivit le 8 août au général Ney :

« D'après les intentions du général en chef veuillez bien, « citoyen général, faire prévenir le commandant ennemi qui « se trouve devant votre front, que vous ferez tirer le canon, « les 9 et 10 de ce mois, à l'occasion de la fête nationale du « 10 août. »

Le général Ney, dont l'activité s'étendait à tout ce qui intéressait ses troupes, les habitants du pays et aussi l'honneur de l'armée, s'aperçut, dans les premiers jours d'août, que le service du génie et celui de l'artillerie procédaient, dans le Frickthal (région de la rive gauche du Rhin entre l'Aar et Bâle) à des coupes de bois donnant lieu à des trafics inavouables. Il donna l'ordre formel de cesser totalement ces

dépredations, et en rendit compte, le 13 août, au général Oudinot, chef de l'état-major, ainsi qu'au général Ferino, commandant de l'aile gauche.

En même temps, le général Ney fit des démarches couronnées de succès pour que l'ordonnateur en chef apportât des ménagements aux réquisitions de bétail, de fourrages et d'avoine dont il frappait les communes du Frickthal.

La brigade de droite de la 6e division avait dans sa composition la 2e demi-brigade helvétique.

Cette troupe laissait beaucoup à désirer sous le rapport de l'esprit militaire, et son attachement à la République était plutôt négatif, on va en juger :

Dans un rapport du général Goullus, expédié de Lauffenburg, le 6 août, au général Ney, on peut lire :

« Il est arrivé hier de Lucerne le citoyen Godelin, adjudant-
« major de la 2e helvétique, qui a publié dans le camp (de
« Lauffenburg), avec un air de satisfaction, que nous avions
« perdu dans le Valais une demi-brigade entière, et que
« bientôt le pays de Vaud serait envahi et brûlé. »

Le chef de la brigade de droite exposait ensuite les conséquences fâcheuses de cette fausse nouvelle et annonçait l'envoi du coupable au quartier général de la division pour qu'il fût statué sur son sort.

La même lettre contenait le récit suivant :

« Les Autrichiens sont venus enlever à minuit le poste le
« plus près du flanc gauche de Lauffenburg. Un seul des
« soldats de garde s'est échappé. Jugez de la fermeté de ces
« nouveaux républicains (les Suisses) qui se laissent conduire
« comme des moutons dans une petite nacelle sans opposer
« la moindre résistance, sans proférer une seule parole.....

« Cette nuit était, comme vous le voyez, une nuit aux
« aventures. Comme elles n'ont pas le sel nécessaire pour me

« divertir ; comme je ne veux point prêter à rire à mes « ennemis, j'ai cru qu'il était prudent d'envoyer au camp « de *Bernau* un bataillon de la 2e helvétique et d'en tirer « pour son remplacement trois compagnies de la 1re légère, « qui se rendront au camp de Lauffenburg pour faire le « service conjointement avec nos auxiliaires. »

Le général Goullus avait, comme on le voit, un style en rapport avec l'esprit de l'époque et qui paraît bizarre aux hommes du temps présent.

Écrivant, le 12 août, au général Ney pour lui rendre compte d'une punition de quinze jours de prison infligée, par le chef de bataillon Lejeune, à l'un de ses capitaines pour refus d'obéissance, il disait :

« N'ayant ici aucun endroit qui joigne l'austérité de la « discipline à la décence du caractère d'un officier qui a « commis une faute militaire, je lui ordonne de se rendre « à Rheinfelden, où il sera mis en prison sous la surveil- « lance du chef de bataillon Allard qui y commande. »

Le 13 août, le général Ney fut informé, par une lettre du chef de l'état-major général Oudinot, que les quatre premières divisions exécuteraient, le lendemain, un mouvement de nature à provoquer une action. Cette prévision ne devait se réaliser que le 17 août.

Le 15, ordre fut expédié au général Ney de prendre immédiatement le commandement de la 5e division que commandait, par intérim, le général Heudelet.

C'est seulement le 16 août, dans la soirée, que la lettre de service l'affectant à la 5e division parvint au général Ney, lequel ne put se rendre le lendemain à Brugg, comme il en avait l'intention, parce que, dans la nuit du 16 au 17, lui parvint le rapport suivant du général Goullus, daté de Lauffenburg :

« Le canon ronfle beaucoup sur la droite.

« Il est deux heures du matin. Je monte à cheval. Je me « rends à Bernau (à l'embouchure de l'Aar) et j'ordonne à « mon camp de Lauffenburg de prendre les armes. Je vous « instruirai si c'est l'ennemi qui tente un passage ou si ce sont « nos troupes qui passent l'Aar. »

Comment devait agir le général Ney en pareille occurrence? Courir au plus pressé; c'est ce qu'il fit en se portant au camp de Bernau près de l'embouchure de l'Aar, où il reçut de l'adjudant général Defrance, chef d'état-major de la 5e division, le rapport suivant, daté de Brugg :

« D'après ce que me marque le général Heudelet, mon « général, l'ennemi vient d'établir deux ponts au petit Dettin- « gen. Je vous informe en grande diligence qu'il est on ne « peut plus important de réunir tous les moyens que vous « avez de disponibles pour l'empêcher d'effectuer ses desseins « de puissante diversion sur ce point, où il cherche à débou- « cher.

« Les forces du général Heudelet (commandant la 5e divi- « sion par intérim) pour s'opposer à l'ennemi consistent en « neuf compagnies de grenadiers, quatre escadrons de chas- « seurs à cheval, une compagnie d'artillerie légère, un batail- « lon de la 102e demi-brigade, quelques restes des bataillons « d'élite helvétiques.

« J'ai pris sur moi de faire venir de Baden une demi-batterie « d'artillerie légère, un bataillon de la 46e demi-brigade, la « réserve de la division ayant marché, en entier, à la gauche.

« Nous attendons avec la plus vive impatience l'arrivée du « 17e régiment de dragons et du 3e bataillon de la 102e demi- « brigade qui viennent de Frick.

« Veuillez, mon général, prendre les mesures que vous « jugerez les plus promptes et les plus efficaces pour aider le « général Heudelet qui, dans ce moment, se trouve à Bölstein,

« Salut fraternel. »

Le général Ney amena du camp de Bernau sur Dettingen les fractions d'infanterie et de cavalerie disponibles et, de concert avec les troupes aux ordres du général Heudelet, il parvint, non seulement à empêcher les Autrichiens de franchir l'Aar inférieure, mais encore à rompre leurs ponts de bateaux.

En cette circonstance, les fantassins suisses appartenant aux 5e et 6e divisions se conduisirent très bravement et méritèrent, une fois de plus, leur vieille réputation de tireurs émérites.

La tentative de passage des Autrichiens près de Dettingen était comme une riposte indirecte aux démonstrations effectuées, par ordre de Masséna, sur Zurich dans le but d'immobiliser les troupes du prince Charles en position sur la Limmat et l'Aar inférieure, pendant que le général Lecourbe, avec une trentaine de mille hommes, attaquait à fond les Autrichiens du Saint-Gothard et les refoulait sur le versant italien, interdisant ainsi l'accès de la Suisse à Souvarow s'il tentait d'opérer sa jonction avec le prince Charles.

Du côté de Dettingen, où le général Ney avait fait échouer les tentatives de passage des Autrichiens, le combat s'éteignit vers la fin de la journée et, d'un commun accord, les adversaires en présence renoncèrent à tout nouvel acte d'hostilité.

C'est ce qu'indique fort clairement la lettre, qu'on va lire, du général Ney à Masséna, expédiée de Bölstein, le 18 août à 3 heures du matin :

« J'ai adressé hier au général Oudinot mon rapport sur
« l'action qui a eu lieu sur le front de la (5e) division, en le
« priant de vous le faire passer.

« J'avais l'intention de faire brûler hier soir les matériaux
« que l'ennemi a lancés à l'eau vis-à-vis Klein-Dettingen pour
« l'établissement de son pont sur l'Aar, mais il ne m'a pas
« laissé cette peine-là, car vers 6 h. 30 du soir, il a commencé
« à le replier en priant nos volontaires de ne plus faire feu et
« que *les choses* resteraient dorénavant comme par le passé. »

Le lendemain 19 août, Michel Ney rendit compte au commandant en chef qu'il venait de recevoir directement du Ministre l'ordre de se rendre à l'armée du Rhin.

Sa lettre se terminait ainsi :

« Agréez, mon général, l'expression du regret que j'ai de « ne pouvoir rester plus longtemps sous vos ordres et comptez « que dans tous les temps je serai prêt à vous témoigner la « haute estime et l'attachement que je vous ai voués. »

Le même jour, arriva la réponse de Masséna. Elle est trop élogieuse pour qu'on ne la transcrive ici :

« J'avais connaissance, mon cher général, de l'ordre qui « vous est donné de vous rendre à l'armée du Rhin ; mais je « désire que vous différiez votre départ de quelques jours. Je « vous y invite même avec instance. Vous êtes nécessaire, « indispensable à votre division, et je vous la verrai quitter « avec le plus vif regret avant l'arrivée du général qui doit « vous remplacer. Dans tous les cas, soyez persuadé que ce « n'est qu'avec peine que je vous vois enlever à une armée aux « succès de laquelle vous avez puissamment concouru. »

Le général Ney écrivit, aussitôt, à Masséna qu'il ne partirait pas avant le 22 août, dans l'espoir de coopérer à une nouvelle opération qui lui permettrait de se rendre utile à la chose publique et de contribuer à la gloire déjà si grande du général en chef.

Enfin, à la demande que lui fit le général Ney d'emmener avec lui à l'armée du Rhin, l'adjudant général Ruffin, Masséna répondit, le 20 août, par une lettre autographe (1) dont voici la copie :

« Je consens avec bien de la peine, mon cher général, à la

(1) Lettre reproduite dans ce volume.

20. Août 1799

Liberté



Egalité

ARMÉE du Danube

20 aout 99

Au Quartier-général de Leutzbourg *le* 3 fructidor *l'an* 7 *de la République française, une et indivisible.*

MASSENA, GÉNÉRAL EN CHEF;

Au général de Division Ney.

Je Consens avec bien de la peine, Mon Cher général, à la demande que vous me faites d'emmener avec vous l'adjudt. gal Ruffin; C'est un sacrifice que je ne ferais pas pour un autre, mais je ne puis rien vous refuser; vous pouvez en Conséquence adresser votre demande au Ministre, et l'emmener.

Salut et amitié.

Massena

p.182.

« demande que vous me faites d'emmener avec vous l'adju-
« dant général Ruffin ; c'est un sacrifice que je ne ferais pas
« pour un autre, mais je ne puis rien vous refuser ; vous pou-
« vez en conséquence adresser votre demande au ministre et
« l'emmener. »

« Salut et amitié. »

On se rend compte, par la correspondance, que l'on vient de reproduire, entre Masséna et Michel Ney, de la nature des sentiments qu'avaient, l'un pour l'autre, ces deux hommes de guerre déjà illustres et qui devaient, tous les deux, enrichir les fastes militaires de la France d'une longue série d'actions héroïques.

Mais, si le général Ney imposait à ses chefs une profonde estime et savait mériter leur affection vraie, il n'était pas moins apprécié et aimé de ses subordonnés, comme on va en juger par les derniers mots de la lettre que l'adjudant général Barbier commandant la brigade de gauche de la 6e division, écrivit, le 17 août, à son chef, en apprenant qu'il allait se rendre à Brugg pour y prendre le commandement de la 5e division.

« Je regrette, mon cher général, de ne plus me trouver
« sous vos ordres. Je vous prie de me conserver une petite
« place dans votre amitié et de me continuer vos bontés.
« Agréez, mon brave général, l'assurance de mon dévoue-
« ment le plus respectueux, de mon inviolable attachement
« et de ma plus vive reconnaissance. »

A lire les documents originaux se rapportant aux armées du Directoire où Michel Ney a servi, on se convainc de la haute valeur morale des généraux, chefs de brigade et adjudants généraux de l'époque.

C'est que la guerre, lorsqu'elle dure longtemps, épure les milieux, trempe les caractères et, à l'inverse du temps de paix, donne au vrai mérite la place qui lui revient.

Carte n° 5. Le général Ney, à son arrivée, le 25 août 1799, au quartier général de la nouvelle armée du Rhin, établi à Mannheim, apprit que le commandant en chef qu'il croyait être le général Moreau était le général Léonard Müller, homme borné, foncièrement incapable, et qui devait uniquement sa haute situation au dévouement qu'il manifestait bruyamment pour les institutions républicaines.

Dans les périodes troubles, on voit trop souvent des hommes cyniques, ou simplement faibles, obtenir les faveurs les plus hautes à l'aide de mots sonores, mais ces gens-là s'effondrent dès qu'il leur faut passer de la parole aux actes.

Tous les grands emplois étaient distribués quand Michel Ney se présenta. Il fut donc obligé d'attendre quelques jours à Mannheim, avant que le général Müller eût trouvé le moyen d'utiliser ses précieuses qualités.

L'armée du Rhin se composait de trois divisions d'infanterie et d'une réserve divisionnaire de cavalerie.

La division de droite, commandée par le général Leval, assurait l'investissement de Philippsburg, place forte palatine que le général Ney connaissait bien pour l'avoir tâtée, au commencement de l'année, lorsqu'il servait sous Bernadotte à l'armée d'observation du Rhin.

La division du centre, aux ordres du général Colaud, l'ancien chef de Michel Ney à l'armée de Sambre-et-Meuse, était établie sur l'Elsenz, affluent de gauche du Neckar, et avait sa droite à Sinsheim.

La division de gauche, ayant pour chef le général Delaroche, continuait, sur l'Elsenz, la ligne jusqu'à Neckargemünd.

La division de cavalerie était à Wiesloch, sur la Leim, petit affluent de droite du Rhin; elle était commandée par le général d'Hautpoul.

Le quartier général de l'armée s'étant transporté, le 26 août, à Schwetzingen, entre Heidelberg et le Rhin, le général Ney

27 Août 1799

ARMÉE DU RHIN.

27 août 99

Liberté  Egalité

Au Quartier-général à Schwetzingen *le* 10 fructidor
l'an 7 *de la République française, une et indivisible.*

Léonard Müller, Général en chef;

Au Général Divisionnaire Ney

Je vous prie mon cher Général de vous rendre de suite au quartier général –

Vous n'êtes pas monté ; mais le gl. Delaborde vous en prêtera ou le Gal Collot, ou autre, et j'y joindrai un troisième.

Votre présence me devient indispensable, et je vous attends ici, et ne partirai que vous ne soyez arrivé.

Salut et amitié

Léonard Muller

p. 185.

y fut appelé, par *lettre autographe* (1) de Léonard Müller, en date du 27 août et ainsi rédigée :

« Je vous prie, mon cher général, de vous rendre de suite « au quartier général.

« Vous n'êtes pas monté ; mais le général Delaborde vous « en prêtera un (*sic*), le général Collot (*sic*), un autre, et j'y « joindrai un troisième. Votre personne me devient indis- « pensable, et je vous attends ici et ne partirai que vous ne « soyez arrivé. »

Le général Léonard Müller allait donc entreprendre une opération ; laquelle ?

Les Autrichiens avaient alors peu de troupes dans la vaste région comprise entre le haut Danube, le Main inférieur et le Rhin moyen, et encore, ces troupes se composaient-elles, presque exclusivement, de cavalerie.

A la mi-août, le général Korsakow, à la tête des 30,000 hommes qu'il amenait de Russie, était sur le point d'atteindre Schaffhouse et d'opérer sa jonction avec le prince Charles lorsque le Directoire envoya des instructions au général Müller pour que son armée fît sur le Neckar d'actives démonstrations dans le but d'attirer sur elle, non seulement l'attention de l'archiduc Charles, mais l'envoi de forces autrichiennes considérables détachées de celles qui faisaient face à l'armée du Danube.

La manœuvre était judicieuse et son exécution réclamait un certain art.

Quoi qu'il en fût, Léonard Müller ne donna au général de division Ney qu'un commandement dérisoire, et cependant, l'action du chef sur ses troupes est telle qu'avec 2 bataillons de la 29e demi-brigade de ligne, 2 escadrons du 3e hussards et 3 pièces d'artillerie, à lui confiés, Michel Ney allait obtenir

(1) Autographe reproduit dans de ce volume.

des résultats très supérieurs à ceux des divisions Colaud et Laborde.

Les troupes attribuées au général Ney provenaient de la division Laborde ; elles se rassemblèrent, le 28 août, à 2 heures du matin, près de Steinfurt, et c'est là que leur nouveau chef en prit le commandement.

La nouvelle armée du Rhin était faible en tout et pour tout. Misérable au delà de toute expression, elle n'avait d'autre moyen de subvenir à ses pressants besoins que d'envahir la région du Neckar pour y puiser argent, vivres, chaussures et vêtements.

C'est au général Ney que Léonard Müller confia le soin d'approvisionner l'armée en attendant qu'elle marchât en avant.

Sans perdre une heure, notre héros mit en mouvement, le 28 au matin, les 2 bataillons, les 2 escadrons et la demi-compagnie d'artillerie placés sous ses ordres, avec le dessein de s'emparer de Heilbronn, ville riche située sur la rive droite du Neckar.

En réalité, le détachement Michel Ney était l'avant-garde de l'armée. Or, pendant tout le temps que dura son commandement en chef, le général Müller lui refusa ce titre, plutôt par nonchalance que par mauvaise volonté.

Dès le 29 août, le lendemain de son départ de Steinfurt, le général Ney se rendit maître de Heilbronn, à la suite d'un combat qu'il rapporta en ces termes :

« Il était une heure de cet après-midi lorsque je me suis « emparé de Heilbronn, mais non sans infiniment de peine, « l'ennemi ayant une cavalerie nombreuse à m'opposer dans « les vastes plaines en avant (à l'est) d'ici, et je n'avais que « 200 hussards.

« Il fallait agir avec circonspection. Mes deux bataillons de « la 29e, forts de 1,400 hommes, se sont conduits divinement.

« Les trois pièces d'artillerie légère m'ont également rendu de « grands services par la vélocité de leurs manœuvres.

« L'ennemi était dépourvu de canons et n'avait que 400 « hommes d'infanterie. Sa cavalerie, évaluée à 1,500 hommes, « composée en partie de Jeckler-hussards, de carabiniers « d'Albert et de dragons, a fait une perte assez sensible en « tués et blessés. Je n'ai eu que deux hommes de blessés.

« Je fais partir, à l'instant, deux reconnaissances d'infan- « terie, précédées de hussards, pour s'emparer de Wimpfen « (20 kilomètres aval de Heilbronn) et de Lauffen (15 kilomè- « tres amont de Heilbronn).

« Je pense, mon cher général, que trois compagnies suffi- « ront pour la garde de Heidelberg et de Neckargemünd et « que les six autres du 3e bataillon (1) de la 29e me devien- « draient très utiles pour mes entreprises ultérieures.

« L'ennemi est en général faible sur la rive droite du Nec- « kar. Un coup hardi et bien combiné réussirait selon moi, le « dirigeant sur Ulm, pour détruire les magasins autrichiens « et forcer le prince Charles (2) à une diversion malgré lui. « Un corps de 12,000 hommes dont je pourrais flanquer la « gauche remplirait le but. »

Le même jour dans la soirée, Michel Ney écrivit au général en chef pour lui demander un renfort de cavalerie et rendre compte de l'occupation de Wimpfen, comme aussi, de l'échec subi par la reconnaissance dirigée sur Lauffen, échec réparé le lendemain par la prise de cette ville.

Le général Müller accorda au général Ney le 6e chasseurs, par lettre du 30 août l'informant que ce régiment partirait de Mannheim, le 1er septembre, pour rejoindre sur Heilbronn.

(1) Le bataillon se composait alors de neuf compagnies, dont une de grenadiers. Le 3e bataillon de la 29e demi-brigade n'avait pas quitté sa division (général Delaroche), tandis que les deux premiers étaient passés sous les ordres du général Ney.

(2) Le prince Charles se trouvait alors à Zurich.

Mais, à peine les divisions Colaud et Laborde avaient-elles fait, le 2, une petite marche les rapprochant du Neckar, que Léonard Müller les rappela en arrière en vertu d'un ordre expédié le 29 août.

Le lendemain, 30, ce général en chef d'occasion écrivit à Michel Ney deux lettres, dont une autographe, qui sont à reproduire au moins partiellement.

Dans la première il disait :

« Le général Laroche vous aura communiqué, ainsi que je « l'en avais prié, mes dispositions pour me concentrer sur « Philippsburg, en prenant la position de Sinsheim ; *c'est « l'intervention du gouvernement* (!)

« De votre côté, tenez toujours Heilbronn et Lauffen en « communiquant avec les généraux Colaud, à Sinsheim, à « Wiesloch, et La Roche, à Neckargemünd et Heidelberg. Le « général Leval continue le blocus de Philippsburg, et la « division de cavalerie est en arrière de Wiesloch sur la route « de Heidelberg.

« Vous avez sans doute frappé des contributions sur « Heilbronn.....

« Poussez des partis le plus loin que vous pourrez et « faites en sorte d'avoir connaissance des dispositions que « l'ennemi aura prises d'après mon mouvement (du Rhin « sur le Neckar), surtout si le prince Charles envoie des « renforts, et si, comme on le dit, il vient en personne et « se rassemble à Freudenstadt (70 kilomètres est de Stras- « bourg). »

La seconde lettre, autographe celle-là, contient ces trois phrases :

« Vous pouvez, mon cher général, tenir la ville de Heil- « bronn quitte pour cinquante mille livres.

« J'approuve tout ce que vous ferez, les intérêts de la « République ne pouvant être entre de meilleures mains.

« Je n'ai d'autres nouvelles de l'armée que celles que vous « me donnez (!). »

De Heilbronn, le général Ney fit partir, le 29 août, son aide de camp porteur de la somme de 100,000 livres, recueillie très péniblement, à remettre au général Müller.

Celui-ci retourna au général Ney sa lettre-bordereau après y avoir écrit :

« La commune de Heilbronn où les différents ordres et « maîtrises paieront encore une somme de 100,000 livres. »

De plus en plus alarmé par des rumeurs annonçant que de nombreux renforts envoyés de Suisse par le prince Charles se concentraient, à l'est de la forêt Noire, vers les sources du Neckar, le général Müller fit rétrograder le corps de Michel Ney sur Steinfurt, en abandonnant Heilbronn et Lauffen.

En arrière de la position de Steinfurt se trouvait celle de Sinsheim, occupée par une partie des troupes de la division Colaud.

Le 1er septembre, ces dernières abandonnèrent la ville de Sinsheim pour se retirer plus à l'Ouest. Cette reculade donna lieu, de la part du général Ney, à la lettre suivante au général en chef :

« Je ne conçois rien, mon cher général, à la retraite par-« tielle que la division Colaud vient d'effectuer. Il semble-« rait que l'ennemi le poursuit en colonne serrée ; tout le « pays est tellement satisfait de cette manœuvre, que l'ha-« bitant finira par m'expulser à coups de fourche si de « mon côté je n'emploie pas les mesures nécessaires à me « garder.

« Je croyais que cette division pouvait facilement occuper « Sinsheim sans se compromettre, quand elle n'y enverrait

« qu'un bataillon. Je pourrais alors donner suite à des « courses et à des reconnaissances dans l'intérieur du pays « et passer même quelquefois le Neckar; mais si mes der- « rières ne sont assurés d'aucune manière, je ne puis, sans « être considéré comme un extravagant, aller aussi légère- « ment compromettre ma troupe.... »

CHAPITRE XII

31 AOUT—23 SEPTEMBRE 1799

Le général en chef Müller cache son indigence militaire sous des fleurs de réthorique. — Michel Ney a un combat heureux près de Furseld. — Fausse retraite de Ney, suivie de la reprise de Heilbronn. — Michel Ney va occuper prudemment la position d'Eppingen et reçoit des renforts qu'il n'a pas demandés. — Nouvelle répartition imaginée par le général Müller. — Composition et emplacement de la division Ney. — Incohérence et anarchie. — Les Autrichiens reprennent Mannheim. — Initiative opportune du général Ney. — Le général en chef Müller met le désordre partout. — Michel Ney reçoit de nombreux renforts non demandés ; son activité intellectuelle. — Quelques incidents et boutades.

Au moment où, peu soucieux de reconnaître l'ennemi à coups de fusil et à coups de canon, Léonard Müller faisait entamer aux divisions sous ses ordres une retraite honteuse qui devait se poursuivre bien au delà du Rhin, le pauvre homme lançait une circulaire, en date du 31 août, dont nous allons reproduire ce passage typique :

« Anéantir les ennemis intérieurs, reprendre au dehors « l'attitude de la victoire, voilà, citoyen général, le but vers « lequel nous tendons. Pour l'atteindre, nous devons égale- « ment veiller sur les perfides et nombreux agents de l'Au- « triche et resserrer les liens de la discipline dont le relâche- « ment produit la destruction des armées.

« Que l'œil vigilant du patriotisme découvre les agents de « nos ennemis qui portent le soldat à la désertion ; que la jus- « tice nationale les atteigne et les frappe de mort... *Annoncez* « *au soldat qu'il sera payé une somme de* CENT FRANCS *à celui*

« *qui dénoncera un embaucheur qui sera convaincu de ce* « *crime...* »

Pour en revenir au général Ney, il demeura du 1er au 5 septembre à Steinfurt, d'où il exécuta avec ses troupes des reconnaissances dont l'une d'elles amena, le 3 septembre, une rencontre près de Furseld.

Ce combat, par les quelques prisonniers qu'y fit le général Ney, lui procura des renseignements positifs sur la composition et la force de l'ennemi, renforcé depuis peu sur cette partie, et présentant 12 escadrons (1,800 chevaux), 4 bataillons (3,000 hommes) et 8 pièces de canon en bordure du Neckar, depuis Lauffen jusqu'à Wimpfen.

Le 5 septembre, Michel Ney, simulant une retraite, ramena son détachement sur Hoffheim avec l'arrière-pensée de le reporter en avant, le lendemain, jusqu'à Wimpfen.

Il réoccupa en effet cette ville, le 6 septembre, sans coup férir, et le soir même, rédigea, pour marcher sur Heilbronn, un ordre de mouvement, le premier en date de ceux, en grand nombre, qui figurent dans ses registres de correspondance, et dont, pour cela, il est intéressant de reproduire la dernière partie relative à l'*ordre de marche*.

« 2 escadrons du 3e de hussards.
« 4 pièces d'artillerie légère avec leurs caissons seulement.
« 3 escadrons du 6e régiment de chasseurs à cheval.
« 2 compagnies de grenadiers.
« 1er et 2e bataillons de la 29e demi-brigade.
« Caissons de cartouches, caissons de réserve pour l'artil-
« lerie, voitures de vivres.
« 1 compagnie du 6e régiment de chasseurs à cheval.
« La colonne passera par..... »

Ce dispositif de marche est conforme aux idées actuelles, sauf que l'avant-garde, formée de 5 escadrons, sur 6, de toute

l'artillerie et de 2 compagnies de grenadiers ne se distingue pas du gros de la colonne.

Ici, l'arrière-garde est fournie par une compagnie du 4e escadron du 6e chasseurs, l'autre compagnie de cet escadron devant être laissée à la garde du bivouac de Wimpfen.

Le 7 septembre au matin, le général Ney réoccupa Heilbronn, à la suite d'un vif engagement, dont il rendit compte en ces termes :

« J'ai débouché ce matin (7 septembre), par Biberach.

« L'ennemi s'est défendu avec opiniâtreté; il avait du « canon, de l'infanterie et autant de cavalerie que moi. J'es- « time sa force égale à la mienne. Il s'est replié dans ce mo- « ment jusqu'à Lauffen, où je compte être rendu demain..... »

Le lendemain, 8 septembre, la colonne Ney s'emparait de Lauffen et son chef écrivait au général Müller :

« Je viens de m'emparer de Lauffen, mon cher général. « L'ennemi a défendu cette position, comme je l'avais prévu, « avec beaucoup d'opiniâtreté. Il est en pleine retraite sur « Stuttgard, *où je me garderai bien de le suivre*, parce que ses « forces augmentent d'un moment à l'autre, surtout en cava- « lerie, et que le moindre revers me donnerait infiniment de « peine pour effectuer ma retraite.

« Je prendrai demain la position d'Eppingen..... »

En la circonstance, le général Ney fit preuve de sagesse et montra, contrairement à l'opinion d'une foule de gens, que, chez lui, la prudence savait modérer, à l'occasion, les ardeurs d'un tempérament passionné pour l'action.

On a reproduit, ci-dessus, l'ordre de marche du corps Ney pour se porter en avant; voici celui du 9 septembre pour marcher en retraite de Lauffen à la position d'Eppingen.

Le convoi, précédé d'un peloton d'infanterie, escorté du 2e bataillon de la 27e demi-brigade et d'une compagnie de

chasseurs à cheval forme *une colonne distincte* qui prend les devants (départ à 4 heures du matin).

La colonne de combat, partant à 5 heures, présente le dispositif suivant :

1er bataillon de la 27e demi-brigade ;
2 compagnies de grenadiers ;
2 pièces d'artillerie légère ;
6e chasseurs à cheval ;
2 pièces d'artillerie légère ;
2 escadrons du 3e hussards.

On ne saurait aujourd'hui mieux faire, bien que l'étude des campagnes modernes ait fourni aux officiers de notre temps des matériaux de construction aussi riches que variés.

Mais l'apprentissage de la guerre par la guerre est le plus efficace comme le plus rapide, sous la réserve qu'il embrasse une période de plusieurs années. Cette condition ne se retrouvera plus dans les guerres de l'avenir, nécessairement de très courte durée.

Le corps de Ney, devenu l'arrière-garde de l'armée, passa, au camp près d'Eppingen, la journée du 9 et la matinée du 10 septembre, alla bivouaquer, ce soir-là, près de Hoffheim, et vint occuper Wiesloch, le 11 septembre.

Dans les périodes de crise, et surtout lorsque le haut commandement est manifestement inférieur à sa tâche, certains chefs en sous-ordre, renommés pour leur valeur, prennent une importance supérieure à leur grade et on n'hésite pas à leur envoyer renforts sur renforts avec l'espoir qu'ils sauveront la situation.

Ce fut le cas du général Ney voyant arriver sous ses ordres, dans la soirée du 12 septembre, le 3e escadron du 3e hussards, le 19e régiment de (grosse) cavalerie et le 1er bataillon de la 11e demi-brigade d'infanterie légère.

A ce moment, l'armée repassait le Rhin, en laissant, sur la

rive droite, la division Laborde, à Mannheim. Le général Müller, au lieu de laisser à Michel Ney le soin de couvrir le passage avec son arrière-garde, imagina de confier cette tâche, pour un jour seulement, au général d'Hautpoul.

De Wiesloch, le corps de Ney se porta, le 12, sur Heidelberg qu'il occupa ainsi que ses environs, et, le lendemain 13, de concert avec la division d'Hautpoul, il rétrograda jusque dans Mannheim.

Sur ces entrefaites, le général Müller avait établi une nouvelle répartition de ses forces destinées à border la rive gauche du Rhin depuis la basse Alsace jusqu'à Coblentz.

Le général Ney en fut informé, par lettre du 11 septembre datée de Mannheim et reçue le 12, à Heidelberg.

La division Ney dut se composer de la 16e demi-brigade de ligne, de 3 compagnies de grenadiers de la 8e, de 3 compagnies de carabiniers de la 11e légère, du 3e hussards (3 escadrons), du 6e chasseurs (3 escadrons), du 19e régiment de cavalerie, de la 2e compagnie du 8e régiment d'artillerie légère, d'une compagnie de sapeurs, et de 25 gendarmes.

Le général de brigade Lorcet fut mis, en outre, à la disposition de Michel Ney, lequel, dès le 13 septembre, organisa sa division en deux brigades et une réserve.

La brigade de droite, sous Lorcet, eut son centre à Spire, celle de gauche, sous le chef de brigade Laffont (commandant le 6e chasseurs), à Worms, et la réserve commandée par le chef du 19e régiment de cavalerie, à Frankenthal, quartier général de la division.

La brigade de droite fut composée des 1er et 2e bataillons de la 16e, des 3 escadrons du 3e hussards et de 2 pièces d'artillerie; la brigade de gauche, du 2e bataillon de la 16e, du 6e chasseurs (4 escadrons) et de 2 pièces d'artillerie; enfin la réserve, des 3 compagnies de carabiniers de la 11e légère, des 3 compagnies de grenadiers de la 8e de ligne, des 3 compa-

gnies de grenadiers de la 16ᵉ, du 17ᵉ régiment de cavalerie et de 2 pièces d'artillerie.

Le 14 septembre, le général Ney s'installait à Frankenthal, tandis que les troupes de sa division allaient border le Rhin, depuis Spire jusqu'à Worms et au delà.

Par suite de l'incapacité totale du commandant en chef, à laquelle le chef de l'état-major, général Baraguey d'Hilliers était loin de porter remède, tout marchait de travers à cette malheureuse armée du Rhin, et les relations de service, comme la correspondance officielle, portaient la marque d'un mécontentement profond, chez les sous-ordres, et d'une grande nervosité, de la part du haut commandement.

La division Colaud devait border le fleuve, de Strasbourg à Spire, et la division Leval, de Worms jusqu'à Coblentz, alors que la division Ney tiendrait le front Spire—Worms, et que la division La Roche demeurerait à Mannheim.

Ce dispositif en cordon ne valait rien. En particulier, la division La Roche était exposée à être enlevée, et le fut, en partie, malgré les observations présentées par son chef et corroborées par le général Ney, ainsi qu'on va pouvoir s'en rendre compte par les lettres échangées entre ces deux généraux de division, que nous allons reproduire.

Le 16 septembre le général La Roche écrivit de Mannheim au général Ney :

« Tout m'annonce, mon cher général, que je ne tarderai « pas à être attaqué. L'avant-garde autrichienne que j'ai « devant moi, commandée par le prince de Schwartzemberg, « a derrière elle des corps nombreux de cavalerie et d'infan- « terie qui ne peuvent être destinés qu'à une attaque de *Nec-* « *karau* et de Mannheim.

« Vous connaissez ces deux points. Vous savez que le pre- « mier a reçu de la nature de grands moyens de défense ; mais, « privé d'un pont de retraite, éloigné de celui de Mannheim

« et n'ayant que deux bataillons pour sa défense, il ne peut « résister à une attaque bien combinée faite avec des forces « très supérieures. Celui de Mannheim ne mérite plus l'hon- « neur d'être cité, et s'il était en mon pouvoir de l'abandonner « pour aller m'établir à Neckarau, je ne balancerais pas un « instant.

« Dans cet état de choses, mon cher général, que faut-il « faire ? Il faut faire une résistance glorieuse et chercher, « sauf à en avoir l'espoir, à rendre vains l'attaque et les des- « seins de l'ennemi.

« Je ferai tous mes efforts pour cela, mais ces efforts seront « bien plus heureux si vous mêlez vos forces aux miennes et « si vous venez m'aider de votre valeur et de votre expé- « rience. Je vous avertirai quand il en sera temps. »

Le général Ney répondit le jour même :

« Votre situation, mon cher général, n'est assurément pas « rassurante.... Je pense qu'il est instant d'établir notre pont « de communication dans l'anse de Neckarau et de ne garder « Mannheim ainsi que la rive (gauche) du Neckar qu'avec de « faibles postes. Ce moyen seul, selon mon opinion, sauvera « les troupes sous votre commandement et vous permettra « d'offrir une défense caractérisée. Les accès de Neckarau « sont difficiles, tandis que ceux de Mannheim sont extrême- « ment faciles. Tout ceci doit vous déterminer à transférer « votre pont à l'endroit où vos forces principales peuvent et « doivent agir en cas d'événement. »

Une lettre du général Ney, expédiée le lendemain 17 septembre, au général Müller accompagnait l'envoi de la copie du document qu'on vient de lire et qui corroborait si bien les prévisions en quelque sorte prophétiques du général La Roche.

En effet, le 18 septembre dans la matinée, les Autrichiens attaquèrent Mannheim et s'en emparèrent.

De très bonne heure, ce jour-là, le général La Roche écrivit un billet autographe à Michel Ney, portant ces mots qui respirent l'anxiété la plus vive :

« *Au général Ney.*

« J'avais le pressentiment que je serais attaqué ce matin « au point du jour. Je le suis très vivement. Je ne puis vous « dire ce que cela deviendra. Venez à mon secours et croyez « à mon amitié. »

La lettre qu'on va lire, du général Ney au commandant en chef, dit l'essentiel sur le désastre essuyé par la division La Roche.

« Ogersheim, le 18 septembre 1799
« (2e jour complémentaire de l'an VIII).

« *Le général Ney au général en chef Müller.*

« Le général Laroche vous aura sans doute fait connaître « la malheureuse affaire de ce matin. Mannheim est au pou- « voir de l'ennemi, et nous avons eu mille peines à détruire « une partie du pont. Je ne pense pas que l'ennemi soit dans « l'intention de passer le Rhin, mais il est certain qu'il pour- « rait le faire dans la circonstance actuelle. J'ai réuni, dès le « commencement de l'affaire, une partie de ma troupe, à « Ogersheim, et l'autre, à la gauche de Mundenheim, sous le « commandement du général Lorcet. J'ai perdu beaucoup « de monde de la 16e (demi-brigade) qui a donné vigoureu- « sement pour dégager le général Vandermassen fait prison- « nier avec ses grenadiers. Le général Lefol a éprouvé le « même sort. Laroche, que je verrai ce soir, prendra proba- « blement mon emplacement..... puisqu'il a singulièrement « souffert aujourd'hui.

« J'ai reçu deux contusions, la première à la jambe gauche, « d'un coup de boulet, et la seconde d'un coup de feu sur la

« poitrine. Cela ne m'empêchera pas de continuer à commander ma division. J'ai un cheval blessé. »

Le soir du combat de Mannheim, le général Müller avait perdu la tête et ne savait quels ordres donner pour pallier les conséquences de la faute qu'il avait commise en exposant la division La Roche à être enlevée, et ce, malgré les avertissements du général Ney.

Celui-ci prit de lui-même les dispositions que commandaient les circonstances, et en fit part au général La Roche par une lettre se terminant par ces mots :

« Tout cela regarde le général en chef, mais comme il est « un peu long dans ses décisions, le salut du soldat exige qu'on « lui en fasse l'observation. »

Et le général Ney écrivit sans tarder au général Müller, non pour lui demander ses instructions, mais pour lui rendre compte des dispositions arrêtées pour le lendemain.

D'après lui, il n'y avait pas à craindre que l'ennemi passât le Rhin devant Mannheim « des rapports particuliers affirmant « au contraire que son intention est bien de se diriger vers le « *bas Rhin* avec 25,000 hommes commandés en personne par « le prince Charles pour opérer un passage, soit à Ander- « nach, soit à Cologne. »

Les débris de la division La Roche prirent la droite de la division Ney, sur la rive gauche du Rhin, depuis la tête de pont de Mannheim jusqu'à Spire, pendant que la division Ney appuyait vers le Nord en s'étendant en aval de Worms.

Le 19 septembre, le général Müller prescrivit des dispositions fort différentes de celles que le général Ney avait adoptées.

Le général La Roche en écrivit à Michel Ney, disant :

« Vous devez avoir reçu, mon cher général, un ordre qui « contrarie les dispositions que nous avons faites.

« Je ne vous cache pas qu'il faut une forte dose de patrio-
« tisme et de dévouement pour servir de cette manière. »

Et, en post-scriptum :

« Sans doute que nous recevrons d'autres ordres dans la
« soirée qui changeront encore ce que nous allons faire, hélas !
« hélas ! »

A quoi le général Ney répondit, le même jour :

« Oui, mon cher général, il est douloureux de servir de
« cette manière. Les instructions sur l'emplacement des divi-
« sions respectives de l'armée sont combinées de façon à n'y
« rien entendre. »

Il était, en effet, bien étrange, le dispositif prescrit aux divisions Ney et La Roche.

La première devait se concentrer en face de Mannheim, et la seconde, occuper la ligne du Speyerbach, face au Nord, l'une devant se retirer éventuellement sur Kaiserslautern et la Moselle, l'autre sur Landau, où s'établissait le quartier général de l'armée.

Malgré qu'il eut fait très malencontreusement échec, le 19 septembre, à l'initiative du général Ney, le commandant en chef, admirateur malgré lui des qualités militaires qu'avait déployées son lieutenant depuis le commencement de la crise, et spécialement à la défense de Mannheim, mit en lui tout son espoir et, pour rendre sa tâche moins difficile, plaça sous ses ordres deux nouveaux régiments de cavalerie, le 2e hussards et le 1er chasseurs.

Toutefois, le moment approchait où le Directoire, mis au courant de l'incapacité flagrante du général en chef Léonard Müller, le rappellerait à Paris, lui désignerait comme successeur le général Lecourbe et chargerait le général Ney de

commander par intérim l'armée du Rhin en attendant que le titulaire prît possession de son commandement.

L'activité intellectuelle du général Ney, durant les jours sombres qui suivirent le désastre de Mannheim, ne fut pas moindre que son activité militaire.

Ayant écrit, le 18 septembre au soir, à son ami le général de brigade Lery, chef du génie de l'armée, en garnison à Mayence, pour lui raconter le combat de Mannheim et lui demander des nouvelles du bas Rhin, il en reçut, le 22, une réponse fort intéressante qui lui permit de rédiger, ce jour-là, à l'adresse du général Müller, un rapport très remarquable par la sûreté des conjectures qu'il contient sur les agissements probables de l'ennemi.

On va le reproduire en entier :

« L'ennemi n'a fait depuis hier d'autre démonstration sur « mon front que d'envoyer 5,000 hommes dans *Mannheim*, « tirés de son camp de *Seckenheim*.

« Je présume que le mauvais temps a causé ce mouvement. « Je viens de faire inonder une forte partie du pays depuis le « canal de *Franckenthal* jusqu'à *Friesenheim*, seul endroit « (région) où l'ennemi pouvait débarquer en descendant le « *Neckar;* il ne lui reste, par conséquent, que *Mannheim* pour « tenter cette opération et où il se gardera bien de débar- « quer ou détacher un pont avant d'avoir jeté quelques mil- « liers d'hommes sur la rive opposée. Je pense qu'il passera « en même temps le Rhin sur plusieurs points et que la prin- « cipale attaque sera dirigée vers le *bas Rhin*, tandis que « *Brisach*, *Seltz* et la tête de pont de *Mannheim* le seront « légèrement, afin de faire diversion et de couvrir ses vues « sur la Moselle et le Brabant. *Ehrenbreistein* pourrait bien « recevoir une sommation et *Dusseldorf* être pris, car cette « dernière place est dénuée de moyens de défense. Il est éton- « nant cependant que, depuis la prise de Mannheim, l'ennemi « soit resté dans l'inaction et retarde ainsi à réaliser ses con-

« jectures (projets). *Le général Masséna aurait-il obtenu des* « *succès éclatants?* Il en faudrait de bien grands pour arrêter « le prince Charles.

« Le temps débrouillera l'incertitude dans laquelle nous « sommes sur les mouvements positifs de l'ennemi. »

Ainsi, trois jours avant la célèbre bataille de Zurich, le général Ney pressentait l'éclatant succès de Masséna, en se basant sur l'attitude hésitante des Autrichiens venus, en grandes forces, de Suisse sous la conduite du prince Charles. C'est qu'en effet la perplexité de l'archiduc devait être grande, étant donné que Korsakow et Hotze remplaçaient, sur la Limmat, les nombreuses troupes autrichiennes dirigées des bords de cette rivière sur Mannheim et Francfort, alors que Masséna se renforçait de plus en plus dans la position de l'Albis.

Le général Ney reçut, pendant les quelques jours qui précédèrent sa prise de commandement de l'armée du Rhin, un certain nombre de lettres ou rapports offrant de l'intérêt, au point de vue de la psychologie du commandement à cette époque, et dont nous allons donner des extraits.

C'est d'abord le citoyen Potot, chef du 3e bataillon de la 16e demi-brigade, qui, ayant été blessé grièvement, ainsi que son adjudant-major, à l'affaire de Mannheim, est à la veille d'être privé de soins médicaux, par la faute du commandant en chef, et adjure le général Ney d'intervenir en sa faveur.

Voici sa lettre, datée de Worms, le 20 septembre :

« Mon Général.

« La manière dont j'ai servi ma patrie jusqu'à présent, la « déplorable situation dans laquelle je me trouve, mais, bien « plus encore, votre bon cœur me font attendre la seule « faveur que je sollicite pour récompense.

« Je suis, ainsi que mon adjudant-major — officier d'un « mérite trop peu connu — hors d'état d'être transporté, et « cependant, il ne va plus rester d'hôpital à Worms.

« Voudrait-on, mon général, nous abandonner, ainsi que « d'autres malheureux, à une mort certaine ? Je ne puis le « penser.

« Je vous prie d'obtenir du général en chef un ordre pour « faire rester ici le citoyen *Courville* officier de santé, jusqu'à « ce que nous soyons hors de danger..... Daignez, mon général, « me servir de père en cette circonstance. J'ose espérer, avec « tous les droits du malheur, que vous voudrez bien faire « valoir promptement ma demande. »

Combien touchante et significative cette lettre dans laquelle un brave chef de bataillon en danger de mort, à la suite d'une blessure de guerre, en est réduit à prier qu'on ne l'abandonne pas dans un hôpital que, dans son affolement, le général Léonard Müller a résolu de faire évacuer sans se préoccuper de savoir si tous les blessés qu'il contient sont transportables.

Le surlendemain du désastre de Mannheim, le général Ney écrivit au commandant en chef :

« En faisant ma tournée hier, mon cher général, sur le « bord du Rhin, j'ai remarqué qu'on avait laissé douze pièces « de position dans les ouvrages de la tête de pont de Mann-« heim, sur la rive gauche, sans être attelées. Je viens de « requérir le canton de *Mutterstatt* de fournir 70 chevaux « pour retirer les bouches à feu et les faire parquer en arrière « d'Oggersheim, en attendant que vous leur ayez donné une « destination. »

Cet oubli était impardonnable, car on pouvait s'attendre à voir d'un instant à l'autre les Autrichiens franchir le Rhin devant Mannheim et occuper sa tête de pont. Le général Lorcet, chef de la brigade de droite de la division Ney, un des

généraux qui furent l'honneur et la gloire de l'armée du Rhin en 1799, par leur activité, leur dévouement et leur intelligence, eut mission de requérir lesdits chevaux.

Voici quelle fut sa réponse, datée d'Oggersheim le 20 septembre :

« Le commissaire du directoire exécutif de Mutterstatt, « homme impudent, comme le sont la majeure partie de ces « individus, n'a pas daigné répondre à ma réquisition. Je « l'envoie prendre et le tiendrai au cachot, au pain et à l'eau, « jusqu'au moment où j'aurai les chevaux. Les citoyens actifs « du canton diront ce qu'ils voudront ; c'est de cette manière « qu'agit le général.

« Signé : LORCET. »

Cette journée du 20 septembre fut fertile en incidents.

Un certain Warion, commissaire des guerres auprès de la division La Roche, ayant été fait prisonnier le 18 septembre, dans Mannheim, les Autrichiens, sollicités par les habitants, eurent l'idée ingénieuse de considérer ce fonctionnaire comme un otage et de lui promettre la liberté s'il parvenait à faire rendre aux gens de Mannheim les voitures attelées qu'ils avaient dû fournir, sur réquisitions, aux divisions La Roche et Ney.

Le citoyen Warion écrivit aussitôt dans ce sens à ces généraux, ainsi qu'au commandant en chef.

Dans sa lettre on lit :

« Vous sentez, citoyen général, combien il serait désa- « gréable pour moi d'être retenu longtemps pour les réquisi- « tions qu'a pu faire le général Ney ou autres, ce qui m'expo- « serait à des dépenses énormes... »

Le général Baraguey d'Hilliers, au nom du commandant en chef, fit restituer les voitures requises, et cela fait, par lettre du 24 septembre, chargea le général Ney de réclamer aux Autrichiens le citoyen Warion.

Ce jour-là, le général Lorcet rendant compte au général Ney de divers objets, ajouta sur son rapport un post-scriptum ainsi conçu :

« J'ai bien besoin de deux chevaux de fourgon. S'il était « possible de les prendre parmi ceux qui sont abandonnés, « cela me ferait plaisir.

« Que l'on pende le citoyen Warion pour deux (chevaux) « de plus ou de moins, c'est, je crois, à peu près la même « chose, pourvu qu'il le soit, pour lui apprendre à écouter « aux portes et à passer le pont (de Mannheim) une autre « fois. »

La boutade montre en quel mépris les généraux tenaient, et pour cause, certains fonctionnaires employés aux armées.

CHAPITRE XIII

24 SEPTEMBRE – 6 OCTOBRE 1799

Le général Ney commandant en chef, par intérim, de l'armée du Rhin ; ses hésitations à accepter ce haut commandement ; sa lettre aux divisionnaires. — L'armée du Rhin est heureuse d'être commandée par Michel Ney. — Instructions du général Ney. — Réclamations de plusieurs généraux contre les dispositions prises à leur égard par le commandant en chef. — Composition et emplacements de l'armée du Rhin à la date du 24 septembre. — Instructions détaillées de Michel Ney. — Rapports et projets. — Le général Ney prescrit des démonstrations et prépare une diversion sur Francfort. — Michel Ney à Mayence et à Höchst. — Le combat heureux de Höchst mené par le général Lorcet. — Succès des démonstrations sur le Rhin.

Le 24 septembre, Léonard Müller, commandant en chef, écrivit au général Ney :

« Veuillez bien, mon cher général, vous rendre sans délai « près de moi (à Landau) ; j'ai à vous parler de la part du « gouvernement.

« *Je vous embrasse.* »

Ce billet respire la joie d'être débarrassé d'un trop lourd fardeau. Effectivement, à son arrivée le même jour au quartier général, Michel Ney apprit qu'il était désigné pour commander en chef l'armée du Rhin et reçut des mains du général Léonard Müller une lettre de service du Directoire lui conférant le commandement intérimaire de cette armée.

Trois jours plus tôt, le 21, il avait eu un entretien avec Léonard Müller sur la situation critique de l'armée, et c'est d'après son conseil que celui-ci avait fondu la division

La Roche dans la division Colaud et désigné ce dernier pour le commandement supérieur de Strasbourg et des défenses de Kehl.

Michel Ney ne voulait pas accepter les hautes fonctions de général en chef. Il se résigna pourtant et adressa au Directoire la noble lettre qu'on va lire.

« Landau, le 3 vendémiaire an VIII (24 septembre 1799).

« *Au Directoire exécutif.*

« Le général en chef Müller vient de me faire appeler près « de lui pour me remettre la commission de général en chef « provisoire de l'armée du Rhin.

« Avez-vous bien pesé, citoyens directeurs, l'insuffisance « de mes moyens militaires pour occuper un emploi aussi « important dans cette circonstance critique ?

« Je vous déclare, citoyens directeurs, que je n'accepte « cette place que pour une décade, et ce n'est que d'après « les plus vives sollicitations du général Müller que je me « suis déterminé à être, s'il le faut, victime pour le salut de « la chose publique. Mon dévouement à la République vous « est connu, citoyens directeurs, et je jure de consacrer mon « dernier soupir à sa conservation. »

Michel Ney a toujours été sincèrement dévoué aux institutions politiques de son pays, parce que, soldat dans l'âme, il ne se croyait pas en droit de les discuter, encore moins, de les combattre. Est-ce sa faute si la forme du gouvernement a changé cinq fois au cours des vingt-sept années de sa vie militaire

Non seulement le général Ney fit au Directoire les déclarations reproduites plus haut, mais il crut devoir informer les divisionnaires de l'armée du Rhin des conditions qu'il

mettait à sa prise de commandement, par une lettre-circulaire, en date du 24 septembre, dont voici la copie :

« Le Directoire exécutif vient de me forcer, mon cher « camarade, d'accepter provisoirement le commandement « en chef de l'armée, en remplacement du général Müller « rappelé à Paris. Vous connaissez l'insuffisance de mes « moyens militaires pour occuper un emploi de cette impor- « tance, surtout dans une circonstance aussi critique. Je serai « peut-être victime de mon dévouement, mais je ne puis me « soustraire à cette démarche. Je demande votre sollicitude « pour la conservation des troupes confiées à vos soins et « votre bienveillance particulière pour moi. Je dois vous « prévenir aussi, mon cher camarade, que j'ai déclaré formel- « lement au Directoire exécutif que je ne conserverai le com- « mandement de l'armée que pour une décade. »

L'armée du Rhin tout entière fut heureuse de voir Michel Ney succéder à Léonard Müller, car, autant le second avait éteint l'ardeur guerrière du soldat par une paresse et une incapacité sans bornes, autant le premier personnifiait, aux yeux de tous, l'énergie, l'activité, l'intelligence, en un mot, la force de vaincre.

Les généraux des divisions firent part de leurs espérances, verbalement, au nouveau commandant en chef, mais ceux qui commandaient des divisions territoriales ressortissant à l'armée du Rhin durent employer la forme épistolaire. On va donner quelques extraits des lettres de deux d'entre eux.

Du général Leval, commandant à Coblentz :

« Si dans ma vie j'ai éprouvé, mon cher et brave camarade, « une vive satisfaction, c'est en apprenant que vous êtes des- « tiné à prendre le commandement de notre armée. Elle est « faible, à la vérité, mais elle est composée de soldats dont « vous avez généralement l'estime. Vous connaissez assez ma « sincérité pour être assuré que je ne cherche point à vous

« déguiser mes sentiments. Vous êtes fait pour inspirer la « confiance..... »

Du général Gilot, commandant à Nancy :

« J'ai appris avec un vrai plaisir votre nomination au com-« mandement en chef de l'armée du Rhin.

« Le Directoire exécutif, en vous confiant ce poste, a calculé « vos moyens aux dangers, et votre modestie donnera encore « un nouveau prix à ce qu'il attend de vous..... »

Le jour même de sa prise de commandement, le 24 septembre, Michel Ney rédigea de nombreuses dispositions et instructions relatives à la composition et à la répartition de son armée établie en cordon sur le Rhin, depuis Brisach jusqu'en aval de Coblentz.

Ce dispositif, conforme aux procédés de guerre d'alors était, en outre, commandé par les circonstances du moment.

Les forteresses de Brisach, de Kehl et Strasbourg, de Landau, de Mayence, d'Ehrenbreitstein (près Coblentz) et de Luxembourg formèrent, avec leurs garnisons renforcées, des points d'appui entre lesquels dut s'exercer le long du Rhin une simple surveillance au moyen de la cavalerie légère opérant de concert avec des détachements d'infanterie.

Le général Ney composa la partie active de son armée, de la brigade d'avant-garde Lorcet, de la 1re division commandée par le général La Roche, de la 2e division, par le général de brigade Nansouty, et de la division de réserve, sous les ordres du général d'Hautpoul.

Les divisions, dites particulières, pour les distinguer des divisions actives, eurent leurs quartiers généraux à Colmar (général Freitag), Strasbourg (général Colaud), Landau (général Laborde), Mayence (général Dufour, puis général Marescot), Coblentz (général Leval), enfin Luxembourg (général Daurier).

Les divisions actives eurent à leur disposition les journées

du 25, du 26 et du 27 septembre pour se rendre aux emplacements qui leur furent attribués le 24 septembre.

Le général Ney divisa le quartier général de son armée en deux échelons. L'un, peu nombreux, s'établit à Haguenau, l'autre, comprenant le chef de l'état-major Baraguey d'Hilliers, le général de division chef de l'artillerie Lacombe Saint-Michel et tous les chefs des services d'armée, eut Strasbourg comme résidence.

Cette disposition, excellente dans une guerre de mouvements, présente de graves défauts si l'armée doit stationner longtemps en position défensive.

Le vrai chef d'état-major fut l'adjudant général Ruffin, l'homme de confiance et l'ami du nouveau général en chef. Le général de brigade Sorbier, très actif et qui avait la confiance du commandant en chef, vint, à Haguenau, comme chef de l'artillerie légère de l'armée.

Par ordre du 27 septembre, Michel Ney enleva au général La Roche le commandement de la 1re division active pour la donner au général de brigade Espagne.

Trois jours plus tôt, le commandement de la 2e division active avait été attribué par le général Ney au général de brigade Nansouty, appelé de l'intérieur et non encore arrivé à l'armée du Rhin.

Ces mutations, le général Ney les fit dans l'intérêt du service, sans se soucier des récriminations plus ou moins amères ou violentes qu'elles soulèveraient.

Il est tout de même intéressant de constater que le général en chef Ney ne voulut confier le commandement de ses trois divisions actives qu'à des officiers généraux issus, comme lui, de l'arme de la cavalerie.

Est-ce parce qu'anciens camarades, ou bien jugeait-il que, pour bien conduire des troupes où dominaient les troupes à cheval, il fallait posséder le sens cavalier?

A nos yeux, un général en chef n'encourt toute la responsa-

bilité de ses opérations militaires que s'il a pu choisir son haut personnel; c'est ce que fit le général Ney, sans demander la moindre autorisation au Directoire exécutif. La morale de la fable « Le meunier, son fils et l'âne » est de tous les temps et de tous les milieux, mais combien peu d'hommes en font à leur tête en dédaignant les louanges et les blâmes que provoquent leur conduite.

Le divisionnaire La Roche écrivit au général en chef Ney, le 29 septembre :

« Citoyen général, vous venez de me porter le coup le plus « terrible. Vous m'ôtez de *la ligne*, où j'étais placé avant « votre arrivée dans cette armée, pour me mettre dans une « division inactive, dans une division qui n'a été formée que « pour servir de retraite (anticipée) à un de nos vieux « camarades, au général de brigade Oswald.

« Mes actions et ma conduite n'ont jamais mérité l'opprobre « et le déshonneur que vous versez sur moi. »

Le lendemain, ce même général envoyait un aide de camp auprès du général Ney avec une lettre où on lit :

« Ma démarche auprès de vous a pour objet de vous deman- « der l'énoncé des motifs qui ont pu vous porter à m'enlever « à ma division, à une division active que vous m'aviez con- « servée dans votre nouveau travail de l'armée que vous avez « fait *éclore* le 3 de ce mois (24 septembre) pour me mettre « *sous la remise*, car c'est le nom que je dois donner au poste « que (auquel) vous m'avez affecté.

« Citoyen général, il existe chez les hommes de notre « métier une franchise qui doit les mettre dans le cas de dire « ce qu'ils pensent et de déclarer les actes qu'ils font, surtout « lorsque ces actes sont attentatoires à l'honneur et à la répu- « tation de leurs camarades.

« Certes, je ne puis imaginer qu'un officier général du « même grade que celui que j'ai, qui ne possède le comman-

« dement de l'armée que provisoirement et qui a déclaré ne « vouloir le conserver qu'une décade, puisse chercher à me « nuire aussi essentiellement sans des raisons majeures.

« Ce sont ces raisons, je le répète, que je demande à con- « naître..... »

« Salut et fraternité. »

Le général La Roche était un digne homme et un brave soldat. Sa fureur contre Michel Ney ne dura guère, car, dès le 1er octobre, il lui écrivait :

« Mon général, le général Delaborde (à Landau) m'ayant « rendu la conversation que vous avez eue avec lui à mon « sujet, je ne crois pas devoir persévérer dans mon méconten- « tement. Je reviens, au contraire, à mes premiers sentiments « envers vous et je vous prie de ne pas avoir égard aux deux « lettres que je vous ai écrites et que mon aide de camp est « chargé de vous remettre..... »

Ensuite ce fut le tour du général Baraguey d'Hilliers de s'élever contre sa mise au rancart. Il écrivit donc au général Ney :

« Les fonctions qui désormais sont mon partage, citoyen « général, ne conviennent ni à mon grade, ni à mes goûts, ni « à ma manière de servir. Je ne suis pas accoutumé à faire la « guerre ainsi, et à être dans une place (de guerre) lorsque le « général en chef et l'armée sont en campagne. En consé- « quence, sans me plaindre comme sans récriminer, mais « fort du droit que j'ai de ne point remplir des devoirs aux- « quels aucune loi ni aucun ordre du gouvernement ne m'as- « treignent, je vous prie de me remplacer dans l'emploi de « chef de l'état-major général de l'armée et de m'assigner une « autre destination. Je servirai partout ma patrie avec autant « de zèle que je l'ai fait jusqu'ici et peut-être avec plus de « succès.

« Salut et fraternité. »

Enfin, le général de division Lacombe Saint-Michel, commandant en chef l'artillerie de l'armée, protesta auprès du général Ney, par lettre du 7 octobre, contre la nomination du général de brigade Sorbier au commandement de l'artillerie légère de l'armée du Rhin.

De sa lettre assez longue nous extrayons le passage suivant :

« C'est moi, citoyen général, que le ministre de la guerre a « chargé du commandement en chef de l'artillerie à l'armée « du Rhin. Or, ce commandement comprend et l'artillerie à « pied et l'artillerie à cheval. C'est à l'armée active et non « dans une place (forte) que je dois commander. En donnant « au général Sorbier le commandement en chef de l'artillerie « légère, vous me l'ôtez à moi.

« Vous sentez, citoyen général, que je ne puis servir dans « une armée pour m'y voir humilier, et je le serais si l'on « détruisait à mon égard l'ordre de la hiérarchie militaire.

« Je ne suis pas connu de vous, mais *après avoir eu la con-« fiance de la France entière*, je ne me crois pas indigne de la « vôtre..... »

Le général Ney s'efforça de calmer la susceptibilité du commandant en chef de l'artillerie en lui écrivant de Landau, le 8 octobre :

« Vous interprétez d'une manière trop rigoureuse, mon « cher général, les dispositions de l'armée en date du 3 de ce « mois (24 septembre). Je ne prétends pas vous humilier en « donnant au général Sorbier le commandement de l'artillerie « légère..... Le peu de troupes disponibles, outre celles des « places fortes, qui sont réparties sur le Rhin exigent beau-« coup d'activité pour contenir l'ennemi, et le général Sorbier « m'accompagne partout..... »

On ne pouvait dire plus nettement qu'il fallait à la tête de l'artillerie légère un galopeur, que Sorbier l'était, mais pas son chef, Lacombe Saint-Michel.

A cette époque du gouvernement directorial, l'expression « Citoyen général » était tombée en désuétude, mais, comme on vient de le voir, elle renaissait lorsque les relations entre deux généraux devenaient plutôt fraîches.

D'après l'organisation prescrite par Michel Ney, le 24 septembre, l'avant-garde et les trois divisions actives de l'armée du Rhin eurent la composition et tinrent les emplacements indiqués ci-dessous :

Avant-garde (général Lorcet) : 1 bataillon, 2 régiments de cavalerie légère, 1 compagnie d'artillerie légère. Quartier général à Lauterbourg.

1re division (général La Roche, puis général Espagne) : 1 bataillon, 4 régiments de cavalerie et 2 compagnies d'artillerie légère, à Rheinzabern.

2e division (général Nansouty) : 1 bataillon, 2 régiments (moins 2 escadrons) de cavalerie légère, 2 régiments de (grosse) cavalerie et 1 compagnie d'artillerie légère, entre Landau et Mayence, à Lambsheim.

Division de réserve (général d'Hautpoul) : 2 bataillons, 3 régiments de (grosse) cavalerie et 2 compagnies d'artillerie légère, à Wissembourg.

Petit quartier général de l'armée, à Haguenau.

Grand quartier général de l'armée, à Strasbourg.

Le général Ney rédigea, encore le même jour, des instructions très détaillées, une par grande unité active, où les cantonnements des compagnies et des escadrons étaient déterminés, les places d'alarme fixées, les éventualités principales indiquées avec, pour chacune d'elles, les dispositions à prendre.

Le général en chef, on le voit, entrait dans les détails et donnait des ordres minutieux, au lieu de fixer le but en laissant à ses lieutenants le choix des moyens.

Cette méthode, vicieuse en elle-même, et dont l'incapacité première des sous-ordres avait déterminé l'emploi, fut con-

tinuée durant toutes les guerres de la Révolution et de l'Empire, en donnant, sous le rapport de l'unité d'action, des résultats brillants mais éphémères, parce qu'un général en chef, s'appela-t-il Napoléon, se fatigue et s'use à tout prévoir, à tout ordonner.

Un général en chef se décide à agir contre l'ennemi d'après ce qu'il en apprend et non en connaissance de ses actes que l'on ne saura que beaucoup plus tard.

A ce titre, il est intéressant de montrer, par l'étude du registre de correspondance, quels furent les mobiles des opérations, peu étendues, faute de moyens suffisants, mais très actives, que prescrivit ou dirigea le général Ney pendant les trente-deux jours de son commandement en chef de l'armée du Rhin en 1799.

A la date du 26 septembre, le général Ney expédia au général Masséna un exemplaire de la répartition de l'armée du Rhin qu'il avait faite l'avant-veille, en accompagnant cet envoi des renseignements qui suivent :

« Le prince Charles est actuellement à Durlach (à l'est et « près de Carlsruhe), et tous les rapports confirment que son « intention est de passer le Rhin à Seltz (en basse Alsace)..... « pour obliger votre aile gauche à faire un mouvement rétro- « grade. L'ennemi vient de former un corps d'observation « sous Mayence, près de Wiesbaden, et un second occupe « Mannheim. »

Ce jour-là (26 septembre), parvint à Landau la nouvelle que le général Brune, commandant en chef de l'armée de Hollande, avait complètement battu le corps de débarquement des Anglais, et le général Ney reçut communication d'un télégramme aérien, lancé, le matin même, par le ministre de la guerre, de Paris à Strasbourg, dont voici le texte :

« Aucunes troupes étrangères ne doivent passer le Rhin.
« Employez tous les moyens qui sont en votre pouvoir pour
« vous y opposer. »

La seconde phrase corrige un peu la sottise exprimée par la première. On ne commande pas à l'ennemi, car, s'il est le plus fort, tout lui est permis.

Le 27 septembre, Michel Ney écrivit au ministre :

« Des rapports qui me parviennent à l'instant m'assurent
« que l'ennemi remonte la rive droite du Rhin pour se porter
« vers l'Helvétie. Peut-être cette démarche est-elle nécessitée
« par l'attaque du général Masséna, qui a dû avoir lieu le 2 de
« ce mois (23 septembre 1799), d'après l'avis qui m'en a été
« donné. »

Le 28 septembre, nouveau rapport au ministre, confirmant les mouvements des Autrichiens vers la Suisse et disant que Masséna annonce télégraphiquement une grande victoire.

Deux jours après, arrive la lettre expédiée de Zurich, par Masséna, le 28 septembre, pour annoncer au commandant en chef de l'armée du Rhin, les succès de l'armée du Danube :

« Je vous écris à la hâte, mon cher général, pour vous faire
« part des succès de l'armée du Danube.

« Nous avons complètement battu les deux armées russe et
« autrichienne. Les Russes ont déjà passé la Thur ; on est à la
« poursuite des débris des corps autrichiens.

« Le général en chel Hotze a été tué sur le champ de
« bataille.

« Bagages, effets de campement, six drapeaux et plus de
« cent pièces d'artillerie sont en notre pouvoir.

« La perte des deux armées ennemies en tués, blessés ou
« prisonniers est de plus de 20,000 hommes ; trois généraux
« russes sont en notre pouvoir.

« C'est le 3 de ce mois (25 septembre) que nous avons passé

« la Limmat, à Dietikon, et la Linth, entre les lacs de Zurich « et de Wallenstadt. Le lendemain, nous sommes entrés de « vive force à Zurich, à 4 heures du soir. »

Le 29, Michel Ney écrit au ministre :

« L'ennemi ne fait aucun mouvement important sur la rive « droite du *Rhin ;* il paraît se mettre également sur la défen- « sive, mais l'attaque du général Masséna changera probable- « ment ses dispositions. »

A cette date, le général Ney savait que Masséna avait dû attaquer, le 23 ou le 24 septembre, mais il ignorait encore sa victoire, le télégramme du 28 transmis officieusement de Strasbourg à Haguenau ne présentant pas un caractère de certitude.

Mais, le 30 septembre, Michel Ney a reçu la lettre de Masséna datée de Zurich. Écrivant ce jour-là au ministre, il dit :

« L'ennemi ne fait aucune démonstration offensive sur le « front de l'armée du Rhin. Il dégarnit sa droite (vers Franc- « fort) pour appuyer sans doute aux (recueillir les) débris « poursuivis par le général Masséna. »

Et le général ajoutait, en substance, qu'il faisait reconnaître les mouvements des Autrichiens aux environs de Mayence, pour être à même d'organiser de suite un corps de cavalerie chargé d'accompagner (sur la rive droite du Rhin en partant de Mayence), la retraite du prince Charles, si elle venait à se produire.

Écrivant le même jour à Masséna pour le féliciter de sa victoire, Michel Ney appela son attention sur la faiblesse des moyens d'action de l'armée du Rhin :

« Il est malheureux, disait-il, que la perte de Mannheim « nous arrache un débouché par lequel l'armée (du Rhin)

« aurait pu opérer une diversion et retenir les forces du prince « Charles. »

A ses yeux, la retraite de ce prince vers la Suisse n'est plus douteuse depuis que les résultats de la bataille de Zurich sont connus.

Ne pouvant exécuter une puissante diversion sur la rive droite du Rhin afin de retenir, ou tout au moins, de retarder la marche rétrograde des Autrichiens vers le Sud, le général Ney prépare, le 2 octobre, des démonstrations à exécuter, le 5 octobre, sur toute l'étendue du front de son armée, par Brisach, Kehl, Seltz, le canal de Frankenthal, Mayence et Ehrenbreitstein.

Comme l'offensive de l'ennemi sur la rive gauche du Rhin n'est plus à craindre, Michel Ney peut dégarnir les places fortes de la rive gauche au profit de l'armée de campagne.

C'est ce qu'il fait par la répartition nouvelle de ses forces en quatre divisions mobiles et une avant-garde, qui devront se trouver à leurs nouveaux emplacements le 4 octobre, savoir :

Avant-garde (général de brigade Roussel), à Lauterbourg, avec 3 bataillons et le 2e hussards.

1re division mobile (général de brigade Espagne), à Langenkandel, avec 1 bataillon, 3 régiments de cavalerie et 2 compagnies d'artillerie.

2e division mobile (général de brigade Nansouty), à Frankenthal, avec 1 bataillon, 3 régiments de cavalerie et 1 batterie légère.

3e division mobile (général de brigade Lorcet), à Hochheim (à l'est et près de Mayence, au nord du Main), avec 6 compagnies de grenadiers tirées de la garnison de Mayence, 3 régiments de cavalerie légère et 2 compagnies d'artillerie légère.

Division de réserve (général de division d'Hautpoul), à Neustadt, avec 1 bataillon, 3 régiments de (grosse) cavalerie et 2 compagnies d'artillerie légère.

En même temps, le 2e échelon du quartier général quittera Strasbourg pour s'installer à Wissembourg, et le 1er échelon ira de Haguenau à Landau, dès le 3 octobre.

Ses intentions pour la journée du 5 octobre, le général Ney les dévoile au général Marescot, commandant la place de Mayence, par lettre du 2 octobre, où on lit :

« L'entreprise que j'organise ne pourra avoir lieu que le « 13 du courant (5 octobre).

« C'est le général Lorcet qui commandera l'avant-garde (1), « composée de..... Avec ce corps il passera la Nidda, le « 13 courant (5 octobre) et se portera sur Francfort pour faire « une diversion à la droite de l'armée autrichienne, mais « surtout, afin d'anéantir les rassemblements (hostiles) de « paysans.

« Vous ferez soutenir cette expédition par 4 bataillons, « 6 compagnies de grenadiers, 4 escadrons, 2 pièces de 12 « et 2 obusiers de 6 pouces, tirés de la garnison de Mayence. « Le commandement en sera déféré aux généraux Laroche « (divisionnaire), Bonnet et d'Amandat (brigadiers)..... »

Le général Ney partit de Landau, le 4 octobre, dans le courant de l'après-midi, pour se rendre à Mayence, où il parvint le 6, à 3 heures du matin (95 kilomètres).

Après s'être abouché avec le général Marescot, il piqua sur Höchst (au confluent de la Nidda et du Main), qu'il atteignit à 6 heures (32 kilomètres).

En ce point, Michel Ney rencontra le général Lorcet, lequel lui rendit compte des combats heureux livrés, la veille, entre Höchst et Francfort. Ordre fut alors donné au général Lorcet de ramener ses troupes sur Hochheim.

(1) L'ancienne avant-garde, commandée jusqu'au 2 octobre par le général Lorcet, puis par le général Roussel, est à Lauterbourg, tandis que la nouvelle, confiée au général Lorcet, se forme, les 1er, 2, 3 et 4 octobre, à l'est de Mayence.

Michel Ney rendit compte, le jour même, au ministre, en ces termes :

« Toutes les positions de l'ennemi furent emportées de vive « force ainsi que plusieurs retranchements.....

« La perte de l'ennemi dans cette affaire a été très considé- « rable..... Plus de 3,000 paysans faisant partie des 20,000 « qui étaient avec lui ont abandonné leurs fusils après les « avoir brisés et, malgré leur fuite précipitée, ont laissé un « grand nombre de morts..... Nous n'avons à regretter que « quelques braves, et en plus, 60 blessés.

« Je vous prie, citoyen ministre, d'approuver la nomination « que j'ai faite de chef d'escadron, en faveur du citoyen *Mont-* « *brun*, capitaine au 1er régiment de chasseurs.....

« Des nouvelles certaines m'apprennent que la diversion a « parfaitement atteint son objet; déjà toutes les troupes de « réserve des Autrichiens marchent sur Francfort, suivies du « général Schwarzemberg commandant un corps de 10,000 « hommes sous Mannheim. »

Le lendemain 7 octobre, le général Ney, écrivant au général Colaud commandant supérieur de Strasbourg et de Kehl, lui annonçait que toutes les attaques faites (après avoir franchi le Rhin sur des barques) depuis Seltz jusqu'à Mayence, avaient été couronnées d'un succès complet et qu'en particulier le général Nansouty avait surpris à Sanhofen (à l'est de Frankenthal, sur la rive droite du Rhin) une compagnie de uhlans qu'il avait ramenée prisonnière sur la rive gauche.

D'autre part, le général Desnoyers, appartenant à la division territoriale du haut Rhin, avait lancé de Vieux-Brisach et de Kehl des colonnes mobiles pour surprendre les avant-postes autrichiens et l'opération avait pleinement réussi, sans entraîner de fortes pertes de son côté.

CHAPITRE XIV

7 OCTOBRE—18 OCTOBRE 1799

Michel Ney revient à Landau ; rapports et lettres qu'il y reçoit. — Le général Ney presse le général Lecourbe de prendre possession de son commandement et lui adresse une lettre comminatoire après s'être plaint au ministre de la guerre. — Plan de la manœuvre projetée par Michel Ney pour reprendre Mannheim. — Troisième répartition des forces à l'armée du Rhin. — Préparation de la marche de Mayence sur Mannheim. — Quatrième répartition ordonnée par Michel Ney. — Ouverture des opérations. — Les journées du 13 et du 14 octobre 1799. — Le pillage de Zwingenberg et ses conséquences. — L'ordre de l'armée du Rhin pour les 15 et 16 octobre. — Prise d'Heidelberg par le général Lorcet. — Occupation de Mannheim par les troupes du général Sabatier.

De retour à Landau le 7 octobre, Michel Ney y reçut, le soir même, du général Lorcet, vrai hussard jovial et plein d'entrain, un rapport dont nous détachons ces quelques phrases :

« J'avais ordonné une contribution de 12,000 francs à « Höchst ; je n'ai pu en avoir que 6,000..... Dites-moi, je « vous prie, quel emploi vous voulez que je fasse de ces « 6,000 francs. Cette somme quoique modique pourrait faire « plaisir à beaucoup de monde et ne fera guère un gros tas « dans la caisse. Avec cela on dédommagerait quelques offi- « ciers qui ont fait des pertes de chevaux, etc..... J'en deman- « derai aussi un peu pour votre serviteur..... Après votre « départ hier (de Höchst), je me suis porté, moi-même, à « Francfort avec deux régiments de cavalerie et deux bouches « à feu. J'ai fait venir les magistrats et n'ai rien pu en obtenir. « Je n'ai osé faire tirer sur la ville, mais il n'en s'est fallu que

« la façon ; j'en avais diablement envie, et aussi de leur « argent. »

Inutile d'ajouter que le général Ney fut loin d'adopter la solution du général Lorcet, quant à la répartition des 6,000 francs recueillis à Höchst. Par son ordre daté du 9 octobre, le général Lorcet garda 2,000 francs, pour frais de service, et dut verser les 4,000 restants à la caisse de l'armée.

Le 8 octobre, parvint au maréchal Ney une lettre autographe de Lecourbe, par laquelle cet officier général, nommé depuis peu au commandement de l'armée du Rhin, annonçant, de Colmar, son arrivée le 10 ou le 11, à Strasbourg afin d'y prendre aussitôt ses fonctions. La lettre se terminait par cette phrase amicale :

« C'est un plaisir bien doux pour moi de vous y trouver. »

Mais quand le général Lecourbe atteignit Strasbourg, le 10 septembre, Michel Ney était loin de cette ville (à Mayence) et ses chefs de service très près (à Wissembourg), en sorte qu'ils vinrent assaillir le titulaire nouveau de leurs récriminations en lui peignant le général Ney sous les couleurs les plus sombres.

Lecourbe subit leur influence, car, à la date du 11 octobre, il écrivit au général Ney qu'il renonçait à prendre le commandement de l'armée du Rhin et demandait au Directoire son retour à l'armée du Danube.

Sa lettre se terminait par cette phrase assez significative :

« Le travail que j'avais ébauché d'après les rapports du « chef d'état-major, du commandant de l'artillerie, de celui du « génie et du commissaire général demeurera comme non « avenu. Donnez-moi de vos nouvelles avant mon départ. »

L'arrivée de Lecourbe à Strasbourg réveilla les ressentiments du chef d'état-major et du commandant de l'artillerie

de l'armée, et donna lieu de leur part aux deux lettres inconvenantes que l'on va reproduire, et qui portent, l'une et l'autre, la date du 10 septembre.

Lettre du général Baraguey d'Hilliers.

« Je vous ai adressé deux fois, général, l'invitation de me « remplacer dans les fonctions de chef de l'état-major général « de l'armée que vous commandez, et qu'aucune loi ni aucun « ordre du gouvernement ne m'obligent à remplir. Je devais « espérer que vous me satisfairiez et que vous me feriez « l'honneur de me répondre, car le style et le contenu de « mes lettres étaient de nature à le mériter. Mes motifs, en « vous adressant cette demande, étaient légitimes. Votre « silence y ajoute encore un nouveau poids. Il accroît le « besoin que j'ai de l'obtenir. En conséquence, j'ai l'honneur « de vous prévenir que, par ce courrier, j'ai informé le « ministre de la guerre de ma conduite et des raisons qui l'ont « déterminée. J'espère de sa justice un succès que j'aurais « désiré obtenir plus promptement de vous. »

A partir de ce jour-là, le général Baraguey d'Hilliers cessa toute correspondance avec le général Ney, rejoignit le général Lecourbe à Strasbourg, et ce fut un adjudant général qui signa, par ordre, les papiers de service destinés au commandant en chef intérimaire.

Lettre du général Lacombe Saint-Michel.

« J'ai eu l'honneur, citoyen général, de vous écrire le 15 « de ce mois (7 octobre) pour vous faire des représentations « sur votre ordre du jour du 3 (25 septembre), qui change « tous les rapports de service que la loi me donne. N'ayant « pas reçu de réponse, je présume que ma lettre ne vous est « point parvenue; je vous en envoie un *duplicata* porté par « un officier de mon état-major.

« J'attends votre réponse. Je vous renouvelle ma demande
« de faire droit à ma juste réclamation.

« Je me rendrais coupable envers le ministre de la guerre
« si je lui laissais ignorer plus longtemps l'état de nullité dans
« lequel vous me retenez ici. »

Absorbé par la préparation et la conduite de sa belle opération de Mayence sur Mannheim, que l'on décrira et discutera plus loin, le général Ney ne se rendit pas compte, tout d'abord, des motifs qui avaient porté le général Lecourbe à refuser le commandement en chef de l'armée du Rhin.

Il lui écrivit, le 13 octobre, pour lui rendre compte des succès remportés les deux jours précédents, et ajouta :

« Arrivez promptement, mon cher général, et ne vous
« laissez influencer par personne sur la situation de l'armée,
« laquelle est capable d'opérer une vigoureuse diversion,
« quoi qu'en disent certains faiseurs. Voilà, je pense, les
« seules raisons (misère et faiblesse numérique de l'armée du
« Rhin) qui peuvent vous déterminer à solliciter votre chan-
« gement. Je vous prie, au nom de l'amitié sincère que
« je vous ai vouée, de révoquer votre démarche et de venir
« cueillir les nouveaux lauriers qui vous attendent ainsi que
« les embrassements des vrais républicains. »

Après la reprise victorieuse de Mannheim, le 19 octobre, Michel Ney écrivait à Lecourbe :

« Allons, mon cher général, déterminez-vous à nous re-
« joindre et croyez que personne n'en aura une plus grande
« satisfaction que moi. »

Mais la patience a des bornes, surtout chez un chef du tempérament de Michel Ney.

Le 21 octobre, lui parvint au quartier général de Mannheim une lettre du citoyen Lamartillère, commissaire ordonnateur

général de l'armée, aux termes de laquelle ce fonctionnaire déclarait ne vouloir plus avoir aucune espèce de relations avec le général en chef intérimaire.

Celui-ci envoya aussitôt l'ordre audit citoyen de venir sans délai à Mannheim, et il écrivit au ministre :

« Il est de mon devoir, citoyen ministre, de vous prévenir « que depuis l'arrivée du général en chef Lecourbe à Stras- « bourg, j'éprouve singulièrement de contrariétés, tant de la « part du commissaire général Lamartillère que du chef de « l'état-major général, le général Baraguay d'Hilliers, tous les « deux près de lui. Je vous prie, citoyen ministre, de déter- « miner promptement le général Lecourbe à venir remplir « les fonctions honorables dont le Directoire exécutif l'a « investi..... »

Le général Ney adressa, le même jour, au général Lecourbe une lettre se terminant par cette phrase :

« J'ai mandé au ministre de la guerre de vous inviter défi- « nitivement à venir remplir les fonctions honorables que le « Directoire exécutif vous a conférées.

« Je ne dois pas servir de *mannequin* dans les circons- « tances actuelles, et, quand vous me connaîtrez plus particu- « lièrement, vous aurez pour moi la déférence que l'éloigne- « ment seul vous empêche de m'accorder. »

Trois jours après (24 octobre), le général Lecourbe arrivait à Mannheim pour prendre possession de son commandement.

Mais revenons aux opérations de l'armée du Rhin dont nous avons suspendu le récit, à la date du 7 octobre, pour vider la question des difficultés survenues entre les généraux Lecourbe et Ney.

Dans l'esprit du général Ney, les attaques partielles des 4 et 5 octobre n'avaient d'autre but que de surprendre l'en-

nemi, de lui donner des inquiétudes et de reconnaître ses dispositions. Il s'agissait maintenant de faire plus et mieux.

Une dépêche ministérielle du 4 octobre, reçue le 8, ne put que l'y encourager. Aussi Michel Ney répondit-il aussitôt :

« Je reçois à l'instant, citoyen ministre, votre dépêche du « 12 (4 octobre). Je m'empresserai d'en remplir le contenu « autant que le peu de forces disponibles de l'armée me per- « mettront de le faire.

« Voici, citoyen ministre, le mouvement que j'effectuerai « demain (9 octobre), et vous verrez que mon intention était « bien de donner suite à une vigoureuse diversion d'ici à « quelques jours. Déjà celle opérée le 13 (5 octobre), comme « vous le verrez par mon rapport ci-joint, a rempli vos « désirs.....

« Je compte réunir un corps de 12,000 à 15,000 hommes, « d'ici au 25 (17 octobre), sur la rive droite du *Rhin* et mar- « cher avec cela sur Mannheim, par Mayence..... »

Le mouvement annoncé au ministre pour le 9 octobre consista en une répartition nouvelle des forces disponibles, *la troisième* depuis le 24 septembre, date de la prise de commandement du général Ney.

L'armée du Rhin fut ainsi composée :

Le corps de troupes légères commandé par le général Lorcet, avec le général Rouyer comme second, et composé de 4 régiments de cavalerie légère, 12 compagnies de grenadiers et carabiniers, 2 bataillons, 2 compagnies d'artillerie légère, à Hochheim (gros) et Höchst (avant-garde).

La brigade de droite (général Espagne), avec 3 régiments et 1 compagnie d'artillerie légère.

La brigade de gauche (général Nansouty), de même composition.

Cette division devait être réunie, le 9 octobre, au sud-ouest de Mayence (quartier général à Ober-Olm).

La brigade Roussel, gardant le Rhin de fort Vauban à Germersheim, avec 4 bataillons, 1 régiment de (grosse) cavalerie et 1 compagnie d'artillerie légère.

La brigade Sabatier, observant le Rhin de Germersheim à Oppenheim avec 5 bataillons, 1 régiment de (grosse) cavalerie et 4 bouches à feu.

D'après cette nouvelle organisation, les généraux Espagne et Nansouty quittaient les commandements de division, qui leur avaient été attribués le 2 octobre pour prendre ceux de simples brigades de cavalerie.

Cette répartition n'est pas la dernière de celles qu'a prescrites le général Ney durant la période de trente-deux jours qu'a duré son commandement en chef intérimaire de l'armée du Rhin. On en verra éclore une quatrième, à la date du 12 octobre, très différente de celle qui l'a précédée.

Les modifications fréquentes et profondes apportées par le général Ney à l'ordre de bataille de son armée lui étaient suggérées par l'ardente volonté d'adapter, dans chaque cas particulier, les moyens au but.

Or la guerre n'est qu'une suite de cas particuliers. Le général Ney a donc eu raison d'agir comme il l'a fait, et d'autant mieux que le succès est venu couronner ses efforts, mais les remaniements des grandes unités, au cours d'une campagne, ne sont possibles qu'avec des troupes très aguerries, très mobiles et à peu près dépourvus d'*impedimenta*.

De tels errements pratiqués dans les armées de l'époque actuelle amèneraient des résultats désastreux, car les jeunes troupes de la nation armée ne valent que par la permanence de leur encadrement, et sont incapables de supporter des privations excessives.

La répartition du 9 octobre, que l'on vient de résumer, donna lieu, pour chaque chef de grande unité, à une instruction détaillée, comme il était alors de règle.

Michel Ney établit son quartier général, le 10, à Mayence,

mais avant de quitter Landau, il envoya des ordres pour faire diriger sur Mayence le 12e régiment de cavalerie, le 20e chasseurs et un certain nombre de bataillons tirés des places de Landau et de Strasbourg.

Déjà, le 8, il avait écrit au général Lorcet :

« Organisez de suite un corps de troupes légères pour le « porter, par le pont établi sous Cassel (Kastel), sur la rive « gauche du Main, afin de pénétrer, par Grosgerau et même « plus avant, sur Mannheim, s'il est possible. »

De Mayence, le 10 octobre, Michel Ney écrivit au ministre :

« Je viens de réunir aux environs de Mayence un corps de « 16,000 à 18,000 hommes, qui pourra être augmenté jusqu'à « 25,000 d'ici à huit jours.

« Je marcherai sur Mannheim le 21 (13 octobre). J'occupe « déjà, avec quelques régiments de cavalerie légère (3e hus- « sards, 1er chasseurs, 1re compagnie d'artillerie légère, sous « les ordres du chef de brigade Dubois-Crancé), la grande « route de Darmstadt (à la hauteur de Trebur et de Gros- « gerau).

« L'ennemi a totalement abandonné la Lahn, ainsi que les « environs de Francfort, pour se réunir sur le Neckar, où je « compte le battre complètement..... »

Ordre fut envoyé, le 11, au général Lorcet d'occuper, le lendemain, avec toutes ses troupes, les positions de Trebur et de Grosgerau, au sud du Main.

La division de cavalerie d'Hautpoul dut s'y rendre aussi, mais seulement le 12 octobre, après avoir franchi le Rhin à Mayence.

Ce jour-là fut ordonnée une nouvelle répartition, la quatrième, de l'armée du Rhin, tout à fait différente de celle du 9 octobre et dont voici le résumé :

Division d'avant-garde (général Lorcet), avec 4 régiments

de cavalerie légère, 8 compagnies de grenadiers et carabiniers, 2 bataillons et 2 compagnies d'artillerie à cheval.

1re division (général Roussel), avec 6 compagnies de grenadiers, 6 bataillons de fusiliers, le 20e chasseurs à cheval, 4 pièces de 4 et 2 obusiers de 6 pouces.

2e division (général Espagne), avec 3 bataillons, 3 régiments de (grosse) cavalerie et 1 compagnie d'artillerie à cheval servant 6 pièces.

3e division (général Nansouty), avec 3 bataillons, 2 régiments de (grosse) cavalerie et 1 compagnie d'artillerie à cheval servant 6 pièces.

4e division (général Sabatier), avec 5 bataillons, 1 régiment de (grosse) cavalerie et 1 compagnie d'artillerie à cheval servant 4 pièces.

Cette division est chargée d'observer le Rhin depuis le fort Vauban jusqu'à Oppenheim.

Division de réserve (général d'Hautpoul), avec 6 régiments de (grosse) cavalerie, 1 compagnie d'artillerie à cheval, 4 bataillons, 2 pièces de 12, 4 de 4 et 4 obusiers de 6 pouces.

Le chef de l'état-major général, celui de l'artillerie et les administrations à la suite de l'armée doivent se rendre à Guntersblum.

Les 11 et 12 octobre, l'avant-garde, aux ordres du général Lorcet, suivie de la 1re division (général Roussel) franchirent le Main sur le pont construit près de son embouchure et, le 12 au soir, elles occupaient : l'une, Grosgerau, sur la route de Darmstadt ; l'autre, Trebur, après quelques engagements assez vifs avec des détachements autrichiens, lesquels furent repoussés vers le Sud.

Le 12, au soir, le général Ney vint à Grosgerau d'où furent lancés ses ordres pour les opérations du lendemain.

Il savait, depuis le 2 octobre, que le prince Charles ramenait la majorité de ses forces vers la Suisse, que les environs de Francfort étaient vides d'ennemis, qu'un corps de quelques

milliers d'hommes occupait Mannheim et que les autres troupes autrichiennes demeurées en Souabe se tenaient sur la rive droite du Neckar, aux environs de Heilbronn. Dès lors, le plan adopté par le général Ney, qui était de suivre la rive droite du Rhin, depuis Mayence jusqu'à Heidelberg, pour y franchir le Neckar et de s'avancer ensuite sur Schwetzingen, constituait une manœuvre susceptible d'amener la reprise de Mannheim et la main mise sur tout le pays entre Rhin et Neckar.

L'idée de cette manœuvre fait honneur à la perspicacité du chef intérimaire de l'armée du Rhin, mais ce que l'on doit le plus admirer dans l'opération commencée le 10 octobre et qui se termina, dix jours plus tard, par le nouveau blocus de Philippsburg, c'est la prodigieuse activité du général Ney, la confiance qu'il sut donner à ses subordonnés de tous grades, enfin la sagesse des dispositions qu'il prit en fin de compte pour garder Mannheim, s'emparer de Philippsburg et se prémunir contre les attaques possibles des Autrichiens de Heilbronn, une fois qu'ils auraient reçu des renforts.

Le général Lecourbe quand il prit, le 24 octobre 1799, à Mannheim, le commandement en chef de l'armée du Rhin était indisposé contre le général Ney, ainsi qu'on l'a déjà fait ressortir.

C'est pourquoi, au lieu de continuer les dispositions si sages de son prédécesseur, il suivit les conseils fâcheux de son chef d'état-major, le général Baraguey d'Hilliers, et prescrivit une offensive inopportune qui devait avoir pour résultat de faire perdre à l'armée du Rhin le bénéfice des succès remportés par le général Ney. Le pire, c'est qu'on verra cette armée repasser le Rhin, à la suite de nombreux échecs, et ne devoir son salut qu'à la conclusion inespérée d'un armistice conclu, le 5 décembre, entre le général Lecourbe et le général Sztarray.

Revenant aux opérations qui amenèrent l'armée du Rhin,

commandée par Michel Ney, à reprendre Mannheim et à refaire le blocus de Philippsburg, opérations qui revêtent, à nos yeux, une grande importance en raison du rôle capital qu'y joua notre héros, nous dirons :

Le 13 octobre, les divisions Lorcet (avant-garde), Roussel (1re), d'Hautpoul (réserve) et Espagne (2e) étaient échelonnées en profondeur dans la plaine assez étroite qui borde la rive droite du Rhin depuis Darmstadt jusqu'à Heidelberg.

La tête du dispositif tenait Zwingenberg, et la queue, Trebur. La division Nansouty (3e), encore sur la rive gauche près d'Oppenheim, devait franchir le Rhin en barques, le 14, ou bien rejoindre la division Espagne, le 15, en passant par Mayence. En fait, cette division fit son mouvement par Mayence.

Quant à la division Sabatier (4e), elle avait à resserrer sa surveillance de part et d'autre de Worms et à faire franchir le Rhin par un détachement qui déboucherait en barques du canal de Frankenthal, le 14 ou le 15, franchirait le Rhin et s'emparerait du village de Sandhofen.

Encore à Mayence le 13 au matin, le général Ney mit son quartier général, le même jour, à Grosgerau et le transporta dans la soirée à Pfangstadt.

Le 14, il s'établit à Heppenheim et y demeura le lendemain.

Au cours de la marche de l'avant-garde, le 14, pour se porter des environs de Zwingenberg sur Weinheim, des scènes de pillage s'étaient produites au village de Zwingenberg.

Le général Ney, en apprenant la nouvelle de ces actes d'indiscipline, rédigea et fit expédier l'ordre ci-dessous :

« En raison du désordre affreux auquel s'est portée une « grande partie de l'avant-garde et principalement la cavale- « rie légère, il est ordonné au général Lorcet de faire convo- « quer, sur-le-champ, une commission militaire qui jugera,

« dans les vingt-quatre heures, les militaires prévenus de vol
« et de pillage... »

Cela ne lui suffit pas car, dans le but de réparer, autant qu'il était en son pouvoir, les exactions et les sévices commis par ses soldats, Michel Ney écrivit au landgrave de Darmstadt la belle lettre ci-dessous reproduite, qui fait honneur à ses sentiments de justice et d'humanité.

« J'ai vu avec douleur, monsieur le Landgraf, que, malgré
« les ordres les plus rigoureux, le village de Zwangenberg a
« été la proie de quelques bandits indignes du nom français.
« La première cause de ce désastre est que cet endroit a été
« emporté de vive force. Voulant contribuer, autant qu'il est
« en mon pouvoir, au soulagement de ceux des habitants qui
« ont éprouvé des pertes, je vous engage, monsieur le Land-
« graf, à donner des ordres au Baillif de faire dresser un état
« estimatif du dommage et je m'empresserai d'en solliciter
« l'acquit par le gouvernement français. Puisse cette dé-
« marche vous prouver, en même temps, le désir de main-
« tenir la bonne harmonie qui existe déjà, et particulière-
« ment, la parfaite estime avec laquelle, etc... »

D'Heppenheim, le général Ney lança, dans la journée du 15 octobre, « *l'ordre de l'armée pour le 15 et le 16 octobre* » qui tranche sur l'habitude, prise à l'armée du Rhin de 1799, d'assurer les opérations au moyen d'ordres particuliers.

Cet ordre général prescrivait aux divisions de se déployer, le 16, à partir de 10 heures du matin, à courte distance de la rive droite du Neckar, depuis son embouchure jusqu'aux abords septentrionaux de Heidelberg.

Parvenu de sa personne, le 16 au matin, à Ladenburg, le général Ney y rédigea des ordres particuliers à ses diverses divisions, ordres à exécuter, les uns, immédiatement, les autres, le lendemain matin, à 6 heures.

L'avant-garde devait occuper, ce jour-même, Heidelberg

et pousser, le lendemain matin, un fort détachement mixte sur Neckargemünd. Elle serait suivie de la 1re division (général Roussel), laquelle dépasserait Heidelberg, après son occupation par l'avant-garde, afin d'atteindre Leimen.

L'avant-garde ne put s'emparer de Heidelberg que le 17, au matin.

Voici en quels termes le général Lorcet rendit compte à son chef des attaques exécutées par l'avant-garde, le 16 octobre, à partir de 10 heures du matin.

« Handschuchsheim, 24 vendémiaire (16 octobre) an VIII (1799),
« à 9 heures du soir.

« *Au général en chef Ney*, *le général de brigade*
« *commandant l'avant-garde.*

« Mon général,

« J'ai l'honneur de vous prévenir que j'ai rencontré l'en-
« nemi à Ziegler. Ses postes se sont renforcés de village en
« village jusqu'à Dossenheim, où ils se sont présentés plus
« nombreux; ici, ils étaient en force avec artillerie, infan-
« terie, etc...

« Je les ai fait attaquer et ils ont été battus. Il y avait près
« de 1,500 hommes de cavalerie et un bataillon de Croates.
« Je les ai poursuivis jusqu'au pont de Heidelberg. J'en ai
« fait tenter *six fois* l'assaut. Successivement Rouyer (géné-
« ral), Marconnier (adjudant général), et moi, nous sommes
« mis à la tête des entreprises, mais nous n'en avons pas
« été plus heureux. Deux fois nous sommes entrés en ville,
« mais le feu que faisaient les bourgeois nous a contraint
« d'abandonner. Les troupes à mes ordres occupent un bout
« du pont et les Autrichiens l'autre. Le porteur vous dira le
« reste. »

La ville fut emportée, le 17 dans la matinée, et la division

Roussel (1re), qui suivait l'avant-garde, poussa ce jour-là jusqu'à Leimen, à une dizaine de kilomètres au sud de Heidelberg.

De son côté, le général Sabatier (4e division) rendit compte de son entrée sans coup férir à Mannheim, le 17 octobre, à 5 heures du matin, venant de Sandhofen où il avait débarqué, l'avant-veille, à la tête de 3 bataillons et d'un régiment de cavalerie.

Le jour même de la prise de Heidelberg, le général Ney fit part de son succès à Masséna en ces termes :

« Je vous préviens, mon cher général, que les troupes de « l'armée du Rhin ont pris possession de Mannheim ainsi que « de tout le pays, sur la rive gauche du Neckar, depuis « Heidelberg jusqu'au-dessous de Schwetzingen.

« Ce matin, à 5 heures, l'ennemi a été battu sur tout ce « front ; on lui a pris un obusier, quelques centaines de « hussards, d'uhlans et d'infanterie, ainsi que le comte « Esterhazy, colonel du régiment de Westchay-hussards, « plusieurs officiers... Le prince de Lichtenstein a été blessé « mortellement à la défense d'Heidelberg. Le prince de « Schwartzemberg, qui commandait le corps d'armée sur le « *bas Rhin*, est en pleine retraite ; il dirige sa marche sur « Stuttgart.

« J'espère, mon cher général, que cette légère diversion « contribuera à diminuer les forces ennemies que vous avez « devant vous. »

CHAPITRE XV

19 OCTOBRE—16 DÉCEMBRE 1799

Cinquième répartition des forces à l'armée du Rhin, prescrite par Michel Ney. — Violente sortie des défenseurs de Philippsburg; elle est refoulée sur la place. — Rapport du général Ney à cette occasion. — Prise du village fortifié de Rheinsheim par cinq compagnies de la division Thuring. — Le chant du cygne. — Nouvelles de l'armée du Danube. — Réorganisation de l'armée du Rhin par Lecourbe. — Ordre particulier au général Ney. — Les Missi Dominici horripilent Michel Ney. — Journées du 1er et du 2 novembre. — Le général Ney prend sur lui d'attaquer sur Besigheim. — La division Legrand se replie sur Bruchsal et Valdorf. — Léger succès du détachement Montaulon. — Amertume de Lecourbe. — Le général Gudin, chef d'état-major de l'armée du Rhin. — Les Autrichiens se renforcent et gagnent du terrain. — Dispositif étrange de l'armée du Rhin à la date du 10 novembre. — Retour offensif de la division Ney. — Les succès du 16 novembre. — Période du 17 au 25 novembre. — Période du 25 au 30 novembre. — Les Autrichiens attaquent sur les ailes. — L'armistice du 3 décembre. — L'armée du Rhin repasse sur la rive gauche. — Composition de la division Ney le 9 décembre. — L'armée du Rhin en quartiers d'hiver.

Le lendemain, 18 octobre, le général Ney réorganisa son armée pour la cinquième fois, afin de se rapprocher de celle que le général Lecourbe avait déterminée, mais non imposée, le lendemain de son arrivée à Strasbourg.

Les généraux Espagne et Nansouty cédèrent une partie de leur artillerie et un régiment de cavalerie au général Sabatier, lequel constitua avec ces troupes une nouvelle division (nº 3), à Mannheim, et fut remplacé à la tête de celle qu'il quittait par le général Thuring. Espagne et Nansouty redevinrent chefs de brigades de cavalerie sous les ordres du divisionnaire d'Hautpoul.

La division Thuring (n° 1) devant assurer le nouveau blocus de Philippsburg, prit tout d'abord position sur la basse Kraich-Bach ; quartier général à Schwetzingen.

La division Roussel (n° 2) eut à former un corps d'observation au sud de Wiesloch.

La division de réserve conserva ses forces principales sur la rive droite du Neckar inférieur ; quartier général à Ladenburg, et mit sa 1re brigade (Espagne) à Heidelberg.

Enfin la division d'avant-garde (général Lorcet), laissant une fraction d'infanterie à Heidelberg, alla occuper Neckargemünd et poussa le détachement Dubois-Crancé sur Sinsheim et Wimpfen, direction d'Heilbronn.

Les dispositions qui précèdent reçurent leur exécution dans les journées du 19 et du 20 octobre.

Pendant la nuit du 19 au 20 octobre, une colonne de la défense mobile de Philippsburg vint attaquer l'aile droite de la division Thuring établie près de la rive droite du Rhin, à hauteur de Spire.

L'assaillant, au nombre de 500 hommes environ, fut repoussé avec pertes. Il eut son chef tué, ainsi que 19 soldats et 23 blessés.

Rendant compte de l'affaire, le général Thuring écrivit au général Ney :

« En se retirant, les ennemis, privés de leur chef, ont pillé,
« violé, et se sont abandonnés à tous les genres d'excès, de
« manière à faire désirer par les habitants notre prompte
« arrivée. »

Le fait, qui n'est pas accidentel, peint bien le soldat allemand, très discipliné quand il a un officier pour le commander et redevenant la brute des anciens âges dès qu'il est livré à lui-même.

Le général Thuring rapprocha sa division de Philippsburg,

le matin du 21 octobre, et refoula le défenseur jusqu'à faible distance de la place, dans une série d'engagements qui durèrent jusqu'à la nuit.

Pendant le combat, il reçut une lettre de Michel Ney contenant l'ordre d'investir étroitement la forteresse.

Le rapport du général Thuring, daté de Waghausel, 9 h. 30 du soir, ne manque pas d'intérêt malgré sa forme un peu fruste; en voici des extraits :

« Ayant des renseignements qui ne me laissaient pas de « doute sur le peu d'ennemis que j'avais devant moi, je réso- « lus de les attaquer.....

« L'ennemi a tenu ferme; je lui ai fait une centaine de pri- « sonniers, dont un capitaine.....

« Un hussard de Chamboran (2e régiment), nommé Pierre « Klein, a fait à lui seul prisonniers 25 hommes et l'officier, « qui avait sur lui 42 louis et un portrait pour lequel il a offert « 100 ducats au hussard. J'ai fait le dit Klein brigadier sur le « champ de bataille, mais je crains que la République per- « dra (*sic*) ce brave homme, qui a reçu deux coups de feu, « dont un dans le bas-ventre.....

« Pardon, citoyen général, je suis accablé de fatigue, « ayant (*sic*) resté à cheval depuis 7 heures du matin, et il « en est 9 h. 30 du soir.

« Le pays que j'occupe n'offre pas la moindre ressource ; le « soldat n'a mangé de la journée, ni les chevaux rafraîchis, « après avoir marché toute la nuit et s'être battus comme des « lions toute la journée. Le soldat est nu-pieds. Ah ! géné- « ral, quels tristes moyens pour faire la guerre !.....

« Encore une fois, pardon, général, si dans ce jour, durant « l'affaire, je ne vous ai pas écrit : je ne le pouvais pas. « Demain, je vous donnerai des détails plus circonstanciés. »

Le général Ney, à la nouvelle du combat qui se livrait au nord et très près de Philippsburg, monta à cheval et se porta

rapidement de Mannheim auprès du général *Thuring*, à *Waghausel*, où il arriva tard dans la soirée.

De là, il expédia au ministre le rapport, daté du 21 octobre, qu'on va lire :

« J'ai l'honneur de vous prévenir, citoyen ministre, que la « reconnaissance poussée sur Philippsburg et dirigée par le « général *Thuring* a eu le plus heureux succès.

« L'ennemi a éprouvé une perte considérable, outre cent « vingt prisonniers restés en notre pouvoir.

« Le soldat était tellement animé qu'il bravait le feu extrê- « mement vif de la place, et quelques-uns ont été victimes de « leur audace. »

Le général *Thuring* acheva l'investissement de Philippsburg, le 23 octobre, en s'emparant du village fortifié et défendu de Rheinsheim (près de la rive droite du Rhin et à l'ouest de Philippsburg).

Le rapport Thuring, daté de Waghausel, le 24 octobre, mentionne quelques incidents dramatiques de la prise de Rheinsheim par trois compagnies de grenadiers de la 16e et deux compagnies de carabiniers de la 12e légère, en tout, cinq compagnies commandées par le capitaine de grenadiers Bondy.

Il est dit dans ce rapport :

« On s'est battu pendant un moment, corps à corps, à la « baïonnette, arme favorite du soldat français ; les pelotons « se sont mêlés ; le capitaine Bondy a blessé ou pris de sa « main vingt hommes ; un nommé Boucher, caporal des gre- « nadiers de la 16e, a fait, à lui seul, plusieurs prisonniers ; « un grenadier, dont je ne sais pas encore le nom, a été arra- « cher un officier au milieu de sa troupe et, le tenant au « collet, il s'en est servi comme d'un bouclier pour se « garantir des coups que voulaient lui porter les soldats « ennemis ; rien n'a pu lui faire lâcher sa proie.

« Le brave Bondy, dont cette affaire n'est pas le coup

« d'essai, a reçu un coup de feu dans le bas-ventre, sortant « près de la hanche droite... » et le général Thuring demande à Michel Ney, pour ce capitaine, « le grade de chef de « bataillon si bien mérité ».

Les exploits qu'on vient de retracer d'après un document officiel rédigé le soir de l'action, mettent en lumière la valeur guerrière des troupes françaises de cette époque, surtout des compagnies d'élite animées d'un amour-propre professionnel les poussant à faire des prodiges.

Du moment que le général Ney avait écrit au ministre, le 21 octobre au matin, pour le prier de mettre le général Lecourbe en demeure de prendre, le plus tôt possible, le commandement en chef, il ne pouvait songer à poursuivre, lui-même, la réalisation du plan qu'il avait formé, sur les instances du Directoire exécutif, d'attirer sur l'armée du Rhin le plus d'ennemis possible, dans le but de soulager l'armée du Danube, commandée par Masséna.

Cette tâche allait incomber au général Lecourbe.

Mais, afin que le ministre de la guerre se rendît bien compte des difficultés de la situation, le général Ney lui adressa, le 21 octobre au soir, un dernier rapport, dont nous allons résumer les parties essentielles :

La place de Philippsburg est parfaitement bloquée. Sa garnison se compose de trois bataillons et de cent cavaliers, en tout 2,400 hommes.

Le bombardement va reprendre par l'ancienne tête de pont établie sur la rive gauche du Rhin.

Le siège régulier de Philippsburg est possible en y employant 6,000 hommes d'infanterie et un parc de 60 bouches à feu, sous la protection d'un corps d'observation de 20,000 à 25,000 hommes.

Dans ces conditions et une fois la tranchée ouverte, la place tiendrait à peine six jours. La situation est tout autre,

car, en cas d'attaque sérieuse venant de l'extérieur, l'armée du Rhin ne disposerait que de 9,600 hommes d'infanterie et de 4,000 de cavalerie. Ce sont là des moyens bien faibles en comparaison des forces ennemies déjà en présence (du côté de Heilbronn) et se montant à 10,000 hommes qui seront incessamment renforcés.

« Alors la guerre, écrit en terminant Michel Ney, traînera « en longueur sans rien décider, car la position de *Neckerau* « est tellement respectable, que je m'y défendrais contre « *30,000 Autrichiens.* »

Que le ministre n'a-t-il pris au mot le général Ney en lui conservant le commandement en chef ! Il aurait évité à l'armée du Rhin une série de malheurs retentissants.

Carte n° 4. Le cadre de la biographie militaire de Michel Ney ne comporte pas l'exposé critique des admirables opérations dirigées ou conduites par Masséna, du 25 septembre au 8 octobre 1799, et qui amenèrent les éclatantes victoires de Zurich et de Lucerne.

On a reproduit, précédemment, la lettre de Masséna, en date du 28 septembre (1), au général en chef de l'armée du Rhin, relatant d'une façon sommaire les succès obtenus sur la Limmat et la Linth.

Le 8 octobre, un télégramme de Huningue à Strasbourg, signé Chappe, et transmis le lendemain au général Ney, portait :

« L'armée de Souvarow est en pleine déroute et a perdu, « dans plusieurs combats, 6,000 hommes, plusieurs canons « et drapeaux. Il (Souvarow) se retire dans le pays des « Grisons et fuit dans les montagnes. »

Une lettre du général de brigade Boyé à son ami Michel Ney, expédiée de Kloten, le 21 octobre 1799, présente un vif

(1) Page 217.

intérêt, sous le rapport de l'état d'esprit qui régnait alors à l'armée du Danube par suite des victoires de Masséna.

Nous en détachons les lignes suivantes :

« Je vous félicite, général, sur les succès que l'armée du « Rhin a obtenus sous vos ordres. La bravoure et les bonnes « dispositions vous sont si familières que les troupes sous vos « ordres ne peuvent que vaincre.

« Je ne vous parle point de nos brillantes journées du « 3 au 16 (vendémiaire) (25 septembre au 8 octobre). Vous « en connaissez sans doute les détails. Je vous observe seule- « ment que je n'ai jamais vu une déroute plus complète.

« Les Russes s'en souviendront ainsi que leur digne chef, « *Souvarow l'Italique*. Paul Ier devrait lui donner le titre « d'*Helvétique ;* il est assez fou pour le faire.

« La victoire est donc revenue sous nos drapeaux; j'espère « qu'elle ne nous quittera plus, de la Hollande jusqu'en « Italie. L'ennemi a été battu, vive la République !....

« Le retour du général Buonaparde (*sic*) réjouira tous les « bons républicains et fera crever de dépit les royalistes.....

« Notre ami Kléber est resté en Égypte. Probablement, le « général Buonaparde (*sic*) l'aura chargé du commandement « de l'armée.

« J'espère que bientôt les armées du Danube et du Rhin se « donneront la main.

« Adieu, mon cher général, je vous embrasse de tout mon « cœur, et suis pour la vie votre sincère ami. »

Dès sa prise de commandement en chef, le général Lecourbe réorganisa son armée sur de nouvelles bases. Carte n° 5

Il ne voulut plus de généraux de brigade pour commander les divisions, et supprima l'avant-garde Lorcet.

Il y eut quatre divisions d'infanterie et une de cavalerie.

La 1re division, chargée du blocus de Philippsburg, eut pour chef le général Laborde.

La 2e division, formant corps d'observation à Bruchsal, fut commandée par le général Legrand.

L'ex-avant-garde, devenue la 3e division, passa sous les ordres du général Ney.

La réserve de l'armée servit à constituer une division de cavalerie avec le même chef, général d'Hautpoul.

Le général de brigade Sabatier continua de commander les garnisons de Mannheim et de Heidelberg, composant ensemble une faible division qui prit le numéro 4.

La 3e division se composa de deux brigades et d'une réserve; la brigade de droite (1re), sous les ordres du général Lorcet (2 bataillons, le 1er chasseurs, 1 compagnie d'artillerie légère); la brigade de gauche (2e), commandée par le général Rouyer (2 bataillons, le 6e chasseurs, 1 compagnie d'artillerie légère); la réserve confiée au général Bonet (6 compagnies de grenadiers, 2 pièces de position, train de combat et convoi de subsistances).

A la date du 28 octobre, la 3e division, à cheval sur l'Elsenz, avait ses avant-postes face au Sud-Est, sur la ligne Waibstadt—Sinsheim—Hilsbach.

Ce jour-là parvint au général Ney un ordre particulier du commandant en chef prescrivant à la 3e division de s'emparer, le 31 octobre, de Lauffen et de Heilbronn, en marchant, dès le 30, en deux colonnes, vers ces deux villes.

Dans cet ordre, Lecourbe prévenait le chef de la 3e division que le général Legrand (2e division) irait, le 31, à Bretten, et le 1er novembre, à Pforzheim.

Si les circonstances étaient favorables, le général Ney remonterait le Neckar jusqu'à Belsigheim, y laisserait une partie de ses troupes et menacerait avec l'autre Vaihingen, sur l'Enz.

Par mesure de protection, la 4e division enverrait, dans le même temps, occuper Neckarelz par un détachement. En cas de revers, la 3e division irait prendre position, la droite à

Eppingen, la gauche à Wimpfen; et la 2e division, la gauche à Kurnbach (la droite vers Durlach).

Le général Ney avait à prendre des otages dans tous les bailliages traversés et imposer sur l'ensemble une contribution de 300,000 francs, plus 150 chevaux, dont 40 de trait léger, 60 pour les hussards et 50 pour la grosse cavalerie.

L'ordre disait en outre : « Je vous envoie un de mes aides « de camp, qui restera avec vous jusqu'après le mouvement, « afin de me rapporter des nouvelles. »

Cette dernière prescription allait soulever une tempête.

Le 1er novembre, Michel Ney termina en effet son rapport sur les opérations du jour et de la veille par une protestation conçue en ces termes :

« Je dois à ma délicatesse, mon cher général, de vous dire « que je suis sensiblement affecté de votre démarche à mon « égard, en envoyant un de vos aides de camp près de moi « pour surveiller ma conduite et mes opérations militaires. « Si je n'ai pas votre confiance, il faut me renvoyer sur les « derrières.

« Je pense que le gouvernement vous en a conféré le pou- « voir. Croyez, mon cher général, que j'ai l'ambition de « remplir mes devoirs. Je ne serai jamais assez lâche pour « servir uniquement les hommes. Ma patrie est l'objet de ma « constante sollicitude et c'est pour elle que je me sacrifierai « lorsque les circonstances l'exigeront. »

En détachant un de ses aides de camp auprès du général Ney pour suivre ses opérations, Lecourbe établissait la liaison qui doit exister, au cours d'une opération, entre le commandant en chef et l'un de ses généraux subordonnés.

Aujourd'hui c'est la règle, mais il n'en allait pas de même pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire, bien que Napoléon ait largement fait usage des *missi dominici*. En cela, Lecourbe devançait son époque d'un grand nombre d'années.

Étant données les mœurs militaires du temps, le général Ney est donc excusable, en la circonstance, d'avoir prêté à son chef une intention peu bienveillante pour lui.

Peut-être y vit-il la mise en œuvre d'un système de suspicion imaginé par le général Baraguey d'Hilliers son ennemi déclaré.

Celui-ci, apprenant que le général Lecourbe détachait un de ses aides de camp auprès de Michel Ney, ne s'était-il pas avisé de faire vérifier sur place, par un de ses propres officiers, les contributions que le général Lorcet avait frappées dans les villages de son ressort! Le général Ney en écrivit, le 29 octobre, au général Lecourbe, et termina sa lettre ainsi :

« Cette conduite peu délicate est digne du chef de l'état-« major général. Je vous assure que j'aurais fait arrêter cet « officier (l'aide de camp) si je me fusse trouvé sur les lieux. »

Et, dans la circonstance, Michel Ney avait raison.

L'offensive ordonnée par Lecourbe aux 3e et 2e divisions s'offectua dans les journées du 31 octobre et du 1er novembre sans grande difficulté, l'ennemi n'opposant que de la cavalerie en assez petit nombre.

Le 1er novembre, à la division Ney, la 1re brigade atteignit Lauffen, la 2e Heilbronn, et la division Legrand eut son centre à Bretten. Le front total de ces deux divisions mesurait plus de 50 kilomètres, ce qui était excessif, même à cette époque de système linéaire.

Le 2 novembre, la brigade Lorcet (1re), précédée du détachement Dubois-Crancé (1er chasseurs et une compagnie d'artillerie légère), atteignit Bonnigheim, tandis que la brigade Rouyer (2e) occupait Heilbronn et que le chef d'escadron Montaulon, à la tête d'un détachement mixte fourni par la 4e division, tenait Neckarelz, en flanc-garde. Ce jour-là, Pforzheim tomba au pouvoir de la division Legrand (2e), dont le quartier général resta à Bretten.

Les avant-postes autrichiens se trouvaient alors très rapprochés de ceux du général Lorcet, et le gros de l'ennemi occupait la position de Besigheim sur le Neckar, en amont de Lauffen.

Afin de se donner de l'air, Michel Ney donna l'ordre au général Lorcet d'attaquer sur Besigheim, le 3 novembre au matin, pendant que l'adjudant général Ruffin, avec un fort détachement (9 compagnies, 1 escadron et 2 canons) fourni par la brigade Rouyer (2e) marcherait de Lauffen, en remontant la rive droite du Neckar, pour tomber dans le flanc droit de l'ennemi.

La journée du 3 novembre fut désastreuse pour la 3e division, attendu que les Autrichiens, très supérieurs numériquement, attaquèrent la brigade Lorcet au moment où elle se portait à leur rencontre. Ce général reçut une blessure grave et fut remplacé par le général Sorbier.

Il fallut battre en retraite, le soir et le lendemain, sur Sinsheim en abandonnant Lauffen et Heilbronn.

« Mon infanterie, écrivait le général Ney à Lecourbe le « 4 novembre au matin, est sur les dents, en particulier les « deux bataillons de la 8e demi-brigade qui ont beaucoup « souffert et se sont très mal conduits pendant l'action d'hier. « Les grenadiers seuls (6 compagnies) ont fait des prodiges « de valeur, mais deux compagnies entières ont été victimes « de leur courage. »

Le général Lecourbe était digne de commander à un homme tel que Michel Ney. Un autre lui aurait peut-être reproché d'avoir quitté sa position sans ordre pour marcher à l'ennemi. Lui, fit débuter sa réponse au rapport de son subordonné par ces mots consolants :

« J'ai reçu, près de Pforzheim, mon cher général, votre « lettre d'hier. Vous avez été malheureux, mais je suis ras- « suré sur votre position..... »

Le 6, ce fut le tour du général Legrand d'être attaqué par des forces ennemies évaluées à 10,000 hommes. La 2e division dut se replier sur Bruchsal, en laissant entre elle et la 3e division un vide dangereux.

Le 8 novembre, nouvelle attaque dirigée contre la division Legrand, laquelle recule en combattant jusqu'à Waldorf, un peu à l'ouest de Wiesloch, où elle entre en liaison avec la droite de la division Ney. Cette retraite de la 2e division avait contraint la division Laborde (1re) à lever le blocus de Philippsburg et à prendre position aux environs de Hockenheim.

Une colonne ennemie, venant de Neckarelz, avait forcé, le 7 novembre, le poste de Neckargemünd. Michel Ney la fit attaquer, le 8, par le chef d'escadron Montaulon, soutenu par un détachement de la 4e division, et l'ennemi fut contraint de retourner à son point de départ.

Ce même jour, parvint au général Ney une lettre de son chef Lecourbe, contenant cette phrase caractéristique :

« Je vois avec peine que les troupes ne tiennent pas. Il y a « tant de gens (non combattants) à la suite des divisions qui « sèment l'épouvante et tant d'autres qui, s'étant gorgés de « butin, ne désirent qu'une retraite pour mettre leurs rapines « à couvert. »

Encore le 8 novembre, le général Gudin remplaça le général Baraguey d'Hilliers à la tête de l'état-major général.

Gudin s'était montré le meilleur des brigadiers de Lecourbe durant la récente et belle campagne de celui-ci dans la région du mont Saint-Gothard.

On comprend dès lors que Lecourbe l'ait demandé comme chef de l'état-major général de l'armée du Rhin.

Le général Baraguey d'Hilliers reçut, en échange de son emploi, le commandement de la 4e division active, d'un effectif très faible, dont le quartier général était à Heidelberg.

L'ennemi ne cessait de se renforcer, aussi bien devant la division Ney qu'en face de la division Legrand, et le général Lecourbe avait appris, le 2 novembre, que des forces autrichiennes évaluées, ensemble, à une vingtaine de mille hommes, s'avançaient, les unes, d'Offenburg (au sud-est et près de Strasbourg) sur Carlsruhe, les autres, de Rottweil (sur le haut Neckar) dans la direction de Stuttgard.

Dans la matinée du 9 novembre, la brigade de droite (général Bonet, en remplacement du général Sorbier, placé à la tête de la réserve) fut attaquée vigoureusement, mais parvint à repousser l'ennemi grâce au général Ney qui, au moment critique, conduisit en personne une contre-attaque en masse dans le flanc intérieur de l'attaque tournante des Autrichiens.

Le 10, l'ennemi prononça sans succès une attaque de front contre la division Legrand.

L'armée du Rhin offrait à ce moment un dispositif étrange en forme de redan à angle droit, les 1re et 2e divisions tenant la face allant du Rhin à Wiesloch, tandis que les 3e et 4e divisions occupaient la face Wiesloch—Neckargemünd.

Par ordre du général en chef en date du 10, tous les équipages des divisions durent être conduits sans retard sur la rive gauche. Cette mesure indiquait de la part du général Lecourbe l'intention de bientôt repasser le Rhin avec son armée.

Les journées du 11 au 14 novembre ne donnèrent lieu qu'à de faibles escarmouches, ce que voyant, Lecourbe envoya, le 14, au général Ney l'ordre de se préparer à attaquer l'ennemi sur Sinsheim, le 16 novembre au matin, dans le temps que la 2e division marcherait de Wiesloch sur Bruchsal et que la 4e division appuierait l'aile gauche de la 3e division.

Le 9e régiment de (grosse) cavalerie était mis à la disposition de Michel Ney, indépendamment du 10e régiment envoyé, depuis quelques jours, en renfort de la 3e division.

Sur ces entrefaites, le général Legrand, malade, fut remplacé dans le commandement de la 2e division par le général Decaen.

Le 16, la 2e division, commandée nominalement par Decaen, mais, en réalité, par Lecourbe, refoula l'ennemi sur tout son front et réoccupa Bruchsal, en faisant à l'ennemi 600 prisonniers et lui prenant 3 pièces de canon.

De son côté, Michel Ney réussit au delà de toute espérance. Son rapport sur la journée porte :

« L'ennemi, que j'ai attaqué ce matin, a offert la plus « grande résistance et il a fallu successivement enlever de « vive force Hoffheim, Sinsheim, Rohrbach et Steinfurt..... « Les différents corps de troupes réunis sous mes ordres ont « parfaitement fait leur devoir, tous ont montré un courage « inouï..... »

En réponse à ce rapport, le général Lecourbe prescrivit à Michel Ney de conserver les positions conquises la veille. Sa lettre, datée du 17, contient une recommandation indiquant une profonde connaissance de la psychologie des troupes ; la voici :

« L'essentiel, mon cher général, est de pouvoir faire vivre « notre cavalerie et d'avoir nos corps réunis (ou capables de « se réunir) dans un temps déterminé, afin de *prendre l'offen-* « *sive toutes les fois que l'ennemi voudrait la prendre.* »

Les journées du 17 au 25 novembre ne présentent rien de particulier, l'ennemi demeurant tranquille, en apparence tout au moins, sous le couvert de ses avant-postes.

Comme toujours, le général Ney, par son activité, son entrain et ses autres qualités militaires, prit, sous le commandement en chef de Lecourbe, une importance telle que, sans qu'il les demandât, des renforts importants lui furent, à

plusieurs reprises, envoyés; savoir, du 8 au 18 novembre, les 9e et 10e régiments de (grosse) cavalerie, le 3e bataillon de la 8e demi-brigade, enfin la brigade Nansouty provenant de la division de cavalerie.

Le général Rouyer étant tombé malade fut remplacé, à la tête de la brigade de gauche, par le général Sahuc.

Un rapport du chef de brigade Dubois-Crancé (neveu de l'ex-ministre de la guerre) en date du 21 novembre, montre qu'à cette époque les renseignements d'une certaine importance fournis par des espions coûtaient, en moyenne, 72 francs chaque, ce qui n'était vraiment pas cher.

Entre le 25 et le 30 novembre, l'ennemi ne fit pas de mouvements apparents, mais tout indiquait qu'il se préparait à une action d'ensemble énergique.

Le 30 novembre, Lecourbe écrivit à Michel Ney pour approuver les dispositions de resserrement qu'il avait prescrites sur Sinsheim, en prévision d'une attaque de l'ennemi.

« Les renforts arrivent de toute part, disait Lecourbe dans « sa lettre. Je dois recevoir 18 bataillons d'ici à la fin du mois « (de frimaire, c'est-à-dire d'ici au 21 décembre). Vous voyez, « mon cher général, qu'il est nécessaire que nous tenions nos « positions sur la rive droite jusqu'à leur arrivée. »

Le 1er décembre, les Autrichiens d'aile gauche attaquèrent la 2e division (général Decaen) et la contraignirent à reculer de quelques kilomètres.

La 4e division subit, le lendemain, plusieurs attaques qu'elle parvint à repousser, tandis que de faibles engagements se produisaient sur le front de la 3e division.

En cela le haut commandement autrichien était fidèle à la doctrine surannée, mais répandue alors dans toutes les armées, celles de Bonaparte exceptées, doctrine suivant laquelle le succès s'obtenait toujours en débordant, stratégiquement, les ailes de l'adversaire.

Les attaques de l'ennemi sur les ailes, renouvelées le 3 décembre, amenèrent le général Lecourbe à donner des ordres, ce jour-là, en prévision du passage de son armée, le 5, sur la rive gauche du Rhin, par les ponts du Neckarau et de Mayence.

Et même, afin de ne pas être dérangé par l'ennemi dans l'opération du passage, Lecourbe conclut, le 3 décembre, avec le général en chef autrichien Sztarray, un armistice de durée indéterminée, comportant l'évacuation de la rive droite par l'armée du Rhin.

Le passage du fleuve s'effectua sans encombre, les 5, 6 et 7 décembre.

Parvenues sur la rive gauche, les divisions de l'armée du Rhin subirent un remaniement complet, et cette armée se fondit elle-même dans la grande armée du Rhin commandée par Moreau, et dont le grand quartier général se trouvait à Bâle.

L'armée de Moreau se composa, dès lors, d'un centre, sous Gouvion Saint-Cyr, composé des débris de l'armée d'Italie ramenés en haute Alsace, d'une aile droite constituée, en Suisse, avec ce qui restait de l'armée du Danube et commandée par Lecourbe, enfin, de l'ex-armée du Rhin formant aile gauche et mise provisoirement sous les ordres du général Baraguey d'Hilliers.

A la date du 9 décembre, la division Ney, devenue la 4e, eut à garder la rive gauche du Rhin depuis Oggersheim jusqu'à Oppenheim.

Cette division reçut des renforts qui lui donnèrent la composition suivante :

8e et 43e demi-brigades d'infanterie ;
3e régiment de hussards et 12e chasseurs ;
10e et 12e régiments de (grosse) cavalerie ;
4e et 6e compagnies d'artillerie légère du 3e régiment.

Ces troupes formèrent deux brigades et une réserve.

La brigade de droite, sous le général Sahuc, fut composée de la 8e demi-brigade, du 3e hussards et d'une demi-compagnie d'artillerie légère.

La brigade de gauche, commandée par le général Lacoste, comprit la 43e demi-brigade, le 20e chasseurs et une demi-compagnie d'artillerie.

La réserve, aux ordres du général Sorbier, fut constituée avec les six compagnies de grenadiers des 8e et 43e demi-brigades, les 10e et 12e régiments de (grosse) cavalerie et une compagnie d'artillerie légère. Elle eut son quartier général avec celui de la division, à Kirchheimbolanden.

La 3e division, commandée par le général Bonet, eut son quartier général à Germersheim, et les deux premières s'étendirent le long du Rhin jusqu'au fort Vauban.

Le quartier général du commandant en chef de l'aile gauche s'établit à Landau.

Les hostilités étant suspendues mais pouvant reprendre d'un jour à l'autre, les armées opposées prirent leurs quartiers d'hiver en se gardant soigneusement contre toute surprise.

Cette situation dura jusqu'au printemps suivant, époque à laquelle l'armée du Rhin, commandée par Moreau, entama la campagne d'Allemagne, célèbre par les victoires d'Engen, de Mœskirch, de Biberach, enfin et surtout, de Hohenlinden.

CHAPITRE XVI

17 DÉCEMBRE 1799—13 MARS 1800

Difficultés entre les généraux Ney et Baraguey d'Hilliers. — Autres difficultés provenant du ministère. — Trois séries de documents extra-militaires.

Le 17 décembre, le général Ney écrivit au général Baraguey d'Hilliers, son chef par intérim, la lettre suivante :

« En rentrant hier de ma tournée, citoyen général, il m'a « pris une attaque de goutte si violente que je suis contraint « de garder le lit. Je donne provisoirement le commandement « de ma division au général Sahuc. Les médecins du lieu « m'assurent que je ne puis travailler efficacement au réta- « blissement de ma santé que par les bains. La vie très active « que j'ai menée pendant toute la campagne et les blessures « que j'y ai reçues m'imposent aussi la nécessité d'en éviter « les suites. Veuillez donc, je vous prie, m'autoriser provi- « soirement à me retirer à Nancy en attendant que le ministre « de la guerre me fasse expédier le congé que je sollicite. »

Le même jour, Michel Ney adressait au ministre la demande, reproduite ci-dessous, d'un congé de trois mois.

« La vie très active que j'ai menée dans cette campagne et « différentes blessures que j'y ai reçues m'occasionnent dans « ce moment une révolution d'humeurs accompagnée de vio- « lents accès de goutte, qui me contraignent de garder le lit. « Pour achever de consolider mes cicatrices et me mettre à

« même de pouvoir faire la campagne prochaine, les méde-
« cins me conseillent l'usage des bains.

« C'est pourquoi, je vous prie, citoyen ministre, de vouloir « bien me faire expédier un congé de neuf décades pour me « rendre à Nancy, département de la Meurthe, pendant lequel « je pourrai faire donner les soins nécessaires au rétablisse- « ment de ma santé et me mettre de nouveau à même de « prouver mon entier dévouement à ma patrie. »

Le général Baraguey d'Hilliers, commandant provisoirement l'aile gauche de l'armée du Rhin, était devenu l'ennemi acharné du général Ney, son ancien chef.

Sa réponse fut :

« J'ai reçu, général, la lettre que vous m'avez écrite le 26 « du mois dernier (frimaire) (17 décembre), pour me deman- « der l'autorisation de vous rendre à Nancy, où le délabre- « ment de votre santé vous fait désirer d'aller.

« C'est à regret que je ne peux accéder à cette demande, « mais les circonstances s'y opposent. Cependant, si le séjour « de la ville vous était nécessaire, je vous engage à vous « rendre à Mayence. Je transmets votre demande au général « en chef (Moreau) et aussitôt que j'aurai sa réponse, qui, je « n'en doute pas, sera conforme à vos désirs, je m'empres- « serai de vous en faire part. »

On ne connaît pas la réplique du général Ney, datée du 22 décembre, mais on devine qu'elle dut être acerbe.

Le général Baraguey d'Hilliers y répondit le 26 décembre, en ces termes :

« J'ai reçu, citoyen général, votre lettre du 1er nivôse « (22 décembre). J'ai déjà répondu à l'objet de votre demande « dans ma lettre du 1er de ce mois (22 décembre).

« Je vous y marquais qu'il n'était pas en mon pouvoir de « vous l'accorder, vu les circonstances, mais que si votre santé

« l'exigeait impérativement, vous pourriez vous rendre à « Mayence, et qu'en attendant j'en référais au général en chef « pour qu'il y statuât, lui seul pouvant juger si le moment « est favorable pour donner des congés aux généraux de « division. »

Nouvelle lettre du général Ney, plus vive que la précédente et que l'on n'a pu retrouver, mais à laquelle le général Baraguey d'Hilliers répondit, le 31 décembre, en ces termes :

« Vous me prêtez, général, des sentiments que, sans doute, « vous nourrissez dans votre âme, lorsque vous croyez que « l'animosité a dicté le refus que j'ai fait de vous accorder le « congé que vous m'avez demandé. Soyez assuré que plus je « crois avoir à me plaindre des humiliations dont vous m'avez « abreuvé pendant que vous commandiez l'armée et que j'en « étais le chef d'état-major, *plus j'étais disposé à ne m'en « venger qu'en faisant ce qui eût pu vous être agréable*. Le « défaut de confiance suffisante dans les pouvoirs qui m'ont « été assurés momentanément a été le principe du refus dont « vous vous plaignez avec amertume, et, s'il vous en a coûté « pour me demander un service, il m'en a beaucoup plus « coûté de ne pas vous le rendre, mais nos efforts n'étaient « pas les mêmes. Je désire que le général en chef ait égard « à vos instances et y fasse droit. Ma correspondance atteste « que je l'y ai deux fois invité en lui développant les droits « que vous aviez pour obtenir quelques jours de repos. »

Le désir qu'avait le général Baraguey d'Hilliers d'être agréable à son ancien chef était si grand que, trois jours avant l'envoi de la lettre qu'on vient de lire, il avait transmis au général Ney, en l'accompagnant de commentaires perfides, un rapport du général Lacombe Saint-Michel, commandant l'artillerie de l'aile gauche, que l'on va reproduire en raison de sa tartuferie :

« J'ai l'honneur de vous prévenir, citoyen général, que le

« citoyen Lepeule (lieutenant d'artillerie) vient de s'adresser « officiellement à moi pour qu'en suivant *la cascade* (*sic*) « érigée par la hiérarchie militaire, j'adresse au général en « chef la demande qu'il fait d'un conseil de guerre pour de- « mander justice d'un abus d'autorité qu'il dit avoir à se « plaindre de votre part. J'ai cru, citoyen général, en remplis- « sant une formalité que je ne puis refuser sans un déni de « justice, devoir vous en prévenir. Je serais fâché que cela « put vous occasionner aucun désagrément. Il est certain que « cet officier est, strictement parlant, dans l'exécution de son « devoir. Il n'avait pas le pouvoir de disposer des chevaux « d'artillerie pour un objet étranger au service, et ceux qu'il « avait étaient extrêmement fatigués.

« J'ai cru, citoyen général, vous devoir ces réflexions, *qui* « *n'émanent que de l'attachement que j'ai pour vous.* »

Après examen de l'affaire, Moreau fit écrire, le 31 décembre, par son chef d'état-major Dessolle, au général Ney :

« Il (le général en chef) pense que cet officier (Lepeule) a « obéi aux ordres qu'il avait reçus lorsqu'il a refusé des che- « vaux d'artillerie, mais il approuve entièrement votre con- « duite et la punition que vous lui avez infligée pour s'être « permis de s'écarter du respect et des égards qu'un subal- « terne doit toujours montrer à son chef. »

La demande que le général Ney avait adressée au ministre de la guerre pour obtenir un congé de convalescence de trois mois portait la date du 17 décembre 1799.

Le 16 janvier 1800 arriva cette réponse du ministre, expédiée de Paris trois jours avant :

« J'ai reçu, citoyen général, votre lettre du 26 du mois « dernier (frimaire), par laquelle vous demandez un congé de « convalescence de neuf décades.

« La position actuelle de l'armée du Rhin exigeant impé-

« rieusement la présence des généraux qui y sont attachés,
« principalement de ceux qui comme vous, citoyen général,
« y servent avec distinction, je regrette de ne pouvoir déférer
« à votre demande avant de connaître l'avis du général en
« chef à cet égard. Je vous invite donc à lui faire part des
« motifs qui vous portent à vous absenter de votre poste et de
« l'engager à me mettre à même de remplir vos désirs si le
« bien du service ne peut en souffrir. »

Fort heureusement pour Michel Ney, son aide de camp, le capitaine Passinges, alors permissionnaire à Paris, faisait démarches sur démarches au ministère de la guerre, en vue d'obtenir le congé si impatiemment attendu.

Ses efforts, dont il sera donné un aperçu quelques pages plus loin, provoquèrent l'autorisation suivante, datée du 19 janvier 1800 :

« Le ministre de la guerre autorise le général de division
« Ney, employé à l'armée du Rhin, de s'absenter pendant six
« décades pour rétablir sa santé. Ce général jouira de ses
« appointements pendant la durée du présent congé de con-
« valescence, à l'expiration duquel il sera tenu de retourner à
« son poste. »

Michel Ney ne put donc quitter son commandement qu'à la fin de janvier, et, avant de rentrer en France, il fit une pointe sur Bâle afin d'y faire une visite au général en chef Moreau. De là il se rendit à Nancy et alla habiter la propriété, dite « la petite Malgrange », récemment achetée par lui aux environs de cette ville.

Durant les trois mois qui s'écoulèrent entre le coup d'État du 18 brumaire (9 novembre 1799) et le départ du général Ney en congé de convalescence (fin janvier 1800), on relève dans les archives familiales — opérations militaires à part — trois séries de documents qui ne sont pas sans intérêt.

La première se rapporte à l'impression causée à Michel Ney par la main-mise de Bonaparte sur le gouvernement de la France. La seconde série a trait aux délassements que s'offraient, entre deux combats, des généraux qui, comme Michel Ney, atteignaient à peine la trentaine et n'étaient point manchots. Enfin, dans la troisième et dernière série, on est à même de constater les lenteurs de la bureaucratie, et en général, la stupidité des plumitifs.

De tous ces documents, un seul est de la main du général, les autres sont les réponses à des lettres de Michel Ney, qui font défaut.

Le 13 novembre 1799 (21 brumaire), parvint au général Ney une lettre de *son ami* le général Colaud, commandant supérieur de Strasbourg—Kehl, disant à la date de la veille :

« Le directeur du télégraphe me fait passer en ce moment,
« mon cher général, les deux dépêches suivantes :

Première dépêche du 18 *brumaire* (9 *novembre*).

« Le corps législatif est transporté à Saint-Cloud.
« Buonaparte est nommé commandant de Paris.
« Tout est tranquille et content. »

Seconde dépêche du 19 *à midi* (10 *novembre*).

« Le Directoire a donné sa démission. Moreau, général,
« commande au palais du Directoire. Tout.....
« *Nota*. Ce dernier mot annonce quelque chose de nou-
« veau. »

Le général Colaud arrivé, le 20 novembre, à Waghausel, pour y commander, à la place du général Laborde malade, la 1re division de l'armée du Rhin, chargée primitivement du blocus de Philippsburg, écrivit à Michel Ney, le 25 du même mois :

« Je pense comme vous sur le mouvement du 18 brumaire.

« Le temps seul nous fera connaître si nous serons plus heu-« reux ; les choses commencent à prendre meilleure tournure. « Néanmoins, je ne crois pas du tout à la paix ; nos p..... de « femmes y mettront obstacle ; on leur a promis qu'elles ne « seraient point violées, et moi, je vous promets que je n'ai « point envie d'être leur souteneur ; il y en a bien assez de « notre malheureuse patrie à défendre. Ces vampires l'ont « rongée ; elle n'a plus que la peau et les os, et nos braves « républicains n'ont fait la guerre que pour enrichir cette « tourbe d'avocats et de procureurs..... »

Nouvelle lettre, le lendemain, où on lit :

« La révolution du 18 brumaire est entièrement couronnée « de succès à Paris. L'enthousiasme pour Bonaparte y est « à son comble ; on cite plusieurs lois fructidoriennes déjà « rapportées ; il paraît que le Consulat agira à cet égard avec « une sage lenteur pour ne pas donner aux anarchistes le « prétexte de crier à une réaction royaliste. Espérons que « le 18 (brumaire) aura l'effet que les véritables républicains « s'en promettent. »

Précédemment, le général Ney s'était aperçu qu'on décachetait les lettres à lui adressées. Il avait fait part de sa découverte à son excellent ami le général Colaud, lequel avait répondu, de Strasbourg, le 13 novembre :

« Je ne suis point étonné qu'on décachette les lettres.

« Vous devez connaître les hommes d'aujourd'hui. Vous « devez encore être persuadé qu'il y a peu de nos braves « camarades qui soient à l'abri de la calomnie des lâches « qui ne parlent jamais en face. Je l'ai éprouvé encore plus « que vous ; ils ne se sont jamais permis, en ma présence, « aucun propos contre votre délicatesse, parce que je les « aurais relevés ; quant à votre bravoure, elle est assez « connue.

« Ainsi, mon cher général, méprisez ces êtres vils. »

Un capitaine d'infanterie du nom de Ravier était lié d'amitié avec le général Ney; il lui écrivit d'Arras, sa garnison, le 1er décembre 1799 :

« Connaissant votre louable façon de penser, je ne doute « pas que vous n'ayez pris un grand intérêt aux événements « des 18 et 19 brumaire. J'ai l'honneur de vous déclarer que « cet événement est dans mon cœur, et que mon âme a lon- « guement tressailli de plaisir en l'apprenant.

« Il n'appartenait qu'à un général qui, par ses victoires, ses « talents et ses sentiments généreux, a commandé notre con- « fiance et notre dévouement d'être la pierre angulaire de « notre félicité commune..... Puisse le ciel seconder ses « travaux! »

Ce même capitaine adressa, le 22 décembre, de Metz, sa nouvelle garnison, une autre lettre au général Ney, dont on a extrait les lignes suivantes :

« Aussitôt mon arrivée dans cette commune, le 29 du mois « passé (20 décembre), j'ai retiré de la poste la lettre que « vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je l'ai lue et relue « avec la plus grande attention, surtout quand j'ai vu quelle « était votre louable façon de penser sur les événements des « 18 et 19 brumaire.....

« Pour nous, notre sort va s'améliorer à vue d'œil. Notre « considération croîtra beaucoup. Les officiers municipaux « et autres fonctionnaires changeront de ton à notre égard. « Bien loin d'être orgueilleux et superbes, ils prendront, en « nous parlant, l'air de respect que nos fatigues et nos travaux « ont le droit d'exiger d'eux.....

« La Constitution (de l'an VIII), en nommant un général « pour premier consul, fait retomber toute la considération « morale sur l'état militaire, et cela nous est dû d'autant plus « que la nature de notre condition nous donne déjà la consi- « dération physique. »

On peut donc dire que le général Ney, ses amis et la plupart des officiers employés aux armées de la République accueillirent avec des transports de joie la fin du régime directorial et l'arrivée au pouvoir suprême de Bonaparte, ce jeune général qui s'était couvert de gloire en Italie puis en Égypte et passait pour un organisateur incomparable.

Le général Ney avait un ami d'enfance, le chef de brigade (colonel) Buquet, lequel commandait, en 1799, la 18e division (légion) de gendarmerie nationale à Metz.

Le frère de ce Buquet remplissait alors auprès de Michel Ney les fonctions d'aide de camp avec le grade de capitaine.

Le colonel Buquet écrivit, le 8 novembre, à son cher ami Ney, pour lui annoncer sa visite dans les premiers jours de frimaire (fin novembre).

De sa lettre nous donnons ce passage amusant :

« Le premier usage que je ferai de ma liberté sera d'aller « t'embrasser et philistiner un peu avec toi.

« En attendant cette époque que je hâterai le plus possible, « fais passer en revue toutes les belles du pays et cherche au « milieu d'elles celle qui peut me convenir...

« Puisque enfin la société a osé annuler les lois de la nature « sur les engagements et que mon opposition n'empêcherait « pas cette usurpation, je consens à me lier pour toujours à la « même personne, mais il faudrait qu'elle eût toutes les qua- « lités que tu décris si bien dans ta lettre, afin de dorer un « peu le joug qu'elle doit m'imposer. »

Ce brave colonel Buquet avait sur le mariage des idées que l'on taxerait aujourd'hui d'avancées et qui étaient alors très répandues.

Pendant son séjour à Frankenthal et environs, le général Ney avait fait la conquête d'une jeune Allemande, habitant Grünstadt.

Le 6 décembre, quand parvint au général de division

Hardy, commandant à Worms, la nouvelle de l'armistice du 3 décembre 1799, cet officier général écrivit à Michel Ney, avec qui il était très lié :

« Je vous ai écrit avant-hier (4 décembre), mon cher géné-« ral, ne sachant pas encore qu'il y eut armistice... ma lettre « vous sera renvoyée à Grünstadt, où je vous suppose main-« tenant près de votre aimable petite femme. Je lui avais fait « préparer un logement ici (à Worms) ; il sera toujours à sa « disposition et j'ai ordonné que personne ne le prît... Em-« brassez bien fort votre petite pour vous et pour votre sin-« cère ami. »

Enfin, le 29 décembre 1799, étant à Kirchheimbolanden, Michel Ney, alors chef de la 4e division de l'aile gauche, fit savoir par lettre autographe, à son ami d'enfance, le citoyen Fischer, garde-magasin à Alzey, qu'il acceptait son invitation à dîner pour le 31 décembre.

Voici le texte de la missive :

« Je viendrai, ainsi que vous le désirez mon cher Fischer, « le 10 nivôse (31 décembre) à Alzey, accompagné de la tur-« bulente jeunesse, excepté ma petite dame qui est restée chez « elle pour quelques jours.

« Je pense que le commissaire des guerres Villain sera de « la bande joyeuse qui formera un total de six à sept au plus : « j'accepte, au nom de tous ces pèlerins, le dîner proposé. »

Au mois de décembre 1799, le général Ney avait pour adjudant général le citoyen Ployer, et pour aides de camp les capitaines Passinges et Buquet.

Quand il demanda un congé de trois mois, le 17 décembre, Michel Ney offrit à ces trois officiers, tombés malades à la suite des fatigues de la campagne précédente, de partir en congé de convalescence.

Passinges obtint d'aller à Paris, Buquet à Charmes, mais,

pour l'adjudant général Ployer, qui désirait se rendre à Besançon, ce fut plus difficile.

Voici la lettre qu'il écrivit, le 28 décembre, de Haguenau, où était alors le quartier général de Baraguey d'Hilliers, commandant provisoirement l'aile gauche de l'armée du Rhin :

« Il vous semblait très juste et très facile, mon cher général, que j'obtinsse le congé de convalescence que je sollicitais et que rend nécessaire l'état de ma santé. Eh bien, rien de tout cela ! c'est *une affaire majeure* qui entraîne une *grande responsabilité* et que le général *commandant provisoirement en chef la ci-devant armée du Rhin* ne peut accorder. Voilà ce que vous n'auriez pu croire, et c'est cependant la réponse que j'ai reçue.

« Ainsi, vous voyez, mon général, que je ne suis pas plus heureux que vous. On ne trouve pas partout des amis et des camarades..... enfin on envoie mes pièces au général Lecourbe, et j'attends la décision d'une affaire qui ne le regarde pas. »

Le 8 janvier, autre lettre de Ployer, datée de Strasbourg, et annonçant, celle-là, l'obtention du congé pour Besançon. Elle se terminait pas ces mots : *Mes respects à Madame.*

Les démarches que fit le capitaine Passinges, en janvier 1800, pour obtenir que son chef direct eût le congé de trois mois qu'il avait demandé au ministre, jettent une vive lumière sur les mœurs bureaucratiques de l'époque..... qui n'ont guère changé depuis.

On va en juger par les trois lettres reproduites ci-dessous, que ledit capitaine écrivit de Paris au général Ney, les 8, 9 et 19 janvier 1800.

1° *Lettre du 8 janvier.*

« Aussitôt mon arrivée ici, mon général, je me suis rendu au bureau de la guerre pour savoir où en était la demande

« que vous aviez faite et sur laquelle j'appris qu'il avait été « rédigé un rapport dont le résultat était attendu.

« J'ai continué d'aller chaque jour voir MM. les commis « auxquels *j'ai eu l'honneur de faire une cour assidue*. « Aujourd'hui, j'apprends que le ministre (général Berthier) « exige que ces sortes de demandes soient apostillées du « général en chef et accompagnées de certificats de méde- « cins. Hâtez-vous donc, je vous en prie, de m'envoyer ce « que vous pourrez obtenir de ces deux objets, car, bien que « j'aie plus d'une corde à mon arc, il est toujours prudent de « se précautionner contre *les formes et toutes les entraves* « *bureaucratiques*.

« En attendant, muni de la lettre que vous m'avez remise, « je vais voir, *quand je pourrai*, le ministre de la guerre.

« S'il refuse cette seconde (corde), j'irai retrouver le géné- « ral Bernadotte et le sommer de tenir la promesse qu'il m'a « faite de m'accompagner chez le ministre dans le cas où « j'éprouverais un refus.

« Je ne compte plus sur le général Lefebvre, qui est un « grand drôle de personnage, près duquel l'accès n'est pas « facile pour un petit bonhomme de mon espèce.

« J'ai aussi été trouver le particulier qui devait vous faire « parvenir les 2e et 3e livraisons de la collection des cartes « d'Italie. J'ai résumé d'un très long discours qu'il m'a tenu « qu'il y avait impossibilité d'en avoir.....

« Le ministre de la guerre a refusé de signer mon brevet « de chef de bataillon et celui de chef d'escadron pour Chas- « sagnac, aide de camp du général Lorcet, que vous avez « demandés après l'affaire du 13 vendémiaire (5 octobre, « combat de Höchst, livré sur la Nidda inférieure), et il « n'accordera cette importante signature que lorsque vous lui « aurez fait connaître par quelles actions d'éclat nous avons « pu mériter, l'un et l'autre, votre bienveillance.

« Le citoyen *Drouin*, *sous-chef de bureau*, *m'assure qu'il* « *n'y a rien de si commun que ces hauts faits* pour lesquels

« on demande ici une attestation : *grands dangers prétendus* « *courus en portant des ordres*, *petite attaque bien dirigée et* « *très réussie*, *etc.*, *etc.....* enfin *il y a ici des formules toutes* « *prêtes*, *au choix des amateurs.* Il y en a même de si peu « vraisemblables que j'aimerais mieux ne pas obtenir le « grade supérieur (et cependant j'en ai grande envie) que « de voir insérer de pareilles sottises sur mon brevet.

« Le général Bonet a aussi échoué dans sa demande en « obtention de congé, bien qu'il eût pour lui un chef de « bureau. J'espère que je serai plus heureux à votre égard, « mais, tel prompt que puisse être le succès de mes courses, « il ne répondra jamais assez tôt à l'impatience avec laquelle « je désire pouvoir vous prouver, dans toute occasion, ma « reconnaissance et mon respectueux et amical dévouement. »

2° *Lettre du 9 janvier 1800.*

« Les audiences publiques du ministère de la guerre sont « trop tumultueuses pour pouvoir espérer d'en obtenir quel- « que chose. J'ai cherché tous les moyens qui pourraient « m'en procurer une particulière ; le hasard le plus heureux « m'a fait rencontrer ici le brave général Oudinot qui aura la « bonté de me conduire chez le citoyen Berthier, demain ou « après au plus tard ; là, je verrai ce qu'il me répondra aux « observations que je compte lui faire sur la position où vous « vous trouvez et qui rend indispensable l'obtention de « votre congé.

« Depuis mon séjour ici, je n'ai encore pu obtenir que la « commission (brevet) de mon camarade Buquet, que je vous « fais passer, ci-joint. Peut-être serai-je plus heureux à l'ave- « nir (pour Chassagnac et pour moi) quand je serai parvenu à « mettre un plus grand nombre de co-solliciteurs de mon « côté. La plupart des gens en place sont très occupés et « presque inaccessibles ; *les commis sont insolents ou cupides*, « ce qui rend possibles les négociations, mais bien qu'il en

« coûte beaucoup à mon caractère, je serai amplement « dédommagé des contradictions que j'éprouve journellement « si je parviens à avoir ce congé qui fait l'objet de vos vœux « et des miens.

« Je joins aussi ici l'*impertinente lettre* du chef de la 1re di- « vision qu'il assure lui avoir été prescrite par le ministre lui- « même. Ce n'est là qu'un *nouveau détour bureaucratique* « uniquement imaginé pour gagner du temps et faire passer « en premier les chers favoris; j'ose espérer de votre bonté « que vous voudrez bien m'aider à déjouer cette petite trame; « il ne faut que quelques lignes de vous pour me mettre à « même de réclamer *impérieusement* l'exécution de l'arrêté « du 27 vendémiaire dernier (19 octobre); je vous prierai « même de vouloir bien avoir la même bonté pour Chassa- « gnac qui est un fort brave garçon; je me rappelle qu'il reçut « un coup de fusil dans la cuisse à l'affaire de Frauenfeld, où « j'eus un cheval tué. »

3° *Lettre du 19 janvier 1800.*

« Enfin, mon général, *voilà votre congé* que je m'empresse « de vous faire passer afin de vous tirer au plus tôt de l'im- « patience où vous devez être...

« Je donne aujourd'hui à dîner à *quelques honnêtes gens* qui « *prétendent* avoir accéléré cette obtention; l'heure approche « et je quitte la plume pour les joindre. »

Deux jours plus tôt (17 janvier), le général Sorbier, nouvellement promu divisionnaire, écrivait de Strasbourg à son ancien chef et ami, le général Ney :

« J'ai vu hier le général d'Hautpoul, mon cher général; « il avait eu, dans la journée, une conférence avec le géné- « ral en chef, lequel lui a demandé où vous étiez, s'est « expliqué sur votre compte avec le plus grand avantage et « a montré pour vous la plus haute estime..... Vos petits

« détracteurs n'ont pas empêché votre courage et vos talents « de vous donner la première place dans l'estime de Moreau. « Que ne venez-vous le voir, général, comme ont fait tous « vos camarades ?.... »

Cette invitation peu déguisée de faire une visite à Moreau, amena, on l'a déjà dit, le général Ney à se rendre à Bâle avant d'aller jouir de son congé de trois mois à « *la petite Malgrange* », près de Nancy.

Le général Sorbier ajoutait en post-scriptum :

« Hommages respectueux à votre dame et amitiés au grand « Ruffin (adjudant général ami de Michel Ney). La clarinette « n'est pas faite et ne pourra l'être que dans quinze jours. »

Le général Ney comptait donc employer les loisirs de son prochain congé à jouer de la clarinette. Et pourquoi pas ? Les hommes du monde de ce temps-là faisaient, en grande majorité, de la musique vocale ou instrumentale, et Michel Ney, le divisionnaire de 30 ans, à l'oreille musicale, ne pouvait faire exception à la règle.

Toutes les lettres adressées au général Ney par des officiers généraux, supérieurs et autres ayant servi sous ses ordres à l'armée du Rhin de 1799, respirent à son égard le dévouement le plus absolu, l'affection la plus profonde et le désir ardent de servir, encore et toujours, sous son commandement.

On sent, à lire ces documents officieux, que régnait entre le chef et ses subordonnés une entière confiance touchant à la familiarité sans jamais y tomber.

Quelques extraits feront saisir notre pensée :

Du capitaine Passinges.

« Paris, le 1er février 1800.

« Personne plus que moi ne prend plus de part aux désa-

« gréments que vos ennemis vous font éprouver, parce que « personne ne sait mieux que moi avec quelle facilité vous « pourriez les confondre.

« Le théâtre de la guerre ressemble à une belle prairie « sur laquelle on entend assez souvent croasser des cra- « pauds..... Cela n'empêche point d'y cueillir des fleurs..... « Cicéron souhaitait à ses amis l'honneur, la santé et l'ai- « sance. Puissiez-vous toujours jouir de ces trois avantages, « et n'être jamais entouré que de personnes qui, comme moi, « vous aiment, respectent et estiment. »

Du capitaine Buquet.

« Charmes, le 17 janvier 1800.

« J'ai reçu, mon cher général, votre agréable lettre du « 24 de ce mois (pluviôse, 13 février).....

« Si ce n'était pas anticiper sur vos plaisirs de Nancy, je « vous prierais de m'indiquer le jour de votre arrivée ici. « J'organiserais un petit bal de société, et là vous verriez les « jeunes poulettes de notre cité..... Le 4, le 5 et le 6 du mois « de ventôse (23, 24, 25 février) sont les jours de carnaval. « Si vous n'êtes pas en frairie, venez avec votre chère com- « pagne les passer à la maison; *l'ancien préjugé* semble « donner plus de liberté à la jeunesse pour se livrer aux « divertissements.....

« Soyez persuadé, mon cher général, que quels que soient « les moments que vous pourrez prendre, vous serez le bien- « venu. Le carême de Jésus le Nazaréen ne convenant pas à « *notre complexion délicate*, nous ne le mettrons pas en « usage. »

Du général Roussel, chef d'état-major de l'aile gauche de l'armée du Rhin.

« Strasbourg, le 27 février 1800.

« J'ai demandé à quitter les fonctions de chef d'état-major,

« à la reprise des hostilités, et d'être placé dans une division.
« Je désirerais bien, mon cher général, que ma destination
« fût d'être employé directement sous vos ordres. »

Du colonel Dubois-Crancé, chef du 1er chasseurs, en congé à Paris.

« 27 février 1800.

« J'ai appris avec infiniment de peine que mon régiment
« ne faisait plus partie de votre division.
« L'intérêt amical dont vous m'honorates toujours et votre
« attachement pour le corps me font espérer que vous deman-
« derez qu'il retourne près de vous... . »

De l'adjudant général Ruffin.

« Langenkandel, le 7 mars 1800.

« Je ne peux pas, mon cher général, vous dire quelle sera
« votre destination ; je ne la connais pas. Si on peut en juger
« par le cas que fait de vous le général Moreau et la manière
« avantageuse dont il en a parlé à tout le monde, vous serez
« placé suivant vos désirs, c'est-à-dire, je crois, à l'avant-
« garde. »

Du général Bonet.

« Strasbourg, le 22 mars 1800.

« Je me trouve, mon cher général, par l'organisation du
« centre de l'armée, faire partie de votre division.
« Vous ne doutez pas du plaisir que j'ai en l'apprenant,
« puisque mes désirs se trouvent remplis, surtout si vous les
« approuvez. »

CHAPITRE XVII

14 MARS — 8 MAI 1800

Le général Ney rappelé de congé ; son arrivée à Bâle, le 20 mars, et son retour à Nancy quinze jours plus tard. — Il est rappelé d'urgence, par ordre du 16 avril, à Neuf-Brisach, qu'il atteint le 22 avril. — Composition et emplacements de la division Ney. — Idées différentes de Moreau et de Bonaparte sur la guerre. — La situation générale le 15 avril. — Le plan d'ensemble. — Plan de Moreau. — Les journées des 25, 26, 27, 28, 29 et 30 avril. — La journée du 1er mai. — Ordre de marche du 1er mai pour le corps du centre. — La journée du 2 mai. — La victoire de Stockach. — Ordre de marche du centre pour la journée du 3 mai. — La journée du 4 mai. — Le combat victorieux de Mœskirch. — Deux ordres de Gouvion Saint-Cyr à Michel Ney, suivis de commentaires. — Les journées du 6, du 7 et du 8 mai.

Le 14 mars 1800, arriva au général Ney, alors en congé près de Nancy, l'ordre émanant du général en chef Moreau, de se rendre de suite auprès du lieutenant général Gouvion Saint-Cyr, dont le quartier général était à Strasbourg, pour en recevoir le commandement d'une division dans le corps du centre de l'armée du Rhin. Carte no 1.

Deux jours plus tôt on avait remis au général Ney une lettre autographe[1] du lieutenant général Gouvion Saint-Cyr, dont voici la copie :

« Je vous préviens, mon cher camarade, que dans la nou-
« velle organisation de l'armée, vous devez commander une
« des divisions du centre. Vos troupes commenceront demain
« leur mouvement pour remonter le Rhin et votre division se

(1) Lettre reproduite dans ce volume.

« trouvera rassemblée le 29 du courant (20 mars) dans les « environs de *Bâle*.

« Je vois que vous n'êtes pas encore à l'expiration de votre « congé; mais j'ai pensé qu'en vous donnant avis de la très « prochaine ouverture de la campagne, vous ferez encore à la « République le sacrifice de quelques jours de repos, et que « vous ferez votre possible pour être rendu à Bâle, le 1er ger- « minal (22 mars), où votre présence sera très nécessaire; en « mon particulier, je vous saurai gré de votre diligence. »

Le général Ney quitta Nancy le 14 mars et se mit en route pour Épinal, Belfort et Bâle, où il arriva le 20 mars. Moreau et Gouvion Saint-Cyr s'étaient trop pressés en appelant, dès le 12, Michel Ney à la tête de sa division. La date de la reprise des hostilités fut encore reculée en sorte que le général Ney reprit, le 30 mars, le chemin de Nancy pour achever d'y rétablir sa santé.

Le court séjour que le général Ney venait de faire à Bâle ne lui avait pas laissé une bonne impression sous le rapport du choix des généraux appelés à exercer un commandement à l'armée de Moreau. Il s'en ouvrit, par lettre, à son ancien chef, le lieutenant général Lefebvre, nommé par le Premier Consul commandant supérieur des 14e, 15e et 17e divisions militaires, avec quartier général à Paris.

Celui-ci lui répondit, le 16 avril :

« Les temps sont bien changés, mon cher Ney. Les places « ne se donnent plus à l'intrigue; toutes les considérations « cèdent à l'intérêt public. Ne croyez donc pas tout ce qu'on « vous débite sur le compte du gouvernement et soyez assuré « qu'il est tout entier à ceux qui, comme vous, ont tant fait « pour la Patrie. Vous le voyez par la confiance que j'ai obte- « nue ici; la nomination de Mortier, qui était absolument « inconnu ici, au commandement de la 17e division le prouve « plus encore. Ne vous inquiétez donc plus, mon cher Ney, et « croyez que tout ira bien. »

Le même jour, le lieutenant général Gouvion Saint-Cyr écrivait de Strasbourg au général Ney :

« Je vous préviens que les troupes ont ordre de se rappro-
« cher des points par où elles doivent déboucher et que, pro-
« bablement, la campagne sera ouverte avant la fin du mois ;
« ainsi, mon cher général, vous n'avez que le temps néces-
« saire pour vous rendre à votre division qui dans ce moment-
« ci est réunie à Brisach et environs.

Au reçu de cette lettre, le général Ney partit pour Neuf-Brisach où il arriva le 22 avril.

Sa division, la première du corps Gouvion Saint-Cyr, se composait, depuis le 21 mars, d'un bataillon de la 12e légère, des 54e, 76e et 103e de ligne, à 3 bataillons, du 8e chasseurs et du 25e de (grosse) cavalerie, de deux compagnies d'artillerie légère, d'une compagnie de sapeurs et des services d'entretien.

Les généraux de brigade Bonet, Joba, Bonnamy et l'adjudant général Ruffin devaient seconder dans ses opérations le général Ney, lequel amenait avec lui ses deux fidèles aides de camp, le chef de bataillon Passinges et le capitaine Buquet. Il y avait aussi, à la 1re division, un second adjudant général nommé Jorry, que le général Ney affecta, le 22 avril, à la brigade du général Joba, au grand déplaisir de celui-ci qui écrivit, le 23 avril, à son chef :

« Si je ne craignais pas, mon général, d'hasarder une
« demande peut-être indiscrète, je réclamerais comme une
« faveur celle de ne pas l'avoir à ma brigade. Les motifs qui
« me font embrasser ce désir, c'est que, de l'avis de tous, il
« ne peut m'être d'aucune utilité. »

La brigade Joba occupait, à ce moment, la tête de pont de Vieux-Brisach avec la 58e et le bataillon de la 12e légère, tandis que la brigade Bonet (76e, 8e chasseurs et demi-compagnie d'artillerie légère) et la brigade Bonnamy (103e et

15e de cavalerie) se trouvaient sur la rive gauche du Rhin, à Neuf-Brisach et environs.

Les deux autres divisions du corps Gouvion Saint-Cyr étaient commandées par les généraux Baraguey d'Hilliers (2e division) et Tharreau (3e division).

Avant d'exposer ce qui a trait à la division Ney dans les opérations de l'année 1800 en Allemagne, il paraît nécessaire de dire quelques mots des idées qui présidèrent au plan de campagne.

Cette courte analyse fera ressortir, espérons-le, l'abîme qui séparait la doctrine que professait déjà Bonaparte de celle empruntée par Moreau à l'art décevant des généraux de la seconde moitié du XVIIIe siècle.

Pour ceux-ci, le théâtre de la guerre était comparable à un échiquier dont les troupes formaient les pions, et dès lors, ils imaginaient des manœuvres dites savantes destinées à provoquer, de la part de l'ennemi, des fautes à exploiter sans retard, au moyen de contre-dispositions.

Les feintes exigeaient le partage de l'armée en centre, ailes et réserve, séparés entre eux par de grands intervalles, et l'art consistait à faire converger ces groupements sur un adversaire qui avait été contraint, par des menaces diverses, de se concentrer en position défensive, sur un front relativement étroit dont les extrémités étaient, par suite, très vulnérables.

Cette stratégie, dite linéaire, Jourdan et Moreau l'avaient employée dans leurs opérations pseudo-combinées de 1796 et 1797 en Allemagne, et le Moreau de 1800 n'en connaissant pas d'autre, ne pouvait faire autrement que de l'appliquer lorsqu'il dut porter la guerre de la rive gauche du haut Rhin sur la rive droite du haut Danube.

Les idées de Bonaparte sur la guerrre offensive étaient bien différentes.

Exploitant à l'extrême le principe de l'économie des forces

que Carnot avait appliqué le premier en 1794, il veut maintenir l'ennemi sur le vaste front stratégique qui lui est habituel au moyen de simples démonstrations, voire même, de simulacres variés, tandis que l'armée se réunira secrètement sur une zone de rassemblement bien choisie, d'où elle partira pour marcher en bloc et rapidement dans une direction telle que des fractions importantes de l'ennemi y soient rencontrées.

Le dispositif de marche, par colonnes parallèles précédées d'une ou de plusieurs avant-gardes, sera calculé, en largeur et en profondeur, de telle sorte que, sous le couvert des avant-gardes engageant, s'il le faut, le combat, l'armée puisse en quelques heures se déployer sur l'ordre de son chef, au mieux des circonstances, chacun des corps qui la composent allant occuper dans l'ensemble la place désignée, ou bien, se préparant à exécuter la manœuvre tactique voulue et ordonnée.

Que l'ennemi soit reconnu, ou même, rencontré inopinément, soit en avant du front soit sur un des flancs de marche, la capacité manœuvrière du commandement et des troupes assurera un déploiement rapide dans le sens convenable, à la condition que les avant-gardes, ou flanc-gardes, remplissent bien leur mission, laquelle consiste à fixer l'ennemi pendant que l'armée passe de l'ordre de marche à l'ordre de bataille.

Au contraire, dans le système linéaire que suivra Moreau, les corps ont entre eux des distances ou des intervalles considérables et tels qu'ils ne peuvent participer tous à une bataille imprévue.

En outre, chaque corps se déploie en bataille, à l'issue de la marche du jour, et son déploiement s'opère, face à la direction présumée de l'ennemi, laquelle n'est pas toujours celle du mouvement général.

Le système de guerre de Moreau a survécu aux triomphes et aux revers de l'épopée napoléonienne. Il a été glorifié par des auteurs français de valeur, tel que le colonel marquis de Carrion-Nisas écrivant, au sujet de la campagne de 1800 en

Allemagne, dans un livre publié, en 1829 : « ce système *semble convenir le mieux à la monarchie constitutionnelle* ».

Le 15 avril. commencèrent les hostilités. Dix jours avant l'ouverture de la campagne en Allemagne, caractérisée par le passage de l'armée du Rhin sur la rive droite du fleuve, la situation générale était la suivante :

Masséna, en position à Gênes et sur l'Apennin avec une petite armée de 40,000 hommes, avait subi l'attaque (le 6 avril) des Autrichiens et se trouvait en très fâcheuse posture, mais Bonaparte ne devait en recevoir la nouvelle que le 23 avril.

Une armée, dite de réserve, se rassemblait secrètement à Dijon et sur la Saône ; elle devait atteindre le chiffre de 40,000 hommes. L'armée du Rhin, forte de 120,000 hommes et partagée en centre, ailes et réserve, ou quatre corps, avait son aile droite (Lecourbe) sur le Rhin supérieur en Suisse, son centre (Gouvion Saint-Cyr) à Neuf-Brisach et environs, son aile gauche (Sainte-Suzanne) à Strasbourg et Kehl et sa réserve à Bâle et environs.

Le général Moreau s'était réservé le commandement direct du corps de réserve, mesure qui présentait une foule d'inconvénients.

L'Autriche avait en Italie une armée de 140,000 hommes commandée par Mélas et une autre de 130,000 hommes, sous le général Kray en Souabe, cette armée observant le cours du Rhin depuis Coire jusqu'à hauteur de Mayence.

Bonaparte désirait voir Moreau utiliser la barrière du Rhin pour réunir en secret son armée entière sur la rive gauche entre Schaffhouse et Constance pour lui faire franchir ensuite le fleuve, en un seul jour, sur quatre ponts de bateaux.

Cela fait, l'armée marcherait sur Stockach et Ulm, poussant devant elle les fractions autrichiennes qu'elle rencontrerait.

Ce plan simple et grandiose devait réussir parce que l'armée de Kray, disséminée sur un front immense, ne pouvait se concentrer pour combattre avec tous ses moyens, que très loin

en arrière, et d'autant plus que la rupture de sa ligne en cordon s'effectuerait à l'une de ses extrémités (Sud).

Moreau ne pouvait comprendre un plan qui supposait l'application d'une méthode de guerre tout à fait étrangère à son esprit.

Suivant lui, il convenait d'utiliser les têtes de pont de Kastel, de Kehl, de Vieux-Brisach et de petit Bâle pour franchir le Rhin et refouler en Souabe les détachements autrichiens de couverture.

Bonaparte fit venir à Paris le chef d'état-major de Moreau, général Dessolles, pour l'amener à ses idées, mais s'étant rendu compte que c'était impossible, il laissa Moreau libre de suivre son propre plan, à la condition que rien ne déboucherait de Mayence et que le corps Lecourbe franchirait le Rhin entre Constance et Schaffhouse.

En apprenant, le 23 avril, l'attaque, par Mélas, de *la ligne* que formait, à tort, l'armée de Masséna, Bonaparte envoya l'ordre à Moreau d'exécuter sans retard le passage du Rhin, mais son intention avait été devancée, puisque les hostilités débutaient de ce côté le 25 avril.

Le projet d'opérations de l'armée du Rhin faisait partie d'un plan d'ensemble élaboré par Bonaparte et embrassant les théâtres d'opérations de Souabe, d'Helvétie et d'Italie.

L'armée du Rhin franchissant le fleuve le 27 avril, Bonaparte estimait qu'à la date du 10 mai, Moreau aurait obtenu de tels avantages et gagné tant de terrain qu'il pourrait détacher de son armée, vers le Simplon, une vingtaine de mille hommes, lesquels, une fois réunis à la division Moncey préposée à la garde de la Suisse, descendraient en Lombardie, pendant que l'armée de réserve, mise en mouvement à la fin d'avril, déboucherait en Piémont par le petit Saint-Bernard.

Pour en revenir à l'armée du Rhin proprement dite, le général Dessolles écrivit de Colmar, le 24 avril, au ministre

de la guerre Carnot pour lui annoncer que le corps Gouvion Saint-Cyr se porterait sur Fribourg, le lendemain, puis marcherait sur Saint-Blaisien, où il entrerait en liaison avec le corps de réserve, lequel aurait débouché de Bâle le même jour pour se porter sur Laufenbourg (Klein-Laufenburg). Ensuite, ces deux corps iraient prendre position sur la Wutach, et le corps Lecourbe tenterait le passage du Rhin entre Stein et Schaffhouse.

Pendant ce temps, le corps Saint-Suzanne, qui aurait fait (le 25) une fausse attaque (de Kehl) sur Offenbourg, se replierait sur Neuf-Brisach et prendrait, par le val d'Enfer, pour rejoindre l'armée.

Entrons maintenant dans le vif du sujet, autrement dit, passons au rôle joué par la division Ney dans le corps Gouvion Saint-Cyr, non sans rattacher les marches et combats de ce corps aux opérations d'ensemble de l'armée du Rhin.

Le 25 avril, à 4 heures du matin, la division Ney, ayant la brigade Joba en avant-garde, franchit le Rhin, marcha sur Eichstetten en deux colonnes, refoulant devant elle les détachements de couverture autrichiens pendant que les deux autres divisions se dirigeaient sur Fribourg et s'en emparaient à la suite d'un combat assez vif contre les troupes de Gyulai.

Ce jour-là eut lieu, au corps Sainte-Suzanne, un combat sur Offenbourg (au sud-est et non loin de Strasbourg), dans lequel périt Dubois-Crancé, chef du 1er chasseurs, officier plein d'avenir, et que Michel Ney appréciait fort pour l'avoir vu à l'œuvre, l'année précédente, sur le Neckar.

Dans la même journée, le corps de réserve commença de déboucher de Bâle.

Le 26 avril, le centre et l'aile gauche ne firent aucun mouvement, pendant que la réserve achevait son passage du Rhin et gagnait un peu de terrain vers l'Est.

Les 27, 28 et 29 avril, le corps Saint-Cyr se porta sur Saint-Blaisien, par Todtnau, et prit position, le 29, sur l'Alb supérieure. Au corps de réserve, les divisions Delmas et Leclerc atteignirent, le 29, l'Alb inférieure et se lièrent avec le centre au moyen de la division Richepanse détachée au sud et non loin de Saint-Blaisien.

L'aile gauche s'était dérobée le 27 au soir, avait repassé le Rhin à Kehl pendant la nuit et commencé, le lendemain, la marche prescrite sur Brisach et Fribourg.

Le 30 avril, le corps Saint-Cyr ne bougea pas, mais la réserve atteignit la Wutach inférieure, vers Thiengen.

Le 1er mai, le corps de réserve se porta de la Wutach inférieure sur Schaffhouse et au delà vers l'Est, tandis que l'aile droite, sous Lecourbe, forçait le passage du Rhin, près de Stein, et se déployait ensuite face au Nord, en appuyant sa droite à Radolfszell (lac de Constance).

De son côté, le corps du centre atteignit, ce jour-là, Stühlingen, sur la Wutach, et se forma comme il va être dit.

Enfin, l'aile gauche atteignit Fribourg.

Dans la soirée, les trois corps de droite, de réserve et du centre, occupaient, ensemble, une ligne de 40 kilomètres, face aux rassemblements principaux de l'ennemi, présumés sur le haut Danube.

L'ordre, ci-dessous, du général Gouvion Saint-Cyr, expédié de Saint-Blaisien le 1er mai, vers 4 heures du matin, définit exactement les conditions du déploiement des divisions du centre après la marche.

Ordre de marche pour le 11 floréal (1er mai).

« La division aux ordres du général Baraguey d'Hilliers se
« mettra en mouvement, à *8 heures du matin*, pour venir

« prendre position sur *Stülingen*, communiquant, par sa « droite, sur *Neunkirchen* avec la gauche de la réserve....

« La division aux ordres du général Ney se mettra en « mouvement, à *10 heures du matin,* pour se porter sur « *Bettmaringen*, où elle prendra position, appuyant sa droite « à la gauche du général Baraguey d'Hilliers et sa gauche « à cet endroit.

« La division aux ordres du général Tharreau se mettra en « mouvement, à *5 heures du matin,* pour se porter sur *Bir-* « *kendorf* où le général Tharreau recevra des ordres ulté- « rieurs..... »

Ces ordres lui prescrivirent d'appuyer sa gauche à Bonndorf et sa droite à Bettmaringen.

Le front de Neunkirch—Stühlingen—Bettmaringen—Bonndorf, occupé par le corps du centre le 1er mai, mesure 20 kilomètres pour un effectif de 30,000 hommes au plus, ce qui donne un homme et demi par mètre courant.

Dans cette situation, l'armée de Moreau, adossée au cul-de-sac du Rhin, ne pourra se porter sur Stockach et Ulm que par des marches, en quelque sorte, de glissement vers l'Est, suivies, chacune, d'un déploiement, face au Nord, et si l'ennemi a le temps de concentrer, aux environs de Stockach, une notable partie de ses forces avant la première rencontre sérieuse, celle-ci ne décidera rien, parce que l'armée du Rhin ne pourra y participer tout entière en raison de la très grande profondeur de son dispositif de marche.

Carte n° 6. Le 2 mai, les corps du centre, de droite et de gauche restèrent en position, tandis que la réserve, réunie la veille entre Neunkirch et Schaffhouse, appuyait vers l'Est pour se lier à l'aile droite.

Le 3 mai, le corps de droite (25,000 hommes) marcha sur Stockach où les Autrichiens avaient un magasin important, y

rencontra un corps ennemi fort de 9,000 hommes et le battit. En même temps, le corps de réserve (40,000 hommes), conduit par Moreau, s'avança, en deux colonnes, des environs de Schaffhouse sur Engen et s'y heurta aux 45,000 Autrichiens que Kray venait de concentrer en ce point. L'action fut indécise, mais la prise de Stockach par Lecourbe détermina le général Kray à se retirer dans la direction de Sigmaringen, en vue d'y passer le Danube.

L'ordre de Gouvion Saint-Cyr du 2 mai, pour la marche du lendemain, visait le déploiement du corps d'armée (centre) sur un front de 25 kilomètres, la droite (général Baraguey d'Hilliers) à Theingen, la gauche (général Tharreau) face à Donaueschingen; quant à la longueur de l'étape, elle variait, suivant les divisions, entre 10 et 20 kilomètres.

La brigade Roussel, de la division Baraguey d'Hilliers, poussa sur Engen, où elle prit part au combat, vers 4 heures du soir.

Le 4 mai fut encore un jour perdu pour les opérations, Moreau n'ayant prescrit aucun mouvement d'importance, le 3 au soir, pour le lendemain.

Ainsi, depuis dix jours que le fleuve était franchi, l'armée du Rhin avait marché cinq fois (25, 27, 28, 29 avril et 1er mai) combattu une fois (3 mai) et s'était reposée quatre fois (26 et 30 avril, 2 et 4 mai).

Les quelques mouvements ordonnés, le 4 mai, par le lieutenant général Gouvion Saint-Cyr consistèrent, pour la division Ney, à se porter de Stetten sur la hauteur de Hattingen (route de Tuttlingen), pour la division Baraguey d'Hilliers à prendre position près de Aach, et pour la division Tharreau, à occuper Stettin en seconde ligne.

D'autre part, les divisions de la réserve allèrent se former ce jour-là, en seconde ligne, derrière le corps d'aile droite, au sud et près de Stockach.

Le 5 mai, *l'armée appuya sur sa droite* (1) comme les jours précédents.

Le corps Lecourbe marcha sur Mœskirch, suivi à distance par le corps de réserve, commandé par Moreau en personne.

La division Montrichard entama le combat, vers 9 heures du matin, en débouchant du bois au sud de Krumbach. Elle fut prolongée, successivement, à droite, par la division Vandamme, à gauche, par la division Lorge, et c'est seulement, à 3 heures de l'après-midi, que la division Delmas tenant la tête du corps de réserve vint apporter à la division Lorge un secours aussi efficace qu'opportun. Les autres divisions de la réserve prolongeront Delmas à gauche, et leurs efforts, se combinant avec ceux des divisions d'aile droite, détermineront les Autrichiens à battre en retraite vers le Danube, à partir de 8 heures du soir.

Le 5 mai, de grand matin, Gouvion Saint-Cyr, alors à Engen, adressa au général Ney l'ordre suivant (autographe) :

« Vous voudrez bien, mon cher camarade, au reçu du « présent (ordre), mettre votre division en mouvement pour « prendre position, la droite à *Neuhausen*, la gauche appuyant « à la grande route de *Stockach* à *Tuttlingen*, en suivant à « peu près la lisière des bois et la crête des hauteurs qui « versent leurs eaux dans le Danube.

« Je compte m'établir à *Liptingen*. Faites-moi le plaisir, « mon cher camarade, d' (y) envoyer une sauvegarde, afin « qu'il (ce village) ne soit pas pillé, et principalement, la « maison du curé qui est un brave homme dont les Français « n'ont eu qu'à se louer.

« *P.-S.* — Le corps de réserve aura sa droite appuyée à « Krumbach et sa gauche dans la direction de la position que « vous occuperez (vers Neuhausen). »

(1) Rapport du 4 au 5 mai, par le général de division Dessolles, chef de l'état-major général de l'armée du Rhin.

Le même jour, Saint-Cyr écrivit de *Liptingen* (autographe), *à 3 heures du soir*, au général Ney, à *Neuhausen :*

« Au reçu du présent (ordre) vous voudrez bien, mon cher « général, mettre vos troupes en mouvement pour vous por- « ter à *Buchheim* et *Lefredingen* (Fridingen) sur la droite des « ennemis en les poussant toujours sur *Sigmaringen*, où vous « tâcherez d'appuyer votre gauche.

« Le reste du corps d'armée vous suivra et se portera tou- « jours entre *Messkirch* et *Sigmaringen.*

« Le général Moreau (corps de réserve) a pris position à « Krumbach et le général Lecourbe à Messkirch.

« *Nous espérons faire une bonne journée aujourd'hui.*

« Je vous recommande, mon cher général, la plus grande « célérité pour commencer le mouvement que vous allez « faire.

« *P.-S.* — Marchez toujours de manière à appuyer votre « gauche au Danube, sans perdre l'avantage de la hauteur. »

Il y a 4 kilomètres de Liptingen à Neuhausen.

Recevant, à 3 h. 30 au plus tard, l'ordre qui précède, le général Ney, ardent et actif comme on sait, a dû former son avant-garde vers 4 heures, et la pousser, sans retard, au nord de Neuhausen.

A ce moment, la canonnade entendue depuis plusieurs heures dans la direction de Mœskirch acquit une grande intensité.

D'autre part, le général Ney arrivé en présence de nombreuses troupes autrichiennes couvrant l'aile droite de leur armée, engagea contre elles son avant-garde. Mais les autres divisions du corps d'armée étaient encore trop loin pour faire sentir leur action avant la nuit. Il fallut les attendre, et cette circonstance fâcheuse empêcha d'exécuter la manœuvre prescrite, à 3 heures du soir, par Gouvion Saint-Cyr.

On a reproché à ce lieutenant général de n'avoir rien fait,

le jour de Mœskirch, et en particulier, de n'avoir pas marché au canon.

Certes, il aurait pu montrer plus d'initiative et d'activité, mais on ne doit pas oublier que le genre de guerre alors appliqué dans les armées commandées par d'autres que Bonaparte, ne comportait pas la marche au canon et voulait que tous les mouvements fussent ordonnés par le général en chef, seul juge des manœuvres, *dites savantes*, à faire, dans le but de provoquer la retraite de l'ennemi, avec ou sans combat, et plutôt, sans qu'avec.

La guerre moderne doit surtout à Bonaparte d'avoir repris le caractère d'énergie sanglante qu'elle avait perdu dans la seconde moitié du XVIIIe siècle sous l'influence de l'*humanitarisme* alors régnant. Plus la guerre est violente, moins elle dure et plus longues sont les périodes de paix.

La guerre sur le modèle napoléonien marque donc un progrès de l'humanité.

Pour en finir avec les opérations de l'armée du Rhin le 5 mai 1800, disons que le corps d'aile gauche (Sainte-Suzanne) échelonné, le 4, sur la route du val d'Enfer, entre Löffingen et Neustadt, franchit le haut Danube le lendemain, à Donaueschingen, et atteignit, ce jour-là, Geisingen avec sa 2e division (Legrand), Pfohren avec sa division de réserve (Colaud), et le terrain au nord de Donaueschingen avec sa 1re division (Souham).

Le 6 mai, dès la première heure, le général Ney porta sa division des environs de Bucchaim sur Sigmaringen en tenant les hauteurs de la rive droite du Danube. Son avant-garde ne tarda pas à se heurter à l'arrière-garde autrichienne commandée par le prince Ferdinand, qu'elle attaqua en lui faisant 1,800 prisonniers, mais l'ennemi disposait encore de forces considérables à l'ouest de Sigmaringen et fit entrer en action une grande batterie favorablement placée sur les crêtes de la rive droite.

La poursuite dut s'arrêter, ce jour-là, à quelque distance à l'ouest et au sud de Sigmaringen.

Le 8e régiment de chasseurs de la division Ney qui marchait à l'avant-garde Bonet se distingua particulièrement en cette occasion.

Le rapport, reproduit ci-dessous, de l'officier commandant l'escorte des prisonniers autrichiens est d'un style qui ne manque pas d'originalité.

« Le 16 floréal an VIII (6 mai 1800).

« *Moi, Baroux, officier du 8e régiment de chasseurs, chargé* « *de conduire les prisonniers, au citoyen général Ney, divi-* « *sionnaire.*

« Je vous prie, citoyen général, de vouloir me donner « l'ordre où je dois conduire les prisonniers, ainsi que les « voitures de bagage dont je suis chargé.

« J'attends à l'instant ma desition (*sic*) où je dois me trans- « porter.

« Je vous salue très respectueusement.

« Signé : Baroux,

« Officier. »

Le 7 mai de bonne heure, l'ordre suivant fut expédié d'Engelswies, par le lieutenant général Saint-Cyr, au général Ney :

« Vous voudrez bien, mon cher camarade, au reçu de cet « ordre, faire vos dispositions pour rejeter l'ennemi sur la « rive gauche du Danube, si vous pouvez le faire sans vous « compromettre.

« Du moment que vous serez sûr qu'ils (les Autrichiens) « sont entièrement sur l'autre rive, vous laisserez une bri- « gade à Sigmaringen et Sigmaringendorf et le reste de la « division viendra prendre position entre Scheer (Scheen) et « Enenthal (Ennetach).

« Vous êtes prévenu que le reste du corps d'armée va se « mettre en mouvement pour se rendre à Mengen. »

Ces mouvements s'effectuèrent sans difficulté, l'ennemi ayant achevé son passage du Danube, et le général Bonnamy chargé d'occuper Sigmaringen et Sigmaringendorf avec sa brigade, rendit compte, le soir même, de la réussite de son opération en même temps que de sa liaison avec la division Legrand, du corps Sainte-Suzanne, à l'aide d'un parti du 6e chasseurs.

L'ordre du 7 au soir pour la journée du 8 mai, adressé de Krauchenwies par Saint-Cyr au général Ney portait :

« Demain à 4 heures du matin, vous mettrez votre division « en mouvement pour prendre position, la gauche au Danube, « à hauteur de Riedlingen, la droite à Kanzach exclusivement, « son front couvert par le ruisseau (le Kanzach) qui prend sa « source au lac de Plumer et se jette dans le Danube au sud « (en réalité au nord) de Riedlingen. Vous êtes prévenu que « le général Tharreau appuiera sa gauche à Kanzach. »

---

12 mars 1800.

ARMÉE D'ITALIE — LIBERTÉ — EGALITÉ

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

N.°

Au Quartier-Général de Strasbourg le 21. ventose an 8 de la République Française une et indivisible.

GOUVION-SAINT-CYR Général Divisionnaire-Commandant le Centre de l'armée du Rhin.

Je vous previens mon cher Camarade que dans la nouvelle organisation de l'armée, vous devez commander une des divisions du Centre, vos troupes commencent demain leur mouvement pour remonter le Rhin et votre division se trouvera rassemblée le 29. du Courant dans les environs de Basle.

je sais que vous n'êtes pas encore à l'Expiration de votre Congé; mais j'ai pensé qu'en vous donnant avis de la très prochaine ouverture de la Campagne vous ferez encore à la republique le sacrifice de quelques jours de repos, et que vous ferez votre possible pour être rendu à Basle le 1er Germinal, où votre presence sera très necessaire; en mon particulier je vous saurai gré de votre diligence.

Salut et fraternité

Gouvion St Cyr

Bien des choses au major ... au Gal Collaud je pense que le Gal Moreau lui aura déjà expédié ses ordres.

CHAPITRE XVIII

9 MAI — 17 JUIN 1800

La victoire de Biberach. — Rapport du général Joba sur les événements du 9 mai. — Le corps Lecourbe dans la journée du 9 mai. — Lecourbe, le 10 mai. — Lettre du général Lefebvre. — Rapport du capitaine de sapeurs Henrion. — Par ordre supérieur, Moreau envoie 15,000 hommes en Suisse. — Manœuvres projetées par Moreau. — Position de l'armée du Rhin, le 13 mai. — Le corps Sainte-Suzanne sauvé d'un échec grâce au général Ney. — L'armée le 21 mai. — Lecourbe marche sur Augsbourg. — Réorganisation de l'armée du Rhin en date du 2 juin. — Le combat victorieux de Kirchberg. — Brillante participation du général Ney à ce succès. — Rapports sur le combat de Kirchberg. — Michel Ney empêche le général Bonet de démissionner. — Vains efforts du général Ney pour faire récompenser le mérite. — Nouvelles colportées par l'ennemi. — Marche générale de flanc sur Augsbourg. — Les tâtonnements de Kray et de Moreau. — Qu'aurait dû faire Moreau d'après Napoléon à Sainte-Hélène ? — La réorganisation du 15 juin. — Note du général Ney sur les opérations en cours. — Répercussion de ladite note sur l'esprit du général Grenier.

L'ordre à la division Ney pour le 9 mai prescrivait de partir à 6 h. 30 du matin, pour aller prendre position en avant (à l'est) de la Riss, la gauche à Hepfingen, la droite sur la Dirnach.

Ce jour-là fut livré le combat de Biberach, sur la Riss, auquel participèrent les divisions Tharreau et Baraguey-d'Hilliers, du corps Saint-Cyr, ainsi que les divisions Richepanse et Delmas, du corps de réserve.

Ce fut une victoire française à laquelle la division Ney demeura étrangère, sa position étant très au nord du terrain de la lutte.

Les divisions Tharreau et Baraguey d'Hilliers, dirigées par Saint-Cyr, se couvrirent de gloire au combat de Biberach en y déployant une ardeur et une énergie admirables.

Le soldat français était alors ce qu'il a toujours été : actif, énergique te brave jusqu'à la témérité quand il s'agit de combattre, raisonneur et peu discipliné lorsque aucun événement ne l'excite et qu'il s'ennuie. On va en donner une preuve frappante :

Le 10 mai, dans la matinée, le général de brigade Joba adressa au général Ney, son chef, un rapport sur les événements de la veille (le 9 mai). La brigade Joba avait marché, évolué, pris plusieurs fois position et tiré, seulement, deux à trois cents coups de fusil, tandis qu'on se battait ferme sur la droite (au Sud).

Le rapport en question se termine ainsi :

« J'ai éprouvé hier, pour la première fois, tout l'affreux du « sentiment que laisse toujours à un chef une troupe sans « passions, sinon celle du désordre, et conduite par des offi- « ciers pleins d'incurie. Un mois comme la journée d'hier doit « compter comme un siècle. »

Pendant que quatre divisions appartenant, deux par deux, aux corps du centre et de réserve remportaient la victoire de Biberach, le corps d'aile droite sous Lecourbe atteignait, sans rencontrer l'ennemi, la position entre Leutkirch et Wursach, qui lui avait été assignée.

Continuant sa marche, le 10 mai, en deux colonnes, le corps Lecourbe arriva devant la ville de Memmingen, occupée par le corps autrichien battu la veille à Biberach.

Lecourbe attaqua résolument l'ennemi avec les divisions Montrichard et Lorge, les seules à sa portée, refoula l'ennemi mais ne put s'emparer de Memmingen que le lendemain matin.

Les Autrichiens effectuèrent leur retraite sur Ulm, place forte munie de deux vastes têtes de pont, et comme telle, pouvant jouer le rôle de camp retranché.

Le général Kray appela sur Ulm son aile droite qui avait peu combattu et la réunit à son centre, lequel avait beaucoup souffert. Il disposa ainsi d'environ 90,000 hommes, dont un quart cavaliers, à Ulm, et laissa son aile gauche (30,000 hommes), sous le prince de Reuss, dans le Vorarlberg.

A ce moment de la campagne en Souabe, le général Ney reçut une lettre et un rapport qui méritent d'être reproduits et accompagnés de quelques commentaires.

C'est d'abord la lettre du général Lefebvre, membre du Sénat, expédiée de Paris le 10 mai.

« Je suis inquiet, mon ami, de ne pas recevoir de vos « nouvelles. Je crains qu'il vous soit arrivé quelque acci- « dent, suite de votre courage ordinaire.

« Sachez que j'ai besoin de savoir ce qui vous arrive de « bon ou de mauvais. Sous l'un ou l'autre cas, j'y prendrai « toujours le plus vive (*sic*) interrest (*sic*). Vous savez sans « doute déjà que notre brave et estimable consul est parti « le 16 (6 mai) pour aller conduire lui-même à la victoire « l'armée de réserve qu'il a formée par son génie miraculeux, « car il a fait, en six semaines, des pauvres restes d'ancienne « (armée des) côtes, tant de cavalerie qu'infanterie, qui ne « composait pas, en arrivant à Paris, 6,000 hommes, une « armée de 53,000 combattants, dont 7,000 de cavalerie.

« J'espère qu'avec les victoires que votre invincible armée « ne cessera de remporter et avec l'aide de cette nouvelle « armée, nous pourrons enfin devenir heureux et tranquilles.

« Adieu, je vous embrasse.

« Beckler, chef de brigade, a l'honneur de se rappeler au « souvenir du brave général Ney. »

Cette lettre est écrite sur une feuille de papier, à en-tête imprimé, du format 325 millimètres sur 215 millimètres, et pliée en deux, de façon à présenter quatre pages.

Les pages 1 et 2 portent l'écriture du général Lefebvre, la page 3 l'en-tête imprimé, enfin la page 4, l'adresse.

L'indication essentielle de l'en-tête est : *Lefebvre, premier lieutenant général du général Bonaparte.*

C'est donc pour étaler son titre mirifique que, selon toute apparence, le général Lefebvre économise une feuille de papier à lettre. Le fait n'est pas accidentel; il s'est répété plusieurs fois, et révèle une mentalité passablement enfantine. On peut en inférer que déjà, en 1800, Bonaparte n'admettait dans son entourage immédiat que des hommes de troisième ou quatrième ordre, mais énergiques, dévoués à sa personne et admirateurs enthousiastes de son génie.

ARMÉE DU RHIN. — Wain, le 21 floréal, an VIII (11 mai 1800).

CENTRE.

1re DIVISION.

« *Henrion, capitaine commandant la 6e compagnie du 3e bataillon de sapeurs, au général de division Ney, commandant la 1re division du centre de l'armée du Rhin.*

« Mon général,

« J'ai l'honneur de vous prévenir qu'étant en marche « aujourd'hui avec la compagnie que je commande, j'ai fait « mettre, pour faute de discipline, entre les mains de la « garde qui marchait en avant de la compagnie, le nommé « Mignet (Antoine), sapeur, et que lui ayant ordonné pour « punition de *porter son fusil la crosse en l'air*, il a refusé « avec obstination d'obéir.

« L'auteur de cette désobéissance commise dans un mo- « ment où nous marchions à l'ennemi et en présence de la

« compagnie, doit être puni d'une manière exemplaire ; c'est « pourquoi, mon général, j'ai l'honneur de m'adresser à vous « pour vous prier d'ordonner la traduction du coupable par « devant un conseil de guerre.

« Salut et respect. « Signé : Henrion. »

Le style et l'orthographe irréprochables, voire même soignés, du rapport sont d'un ingénieur doublé d'un intellectuel. En tous pays, les officiers ingénieurs ont passé et passent encore pour peu militaires.

Il y a de nombreuses exceptions, mais l'exception confirme la règle, et ici le cas est frappant.

Le capitaine de sapeurs Henrion ordonne au soldat Mignet de faire le *geste de la trahison*, et il s'exaspère de son refus formel d'obéissance au point de demander sa comparution devant un conseil de guerre !

Nous ne connaissons malheureusement pas la décision prise par le général Ney au sujet de cette affaire. Tout ce que l'on peut dire, c'est que le conseil de guerre ne fut pas réuni à cette occasion, et il est à présumer que le capitaine Henrion fut blâmé, sinon puni, pour avoir voulu imposer à l'un de ses soldats un port de l'arme, que les militaires jugent infamant.

Pour reprendre le récit des événements de la campagne de l'armée du Rhin en 1800, Moreau forma, le 15 mai, un détachement d'environ 15,000 hommes avec, pour noyau, la division Lorge (corps Lecourbe), et ce détachement fut dirigé sur la Suisse.

Il resta donc à l'armée du Rhin un peu moins de 100,000 hommes pour continuer les opérations en Allemagne.

Le chef de l'armée du Rhin avait intérêt à ce que le général Kray quittât le camp retranché d'Ulm afin de le combattre en rase campagne, parce que les généraux et les soldats français étaient meilleurs que leurs adversaires.

D'autre part, Moreau ne pouvait investir, encore moins assiéger, une armée couverte par des retranchements et disposant de deux têtes de pont sur le Danube.

Il se borna donc à exécuter des feintes en ordre linéaire, conformément aux principes de l'art suranné du XVIII[e] siècle, dans l'espoir que Kray, craignant de perdre ses communications avec la Haute-Autriche, se mettrait de lui-même en retraite vers l'Est.

A la date du 13 mai, l'armée du Rhin formait une ligne sur la rive gauche de l'Iller, l'aile droite à Kampten, le centre s'étendant au nord jusqu'à Delmensingen, près de la rive droite du Danube, et l'aile gauche, sur la rive gauche de ce fleuve, entre Erbach et Blaubeuren.

L'étendue de la ligne était de 85 kilomètres, à vol d'oiseau.

La position du corps Sainte-Suzanne, isolé au nord du Danube, devait inspirer aux Autrichiens l'idée d'une attaque. Effectivement, le 16 mai, ce corps d'armée eut sur les bras des forces ennemies très supérieures en nombre et ne dut son salut qu'à l'intervention opportune de l'artillerie de Ney, qui s'étant mise en batterie sur la rive droite, prit sous son feu la gauche jusque-là victorieuse des Autrichiens et détermina leur retraite sur Ulm.

Moreau fit passer le corps du centre, quelques jours plus tard (19 mai), sur la rive gauche du Danube, ce qui était une nouvelle faute qu'il reconnut et répara presque aussitôt en appelant, le 21 mai, Sainte-Suzanne et Saint-Cyr sur la rive droite.

L'armée du Rhin exécuta, ce jour-là, un double changement de front pour occuper une ligne, en forme de redan, dont le saillant était représenté par la division Ney, la face droite (Est) par le reste du corps Saint-Cyr (de Weissenhorn à Krumbach), le corps de réserve (de Krumbach à Hasberg), le corps d'aile droite (de Kirchheim à Tussenhausen), et la face

gauche (Ouest), par le corps d'aile gauche (de Delmensingen à Ertingen, le long du Danube).

Cette ligne mesure environ 90 kilomètres.

Le 22 mai, Lecourbe continua son mouvement en marchant, par la droite, sur Augsbourg qu'il atteignit le 28 mai.

Par cette manœuvre, Moreau espérait décider Kray à quitter Ulm.

Il n'en fut rien, et comme la ligne française très étendue offrait une vulnérabilité extrême, Moreau fit abandonner Augsbourg par le corps Lecourbe, avec ordre de continuer vers l'Ouest, et s'occupa de resserrer ses autres troupes sur le corps du centre.

Dans le même temps, il entreprit de réorganiser son armée sur de nouvelles bases, afin d'obéir à l'ordre qu'il avait reçu d'envoyer à Strasbourg le lieutenant général Sainte-Suzanne, ainsi que les généraux de division Souham, Klein et Colaud pour y organiser le corps dit du bas Rhin.

En vertu d'ordres lancés le 2 juin, l'armée du Rhin ne dut plus former que trois corps d'armée : l'un, d'aile droite, sous Lecourbe ; l'autre, du centre, commandé directement par Moreau ; le dernier, d'aile gauche, avec, pour chef, le général Grenier remplaçant le général Saint-Cyr rentré en France pour y rétablir sa santé. A ces trois corps devaient s'ajouter une brigade de flanqueurs de droite commandée par le général de brigade Molitor (8 bataillons, 4 escadrons) surveillant le Tyrol, et une division de flanqueurs de gauche, sous Richepanse (12 bataillons, 25 escadrons), chargée d'observer la place d'Ulm, sur la rive droite du Danube, en se tenant sur la rive gauche de l'Iller.

Au corps d'aile droite, commandé par Lecourbe, il y eut les divisions Gudin (1re), Montrichard (2e), Nansouty (réserve).

Le corps du centre fut composé des divisions Grandjean (1re), Leclerc (2e), Decaen (3e), d'Hautpoul (réserve de cavalerie).

Dans le corps d'aile gauche sous Grenier, figurèrent les divisions Baraguey d'Hilliers (1re), Ney (2e), Legrand (3e) et la brigade de réserve Fauconnet.

A la division Ney on enleva la brigade Bonnamy, et il ne resta plus que les brigades Bonet (54e de ligne et 8e chasseurs) et Joba (76e et 103e de ligne).

Alors que cette réorganisation commençait à s'effectuer et que l'aile droite se rapprochait du centre, le général Kray fit passer 40,000 hommes sur la rive droite du Danube dans la nuit du 4 au 5 juin, en vue d'attaquer l'extrême gauche française (division Richepanse) établie à l'ouest de l'Iller.

Dans la matinée du 5 juin, le corps autrichien commandé par le prince Ferdinand, gagna du terrain vers le Sud par la vallée de la Riss, jusqu'à Beltringen puis fit front à l'Est et marcha en cinq colonnes sur Kellmünz, où existait un pont sur l'Iller.

La division Richepanse, en position, la droite à Kirchberg, la gauche à Ochsenhausen, se vit attaquer par des forces très supérieures et, malgré toute son énergie, dut céder du terrain en pivotant sur sa droite.

A ce moment, le général Ney, averti par la canonnade fit passer le pont de Kellmünz (sur l'Iller) à sa division qui était campée non loin de là, sur la rive droite, et la porta au secours de la brigade Sahuc formant la droite de la division Richepanse.

Prenant la direction du combat à cette aile, Michel Ney refoula la gauche autrichienne au delà de Guttenzell, mais, entre temps, une colonne ennemie d'extrême gauche comprenant les trois armes s'était glissée jusqu'à faible distance de Kirchberg qu'occupaient deux bataillons de la 76e (brigade Joba), et menaçait le pont de Kellmünz.

Le général Grenier, arrivé de sa personne sur les lieux, vit le danger et envoya au général Ney l'ordre d'exécuter une contre-attaque dans le flanc de cette colonne autrichienne.

Le général Ney désigna pour cette contre-attaque intérieure un bataillon de la 48e (brigade Sahuc) qu'il avait sous la main, se mit à sa tête et le fit suivre de la brigade Bonet (54e et 8e chasseurs).

Le bataillon de la 48e, méprisant le feu d'artillerie et de mousqueterie de l'adversaire, gravit sans tirer un coup de fusil les pentes du plateau sur lequel la colonne autrichienne venait de se déployer, et, soutenu par la brigade Bonet, il fit brèche dans la ligne ennemie.

Le général Ney, dès qu'il vit la contre-attaque en bonne voie, retourna auprès des brigades Joba et Sahuc très vivement engagées, emmenant avec lui le 8e chasseurs.

Le rapport de l'état-major général français porte :

« Cette attaque impétueuse (du bataillon de la 48e), soute-
« nue par le 8e chasseurs et la 54e, culbuta l'ennemi, qui,
« resserré dans une route à peine frayée au milieu des bois,
« laissa sur ce point, dans nos mains, environ 1,200 prison-
« niers, son artillerie (8 canons) et ses caissons. »

L'évaluation des pertes subies par l'ennemi en ce point est exagérée si l'on s'en réfère au rapport crayonné après l'action par le général Bonet à l'adresse de son chef, le général Ney, rapport simple, clair, modeste, qu'on va reproduire intégralement.

« Le 16 prairial (5 juin).

« Je voudrais, mon cher général, vous donner une descrip-
« tion positive sur ma position, mais je n'ai pu me procurer
« un paysan pour m'orienter. Je suis forcé de vous dire que
« j'ai placé ce qui me reste de la 48e en arrière et à cheval
« sur le chemin de Kirchberg à la ferme qui est dans le
« bois. Un bataillon de la 54e est placé sur la droite de cette
« ferme à la lisière du bois, ayant une petite plaine devant
« lui. Deux compagnies de grenadiers sont à la lisière du bois

« où Juvigny (chef d'escadron commandant l'artillerie de la « division Ney) m'a trouvé, l'ennemi s'étant opposé à ce que « je puisse (re)connaître le village qui est en avant.

« Je crois ma position sûre pour la nuit et la tiendrai, je « pense, demain matin, mais je vous demande du secours car « l'ennemi a devant moi des trois armes.

« Notre journée n'est, je crois, pas malheureuse, quoique « j'aie bien connu des chances (diverses).

« Je vous ai envoyé environ 300 prisonniers, 2 pièces de « gros calibre et 7 caissons. Voilà, mon général, ce qu'ont « fait vos troupes.

« En d'autres occasions, nous ferons mieux.

« Amitié.

« Signé : Bonet.

« Je suis à pied, mon cher général.

« Faites-moi envoyer des ordres si vous ne m'envoyez de « cavalerie. »

La brillante conduite du général Bonet au combat de Kirchberg excita l'envie des incapables relativement nombreux, surtout auprès des grands chefs. Il en résulta que l'on fit signer à Moreau un rapport, dans lequel le général Bonet était jugé d'une façon plutôt médiocre. Cet officier général adressa aussitôt à Michel Ney sa démission, avec prière de la transmettre au général en chef.

Le général Ney répondit d'Osterberg, le 11 juin, à son subordonné :

« Votre détermination, mon cher général, m'affecte vive- « ment et je compte assez sur votre amitié pour croire que « vous ne persisterez pas.

« C'est sans doute au rapport du général en chef que vous « devez les ennuis que vous éprouvez ; mais qui ne connaît « votre courage, qui ne rend justice à vos talents ?

« L'armée, vos camarades, sont unanimes à cet égard, et

« certes, cela doit vous suffire. Vous resterez donc, vous « oublierez des ennuis immérités.

« Je vous renvoie votre lettre au général en chef, vous la « considérerez comme non avenue. »

Le général Bonet, réconforté par cette lettre cordiale, ne renouvela pas sa demande de démission et fit bien, car, nommé divisionnaire peu de temps après, il rendit les meilleurs services dans ce grade.

Le général Ney aurait voulu qu'on nommât chef de bataillon le capitaine Delaunay, qui avait conduit à l'attaque du plateau nord-ouest de Kirchberg le bataillon de la 48e demi-brigade, détaché de ce côté avec la brigade Bonet.

« Il a des talents véritables, disait-il dans son rapport au général Grenier, ne l'oubliez pas ; vous priveriez l'armée d'un officier qui remplira sa carrière. »

Ses instances furent vaines.

La division Ney repassa, le 7 juin, sur la rive droite de l'Iller, par le pont de Kellmünz, et s'établit, le même jour, à Osterberg.

Le 9 juin, Michel Ney écrivit de Bühl, au lieutenant général Grenier :

« Un officier de mon état-major que je viens d'envoyer en « parlementaire pour remettre quelque argent à des officiers « de la 54e demi-brigade faits prisonniers de guerre il y a trois « jours, me rapporte, mon cher général, qu'une quinzaine « d'officiers de hussards de Ferdinand et de Blankenstein lui « ont assuré que la nouvelle officielle de la reddition de Gênes « leur venait d'arriver et qu'ils allaient en faire une réjouis- « sance demain ou après. C'est le général Gyulai qui com- « mande les avant-postes ; il a son quartier général à Ober- « felsheim. Ils sont informés que le Premier Consul est à « *Milan* depuis plusieurs jours et qu'il a même obtenu plu-

« sieurs légers succès sans importance ; aussi, espèrent-ils
« reprendre bientôt l'offensive sur les différentes parties du
« théâtre de la guerre et nous forcer à en venir, disent-ils, à
« des propositions de paix raisonnables. »

Le même jour, parvint au général en chef une lettre de Bonaparte datée de Milan.

Cette heureuse circonstance incita Moreau à faire exécuter à toute son armée, la division Richepanse formant arrière-garde, *une marche de flanc* sur Augsbourg avec l'arrière-pensée de forcer, un peu plus tard, le passage du Danube du côté de Donawerth dans le but de couper, cette fois, les communications de l'armée d'Ulm avec ses magasins, la Bavière et la Haute-Autriche.

Les mouvements en conséquence de ce plan commencèrent le 12 juin.

Précédemment, Moreau avait écrit au Premier Consul (27 mai) :

« M. Kray et moi nous *tâtonnons* ici, lui pour tenir autour
« d'Ulm, moi pour qu'il quitte le poste..... »

Le mot est juste. On tâtonnait de part et d'autre, mais surtout, du côté français, où s'exécutaient, entre l'Iller et le Lech, des mouvements de navette que certains critiques ont qualifiés de *manœuvres savantes* et dont le résultat le plus clair fut d'exposer aux coups d'un ennemi inférieur mais concentré des divisions éparses sur une ligne de vingt lieues.

La plus forte pensée que Napoléon ait formulée à Sainte-Hélène au sujet de ce que Moreau eût dû faire au lendemain du combat victorieux de Memmingen est celle-ci :

« Le 14 mai, il (Moreau) eût dû passer l'Iller, *se mettre en*
« *marche sur trois colonnes*, *ne pas occuper plus de six lieues de*
« *terrain*, passer le Lech et arriver en deux jours, trois au
« plus, à Augsbourg..... »

Mais c'est l'armée *en bataillon carré!* Or cette notion simple d'une armée de 100,000 à 150,000 hommes se mouvant en carré articulé à faces de six lieues (24 kilomètres), *quærens quem devoret*, et prête à se déployer, en moins de vingt-quatre heures, dans un sens quelconque, cette notion n'était pas encore mûre dans l'esprit du Bonaparte de 1800 et ne devait le devenir que cinq ans plus tard à la suite de la manœuvre d'Ulm.

Quoi qu'il en soit, Lecourbe réoccupa Augsbourg le 12 juin, y laissa une garnison, et, le 15, il était à Zusmarshausen, pendant que la droite (division Legrand) du corps Grenier atteignait les abords de Burgau et avait un engagement avec l'ennemi.

Le même jour parut un ordre de l'aile gauche consacrant les dispositions prises pour la réorganisation de l'armée du Rhin.

D'après cet ordre, la division Ney conserva ses trois demi-brigades (56e, 74e, 103e), ainsi que le 8e chasseurs, et fut renforcée du 2e hussards et du 19e de cavalerie. Son artillerie se composa de 8 canons de campagne et de 4 pièces de position et elle eut comme auparavant une compagnie de sapeurs.

Le général Ney, peut satisfait de la lenteur des mouvements de l'armée, conséquence de l'irrésolution du commandant en chef, se permit d'adresser au général Grenier, la note suivante datée, le 16 juin, de Weissenhorn, qui révèle de sa part la notion juste de ce qu'il fallait faire et le sentiment d'action.

« Tous les renseignements que j'ai recueillis sur les posi-
« tions de l'ennemi paraissent être d'accord pour qu'il ait ses
« principales forces au-dessus et au-dessous d'*Ulm*, rive
« gauche du Danube.

« Cette réunion permettrait au général en chef Moreau
« d'opérer une heureuse diversion en feignant de passer le
« Danube, soit sur le pont d'*Elchingen* ou Leipheim, tandis
« qu'il pourrait réellement l'effectuer à Günzburg. Cette

« manœuvre audacieuse obtiendrait nécessairement des avan-
« tages dans les circonstances actuelles et, en cas de son
« succès, les positions de la Güntz offriront toujours les mêmes
« ressources d'offensive que nous observons aujourd'hui. Le
« cours du Lech entrerait également dans l'entreprise que je
« propose en obligeant l'ennemi d'en abandonner les deux
« rives jusqu'à son confluent.

« C'est l'impatience d'agir, mon cher général, qui me sug-
« gère ces réflexions offensives.

« Il est probable que les opérations en Italie obligent le
« général en chef Moreau d'avoir *beaucoup de circonspection*
« pour ne rien compromettre ; alors considérez ma démarche
« comme non avenue. »

Le corps d'aile gauche resta sur ses positions le 17 juin.

Ce jour-là, le lieutenant général Grenier écrivit, à 6 heures du matin, au général Ney que la division Legrand ayant son avant-garde à Günzburg, rien n'empêchait de passer le Danube, et il ajoutait :

« Il ne resterait donc plus qu'à suivre une partie de votre
« plan, et, sans doute, l'ennemi serait obligé de venir manœu-
« vrer contre nous. J'ai déjà écrit dans le même sens au géné-
« ral en chef. Je désire que les circonstances le mettent à
« même de satisfaire à notre impatience. »

La lettre se terminait par le conseil d'envoyer une forte reconnaissance sur Leipheim si, avant 10 heures du matin, aucun ordre de mouvement n'était parvenu à la division.

CHAPITRE XIX

17 JUIN — 3 JUILLET 1800

Reconnaissance sur Leipheim. — La marche du 18 juin à la division Ney. — Situation de l'armée le 18, après la marche. — Moreau se décide enfin à franchir le Danube. — Les nageurs du corps Lecourbe, le 19 juin. — Le corps Lecourbe traverse le Danube sur le pont de Gremheim. — Bataille d'Hochstädt (19 juin). — La journée du 20 juin au corps Grenier. — Ordre de Grenier à Michel Ney pour le 21 juin. — Désordres signalés par le général Bonet. — Activité du général Ney. — Indécision de Moreau. — Ordre au général Ney de pousser une reconnaissance sur Langenau. — Bel exemple d'initiative donné par Michel Ney. — Celui-ci prévoit les agissements de l'ennemi et précise le moyen de les paralyser. — La journée du 23 juin à la division Ney. — Les reconnaissances du 24 juin. — La marche du 23 juin au corps Lecourbe. — Occupation de Munich par la division Decaen et investissement d'Ulm sur la rive gauche par la division Richepanse. — Occupation de Donawerth et affaire d'Œttingen. — Rapport de Michel Ney et réponse de Grenier. — Craintes de Moreau sur Munich. — Combat victorieux de Neuburg où périt glorieusement La Tour d'Auvergne. — Journées des 28, 29 juin et 1er juillet. — Investissement d'Ingolstadt. — Dispositif général du 3 juillet.

Le général Ney fit partir la reconnaissance, à 10 heures, par les soins du général Bonet, et alla de sa personne à Oberhausen, afin de connaître plus tôt le résultat de l'opération. Carte n° 6.

Le soir même, le général Ney écrivit de Weissenhorn à son chef :

« De retour d'Oberhausen, je vous transmets avec peine, « mon cher général, le résultat de la reconnaissance dirigée « sur Leipheim. Le chef d'escadron Charpentier, commandant « le 8e régiment de chasseurs, en a été chargé. Il avait un « détachement de 150 hommes d'infanterie et de 200 chas- « seurs.

« L'ennemi qui venait de débusquer de Küssendorf l'atten-
« dait dans la plaine et malheureusement cet officier, quoique
« expérimenté, donna maladroitement dans le piège.

« L'infanterie était mal disposée : elle tomba toute au pou-
« voir de l'ennemi, plus quatre chasseurs.

« Mon aide de camp (capitaine Buquet) que j'avais envoyé
« pour surveiller cette opération a été entraîné dans la dé-
« route...

« Voilà la seconde reconnaissance que je perds dans cette
« campagne par *l'affreuse ineptie de ceux qui les dirigeaient.*
« Je me verrai forcé de me tenir à de simples patrouilles ou
« de marcher avec toute la division.

« La 54e m'ayant déjà offert deux fois cette débâcle, je vais
« la mettre en seconde ligne *pour l'humilier jusqu'à ce qu'une*
« *occasion favorable se présente d'effacer cette démarche.* »

Le 18 juin, à 8 heures du matin, la division Ney quitta sa position du 16 et du 17 pour aller en prendre une autre plus près du Danube, la droite à Echlishausen, le centre à Bühl, la gauche à Küssendorf, sur la rive droite de la Biber, en faisant face à Ulm.

Le général Ney choisit Weissenhorn pour origine de la marche sur route, et Oberhausen comme point d'où les brigades devaient se porter, à travers champs, sur leurs nouvelles positions.

Le matin de bonne heure, le 17e régiment de dragons, commandé par le chef de brigade Saint-Dizier, avait été désigné pour faire le service à la division Ney.

Voici le dispositif de marche de la division, élaboré par son chef, quelques heures avant le départ, et qui est remarquable sous tous les rapports :

« *Ordre de marche* pour la division se dirigeant de Weis-
« senhorn sur Oberhausen d'où elle prendra la direction pres-
« crite par l'instruction du lieutenant général Grenier, en par-
« tant à 8 heures précises du matin :

Brigade du général Bonet :

76e demi-brigade..................	Le chef de bataillon Loisivy, commandant de l'avant-garde composée d'un bataillon, d'un escadron de chasseurs et de deux pièces de 4.
1er et 2e bataillons de la 103e......	
8e régiment de chasseurs..........	
19e de cavalerie..................	
8 bouches à feu de l'artillerie légère.	

Brigade du général Joba :

54e demi-brigade.
3e bataillon de la 103e (campé à la droite de Pfaffenhofen).
3 escadrons du 2e régiment de hussards.
4 bouches à feu.

« 1 escadron du 2e hussards et 4 escadrons du 17e régiment « de dragons resteront à Weissenhorn et environs pour cou- « vrir les débouchés de la Roth et entretenir la communica- « tion avec la division du général Richepanse placée à Iller- « berg.

« Le parc d'artillerie marchera sur-le-champ pour se rendre, « par Oberhausen, à Roggenburg et Waldstetten, rive gauche « de la Guntz, où il recevra des ordres pour sa destination « définitive. »

Suivent des ordres particuliers aux généraux de brigade et une instruction à Saint-Dizier pour assurer la liaison avec la division Richepanse.

Le 18 juin, après la marche, le corps Lecourbe, à l'aile droite, bordait le Danube, depuis l'embouchure du Lech jusqu'à hauteur de Dillingen, et son front était prolongé, en amont, par les deux autres corps d'armée jusqu'à l'Iller, où s'appuyait Richepanse.

L'ennemi avait rompu, mais non entièrement détruit, tous les ponts sur le Danube, en aval d'Ulm, jusqu'à l'embouchure du Lech et il occupait, par des postes nombreux et forts, tous les points importants de la rive gauche, compris entre Leipheim, inclus, et Donawerth, inclus.

L'armée du Rhin était dépourvue d'équipages de pont, et

les Autrichiens avaient ramené toutes les barques ou nacelles sur la rive gauche du fleuve.

Cependant, il fallait franchir le Danube si l'on voulait contraindre l'armée de Kray à quitter le camp retranché d'Ulm.

Moreau poussé par les lieutenants généraux Lecourbe et Grenier, celui-ci obéissant aux suggestions de Michel Ney, finit par vaincre ses hésitations.

Avant de travailler à la réfection de quelques-uns des ponts rompus, il était nécessaire de s'emparer, pendant la nuit, d'un certain nombre de nacelles amarrées sur la rive gauche puis de jeter, le lendemain matin, des détachements sur cette rive.

On eut recours, dans ce but, à des volontaires, tous excellents nageurs, parmi lesquels des officiers et des sous-officiers, en proportion convenable, à diriger, le 18 juin dans l'après-midi, sur les quartiers généraux des corps d'armée. Ces nageurs devaient être pourvus de leur fusil et d'un sabre.

Le 19 juin, les tentatives faites par les nageurs du corps Grenier, pour aider au rétablissement du pont de Günzburg, échouèrent, mais ceux du corps Lecourbe, au nombre de 96 commandés par le capitaine de Gromety de la 94e, franchirent le Danube à la nage devant Gremheim. Ils étaient suivis de deux nacelles portant leurs armes et leurs effets d'habillement.

En atteignant la rive, ces braves allèrent prendre leurs fusils dans les nacelles et, tout nus, ils s'élancèrent à l'attaque du poste autrichien de Gremheim, le mirent en fuite et donnèrent ainsi le temps de construire un tablier de fortune sur lequel s'engagèrent des troupes d'infanterie et de cavalerie, actionnées par le général Lecourbe en personne.

Des renforts autrichiens accourus de Donawerth, au nombre de 4,000 hommes des trois armes, furent repoussés grâce à une charge heureuse de deux escadrons du 1er carabiniers.

Entre temps, les divisions Montrichard et Gudin avaient traversé le Danube sur le pont réparé de Gremheim et marchaient sur Dillingen quand la division Montrichard rencontra un gros ennemi composé de plusieurs régiments de cavalerie et de 3,000 fantassins.

Le général Lecourbe, à la tête du 2e carabiniers, du régiment de cuirassiers et du 9e hussards, chargea la cavalerie autrichienne, la mit en fuite et prit la moitié de l'infanterie.

La marche du corps Lecourbe continua ensuite sur Gundelfingen, afin de couvrir le rétablissement des ponts de Dillingen et de Lauingen, destinés au passage des divisions du centre.

Vers 5 heures du soir, le général Kray arrivant d'Ulm, par Langenau, à la tête d'une nombreuse cavalerie franchit la Brenz au village du même nom et, tandis que les débris de son infanterie battue entre Hochstädt et Dillingen tenait Gundelfingen, il fit attaquer par sa cavalerie la brigade de carabiniers, le régiment de cuirassiers et le 9e hussards qui précédaient la division Montrichard.

La cavalerie autrichienne obtint tout d'abord un succès, mais s'étant abandonnée à poursuivre en désordre, elle fut chargée, en flanc, par le 9e hussards, maintenu jusqu'alors en réserve, et rejetée sur sa propre réserve.

Sur ces entrefaites, les ponts de Dillingen et de Lauingen étaient devenus praticables. Les divisions Leclerc et Decaen (corps du centre) les utilisèrent aussitôt.

A 8 heures du soir, Moreau, de sa personne à Lauingen, donna l'ordre à la division Decaen de marcher sur Gundelfingen, puis il se porta vers la division Montrichard, laquelle avait derrière elle les divisions de cavalerie du corps d'aile droite et du centre, réunies.

Sous la direction des généraux Lecourbe et Moreau, cette masse de cavalerie chargea, plusieurs fois avec des chances diverses, la nombreuse et excellente cavalerie autrichienne et

finalement la rejeta en désordre sur la Brenz au moment où, vers 11 heures du soir, la 37e demi-brigade (division Montrichard, brigade Espagne) s'emparait de Gundelfingen.

Les combats qui se déroulèrent sur une étendue de terrain immense, le 19 juin, depuis le lever du soleil jusqu'à minuit, ont pris le nom de bataille d'Hochstädt, non déjà célèbre par une défaite infligée à nos armes, en 1704, par le prince Eugène et le duc de Marlborough.

En cette journée glorieuse du 19 juin 1800, Lecourbe fit des prodiges d'activité, et Moreau mérita le jugement porté sur lui par Napoléon à Sainte-Hélène, le dépeignant, comme : « excellent soldat, brave de sa personne, capable de bien « remuer une petite armée sur le champ de bataille..... »

Pendant que le corps d'aile droite et une partie du corps du centre livraient la bataille d'Hochstädt, le corps d'aile gauche conservait ses positions de la veille, à Bühl et Günzburg.

Le pont de Günzburg était trop endommagé pour qu'on pût le rétablir promptement.

La division Legrand eut par suite l'ordre de se diriger, le 20 juin, vers le pont de Lauingen ; mais elle dut attendre, avant de commencer son mouvement, d'être relevée, à Leipheim et à Günzburg, par des troupes de la division Ney.

Celle-ci forma un détachement composé de 2 bataillons de la 103e, d'un escadron du 8e chasseurs et de deux pièces de canon pour occuper les deux localités précitées, mais conserva avec le gros de ses forces sa position de Bühl ; quartier général à Günzburg.

En cette journée du 20 juin, Michel Ney rendit compte au général Grenier des renseignements acquis par le chef de brigade Saint-Dizier commandant du 17e dragons détaché en liaison avec la division Richepanse, à savoir que l'armée autrichienne avait abandonné Ulm et se concentrait près de Langenau, au nord de Leipheim, en se couvrant d'une grosse fraction en marche sur Dillingen.

Le général Ney demandait à réunir promptement sa division à Leipheim et Günzburg, en prévision de la marche à effectuer, par elle, le lendemain, sur Lauingen pour y franchir le Danube et contribuer à la poursuite de l'ennemi.

La réponse du général Grenier, expédiée de Lauingen, 9 heures du soir, fut la suivante :

« J'étais à Dillingen, mon cher Ney, lorsque je reçus votre « lettre ; je la communiquai au général en chef. Je lui ai déjà « témoigné le désir de vous voir revenir bientôt ; votre lettre « l'a entièrement décidé.

« Rassemblez donc, au reçu de la présente, votre division « et ne perdez pas un instant pour vous mettre en route.

« J'espère que la tête de votre colonne sera ici (le 21) à « 8 heures du matin ; ce sera sans doute la majeure partie « de votre cavalerie et artillerie légère. La cavalerie qui est « dans la vallée de la Roth (17ᵉ dragons et un escadron du « 2ᵉ hussards avec, pour chef, Saint-Dizier) pourra faire « votre arrière-garde ; surtout diligence.

« Ci-joint un ordre pour Richepanse, qu'il faut lui faire « tenir sans perdre un moment ; vous le trouverez sous cachet « volant ; lisez et fermez.

« Le mouvement de l'ennemi, selon moi, n'a d'autre but, « surtout n'étant que de 20,000 hommes (colonne en marche « sur Dillingen), que de nous tenir ici en présence pour « donner le temps à l'armée et aux équipages de gagner « *Nordlingen*. Il est difficile de croire que M. de Kray se per- « mette, avec un corps dont le moral est affecté, d'attaquer « des forces supérieures et surtout victorieuses.

« Je vous embrasse et vous souhaite le bonsoir.

« *Le lieutenant général*,

« Signé : GRENIER. »

« Faites partir l'ordre pour Richepanse à Illeraichheim par

« un officier intelligent et qui crève son cheval pour arriver « plus vite. »

Les considérations qui précèdent sur les intentions probables du général Kray dénotent un jugement très sûr.

Le général Ney n'avait pas attendu la réponse de son chef pour concentrer les troupes de sa division et même les faire appuyer vers l'Est. En vertu d'un ordre lancé dans le cours de l'après-midi, la brigade Bonet était venue à Bubisheim et la brigade Joba à Gros-Köz, sur la rive gauche de la Guntz.

A cette brigade, des désordres s'étaient produits, la veille (le 19), par suite de son inaction, dans un pays plantureux, que la guerre n'avait pas encore atteint.

Aussi, le général Joba avait-il écrit, le 19 au soir, à Michel Ney :

« Le service se fait on ne peut plus mal. Le capitaine « Diffritz qui commande le 2e escadron (du 2e hussards) ne « saurait, sans compromettre la sûreté de ses postes, garder « plus longtemps son commandement. Le capitaine de la « 5e compagnie (du 2e hussards) commandera l'escadron « jusqu'à votre approbation. »

Autant qu'on en peut juger, affaire d'ivrognerie.

« J'envoie à votre disposition un lieutenant de la 103e, qui « a souffert la honteuse exposition (*sic*) aux ordinaires de sa « compagnie d'un cochon tout entier et de plusieurs volailles, « sans avoir empêché ce désordre.

« J'ai fait arrêter, ce matin, et conduire à l'état-major, des « domestiques (conducteurs) et artilleurs légers trouvés pil- « lant dans des villages situés *bien au delà de mes vedettes.* »

On l'a déjà montré par d'autres exemples, le soldat français supporte mal le désœuvrement. C'est à lui surtout que s'adresse le dicton : *La paresse est mauvaise conseillère.*

Aussitôt qu'il eut entre les mains la lettre du général Grenier partie de Lauingen, le 20 à 9 heures du soir, le général Ney expédia des ordres au chef de brigade Saint-Dizier, au commandant du parc d'artillerie, enfin aux deux généraux de brigade pour faire arriver le plus rapidement possible sa division au pont de Lauingen sur la rive gauche du Danube.

Moreau avait eu communication, dans l'après-midi du 20 juin, à Dillingen, de la lettre de Michel Ney à Grenier, annonçant la concentration du gros de l'armée autrichienne à Langenau.

Son indécision était telle qu'il laissa son armée immobile le 20, le 21, le 22 et partiellement le 23, ayant attendu au 22 juin pour prescrire une reconnaissance sur le lieu de concentration de l'ennemi.

Ce jour-là, en effet, le lieutenant général Grenier expédia de Lauingen, à 4 heures du matin, et par ordre du commandant en chef, la lettre suivante aux généraux Ney et Legrand :

« Le général en chef désire, mon cher général, que vous « poussiez une forte reconnaissance, au reçu de la présente, « sur Langenau, et de la composer de manière à ce qu'elle « puisse approcher de l'ennemi sans se compromettre.

« Le général en chef désire avoir le rapport de cette reconnaissance, le plus tôt possible, afin de pouvoir faire marcher l'armée, vers les 11 heures, s'il le juge à propos. Je « charge le général Legrand du même objet. Bonjour. »

A 7 heures du matin, Michel Ney écrivit, de la plaine en arrière de Stotzingen, au lieutenant général Grenier :

« J'ai prévenu vos désirs, mon cher général, pour la reconnaissance que vous me chargez de faire ; c'est à l'instant « que je reçois votre lettre.

« Nous avons vigoureusement repoussé l'ennemi jusqu'à « Stotzingen, où il m'a accueilli par cinq bouches à feu, et, « en moins d'une demi-heure il rassembla 2,000 hommes de « cavalerie sur ce point, dont une forte partie revenait au « grand trot des environs de Langenau.

« Les mouvements qu'il (l'ennemi) a faits jusqu'alors sont « des dispositions de retraite, et ce corps de troupes légères « (venu à Stotzingen) ne peut être que l'arrière-garde de « l'armée impériale qui se retire sur Nordlingen. »

Voilà un bel exemple d'initiative conforme à la situation et répondant, par avance, au désir du commandant en chef. Les exemples de cette nature, sans être exceptionnels dans l'armée française de 1800, n'y étaient pas communs, et ils devinrent de plus en plus rares aux armées commandées par Napoléon.

A 10 heures du matin, nouveau rapport de Michel Ney, expédié d'Ober-Meidlingen, qui corrobore celui de 7 heures et répète que l'armée impériale se dirige sur Nordlingen.

Dans l'après-midi, le général Ney, encore à Ober-Meidlingen, rendit compte au général Grenier que l'extrême arrière-garde de l'ennemi était à Bissingen, et qu'au dire des prisonniers, il ne restait plus à Ulm que 3,000 Bavarois et Palatins.

Le rapport de Michel Ney se terminait par ces mots prophétiques :

« Il paraît que le général Kray se porte sur la haute « Wernitz et qu'*il finira par nous échapper* si nous tardons « à marcher. Il n'y a qu'un moyen sûr de le contenir (arrê- « ter), c'est de réunir une forte partie de la cavalerie de « l'armée pour serrer son arrière-garde et l'obliger (Kray) à « la soutenir (avec son gros) en attendant que l'armée (la « nôtre) arrive.

« Je pense, mon cher général, que cette démarche nous « procurerait beaucoup de bagages et de prisonniers. »

Enfin, le 23 au matin, le général Ney fit connaître que « ses patrouilles et reconnaissances arrivées, au point du jour, sur Stetten et Bissingen n'y avaient rencontré personne, l'ennemi ayant abandonné ces deux villages la veille au soir, vers 9 heures. »

C'est seulement ce jour-là, de grand matin, que fut lancé l'ordre de mouvement du corps d'aile gauche pour la marche à exécuter le jour même, ordre d'après lequel la division Ney, formant l'arrière-garde, devait atteindre Natten, par Ockenhausen, en partant des environs d'Ober-Medlingen, à 6 heures du matin.

L'ordre arriva trop tard pour que le départ pût s'effectuer à l'heure dite.

Il s'agissait d'une poursuite; les dispositions prescrites ne comportèrent pas moins une prise de position, à l'issue de la marche.

La matinée du 24 juin, au corps Grenier le plus voisin de l'ennemi en retraite, fut employée à envoyer des reconnaissances.

Le matin de bonne heure, le général Ney avait envoyé, de Dorfmereshingen, au général Grenier, le rapport suivant :

« Vous verrez, mon cher général, par les rapports, ci-joint, « des reconnaissances envoyées hier sur Aalen et Ellwangen, « que l'ennemi n'occupe pas le premier endroit mais qu'il « paraît diriger la retraite de ses bagages et artillerie, par ce « dernier (Ellwangen), sur la direction de Dinkelsbühl et de « Feuchtwang.

« Si l'armée marche aujourd'hui, nous devons nécessaire- « ment capturer une grande partie des moyens de transport « de l'ennemi. »

Le corps Grenier fit, ce jour-là, une marche si tardive et si courte, qu'il ne put rien capturer.

La veille, Lecourbe, à la tête de deux de ses divisions, s'était porté sur Neresheim, avait atteint, dans l'après-midi, l'arrière-garde autrichienne et l'avait poussée jusqu'aux abords de Nordlingen.

Le général Kray fit évacuer cette ville, la nuit suivante, par le gros de ses forces, et, craignant pour son arrière-garde, demanda, le lendemain, 24, une suspension d'armes, en se basant sur la nouvelle qu'il venait de recevoir d'un armistice conclu entre Bonaparte et Mélas, mais sans dire à la suite de quels événements. Moreau refusa ses propositions.

Par suite de la lenteur qu'il avait mise à poursuivre l'armée de Kray, Moreau ne pouvait plus songer à la rejoindre.

Il conçut alors le projet de faire occuper Munich par un gros détachement afin d'amener son adversaire à allonger sa route de retraite, par Ratisbonne et Passau.

La division Decaen partit, en conséquence, de Dillingen le 25 juin et occupa Munich le 28, ayant fait le trajet à raison de 40 kilomètres par jour, non sans avoir combattu et repoussé les troupes du général Meerfeld en position derrière la Paar.

Dans le même temps, le général Richepanse investit Ulm sur la rive gauche avec sa division dite des flanqueurs de gauche.

Encore le 25 juin, Donawerth tomba sans coup férir au pouvoir du corps Lecourbe pendant que le général Ney, à l'extrême gauche, capturait dans Œttingen 60 voitures et 300 chevaux après un combat livré à l'arrière-garde des convois autrichiens.

A la suite de cette escarmouche, Michel Ney écrivit à son chef, le général Grenier.

« Si le général en chef voulait faire marcher *deux jours de* « *suite* et contraindre l'ennemi à recevoir la bataille, je crois « que l'armée du baron de Kray aurait bientôt éprouvé le sort « de celle du baron de Mélas, si elle n'éprouvait pis encore.

« Un officier envoyé en parlementaire a fait connaître aux « généraux autrichiens les brillants succès que nous avons « obtenus en Italie (Marengo). Ils ont été consternés; ils n'ont « pas cherché à dissimuler l'étendue du désastre; ils déses- « pèrent d'eux, de la monarchie, et paraissent plus disposés à « fuir qu'à tenter encore le sort des armes. Voyez donc, mon « général, voyez les chances que nous promet la fortune, « ne les négligeons pas. Jamais on ne vit si grand coup à « frapper. »

Et le général Grenier de répondre, le même jour, à 11 h. 30 du soir :

« J'ai fait, mon cher général, tout ce qui dépendait de moi « pour accélérer notre mouvement, et celui d'aujourd'hui est « de mon bonnet. J'ai été moi-même à Œttingen; cependant « je n'ai reçu aucun ordre. Je presse encore le général en « chef; je ne connais pas le mouvement qu'il fera demain.

« Je vous souhaite le bonsoir. »

A l'armée du Rhin de 1800, on ne marchait presque jamais deux jours de suite, et Moreau, rivé à la guerre de positions, ne savait faire avancer ses troupes qu'à pas de tortue. Pourtant, les divisions étaient capables d'exécuter de grandes marches, à preuve celles faites par la division Decaen pour se rendre de Dillingen à Munich.

Le général Kray effectuant sa retraite, à n'en pas douter, d'Œttingen et de Monheim sur Ingolstadt, Moreau craignait que ce général ne fît franchir à son armée le Danube, par le pont de Neuburg, dans le but de la diriger sur Munich, où la division Decaen ne tarderait pas à arriver.

Afin de parer à cette éventualité redoutable, Moreau résolut

de faire repasser, le lendemain, 26 juin, le corps de Lecourbe, par le pont de Donawerth, sur la rive droite du Danube et de le pousser sans arrêt jusqu'à Rain, où il aurait à réparer le pont (sur le Lech) très endommagé.

Ce jour-là, les deux divisions disponibles du centre durent suivre le corps Lecourbe sur Rain tandis que le corps de gauche appuierait sur Donawerth.

Le 27 de très bonne heure, le corps Lecourbe marcha, par ordre de Moreau, sur Neuburg, où l'ennemi était signalé depuis la veille en grandes forces.

Les divisions Gudin et Montrichard, du corps Lecourbe, rencontrèrent les Autrichiens, au nombre de 25,000, en position sur les hauteurs d'Unterhausen situées à l'ouest de Neuburg. Il en résulta un combat violent qui ne fut pas tout d'abord à l'avantage des Français, lesquels furent repoussés l'espace de deux lieues, mais Moreau ayant mis à la disposition du corps d'aile droite la division Grandjean du centre, en réserve à Rain, Lecourbe la conduisit au plus fort de l'action et parvint, vers 10 heures du soir, à chasser l'ennemi de sa position d'Unterhausen.

A la suite de ce combat, les Autrichiens repassèrent le Danube au pont de Neuburg, dans la nuit, et se disposèrent à continuer leur retraite, le lendemain, par la rive gauche du Danube, sur Ingolstadt.

Au combat de Neuburg fut tué d'un coup de lance le célèbre La Tour d'Auvergne qualifié par Bonaparte le premier grenadier de France.

Le 28 juin, de très bonne heure, Moreau, sachant l'ennemi en retraite sur Landshut, par Ingolstadt, forma le projet de faire tenir, par son aile droite et son centre, la ligne de la Paar afin d'être à même d'observer l'armée de Kray dans le cas où d'Ingolstadt elle irait prendre position derrière l'Isar en amont et en aval de Landshut.

En cette journée, le corps Lecourbe atteignit les bords de la Paar vers Hohenwarth, et fut remplacé par le corps du centre à Neuburg; en même temps, le général Grenier, portant la division Ney au nord et près de Donawerth, fit franchir le fleuve, sur le pont de cette ville, à ses deux autres divisions pour les amener à Rain.

Le 29 juin, les divisions Baraguey d'Hilliers et Legrand (corps d'aile gauche) prirent position à Neuburg et la division Ney alla s'établir derrière l'Usel, son centre à Monheim, pour couvrir Donawerth et éclairer toutes les routes venant du Nord, depuis Eichstädt jusqu'à Neresheim.

Le 1er juillet, la division Ney renforcée du 13e dragons prit position sur la route de Neuburg, à Eichstädt, et eut ses avant-postes à proximité de la place forte d'Ingolstadt.

Le 2 juillet, Ingolstadt fut investie, sur la rive gauche du Danube, par la division Ney, pendant que la division Legrand, sur la rive droite, arrivait à hauteur de cette place.

Ce jour là vit partir le général Baraguey d'Hilliers appelé à l'armée de réserve. Le général de brigade Fauconnier le remplaça dans le commandement de la 1re division du corps d'aile gauche.

Le 3 juillet, l'armée du Rhin présentait le dispositif suivant :

La division Decaen (corps du centre), à Munich.

Les deux divisions d'aile droite, en position à mi-chemin de Pfaffenhofen et de Freising.

Les divisions Grandjean et Leclerc (corps du centre), vers Mainburg.

Les divisions Legrand et Fauconnier (corps d'aile gauche), au sud et près d'Ingolstadt, sur la rive droite du Danube.

La division Ney investissant cette place, sur la rive gauche.

Le quartier général de l'armée, à Augsbourg.

CHAPITRE XX

4 JUILLET—17 OCTOBRE 1800

Moreau prépare l'envoi du corps Lecourbe dans le Vorarlberg. — Prise de Landshut par le corps du centre. — L'armistice de Parsdorf. — Opérations de la division Ney du 1er au 18 juillet. — Avant-gardes et avant-postes. — La division Ney pendant le blocus d'Ingolstadt. — Observation du général Joba sur les jeunes chevaux dans la cavalerie. — Contributions levées sur l'évêché d'Eichstädt. — L'affaire du 17 juillet. — La cavalerie du général Ney domine le pays au nord d'Ingolstadt. — Inaction de l'infanterie de la division Ney. — Le corps Sainte-Suzanne. — Démêlés du général Ney avec le général autrichien Neu. — Les quartiers de rafraîchissements. — Réparations à l'armement, à l'habillement, etc... — Distractions du général Ney. — Lettre éplorée du général Joba au général Ney. — Une plainte formulée par le général Bonet. — Michel Ney demande un congé de convalescence. — La rupture de l'armistice est imminente. — L'Autriche accepte les préliminaires de paix (20 septembre).

A cette date du 3 juillet, Moreau ne craignait plus une attaque de la part des Autrichiens qu'il savait arrivés en position derrière l'Inn, sous la protection d'une arrière-garde laissée à Landshut.

C'est alors qu'il organisa une expédition composée des deux divisions du corps Lecourbe pour aller s'emparer des débouchés fortifiés du Vorarlberg (Scharnitz, Fuessen, Feldkirch), tenus par des troupes appartenant au corps du prince de Reuss.

Le 7 juillet, la division Leclerc (corps du centre) ayant derrière elle la division Dejean (corps du centre) à Freising, se porta des environs de Mosburg sur Landshut pour en chasser

l'arrière-garde de l'armée de Kray, forte de 5,000 à 6,000 hommes.

L'opération réussit au prix de grands efforts presque identiques à ceux que déployèrent, neuf ans plus tard, les soldats du maréchal Lannes pour pénétrer dans la ville par le pont sur l'Isar.

Les jours suivants, les divisions du centre restèrent en position sur l'Isar, à Munich, Freising, Lansdhut, pendant que le corps Lecourbe opérait, par Memmingen, sur Fuessen et Feldkirch, que la division Legrand (aile gauche), de Neustadt envoyait des partis à Ratisbonne, et que Michel Ney, tout en assurant le blocus d'Ingolstadt, lançait des reconnaissances jusqu'à Nuremberg.

La division Decaen s'étant portée, le 10 juillet, de Munich à Parsdorf, sur la route de Braunau, le général Kray adressa, le surlendemain, de nouvelles propositions d'armistice au commandant en chef de l'armée du Rhin, lequel crut devoir les accepter.

L'armistice fut signé, le 15 juillet, à Parsdorf.

Il nous faut maintenant revenir un peu en arrière afin d'exposer avec quelques détails les opérations exécutées par les troupes du général Ney dans la région d'Eichstädt et devant Ingolstadt, du 1er au 18 juillet, date à laquelle l'armistice s'étendit à cette place forte.

On a déjà montré qu'à l'armée du Rhin de 1800, comme aux autres armées républicaines que Bonaparte ne commandait pas, les divisions se formaient en bataille (ligne déployée) à l'issue de chaque marche, en laissant entre elles des intervalles plus ou moins grands surveillés par des postes mixtes.

Sur le front, les brigades n'étaient généralement pas jointives.

Parfois, une division était déployée derrière une autre, en deuxième ligne.

A la division Ney, comme dans les autres divisions, chaque brigade déployée se couvrait par des avant-postes mixtes, composés de deux ou trois compagnies et de quelques pelotons de cavalerie, le tout, à quelques centaines de mètres en avant du front.

Il y avait aussi, pour la division, une avant-garde d'un bataillon et d'un escadron, établie sur la route principale conduisant à l'ennemi, et cette avant-garde restait détachée un certain nombre de jours.

Ainsi on trouve, à la date du 18 juin, le chef de bataillon Losivi, chef de l'avant-garde de la division Ney, laquelle est composée d'un bataillon de la 76e, d'un escadron du 8e chasseurs et deux pièces de 4. Or, le 9 et le 21 juillet, Losivi commandait encore l'avant-garde de cette division.

Pendant le blocus d'Ingolstadt, Michel Ney eut son quartier général à Neuburg. Durant la même période, le général Joba, à Eichstädt, fit surveiller par les deux régiments de cavalerie (13e dragons et 19e de cavalerie) affectés à sa brigade, la région au Nord, pendant que la brigade Bonet, à Zuchring, assurait l'investissement d'Ingolstadt, sur la rive gauche du Danube.

Au cours d'une reconnaissance faite, le 1er juillet, par le général Joba, un engagement se produisit entre deux escadrons du 19e de cavalerie et un parti de 120 hussards autrichiens.

Revenant, le 2 juillet, sur ce combat de cavalerie, le général Joba écrivit à son chef :

« Il résulte de l'appel fait hier soir, que la 1re compagnie « du 19e régiment de (grosse) cavalerie a perdu dix hommes, « tués, blessés ou faits prisonniers.

« Les cavaliers que l'on présume être faits prisonniers sont « des *jeunes gens*, montés sur des *chevaux neufs* qu'ils ont « eu à combattre *comme premiers ennemis*, quand l'occa-

« sion s'est offerte de les utiliser devant lui (l'ennemi véri-
« table). »

Ce petit fait de guerre est à méditer par les gens qui croient à la possibilité de faire l'instruction des cavaliers et de leurs chevaux en cours d'opérations.

Le lieutenant général Grenier avait ordonné, le 30 juin, au général Ney de lever sur l'évêché d'Eichstädt une contribution de 1 million de francs, savoir : 250,000 dans les vingt-quatre heures, 250,000 dans les trois jours et 500,000 trois jours plus tard.

Sur les réclamations qui lui parvinrent, le général Grenier réduisit, trois jours plus tard, la contribution à 600,000 francs payables du 4 au 10 juillet. On devait prendre des otages comme garantie.

Tout semble indiquer que cette contribution fut versée dans la caisse de la 2e division, le 16 juillet, en présence du général Ney venu pour cet objet, à Eichstädt, sous l'escorte d'un escadron du 2e hussards.

Le 15, à 11 h. 45, le lieutenant général Grenier avait écrit à Michel Ney :

« L'armistice est conclu, mon cher général, il n'y a pas
« un moment à perdre pour terminer l'opération dont vous
« êtes chargé. Je pars dans trois heures pour Munich.
« Veuillez m'y donner de vos nouvelles sous l'enveloppe
« du général en chef. Faites-moi surtout connaître sur quoi
« je peux compter. »

Le 22 juillet, Grenier expédia de Ratisbonne un court billet n'ayant aucun rapport, pensons-nous, avec la contribution d'Eichstädt, mais que l'on va reproduire pour montrer quelle amitié unissait les deux généraux.

« Veuillez, mon cher Ney, remettre à mon frère la somme

« convenue et le charger de vos commissions pour Sarre-
« libre. Je vous embrasse. »

L'ouvrage que M. Gamot, beau-frère de Michel Ney, a consacré à la mémoire de son illustre parent contient une anecdote qui se rapporte à la contribution d'Eichstädt et à une sortie que la garnison d'Ingolstadt exécuta pendant la nuit du 16 au 17 juillet, sortie que le général Ney refoula dans la place, le 17 dans la matinée, avec le concours de la brigade Bonet et de sept escadrons, parmi lesquels l'escadron de hussards arrivant d'Eichstädt.

Il faut savoir que la place d'Ingolstadt avait alors pour gouverneur le général Neu, brave soldat, un peu simpliste et très ergoteur.

Donnons maintenant la parole au beau-frère du maréchal Ney.

Nous sommes au 17 juillet vers 7 heures du matin :

« L'action était fortement engagée.... Michel Ney accourut
« avec un escadron de hussards. Une gaieté folle animait la
« troupe ; elle venait de presser la rentrée des contributions ;
« elle avait vu les scènes burlesques, les bizarres subter-
« fuges auxquels ces sortes d'opérations donnent toujours
« lieu.

« Ici, c'est un chapitre qui ne voulait pas laisser toucher
« au patrimoine de Saint-Pierre, là, un abbé prêt à subir le
« martyre plutôt que de se dessaisir de son argent. Nulle
« part, les hommes de Dieu n'avaient abandonné les biens
« de la terre qu'après les plus risibles contorsions.

« Ces détails avaient charmé la route ; on continuait de
« médire, de s'amuser, qu'on était déjà sur le champ de
« bataille. La troupe avait reçu l'ordre de se former que la
« conversation continuait encore. Un hussard la fit cesser
« tout à coup.

« *A d'autres, maintenant*, s'écria-t-il d'une voix forte ; *à*

« *d'autres, camarades, nous voilà nez à nez* (Ney à Neu).
« *Voyons comment ça se passera.* »

Et puisque nous en sommes à cette sortie faite dans la nuit du 16 au 17 juillet, disons qu'elle refoula tout d'abord les avant-postes français jusqu'à Eitensheim.

Le 17, à la première heure, le général Bonet, à la tête du gros de sa brigade, rétablit le combat, enleva aux Autrichiens le village de Germersheim et les refoula sur les hauteurs de Vettstœtten situées à l'ouest et près de la place.

A ce moment, le général Ney venant d'Eichstädt avec un escadron du 2e hussards, et qui avait eu le temps de réunir deux escadrons du 13e dragons, un du 8e chasseurs et les autres escadrons du 2e hussards, les entraîna, à la charge, contre l'ennemi en position, le culbuta et le poursuivit, l'épée dans les reins, jusqu'aux abords d'Ingolstadt en lui enlevant quatre canons et lui faisant 600 prisonniers.

Le 5 juillet, le général de brigade Roussel, vieux camarade et ami de Michel Ney, avait pris le commandement d'une fraction de la division Legrand constituée en brigade et concouru à l'investissement d'Ingolstadt, en occupant les villages de la rive droite situés en face de cette ville.

Cette brigade prit le numéro 3 dans la division Ney.

Durant la période comprise entre les débuts de l'investissement d'Ingolstadt et l'armistice de Parsdorf conclu le 15 juillet, le général Ney, à qui le général en chef avait attribué trois régiments de la réserve de cavalerie (2e dragons, 5e et 16e chasseurs), fit battre la région, grâce à eux, au nord du Danube et à l'intérieur de la ligne : Ratisbonne —Amberg—Nuremberg—Anspach—Ellwangen. L'adjudant général Drouot fut chargé de cette opération et eut à prélever sur le pays, de fortes contributions en argent.

A part ces actions détachées qui étaient du ressort de la

cavalerie, les brigades de la division Ney, l'une à Eichstädt, l'autre devant Ingolstadt restèrent dans l'inaction.

C'est ce que fit ressortir le général Joba dans le style pompeux qui lui était habituel, en écrivant, le 13 juillet, au général Ney :

« L'état le plus pénible et le plus accablant pour un militaire ami de l'activité, c'est de n'avoir rien à faire..... « Depuis quelque temps, j'ai appris à connaître, pour la première fois de ma vie, l'embarras de rédiger un rapport qui « ne présente rien de nouveau que la situation de la veille ; « mais c'est une condition, à laquelle je parais être con- « damné. »

Dans le même temps, le lieutenant général Sainte-Suzanne, à la tête du faible corps du bas Rhin (7 bataillons et 10 escadrons) composé des divisions Colaud et Souham, formées à Strasbourg, avait débouché de Kehl, le 3 juillet, franchi la Nidda de vive force et était allé prendre position sur la rive droite du Main, face au Sud, entre Francfort et Hanau.

Attaqué, le 12 juillet, par des forces supérieures, le corps Sainte-Suzanne était parvenu à repousser l'ennemi.

Le gouverneur d'Ingolstadt, informé par le général Ney, le 18 juillet, qu'un armistice avait été conclu, le 15, à Parsdorf, ne voulut rien entendre avant d'avoir une lettre de son commandant en chef le général Kray. Elle lui parvint, le 21, par l'intermédiaire des généraux Dessolles et Ney.

L'armistice de Parsdorf déterminait la ligne de démarcation à établir entre les belligérants. Son article 4 portait :

« Les places d'Ulm, d'Ingolstadt et de Philippsburg, occu- « pées par les Impériaux, resteront, sous tous les rapports, « dans l'état où elles auront été trouvées par les commissaires « nommés à cet effet par les généraux en chef..... Le terri- « toire de ces places fortes s'étend jusqu'à 2,000 toises

« (4,000 mètres) des fortifications ; elles s'approvisionneront « tous les dix jours..... »

Le général Neu se soumit en apparence, mais il refusa de laisser constater l'effectif de ses troupes, voulut les cantonner au dehors et faire entrer dans la place des approvisionnements supérieurs aux besoins de la garnison.....

Michel Ney menaça de refouler par la force les Autrichiens sortis de la ville, arrêta les convois de ravitaillement destinés à la place, en un mot, contraignit le gouverneur à exécuter strictement l'article 4 de la convention.

Ces actes de rigueur furent approuvés par le général en chef qui fit écrire, par son chef d'état-major Dessolles, à la date du 27 juillet :

« Vous avez parfaitement fait, mon cher général, de refu-« ser à M. de Neü l'établissement de sa garnison en canton-« nements dans les villages situés dans l'arrondissement « accordé à chacune des places investies. Il rendrait illusoire « l'article 4 et l'objet pour lequel il a été dressé, celui de « maintenir l'état des places fortes pendant la durée de l'ar-« mistice sur le pied où elles se trouvaient à l'époque où il a « été conclu. Ce serait leur accorder un surplus d'approvi-« sionnements en sus du ravitaillement décadaire qui a été « réglé sur la consommation journalière de la garnison.

« Veuillez faire sentir à M. le gouverneur que le moyen de « terminer (d'agir) loyalement n'est pas celui de se livrer à « mille vaines subtilités... »

Le mois de juillet se termina dans la tranquillité la plus complète, les troupes étant logées et nourries chez l'habitant.

La lettre suivante du général Bonet à Michel Ney, expédiée le 23 juillet de Schrobenhausen, donne une idée de la situation :

« Les cantonnements de ma brigade sont généralement « mauvais. Si j'avais suivi les états que m'ont fournis les diffé- « rents baillis je n'aurais pas de quoi placer 1,500 hommes.

« L'avoine manque. J'ai autorisé Charpentier (chef de la « 103e demi-brigade) à s'étendre sur ses derrières.

« *Tant que l'on ne réclamera pas*, *je ne dirai mot* (!)

« Il est encore un obstacle difficile à vaincre :

« Les trois compagnies et les chasseurs qui sont devant « Ingolstadt (en avant-postes) sont sans moyens de se nourrir. « J'ai ordonné que les compagnies qui relèvent demain se « pourvoient dans leurs villages.

« Je n'ai rien de nouveau à vous apprendre, mon cher « général. Si vous dansez je me rendrai à Neuburg, mais *en « habit de bonne fortune* (!).

« J'irai demain à Augsbourg, si vous le permettez, car je « suis sans culotte. Si vous voulez vous souvenir de moi et « que vous ne perdiez pas de vue les deux chevaux en ques- « tion, votre Bonet vous en aura obligation.

« Amitié. »

Voici, à titre de curiosité, la lettre qu'un chef de bataillon de la 23e demi-brigade de ligne (division Fauconnet) écrivit, le 20 juillet, à un châtelain de la région à l'est de Neuburg (R. D.).

Du 1er thermidor an VIII.

« La troupe que j'ai l'honneur de commander étant can- « tonnée dans les environs, je vous préviens, Monsieur, que « j'ai choisi votre château pour y loger avec *mon état- « major* (?)

« Je vous invite, en conséquence, à me faire préparer des « appartements pour quatre officiers, non compris le mien « (d'appartement), et des lits pour mes ordonnances et quatre « domestiques.

« Vous voudrez bien recevoir ma garde et accueillir hono-

« rablement le citoyen officier que je vous envoie pour m'an-
« noncer et arrêter le logement.

« *Le chef de bataillon*,

« Signé : F. MILET. »

Dès les premiers jours de l'armistice, le général Ney activa les travaux de réparations à l'armement, l'équipement, l'habillement et la chaussure, si nécessaires alors chez les troupes de sa division.

Pour charmer ses loisirs, Michel Ney organisa des chasses à courre auxquelles participèrent un assez grand nombre d'officiers de cavalerie. Il donna aussi quelques dîners.

Le 10 août, parvint à Michel Ney une lettre éplorée du brave général Joba que de vilaines gens avaient dénoncé comme ayant vendu à son profit 80 chevaux de réquisition.

La lettre, trop longue pour être reproduite ici, emprunte au style de l'époque des accents qui feraient sourire s'ils n'exprimaient une indignation sincère.

On va en juger par cette citation :

« Quand je me retrace toutes les circonstances qui nous
« ont accompagnés depuis le moment où je vous ai vu pour
« la première fois au Vieux-Brisach, je suis forcé d'avouer
« que, dans la peinture qu'on a faite de moi au général Ney,
« il a fallu emprunter le pinceau et les couleurs de l'Enfer....
« Il est un terme au malheur, et la vertu qui triomphe, tôt
« ou tard, des efforts du crime, déchirera sous peu, je l'es-
« père, le crêpe livide de la calomnie.... »

Inutile d'ajouter que le général Ney conserva toute sa confiance au général Joba.

Quelques jours après, le 18, le général Bonet se plaignit

Je vous Salue

Moreau

La dénonciation de la reprise des hostilités a été faite aujourd'hui à Mr. Kray

et j'ai chargé le gl. premier de vous expédier par détachement

dont vous jugez toute l'importance. Croyez Mon cher général

qu'aussitôt que les hostilités cesseront ou que la saison me

permettra de prendre quelque repos je me ferai un plaisir

d'accéder à votre demande

B

p. 329.

à son chef que l'adjudant général Ruffin l'eût désigné pour présider à l'exécution militaire d'un chasseur du 8e régiment.

« Je crois mon habit trop respectable, écrivit Bonet, pour « être chargé de diriger pareille exécution..... Je suis fâché « que Ruffin se trompe si grossièrement sur les fonctions « qui sont attribuées à mon grade. »

A ce moment, la santé du général Ney devint mauvaise et donna lieu à une demande de permission pour les eaux de Plombières.

Le lieutenant général Grenier transmit, le 19 août, cette demande au commandant en chef avec avis très favorable.

Avant que Moreau y eût répondu, le général Ney fut informé (30 août) par le chef d'état-major de l'aile gauche, que l'armistice était rompu et que les hostilités seraient reprises à la date du 11 septembre.

La division Richepanse devait être relevée, devant Ulm, et la division Ney, devant Ingolstadt, par les divisions du corps Sainte-Suzanne.

Le corps Grenier irait prendre position sur l'Isar, à Freising et Landshut, après avoir détaché la division Ney à Ratisbonne et environs pour couvrir le flanc gauche de l'armée contre les agissements du général Klenau en position sur la rive gauche vers le coude du Danube.

Moreau répondit, le 30 août, à la lettre de Michel Ney relative aux eaux de Plombières, par un refus qu'expliquait la rupture de l'armistice. « *La République a besoin de vos services* » disait la réponse. Et Moreau ajouta de sa main, en post-scriptum :

« La dénonciation de la reprise des hostilités a été faite « aujourd'hui à M. Kray et j'ai chargé le général Grenier de « vous confier son détachement (sur Ratisbonne) dont vous « jugez toute l'importance. Croyez, mon cher général, qu'aus- « sitôt que les hostilités cesseront ou que la saison nous per-

« mettra de prendre quelque repos, je me ferai un plaisir « d'accéder à votre demande (1). »

L'écriture de Moreau n'est point belle, et sa signature, en un seul mot, accompagnée d'un paraphe très mou, est bien la plus gladiolée qu'on puisse voir.

Les hostilités auraient repris le 11 septembre, si l'armistice n'eût été prolongé l'avant-veille.

Le 15 septembre, le général Ney eut l'ordre de laisser devant Ingolstadt cinq bataillons, le 2e hussards et 6 pièces de canon, sous les ordres d'un général de brigade, et d'amener le gros de sa division à Landshut, pour former la gauche de l'armée en position sur l'Isar.

En outre, la ville de Ratisbonne devait être gardée par le détachement que le général Ney y avait posté sous les ordres du général Bonet.

L'empereur d'Autriche ayant refusé de ratifier les préliminaires de paix, le général Grenier écrivit, le 19 septembre, à Michey Ney qu'il fallait s'attendre à une bataille pour le 22 et qu'en conséquence la 2e division devait se trouver réunie, ce jour-là à midi, près d'Erding, en liaison avec la division Legrand à Vilsbiburg.

Le grand quartier général était alors à Munich, où l'on attendait le retour du général Lahorie envoyé, par Moreau, à Wasserburg, porteur d'un ultimatum des consuls à l'empereur d'Autriche, arrivé depuis peu en cette ville et au centre de son armée.

Cette fois, l'Autriche accepta les préliminaires de paix comportant la cession à l'armée française des places de Philippsburg, d'Ulm et d'Ingolstadt.

Par suite, le général Ney reçut l'ordre, le 20 septembre, de

(1) Autographe reproduit dans de ce volume.

ramener ses troupes en arrière et de leur faire occuper Ratisbonne, Abach, Abensberg et Neustadt.

D'après la convention franco-autrichienne conclue le 20 septembre, la place d'Ingolstadt devait être livrée aux Français le 26. Cette date fut reculée par Moreau jusqu'au 6 octobre.

Michel Ney réinstalla son quartier général à Neuburg, le 24 septembre.

Le général de brigade Desbrulys, mis depuis quelque temps à la disposition de Michel Ney, exerça le commandement des troupes affectées au blocus d'Ingolstadt en attendant d'occuper cette ville. Ce général de brigade, jugé peu capable, fut bientôt remplacé par le général Desperrières.

En dehors de l'occupation d'Ingolstadt par les troupes du général Ney, le mois d'octobre 1800 n'offrit aucun événement digne d'être relaté.

CHAPITRE XXI

18 OCTOBRE—2 DÉCEMBRE 1800

Le général Ney va en permission à Nancy. — Son rappel par lettre du 12 novembre. — La division Ney à Freising, où son général arrive le 24 novembre. — Répartition des armées. — L'armée du Rhin, le 24 novembre et du 24 au 28 novembre. — Dispositions prises, le 30 novembre. — L'affaire du 1er décembre; ses résultats moraux. — — Susceptibilité honorable des officiers de la 23e demi-brigade. — Rapport du général Ney sur l'affaire du 1er décembre. — Quelques mutations. — Dispositions défensives adoptées par Moreau à la suite de l'affaire du 1er décembre. — Ordre de mouvement du corps d'aile gauche pour la journée du 3 décembre. — Deux rapports de l'adjudant commandant (1) Ruffin. — Rapport du général Ney au général Grenier. — La préparation de Hohenlinden a quelque rapport avec celle d'Austerlitz.

Le général Ney obtint de partir en permission, le 18 octobre, pour aller se reposer dans sa propriété de la petite Malgrange près de Nancy, dans le temps que Moreau se dirigeait sur Paris, où il ne tarda pas à se marier.

Le 12 novembre, le général Daultanne, chef de l'état-major de l'aile gauche, écrivit à Michel Ney, à la petite Malgrange, que l'armistice était rompu, que les hostililés recommenceraient le 27, qu'il fallait revenir au plus vite et que le corps Grenier devait être réuni, le 22, à Freising.

La lettre se terminait en post-scriptum par ces mots :

« Courez nuit et jour, jamais votre présence ne fut plus « nécessaire. »

(1) Le titre d'adjudant commandant venait d'être substitué à celui d'adjudant général.

La 2e division du corps Grenier, que commandait le général de brigade Desperrières en l'absence de Michel Ney, occupa, le 22 novembre, avec les brigades Bonet et Joba, des cantonnements à Freising et environs.

La brigade Bonet (un peu plus tard Ruffin) comprenai les 23e et 15e demi-brigades de ligne et le 19e de cavalerie; la brigade Joba, les 76e et 103e demi-brigades de ligne et le 13e dragons.

Le 8e chasseurs, détaché à l'Alt-Mühl avec un bataillon de la 15e, était en route pour rejoindre la division à Freising.

Le général Ney atteignit cette ville le 24 novembre et y reprit, le même jour, le commandement de sa division.

A ce moment, les forces autrichiennes étaient réparties entre l'armée d'Italie, sous Bellegarde, composée de 80,000 hommes en position sur le Mincio et l'armée d'Allemagne, de 110,000 hommes, partagée elle-même en aile droite (Klenau avec 16,000 hommes), à Ratisbonne et au nord, centre de 70,000 hommes, commandé par l'archiduc Jean, occupant la ligne de l'Inn depuis Rosenheim jusqu'à Braunau, et aile gauche (23,000 hommes sous Hiller), dans le Tyrol.

A ces forces la France allait opposer :

L'armée d'Italie, avec Brune pour chef, d'un effectif de près de 100,000 hommes, dont 56,000 disponibles sur la Chiese et l'Oglio, et l'armée du Rhin commandée par Moreau et forte de 107,000 hommes, partagée en corps du centre (Moreau) avec les divisions Richepanse, Decaen, Grandjean, d'Hautpoul (cavalerie), en corps d'aile droite sous Lecourbe, avec les divisions Gudin et Molitor, en corps d'aile gauche, sous les ordres de Grenier, avec les divisions Legrand, Ney, Bastoul, enfin, en corps du bas Rhin, sous Saint-Hilaire, avec les très faibles divisions Colaud et Souham.

Indépendamment de ces deux armées, il y avait celle des Grisons, de 18,000 hommes, sous Macdonald, et l'armée gallo-batave, de 16,000 hommes, commandée par Augereau, celle-ci devant opérer sur la Rednitz, à titre de diversion.

On ne s'occupera ici que de l'armée du Rhin, laquelle, à la date du 24 novembre, occupait la ligne de l'Isar, de Munich à Landshut, et avait la division Molitor et une fraction de la division Gudin, du corps d'aile droite, disséminées en face des débouchés du Vorrlberg et du Tyrol, tandis que Lecourbe se tenait avec le reste de son corps d'armée à Munich.

Quant au corps Sainte-Suzanne, il était à Ingolstadt et au nord, en présence de l'aile droite autrichienne de Klenau.

Le Premier Consul chargea Moreau de refouler derrière l'Enns le centre autrichien, en même temps qu'il formait le projet d'aller prendre le commandement de l'armée d'Italie, à renforcer de l'armée des Grisons, pour marcher sur Vienne et y dicter la paix.

La victoire décisive d'Hohenlinden (3 décembre 1800) devait rendre ce plan inutile.

Avant le 28 novembre, jour de la reprise des hostilités, Moreau voulut que son armée fût en position sur un terrain déjà étudié par lui comme très favorable à la défense contre un ennemi se portant de l'Inn inférieure sur Munich. Carte n° 7.

Cette position commande les débouchés occidentaux de la grande forêt d'Ebersberg, que traversent les routes conduisant de Mühldorf et de Wasserburg vers la capitale bavaroise.

Les journées du 26 et du 27 novembre furent employées à faire venir les divisions sur les emplacements ci-après désignés, savoir :

A l'aile droite, la division Montrichard (13 bataillons, 14 escadrons), la seule disponible du corps Lecourbe, à Helfendorf, sur la route de Munich à Rosenheim.

Au centre, la division Richepanse, à Ebersberg (route de Wasserburg), la division Decaen, derrière elle, à Zorneding, la division Grandjean, à Parsdorf (route de Munich à Mülhdorf) et la division d'Hautpoul (cavalerie) au nord et non loin de Munich.

Au corps d'aile gauche, la division Ney en position, à l'ouest de Hohenlinden, à cheval sur la route de Mühldorf, la division Bastoul près de Hartofen et la division Legrand, à Horlkofen en faisant face à Dorfen, ayant un gros détachement mixte de flanc à Vilsbiburg (2 bataillons et 300 chevaux).

Le 28 novembre, le général Hardy remplaça le général Bastoul dans le commandement de la 3e division du corps Grenier.

Dans la lettre que Hardy écrivit ce jour-là au général Ney son ami, on peut lire :

« Je n'ai pu avoir aucuns renseignements du général « Bastoul qui ne savait pas encore si toutes ses troupes étaient « arrivées; il n'a pu me dire un seul mot sur l'ennemi qu'il a « devant lui. Je ne sais si l'on se battra aujourd'hui, mais je « désirerais bien qu'il n'en fût rien, à moins de savoir quelque « chose de positif pour pouvoir organiser de suite toutes mes « flûtes (*sic*). »

En même temps, les douze compagnies de grenadiers de la division formèrent un bataillon et le général Desperrières fut investi du commandement d'une brigade d'infanterie, prélevée sur les deux autres et composée de la 103e demi-brigade, du 19e de cavalerie et d'une compagnie d'artillerie légère, en sorte que la division Ney se composa dès lors de trois brigades.

Encore, le 28 novembre, Michel Ney reçut avis que le général Richepanse ayant poussé sans coup férir jusqu'à Tulling, entre Ebersberg et Wasserburg, il y avait lieu d'établir l'avant-garde de la 2e division à Haag, à lisière orientale de la forêt, sur la route de Mühldorf, et une brigade à Mattenpot.

Ces dispositions reçurent leur exécution le lendemain matin sans éprouver de difficultés, la brigade Ruffin (ex-Bonet) occupant Haag, et la brigade Desperrières, Mattenpot.

L'armée du Rhin conserva ses positions du 28 jusqu'au 30 novembre au matin.

Ce jour-là, d'après les ordres de Moreau lancés la veille, la division Montrichard (aile droite) se porta devant (à l'ouest de) Rosenheim, la division Richepanse (centre) devant Wasser burg, ayant derrière elle, entre Ebersberg et Zorneding, la division Decaen, et la division Grandjean en réserve à Hohenlinden, pendant qu'à l'aile gauche, la division Ney allait prendre position devant Ampfing, la division Legrand, à sa gauche, sur l'Isen, poussant des partis sur Neumarkt, et que la division Hardy, en réserve, s'établissait entre elles.

Les sept divisions disponibles, sur douze, de l'armée du Rhin occupèrent alors une ligne mesurant 54 kilomètres, à vol d'oiseau (de Rosenheim à Ampfing).

Sur ces sept divisions, deux étaient en observation devant les têtes de pont de Rosenheim (Montrichard) et de Wasserburg (Richepanse), deux (Decaen et Grandjean), loin en arrière à l'intérieur de la forêt, et trois seulement (Ney, Legrand, Hardy) en état de combattre, ensemble, les forces autrichiennes concentrées entre Mühldorf, Ampfing et Neumarkt.

Moreau a-t-il voulu, par cette prise de position, inciter l'archiduc Jean à marcher sur Dorfen en débordant l'aile gauche française, pour le contre-attaquer ensuite du Sud au Nord avec les divisions du centre?

S'il en a eu l'intention, c'est fort bien, mais le doute est permis quand on se reporte à la lettre qu'il écrivit, le 2 décembre, au ministre de la guerre et dans laquelle on lit :

« J'ai fait marcher un peu disséminés, tant pour reconnaître « l'Inn si l'ennemi le repassait, que pour m'assurer du point « de son rassemblement, bien décidé, lorsque je le connaî- « trais, à me réunir également et à l'aborder. »

Quoi qu'il en fût, l'armée autrichienne se porta, le 1er décembre de très bonne heure, en trois colonnes, sur le corps Grenier et engagea contre lui une lutte des plus vives.

Vers 10 heures du matin, Moreau, accouru à son aile gauche, donna des ordres pour rompre le combat, et comme il était passé maître en l'art de diriger une retraite, il fit que les divisions Ney, Legrand, Hardy, soutenues en arrière par la division Grandjean et la brigade de cavalerie Richepanse, reculèrent, par échelons, dans le plus grand ordre, en combattant jusqu'à Haag (Ney et Hardy) et Dorfen (Legrand).

L'ennemi ayant poursuivi avec mollesse, la division Grandjean, renforcée de la cavalerie Richepanse, prit position, le soir, à Ramsau, en couverture du corps Grenier.

L'affaire du 1er décembre fut considérée par l'armée du Rhin comme un simple échec réparable à bref délai, tandis que les Autrichiens crurent à une victoire éclatante comportant poursuite.

La première de ces deux opinions témoignait en faveur du moral des troupes françaises, et la seconde allait avoir pour conséquence la défaite irrémédiable de l'armée autrichienne, le surlendemain, jour de la bataille de Hohenlinden.

C'est le cas de répéter cet aphorisme de Napoléon :

« Tout est opinion à la guerre : opinion sur l'ennemi, « opinion sur ses propres soldats. »

Or, l'armée du Rhin était singulièrement grande sous le rapport de l'honneur militaire. La lettre suivante du citoyen Menne, chef de la 23e demi-brigade, au général Ney, écrite de Hohenlinden, le 2 décembre, en donne un échantillon :

« Citoyen général,

« J'ai l'honneur de vous prévenir que tous les officiers des « 1er et 2e bataillons de mon corps viennent de se réunir près

« de moi à l'effet de décider des mesures à prendre pour exi-
« ger du citoyen *Levasseur*, commandant le 13e régiment de
« dragons, une réparation authentique de l'*injurieuse calomnie*
« qu'il a répandue au quartier général en chef sur la con-
« duite de quatre compagnies de ma demi-brigade dans la
« journée d'hier.

« Il a osé donner à entendre que ces compagnies s'étaient
« retirées du champ de bataille sans ordre.

« Le général (l'adjudant commandant) Ruffin peut sûre-
« ment attester le contraire, car elles n'ont changé de posi-
« tion que sur son ordre.

« Tous les officiers indignés proposaient pour la réparation
« de leur honneur diverses mesures, et même, des mesures
« vindicatives ; mais d'après mon avis, il a été consenti unani-
« mement entre eux que je vous prierais de vouloir bien
« démentir cette injurieuse calomnie par la voie de l'ordre de
« votre division .. »

Cette protestation fort juste eut pour épilogue une punition de quinze jours d'arrêts de rigueur infligée par le général Ney au chef de demi-brigade Levasseur.

Le 2 décembre, le général Ney adressa au lieutenant général Grenier son rapport sur la participation de ses troupes aux combats de la veille en y joignant une lettre d'envoi ainsi conçue :

« Je vous adresse, mon cher général, le rapport sur la
« journée d'hier. Il renferme nécessairement beaucoup
« d'inexactitudes, mais comme vous avez été là pendant toute
« la durée de l'action, vous saurez l'apprécier à sa juste
« valeur. Je ne crains pas de vous dire que tout le monde a
« fait son devoir et qu'en général mon infanterie a fait des
« prodiges de valeur, en considérant les forces ennemies
« qu'elle a eu à combattre depuis 6 heures du matin jus-

« qu'au soir. La 103e aux ordres du général Desperrières s'est « particulièrement distinguée ainsi que ce général.

« Ma division s'est reployée en arrière de Haag, d'où « elle s'est mise en mouvement, à 2 heures du matin (le « 2 décembre), pour rentrer dans sa position en arrière « de Hohenlinden, qu'elle occupait le 7 du courant (27 no- « vembre). »

Rapport sur la journée du 10 frimaire an 9e (1er décembre 1800) par le général Ney.

« Le 10 (1er décembre), une heure et demie avant le jour « (vers 6 heures du matin), je me portai sur la crête du « plateau en avant de ma position pour observer les pre- « miers mouvements de l'ennemi.

« Je vis que ses feux s'éteignaient sensiblement, ce qui « me fit présumer qu'il se préparait à se retirer ou à nous « attaquer. Bientôt, débouchant par Ampfing, Kirchbrünn et « Neukirch, il fit avancer plusieurs échelons de cavalerie qui « firent replier nos vedettes et avant-postes.

« J'aperçus ensuite des colonnes d'infanterie dont une forte « partie se dirigeait vers ma droite pour s'emparer de la « lisière du bois qui se prolongeait fort avant de ma position « de Lauterbach sur Aschau ; j'y envoyai deux bataillons de « l'adjudant commandant Ruffin. Ces troupes s'y portèrent « avec la plus grande vélocité et y arrivèrent avant l'ennemi ; « trois autres (bataillons) restèrent en réserve à hauteur de « Raimering.

« L'ennemi pouvant se glisser sur mes derrières à la faveur « des bois de Hassbach et du petit vallon qui se prolonge de « ce dernier village jusqu'en arrière de Reichersheim, je « donnai l'ordre au général Desperrières de défendre vigou- « reusement Aschau.

« Il y fut attaqué par des forces supérieures, vers huit « heures du matin, et par sa bonne contenance empêcha l'en-

« nemi de parvenir en force jusque sur la grande route de « Haag à Reichersheim.

« Le général Joba qui était placé en réserve à Reichersheim « avec le bataillon de grenadiers (à 12 compagnies) a reçu « ordre, à 9 heures du matin, de se porter en arrière de « Haun pour soutenir les bataillons de l'adjudant comman- « dant Ruffin et appuyer à la division Hardy. Les grenadiers « sont restés en position au débouché du bois en arrière de « Raimering.

« Le général Grenier a disposé de la 76e pour protéger l'in- « fanterie du général Hardy fortement pressée par l'ennemi.

« Toute l'armée impériale commandée en personne par « l'archiduc Jean présentait une supériorité du nombre, dont « les avantages n'ont pu être balancés que par la précision « des dispositions et la valeur des troupes.

« La retraite fut ordonnée et exécutée par échelons, en bon « ordre.

« Tous les militaires des différentes armes ont développé « beaucoup de courage et d'audace, particulièrement la 103e, « sous les ordres du général Desperrières, qui a soutenu les « efforts d'un ennemi nombreux et lui a fait beaucoup de pri- « sonniers.

« La 76e, sous les ordres du général Joba, a confirmé, par « sa vigoureuse résistance, la haute opinion que le lieutenant « général Grenier avait de sa valeur en lui confiant un poste « aussi honorable que périlleux.

« La 15e et la 23e, sous les ordres de l'adjudant comman- « dant Ruffin, ont eu toute la journée affaire à des forces très « supérieures qu'elles ont équilibrées (immobilisées) par leur « audace.

« L'artillerie commandée par le chef d'escadron Juvigny, « s'est comportée valeureusement ainsi que le 13e dragons « et le 19e de cavalerie.

« Le chef de bataillon Brayer, commandant les grenadiers « (réunis de la division), a soutenu et repoussé, avantageu-

« sement et à plusieurs reprises, les efforts des ennemis qui
« cherchaient à l'envelopper.

« La division a pris une pièce de canon et fait huit à neuf « cents prisonniers. »

Les éloges décernés aux troupes et à leurs chefs, par la voie de l'ordre ou du rapport, à l'issue d'une action de guerre n'étaient pas en usage aux armées du Nord, de Sambre-et-Meuse, de la Moselle et du Rhin de 1792 à 1800. Il semble que cette coutume ait été introduite par Bonaparte. On en a bien abusé, depuis.

A notre avis, les combattants qui ont fait leur devoir, ne réclament pas des félicitations.

Le général Hardy ayant été blessé à l'affaire du 1er décembre, le général de brigade Bonet le remplaça comme chef de la 3e division du corps d'aile gauche.

Le général Heudelet, mis à la disposition du général Ney le 2 décembre, prit, le même jour, le commandement de la brigade Bonet, précédemment confiée à l'adjudant commandant Ruffin.

Les trois brigades de la division Ney furent dès lors commandées par les généraux Heudelet, Joba et Desperrières.

Ruffin conserva sous ses ordres dix compagnies de la 23e, un escadron du 13e dragons et fit l'avant-garde de la division, tout en relevant de la brigade Heudelet.

Le soir même de son échec du 1er décembre, Moreau prit des dispositions pour concentrer ses troupes sur les positions très favorables à la défense qu'elles occupaient avant leur marche en avant du 30 novembre.

A la suite des mouvements exécutés pendant la journée du 2 et le matin du 3 décembre en conséquence des ordres donnés le 1er et le 2 décembre, les divisions disponibles prirent position, face à l'Est, savoir :

La division Montrichard (corps Lecourbe) à Helfendorf, près de la lisière est de la forêt, sur la route de Munich à Rosenheim; la division Richepanse (centre) à Ebersberg; la division Decaen (centre) à Zorneding, derrière la première; la division Grandjean au sud de Hohenlinden; la division Ney (corps de Grenier) à l'ouest et au nord de Hohenlinden; la division Bonet (remplaçant Hardy blessé le 1er décembre) au sud de Harthofen; la division Legrand, au nord de cette localité.

L'ordre de mouvement du corps d'aile gauche, daté du 2 au soir, pour la journée du 3 décembre, est un modèle du genre. Pour ce motif, on va en reproduire les parties essentielles.

« Les reconnaissances de l'ennemi, faites sur les différents « points de l'aile gauche (française) dans la journée du 11 « (2 décembre) annoncent de sa part des dispositions (inten- « tions) offensives pour demain 12 (3 décembre).

« Les généraux de division prendront, en conséquence, « toutes les précautions convenables pour être débarrassés « des équipages et de tout ce qui peut gêner les mouvements, « encombrer les passages.

« Les généraux de division sont prévenus que *le général en « chef veut profiter des mouvements de l'ennemi pour prendre « sur lui l'offensive.* Il a pour y parvenir ordonné les dispositions suivantes :

« La division du général Ney restera en position en arrière « de Hohenlinden et, de concert avec la division commandée « par le général Grandjean (corps du centre) qui se trouve « placée à sa droite, il devra recevoir et soutenir vigoureusement les efforts de l'ennemi débouchant de Hohenlinden sur « lui.

« La division du général Legrand.....

« La division aux ordres du général Bastoul (en réalité du « général Bonet).....

« Au moment où les avant-postes seront attaqués et que les « attaques paraîtront sérieuses, ils devront se replier sur les « divisions sans opposer une trop grande résistance, afin de « ne pas être compromis et de pouvoir facilement reprendre « l'offensive lorsque l'ennemi aura débouché et passé le défilé.

« Les généraux de division sont prévenus que *le général en* « *chef fera marcher les divisions Richepanse et Decaen, par* « *Saint-Christoph, sur Mattenpot, aussitôt qu'il sera convaincu* « *que l'ennemi a dessein de porter tous ses efforts sur l'aile* « *gauche*..... »

Cette conviction, Moreau l'acquit, dans la soirée du 2 décembre, à la suite du refoulement de la division Grandjean (corps du centre) de Ramsau jusqu'aux abords sud de Hohenlinden.

Les deux rapports, ci-dessous, de l'adjudant commandant Ruffin, expédiés de Hohenlinden au général Ney, le premier, entre minuit et 4 heures du matin, et le second, à cette heure-là, montrent bien que l'avant-garde des troupes autrichiennes stationnées sur la route de Mühldorf, aux environs de Haag, se trouvait, le 2 décembre au soir et le 3 au matin, à la lisière des bois qui font face à Hohenlinden.

Premier rapport. — « Je vous ai fait dire hier soir (le 2 dé- « cembre), mon général, par un dragon de mes ordonnances, « que l'ennemi s'était établi au débouché du bois. Sa ligne « alors n'était pas encore bien déterminée, mais ses postes « étaient très près des nôtres.... »

Deuxième rapport. — « Il est 4 heures du matin. Je vous « rends compte, mon général, que les feux (de bivouac) de « l'ennemi n'ont point augmenté depuis mon dernier rapport. « Leur étendue au débouché du bois est d'environ un régi- « ment, mais il en paraît de fort éloignés sur la route. »

Le général Ney, lui-même, écrivit, le 2 décembre, entre

11 heures et minuit, de Forstern, à son chef le général Grenier :

« Un de mes officiers a couru infructueusement jusqu'à « Forstinning (quartier général de l'aile gauche) pour vous « prévenir, mon cher général, que l'ennemi a commencé « d'attaquer brusquement la division du général Grouchy (ex- « Grandjean), vers 10 heures du soir.

« La fusillade et la canonnade se prolongèrent, à 11 heures, « sur la direction de Kronacker.

« Nos troupes étaient disposées à bien recevoir l'ennemi « s'il avait osé déboucher sur Hohenlinden. Quelques tirail- « leurs ennemis se sont avancés jusqu'à proximité de ce der- « nier village, alors mes avant-postes les obligèrent à fuir « avec précipitation.

« Un prisonnier du régiment de Baniowsky m'assure qu'un « corps de 3,000 hommes avait reçu l'ordre de pénétrer jus- « qu'à Hohenlinden, et que toute l'armée impériale devait « déboucher par le défilé de Mattenpot pour attaquer, le 12 « (3 décembre).....

« L'ennemi a pris poste cette nuit à hauteur de Schwinzin- « kel, débouché de Hohenlinden, et placé ses postes sur tout « le développement de la forêt.

« J'aurai l'honneur de vous prévenir demain de bonne heure « des mouvements de l'ennemi. »

Des renseignements obtenus le 2 décembre au soir, Moreau conclut donc que l'ennemi porterait, le lendemain matin, ses principaux efforts sur le corps Grenier, en utilisant, au maximum, la bonne et grande route de Mühldorf à Munich, et il ordonna, en conséquence, à Richepanse et à Decaen de marcher, ce jour-là, de bonne heure sur Mattenpot afin d'attaquer en flanc la colonne autrichienne qui se serait avancée de Haag sur Hohenlinden, par la route.

Ainsi tombe cette critique de Napoléon, faite à Sainte-

Hélène, que « la bataille de Hohenlinden, une des plus déci-
« sives de la guerre, ne doit être attribuée à aucune ma-
« nœuvre, à aucune combinaison, à aucun génie militaire ».

On ne peut établir de parallèle entre Hohenlinden et Austerlitz, mais il est permis de faire un rapprochement, car si Napoléon, le 1er décembre 1805, a deviné la manœuvre qu'exécuteraient les alliés enhardis par son récent recul et choisi les moyens de la faire tourner à leur confusion, Moreau a fait un calcul du même genre sur des données, il est vrai, plus précises, en sachant adapter aux circonstances les procédés d'exécution les plus convenables.

CHAPITRE XXII

3 DÉCEMBRE 1800 — 4 OCTOBRE 1802

La bataille de Hohenlinden. — Le rapport du général Ney sur cette bataille. Les corps de Sainte-Suzanne et Lecourbe le 3 décembre. — La poursuite. — L'armistice de Steyer (25 décembre). — L'armée du Rhin en cantonnements de rafraîchissements. — Frais de table et gratifications. — Démêlés du général Ney avec le général Lahorie. — L'armée se rapproche du Rhin. — Départ du général Ney pour Nancy. — Voyage de Ney à Paris. — Il demeure en congé jusqu'au 1er janvier 1802. — Ses inspections de cavalerie. — Le mariage du général Ney suivi de son départ pour la Suisse.

Voici en peu de mots ce que fut la bataille de Hohenlinden.

Les Autrichiens, formés en quatre colonnes, s'ébranlèrent, le 3 décembre, vers cinq heures du matin, en vue d'atteindre les abords orientaux de Munich.

La colonne d'extrême droite (20,000 hommes environ), sous Kienmayer, partit de Dorfen, avec Harthofen comme premier objectif.

La colonne de droite (20,000 hommes), commandée par Baillet-Latour, se porta sur Isen et devait aboutir à Hohenlinden.

La colonne du centre (40,000 hommes environ), ayant avec elle l'archiduc Jean, avait une très nombreuse artillerie et beaucoup de cavalerie. Son avant-garde s'était avancée, la veille au soir, par la route de Haag, jusqu'au débouché occidental des bois qui font face à Hohenlinden.

La colonne de gauche (12,000 hommes), sous Riesch, marcha de Wasserburg sur Ebersberg.

La neige à demi fondue rendait les chemins peu praticables, et, seules, les routes de Mühldorf et de Wasserburg à Munich étaient bonnes.

Le corps Grenier résista courageusement aux attaques dirigées contre lui par les corps de Baillet-Latour et de Kienmayer, pendant que la division Grouchy (ex-Grandjean) contenait l'avant-garde de la colonne principale, ou du centre, des Autrichiens.

Dès avant le jour, la division Richepanse marcha sur Saint-Christoph par un chemin affreux. Comme elle atteignait ce point avec sa tête, la longue colonne qu'elle formait faillit être coupée en deux par le corps autrichien de Riesch appuyant à travers bois vers le Nord-Ouest.

Richepanse fit preuve alors d'un sens stratégique et tactique admirable en laissant une de ses brigades sur place pour contenir les Autrichiens, tandis qu'avec l'autre et sa cavalerie (1er chasseurs) il continuait sur Mattenpot.

Decaen qui le suivait à distance acheva de repousser la colonne Riesch hors des bois, puis continua sur les traces de la division Richepanse.

Celle-ci, parvenue à Mattenpot en ligne de colonnes de demi-bataillon, fit « colonnes à gauche » sur la route et, ainsi formée en une seule colonne profonde de demi-bataillons, s'avança vers la queue de la colonne principale des Autrichiens.

On devine la suite.

A 3 heures de l'après-midi, Moreau, en observation au Sud et près de Hohenlinden, remarqua un certain flottement parmi les troupes autrichiennes engagées contre les divisions Grouchy et Ney. Comprenant que cette apparence de désordre était causée par les succès de Richepanse, le commandant en chef ordonna aux généraux Grouchy et Ney de prendre l'offensive. A 4 heures, la ruine de l'ennemi était complète. On lui fit 11,000 à 12,000 prisonniers et plus de 100 pièces de canon tombèrent au pouvoir des Français.

Le lendemain de cette victoire, le général Ney rédigea le rapport qu'on va lire sur la part que sa division avait prise à la bataille :

« A 6 heures du matin, l'ennemi nous attaqua sur Hohen-
« linden par la grande route de Mühldorf, avec des forces
« considérables, principalement en artillerie, dirigeant ses
« plus grands efforts sur la droite du général Grouchy qui
« le reçut vigoureusement.

« Bientôt après, ma division fut vivement attaquée, et l'en-
« nemi commençait à gagner les hauteurs de Kronacker.

« Le général en chef ordonna alors l'attaque générale,
« *jugeant que l'ennemi n'était pas encore totalement sorti du*
« *défilé*.

« Les colonnes d'attaque débouchèrent par Hohenlinden
« pour gagner la hauteur à gauche sur Kronacker et sur le
« chemin de Burgrain, que l'ennemi occupait déjà en forces.
« La vélocité de la manœuvre, jointe à la vigueur de l'at-
« taque, obligea l'ennemi à une retraite précipitée.

« La division Grouchy, à ma droite, força dans ce mo-
« ment, la gauche de l'ennemi à faire un mouvement rétro-
« grade, et la déroute de ce dernier devint bientôt com-
« plète.

« Devenus maîtres du défilé de Mattenpot, quantité d'ar-
« tillerie et de caissons tombèrent entre nos mains.

« La brigade du général Heudelet (remplaçant le général
« Fauconnet), où se trouvait l'adjudant général Ruffin, pour-
« suivit l'ennemi en déroute jusqu'à ce dernier village (Mat-
« tenpot), où elle fit sa jonction avec la division Richepanse,
« qui venait de déboucher sur ce point et se trouvait vigou-
« reusement serrée par l'ennemi (?) ; ils agirent de concert
« pour forcer ce dernier à une entière retraite sur Haag.

« Pendant ce temps-là, la colonne de droite (Kienmayer),
« aux ordres de l'archiduc Jean (?), commençait à déboucher
« sur Preisendorf et Harthofen pour développer (envelopper)

« la gauche de la division Bonet (ex-Hardy), tandis qu'une « seconde colonne (Baillet-Latour) venant de Burgrain com-« mençait déjà à sortir de la forêt et s'avançait sur Hohen-« linden par un chemin de traverse ; mais les deux derniers « bataillons de la 103e, les (deux) bataillons de grenadiers « ainsi que la 76e, le 13e dragons, le 19e de cavalerie, étaient « placés par échelons sur ces différents débouchés ; et, de « concert avec la division Bonet, ils sont parvenus à contenir « l'ennemi et à le repousser avec pertes.

« La brigade du général Heudelet, après voir *côtoyé* et « repoussé l'ennemi jusqu'à hauteur de Haag, reçut de moi « l'ordre de revenir sur Schnauping avec le 8e régiment de « chasseurs, afin de suivre l'ennemi qui semblait obtenir « quelques succès sur notre gauche ; elle prit position en « avant de ce village et se trouva sur le flanc de l'ennemi, « qui avait pris la sienne en arrière de Burgrain. (Il était « alors 7 heures du soir.)

« Le mouvement combiné des divisions voisines avec les « efforts vigoureux de la mienne la rendirent maîtresse « de plus de quatre-vingts bouches à feu, d'une quantité « immense de caissons, de plusieurs drapeaux ou d'à peu « près dix mille prisonniers, parmi lesquels se sont trouvés « plusieurs officiers généraux et beaucoup d'officiers mar-« quants.

« Les généraux de brigade de ma division, les officiers de « tous grades et les troupes de toutes armes, ont parfaite-« ment fait leur devoir en cette mémorable journée..... »

Le 3 décembre, jour de la bataille de Hohenlinden, le corps de Sainte-Suzanne que Moreau avait rappelé, le 1er décembre, des bords de l'Altmühl, d'Ingolstadt ou des environs de Ratisbonne sur l'Isar, atteignit péniblement Freising, et le corps Lecourbe se trouva trop loin vers le Sud pour prendre part à la bataille ; ce qui a fait dire à Napoléon dans ses mémoires :

« A quoi bon avoir des troupes lorsqu'on n'a pas l'art de « s'en servir dans les occasions importantes. »

Cependant, Moreau s'efforça de précipiter la retraite de l'ennemi au moyen d'une poursuite vigoureuse, mais tout, en lui, était lent, en sorte que, malgré l'activité bien connue de Lecourbe disposant des divisions Montrichard et Gudin, ce lieutenant général ne put surprendre le passage de l'Inn, près de Rosenheim, que le 9 décembre, soit six jours après la bataille. Cartes nos 6 et 8.

Ces deux divisions parvinrent, le 12, devant Salzbourg et devant Laufen, ayant derrière elles les divisions du centre.

En même temps, les divisions de l'aile gauche franchirent l'Inn, à Wasserburg (Legrand et Bonet) et à Mühldorf (Ney), sur les ponts abandonnés par l'ennemi.

Le 13 décembre, tandis que Legrand et Bonet atteignaient Trotsberg, sur l'Alz, et que Michel Ney masquait la place de Burghausen, sur la Salza, le général Decaen (corps du centre) occupa Laufen et y amorça le passage de la Salza avec des barques, grâce auxquelles plusieurs centaines d'hommes passèrent sur la rive droite.

Le 14, un pont de bateaux fut construit, à Laufen, par les soins de la division Decaen, et les divisions Richepanse, Legrand, Bonet se rapprochèrent de cette ville.

Le 15, la majeure partie de l'armée du Rhin traversa la Salza sur le pont de Laufen et le général Decaen s'empara de Salzbourg.

L'ennemi précipitant sa retraite, les divisions du centre s'avancèrent, en une seule colonne, de Salzbourg sur Linz, flanquées, à droite, par les deux divisions disponibles du corps Lecourbe marchant de Salzbourg sur Gmunden, et à gauche, par les trois divisions du corps Grenier, se portant de Burghausen sur Ried avec détachement de la brigade Joba (division Ney) pour bloquer la place de Braunau.

Les 16, 17 et 18 décembre, la division Richepanse, qui formait l'avant-garde de la colonne du centre, eut des engage-

ments avec l'arrière-garde principale des Autrichiens qu'elle ne cessa de bousculer et, le 19, cette division, après avoir traversé Lambach en combattant, sauva de la destruction le pont voisin sur la Traun et l'utilisa aussitôt pour passer sur la rive droite de cette rivière.

Le 20 décembre, Richepanse occupe Kremsmünster, sur la Krems, pendant que les divisions Gudin, Montrichard (aile droite) franchissent la Traun, à Lambach, que la division Decaen fait de même à Wels, et que les divisions de Grenier (aile gauche) atteignent Linz, en vue de passer la Traun, le lendemain, au pont d'Ebersberg.

Le 21 décembre, le nouveau commandant en chef de l'armée autrichienne, archiduc Charles, proposa un armistice au général Moreau.

Celui-ci en accorda un de quarante-huit heures, à condition que l'armée française continuerait sa marche.

Le prince Charles ayant accepté, la poursuite des Autrichiens fut continuée les 22, 23 et 24 décembre. Ce jour-là, Lecourbe et Richepanse étaient à Steyer, sur l'Enns, Decaen à Neuhofen, sur la Krems, Grenier à Enns, venant d'Ebersberg.

Dans la journée du 25 décembre 1800, le général autrichien Grunn muni des pleins pouvoirs de son souverain, et le général Moreau, pour la France, signèrent, à Steyer, un armistice que devait suivre, le 9 février suivant, la paix de Lunéville.

Ainsi se termina cette campagne si glorieuse pour nos armes et durant laquelle généraux, officiers et soldats déployèrent une valeur extraordinaire.

Moreau y fit preuve, en plusieurs circonstances, d'un véritable génie militaire ; toutefois, son défaut de caractère lui fit perdre bien des occasions favorables que Bonaparte, à sa place, n'eut pas laissé échapper.

La plupart des généraux ayant participé à la victoire de Hohenlinden continuèrent leur brillante carrière, mais ceux

d'entre eux, et des meilleurs, que Napoléon qualifiait de *raisonneurs de l'armée du Rhin*, furent mis à l'écart et ne reparurent à la tête des troupes qu'au moment où la fortune avait déserté nos drapeaux.

A Sainte-Hélène, Napoléon a écrit, au sujet du général de Préval méconnu par lui durant son règne, quelques phrases par lesquelles il s'efforce d'expliquer l'abandon où il avait laissé un certain nombre de généraux illustres de l'armée du Rhin.

« Combien de braves gens, a-t-il dit, eurent leur carrière « brisée par l'intrigue? N'est-ce donc pas ainsi que, pendant « des années, on m'a privé des services de Macdonald, de « Delmas, de Lecourbe, de Carnot, de Dessolles?.....

« L'intrigue est si adroite, si active, le mérite si gauche, si « timide, les extrêmes se touchent de si près et l'atmos« phère des cours est trop nébuleuse pour que, quoi qu'on « fasse, il soit possible de rester constamment dans la bonne « route. »

Quant au général Moreau, tous les mérites qu'il a pu posséder s'effacent devant le fait qu'en 1813 il a mis son épée au service des ennemis de la France.

A partir du 1er janvier 1801, les troupes de l'armée du Rhin vécurent dans les cantonnements de rafraîchissements, qui leur furent attribués sur le territoire bavarois et en Haute-Autriche.

Ces cantonnements, au moins à la division Ney, se trouvèrent trop étroits et trop pauvres, comme en témoigne un rapport du général Ney au lieutenant général Grenier, en date du 5 janvier, où on lit :

« Maintenant que les cantonnements de ma division sont « occupés, les plaintes multiples sur l'impossibilité d'exister « m'accablent... jamais la troupe n'a été aussi mal. »

Dans la même lettre, Michel Ney priait son chef de le débarrasser du général de brigade Heudelet « dont la ma-« nière de servir, disait-il, ne s'accorde nullement avec la « mienne ».

Ledit général de brigade s'attira de la part du général Ney, le 12 janvier, cette réponse cinglante à une lettre inconsidérée :

« S'il vous répugne de croire à l'apostille que j'ai mise au « bas de la plainte portée contre vous relativement à des che-« vaux réclamés par le nommé Hofstetter, qui lui ont été « enlevés en mon nom et qui se trouvent réellement dans « votre écurie, il répugne bien davantage à ma délicatesse « de vous rappeler cet objet. »

Le général Ney annonçait ensuite au général Heudelet qu'il avait demandé son changement, puis il ajoutait : « Cette « démarche ne diminuera en rien l'estime particulière que « j'ai conçue de vos talents militaires. »

D'une lettre du 27 janvier 1801 au lieutenant général Grenier, il ressort que la ville de Burghausen, qu'occupait depuis l'armistice le quartier général Ney, payait à celui-ci, pour frais de table, douze louis par jour, et que la ville de Neuburg, où le général Ney avait longtemps résidé, avait payé, journellement, la même somme pour le même objet.

Trois jours plus tard, le 30 janvier, Michel Ney recevait du commandant en chef Moreau, à titre de gratification, quatre bons du Trésor, un de 10,000 francs, deux de 6,000 et un de 3,000, le premier pour lui, les deux suivants pour les généraux Desperrières et Joba, enfin, le quatrième, pour l'adjudant commandant Ruffin.

On peut en déduire que si la guerre n'a pas enrichi tous les généraux des armées républicaines, elle a permis à ceux d'entre eux restés honnêtes d'acquérir une certaine aisance, et de ce nombre était le général Ney.

Peu de jours après la conclusion de l'armistice de Steyer, le général de division Dessolles quitta l'armée du Rhin et fut remplacé, comme chef d'état-major général, par le général de brigade Lahorie, l'homme de confiance du commandant en chef et son mauvais génie, en ce sens qu'il exerçait sur Moreau — nature timide et suggestionnable — une influence néfaste à tous les points de vue.

Le général Ney eut maille à partir avec ce personnage dans les derniers jours de janvier 1801, et leurs rapports furent des plus tendus jusqu'à la dislocation de l'armée du Rhin, au mois d'avril suivant.

Le général Lahorie avait fait conduire devant lui, par deux gendarmes, le commissaire des guerres Boisnet, attaché à la division Ney. On devine la colère du divisionnaire en apprenant qu'on était venu arrêter un de ses subordonnés sans qu'il en eût été, au préalable, informé.

Ceci se passait le 26 février.

Deux jours plus tard, Michel Ney fut amené à se plaindre du général Lahorie dans un rapport au lieutenant général Grenier, dont voici la reproduction presque entière :

« Plusieurs chefs de corps, mon cher général, m'adressent, « tous les jours, des demandes de souliers et de bottes pour « des hommes absolument pieds nus. En résumé, il faudrait « 300 ou 400 paires de souliers et une cinquantaine de paires « de bottes, mais je me vois dans l'impossibilité de satisfaire « à cette demande si urgente sans votre autorisation et *sans « craindre l'inquisition du général Lahorie* qui semble con- « trarier toutes les dispositions que les généraux particuliers « pourraient prendre en faveur du malheureux soldat. Il est « vraiment désolant de ramener en France des troupes victo- « rieuses et déguenillées comme elles le sont. Je ne sais sur « qui cette responsabilité pèsera un jour, mais je vous avoue « que le mécontentement est à son comble. »

Le général Lahorie avait accusé de concussion le commissaire des guerres Boisnet, lequel s'était retranché derrière les ordres du chef de bataillon Passinges, aide de camp du général Ney et son chef d'état-major par intérim.

Le citoyen Boisnet ayant été déplacé, Michel Ney écrivit d'abord au lieutenant général Grenier, le 2 mars :

« Je réclame rarement en faveur de l'administration, *con-*
« *naissant son inutilité absolue à l'armée*, mais le motif de ce
« changement me tient à cœur, parce que les autorités civiles
« de Bavière disent ouvertement l'avoir provoqué et que, se
« sentant appuyées par le chef de l'état-major général (La-
« horie), elles déclarent qu'elles ne feront plus désormais
« aucun versement de denrées à mes troupes..... »

Puis, le 5 mars, le général Ney s'adressa directement au général Lahorie pour lui reprocher son hostilité contre le chef de bataillon Passinges :

« Je pense que si vous aviez eu pour moi, citoyen général,
« quelque estime ou simplement les égards que se doivent
« les officiers généraux, vous auriez différé le changement de
« cet administrateur (Boisnet) afin de me permettre de con-
« fondre les insinuations perfides qu'il s'est permis de lancer
« contre mon aide de camp.

« C'est le retour du général en chef, me dites-vous, citoyen
« général, *qui doit décider de leur mise en jugement;* des
« menaces semblables sont aigres à digérer lorsqu'il s'agit de
« l'honneur d'un officier auquel je mets tant de prix. »

Enfin, le général Lahorie ayant contesté au lieutenant Daicker la possession de son grade, pour un motif futile, mais en réalité, parce qu'il remplissait depuis le début de la campagne et très brillamment les fonctions d'officier de correspondance auprès du général Ney, celui-ci porta plainte au

général Moreau contre son chef d'état-major et termina sa réclamation en ces termes :

« Ma franchise ne me permet pas de vous dissimuler, mon « général, que ce qui arrive en ce moment au citoyen « Daicker n'est que l'effet d'une passion haineuse contre moi. « On n'ose m'attaquer ouvertement, mais on s'en prend aux « officiers de mon entourage qui, par leur mérite, sont les « plus dignes de ma bienveillance.

« Vous êtes trop juste, mon général, pour subir..... aucune « prévention nuisible à un officier qui, par ses services et ses « talents, ne doit voir en vous qu'un protecteur.

« Je vous prie donc de vouloir bien faire passer le citoyen « Daicker avec son grade de lieutenant au 2e régiment de hus- « sards..... »

Inutile d'ajouter que le général Ney obtint gain de cause auprès de Moreau.

Le 16 mars, commencèrent les préparatifs de départ des troupes de l'armée du Rhin en vue de se rapprocher du Rhin.

Le général Ney porta son quartier général, le 22 mars, de Burghausen à Landshut ; le 26, à Reicherzhofen ; le 27, à Neuburg ; et le 1er avril, à Donawerth.

C'est de cette ville qu'il partit en congé pour Nancy, laissant au général Desperrières le commandement de la division avec les ordres et instructions nécessaires pour la continuation de la marche vers le Rhin.

Michel Ney atteignit Strasbourg, le 4 avril, et dès le lendemain, il s'installait à la petite Malgrange, près Nancy, heureux d'y goûter un repos bien mérité. Il y trouva sa sœur mariée, le 3 mars précédent, avec M. Monnier Augustin, fils de la défunte Marie Petitjean de la Malgrange et y vit aussi son vieux père.

Au commencement de mai, Michel Ney fit le voyage de

Paris, se présenta aux consuls ainsi qu'au ministre de la guerre et en reçut le meilleur accueil, en particulier, de Bonaparte qui voulut se l'attacher et y réussit.

Le général Ney demeura en congé à la petite Malgrange, jusqu'à la fin de l'année 1801, et fut désigné, en novembre, comme inspecteur général de cavalerie pour l'année suivante.

Étant de passage à Paris, Michel Ney écrivit, le 4 décembre 1801, au ministre de la guerre pour lui demander le commandement de la cavalerie destinée à l'expédition de Saint-Domingue.

Cette demande, ayant été accordée, donna lieu à un arrêté du Premier Consul en date du 18 décembre 1801. Toutefois, le général Ney encore à Paris, se ravisa, et, par lettre du 19 décembre, pria le ministre de suspendre l'effet de l'arrêté consulaire jusqu'au 2 janvier suivant, attendu que des affaires de famille sollicitaient son maintien en France.

Effectivement, le 1er janvier 1802, Michel Ney, renonçant à partir pour Saint-Domingue, fit savoir au ministre qu'il commencerait incessamment sa première tournée d'inspection de cavalerie.

Celle-ci débuta, le 4 janvier 1802, par l'envoi d'une circulaire aux conseils d'administration des 4e, 7e, 12e, 16e, 17e, 21e de cavalerie, des 1er, 6e, 8e, 16e chasseurs, du 5e dragons, enfin des 5e et 6e hussards, régiments compris dans l'arrondissement d'inspection du général.

Les détails d'inspection qui figurent dans le registre d'ordres de Ney pour l'année 1802 ne présentent qu'un intérêt de curiosité, car l'organisation de la cavalerie a subi des modifications importantes entre l'arrêté des consuls du 18 vendémiaire an X (10 octobre 1801) et les campagnes du Premier Empire, dont la première aboutit à la victoire d'Austerlitz.



LA MARÉCHALE NEY

DUCHESSE D'ELCHINGEN

NÉE E AUGUIÉ

(1808)

Les derniers travaux de Michel Ney, relatifs à ses inspections de 1802 sont du mois d'avril. S'ils ne vont pas au delà, c'est qu'à ce moment, notre héros était amoureux de Mlle Églé Auguié, fille d'un ancien receveur général et nièce de la célèbre Mme Campan.

Dès le milieu de l'année 1800, Joséphine, femme du Premier Consul, avait formé le projet de marier le général Ney avec Mlle Églé Auguié, amie de pension de sa fille Hortense. C'était pour elle un moyen très sûr de capter le dévouement d'un jeune et brillant officier général déjà illustre.

De son côté, Mme Campan désirait beaucoup ce mariage.

C'est en janvier 1802 que Michel Ney semble avoir vu pour la première fois sa future femme alors âgée de 20 ans et qui était une très belle personne, grande, brune, avec de beaux yeux noirs, et de plus, spirituelle, intelligente et bonne. Il en devint épris, mais, par timidité, attendit au mois suivant pour se faire présenter à M. Auguié, en son château de Grignon. D'après le très intéressant opuscule intitulé : « Un chapitre de l'histoire de l'ancien Grignon », par M. Léon Risch (1903) :

« La première entrevue des deux jeunes gens (à Grignon) « fut froide. Les favoris rouges du général et sa queue de « cheveux poudrée (?) avaient déçu fortement Églé qui, après « avoir entendu vanter les faits d'armes de Ney, s'était figuré « qu'il devait être aussi beau qu'il était brave ; aussi le géné- « ral fut quelque temps sans retourner chez M. Auguié. »

Michel Ney, entré en 1788 au service du Roi en qualité de hussard, conservait depuis cette époque la queue et les cadenettes alors usitées dans la cavalerie légère.

On conçoit donc que Mlle Églé, habituée aux modes du Directoire et du Consulat, l'ait trouvé disgracieux.

Le général Ney revint à Grignon en mars, et, cette fois, si bien à la mode du jour qu'il fut jugé fort beau.

La demande en mariage ne se faisait toujours pas et l'on s'en étonnait dans la famille de la future.

Enfin, vers la fin de mai, Michel Ney sollicita et obtint de Joséphine une lettre par laquelle M. Auguié était prié d'accorder la main de sa fille au général.

Cette lettre, datée de la Malmaison, 30 mai 1802, était accompagnée du billet suivant :

« Je vous envoie, général, la lettre que vous m'avez demandée pour le citoyen Auguié. Je vous engage à en prendre « communication. Je n'ai pas dit tout le bien que je sais et « que je pense de vous ; je veux laisser à cette estimable « famille la satisfaction de reconnaître elle-même tous vos « avantages, mais je vous réitère ici l'assurance de l'intérêt « que Bonaparte et moi prenons à ce mariage, et du contentement avec lequel il pense qu'il assurera le bonheur de « deux personnes pour lesquelles il a une bienveillance et une « estime particulières. Je partage avec lui ce double sentiment. »

Quelques jours après, M. Auguié portait à Mme Bonaparte une réponse favorable.

La signature du contrat eut lieu à Paris, le 27 juillet 1802.

Michel Ney déclarait comme apport la somme de 12,000 francs en valeurs et en effets mobiliers, plus sa propriété de la petite Malgrange évaluée à 80,000 francs et située dans la commune d'Heillecourt, aux environs de Nancy.

Mlle Églé Auguié apportait 5,000 francs représentant le quart d'une propriété à Saint-Domingue, un trousseau de 12,000 francs et 60,000 francs en espèces.

Le mariage civil fut célébré à la mairie de Thiverval, le 5 août, et le mariage religieux, le même jour, dans la chapelle du château de Grignon, restaurée pour la circonstance.

Nous empruntons la description de la fête à l'opuscule déjà cité de M. Léon Risch :

« Des guirlandes de feuillages fleuris tombaient de la voûte « et tapissaient les murs (de la chapelle) ; partout, des bou-

« gies au milieu de gerbes de fleurs amoncelées, et, dans la « tribune, une musique militaire venue tout exprès, par les « soins de Ney.

« A droite de l'autel, on pouvait voir le général en grande « tenue, ayant au côté le sabre égyptien que venait de lui « donner le Premier Consul ; puis sa jeune épouse, fort jolie « dans sa toilette blanche et son voile retenu par une cou- « ronne de roses ; à gauche, un bon vieux et une bonne « vieille, en cheveux blancs et habillés de neuf selon la mode « du pays ; c'étaient deux domestiques de la ferme du château « qui, après cinquante ans de mariage, renouvelaient leur « union, en même temps que Ney célébrait la sienne. Le « général avait désiré qu'il en fût ainsi : Ce couple, avait-il « dit, me rappellera la modestie de mon origine, et ce renou- « vellement d'une longue union sera d'un bon augure pour « la mienne.

« Il avait pourvu à l'habillement du berger, et Églé, vou- « lant contribuer à cette bonne œuvre, avait habillé à ses « frais la vieille paysanne.

« Dans la soirée, une comédie de circonstance fut jouée « par les deux sœurs de la mariée, Antoinette et Adèle, leur « cousine Alexandrine Pannelier et le général Savary, sur un « théâtre dressé au milieu du jardin anglais ; puis la musique « militaire se fit de nouveau entendre, un chœur de villa- « geoises chanta les louanges de la jeune épousée, et des « transparents, placés au fond des allées ombreuses du parc, « retracèrent en sillons lumineux quelques faits d'armes du « général.

« Sur l'invitation et sous la conduite d'un paysan, toute la « noce se dirigea au fond des bois, vers une petite cabane où « habitait une fort vielle femme qui, connaissant les secrets de « l'avenir, prédit à tous bonheur, honneurs et prospérité. La « diseuse de bonne aventure était Madame Campan, le « paysan, Isabey, qui avait organisé la fête avec une maëstria « incomparable.

« Aux sons d'un orchestre installé sur l'emplacement où la « comédie avait été représentée, le général et Églé ouvrirent « le bal avec les deux vieillards, qui, ravis et rajeunis par « toute cette gaieté, dansaient en se rappelant leur jeune « temps. Les habitants du hameau avaient été conviés à un « feu d'artifice tiré dans le parc, puis les danses recommen- « cèrent jusqu'au matin, par une superbe nuit d'août, par- « fumée de l'odeur des bois, des prés et des fleurs, au milieu « des éclats de rire de la jeunesse assemblée et des accords « de la musique, qui se répercutaient au loin, dans la vallée, « jusqu'au village de Thiverval. »

Après quelques jours passés au château de Grignon, Michel Ney et sa jeune femme allèrent habiter la petite Malgrange, près Nancy, et c'est là que parvint, le 29 septembre, au général, un ordre du ministre de la guerre lui enjoignant de partir sans retard pour Genève, ville alors française, où il recevrait des instructions au sujet d'une mission importante à remplir en Helvétie.

Le général Ney quitta Nancy, le 1er octobre, et atteignit Genève, le 4 du même mois.

CHAPITRE XXIII

5 OCTOBRE — 15 DÉCEMBRE 1802

Troubles graves en Suisse, de mai 1798 à septembre 1802. — Bonaparte accepte d'intervenir. — Le général Ney commandant en chef des troupes appelées à opérer en Suisse. — Mission du général Rapp. — Proclamation du Premier Consul au dix-huit cantons (10 octobre 1802). — Le général Ney ministre plénipotentiaire. — Instruction du 18 octobre envoyée par le ministre Talleyrand au général Ney; celui-ci se transporte de Genève à Berne. — Rapport du 22 octobre de Michel Ney à Talleyrand. — Rapport du 23 octobre du général Ney à Bonaparte. — La division française Seras est mise en mouvement par ordre de Ney. — Rapport du 27 octobre du général Ney à Talleyrand. — Ordres lancés ce jour-là par Michel Ney. — Recommandations au général Seras (28 octobre). — L'occupation de Zurich par la division Seras. — Détails complémentaires sur ce fait. — Compliments de Murat à Ney. — Lettre de Rapp à Ney. — Rapport du 3 novembre 1802 du général Ney au ministre de la guerre Berthier. — Les fauteurs de l'insurrection enfermés dans le château d'Aarbourg par ordre de Michel Ney. — Envoi à Paris d'une consulte suisse. — Proclamation de Bonaparte à la consulte. — La consulte désigne dix délégués. — Le général Ney adoucit le régime des prisonniers d'État du château d'Aarbourg. — La question du Frikthal. — Le général Ney propose de faire passer au service de la France les trois demi-brigades auxiliaires helvétiques. — Talleyrand répond affirmativement. — Le général Barbou remplace le général Seras à la tête de la division française d'occupation, contrairement au désir exprimé par Michel Ney.

Avant la proclamation de la république helvétique par le Directoire, le 12 avril 1798, la Suisse était formée de 13 cantons soumis, au moins nominalement, au canton de Berne. Carte nº 1.

A partir de ce moment, la république helvétique comprit 22 cantons, puis 23, et enfin 18 par la fusion de huit petits cantons en trois grands.

Du milieu de l'année 1798 à la fin de septembre 1802, époque à laquelle le général Ney fut envoyé à Genève, ville

devenue française par suite du traité de Lunéville (1801), la guerre civile ne cessa de désoler la Suisse.

Les vieux cantons regrettaient leur ancienne organisation, et surtout, qu'on eut enlevé à leur autorité les petits cantons, lesquels, à l'instar de vassaux, leur fournissaient, autrefois, des subsides importants.

En juillet 1802, le Premier Consul retira de Suisse les troupes françaises d'occupation, et les remplaça par les deux demi-brigades helvétiques auxiliaires d'infanterie de ligne au service de la France depuis 1798, et qui, depuis la paix de Lunéville, étaient stationnées à Genève et dans le Valais. Il y avait aussi une troisième demi-brigade helvétique auxiliaire, mais d'infanterie légère, qui tenait alors garnison dans le Milanais.

Le départ des troupes françaises amena une recrudescence de troubles, principalement à Zurich, qui devint le centre de l'insurrection contre le pouvoir central de Berne, alors composé d'un sénat de 27 membres et du conseil exécutif comprenant le landammann et ses deux lieutenants.

Le gouvernement régulier de Berne envoya contre les insurgés de Zurich les deux demi-brigades helvétiques de ligne dont il disposait, mais les milices des petits cantons s'adjoignirent les régiments Bachman et Rovéria récemment licenciés par l'Angleterre à la solde de laquelle ils avaient combattu en Allemagne. Dès leur réunion, ces forces marchèrent à la rencontre des troupes du gouvernement régulier et les refoulèrent sur Berne. Cette ville tomba au pouvoir des insurgés, le 18 septembre 1802, mais auparavant, le gouvernement régulier suisse et le ministre de France Verninac s'étaient réfugiés à Lausanne. Trois jours plus tard, le 21 septembre, le conseil exécutif sollicita l'intervention du Premier Consul.

Celui-ci fit savoir, publiquement, le 30 septembre, qu'il renonçait à son attitude expectante et que, désormais, il interviendrait entre les partis de la république helvétique pour

les convier à une entente réciproque, et au besoin, la leur imposer.

La veille (29 septembre), le général Ney avait été désigné comme commandant en chef des troupes françaises appelées à entrer en Suisse pour y rétablir l'ordre.

Arrivé à Genève, le 4 octobre, Michel Ney fut mis au courant de la situation militaire par le général de brigade Seras, commandant d'armes en cette ville.

En même temps que Ney, le chef de brigade Rapp, aide de camp du Premier Consul, pénétra en Suisse avec mission de communiquer au gouvernement régulier de Lausanne et aux gouvernements insurrectionnels de Berne et de Schwytz la proclamation, en date du 30 septembre, par laquelle le Premier Consul invitait les adversaires à l'union, disant que si leurs dissensions continuaient, elles pourraient se communiquer aux pays voisins, qu'il était bien décidé à rétablir la tranquillité dans une nation digne d'estime et dont il désirait le bonheur, et que le général Ney, si loyal et si franc, allait entrer dans leur pays, soit à la tête d'une armée formidable, s'ils rendaient la chose nécessaire, soit comme ministre plénipotentaire, s'ils se montraient disposés à vivre en bonne intelligence les uns avec les autres.

Le chef de brigade Rapp réussit, au moins en apparence, dans sa mission, car, le 13 octobre, à Lausanne, il recevait l'assurance que le gouvernement insurrectionnel de Berne et la diète insurrectionnelle de Schwytz acceptaient les conditions posées par le Premier Consul.

Le même jour, Rapp rendit compte, par lettre, à Bonaparte, que le rappel du ministre de France, Verninac, s'imposait, en raison de son manque d'énergie.

Dans cette même journée du 13 octobre, ou le lendemain, parvint au chef de brigade Rapp la proclamation suivante du

Premier Consul aux dix-huit cantons de la république helvétique, proclamation expédiée de Saint-Cloud, le 10 octobre 1802.

« Habitants de l'Helvétie !

« Vous offrez depuis deux ans un spectacle affligeant : des « factions opposées se sont successivement emparées du « pouvoir ; elles ont signalé leur empire passager par un « système de partialité qui accusait leur faiblesse et leur « inhabileté.

« Dans le courant de l'an X (17 septembre 1801 à 18 sep- « tembre 1802), votre gouvernement a désiré que l'on retirât « le petit nombre de troupes françaises qui étaient en Hel- « vétie : le gouvernement français a saisi volontiers cette « occasion d'honorer votre indépendance ; mais bientôt après, « vos différents partis se sont agités avec une nouvelle « fureur, le sang suisse a coulé par des mains suisses.

« Vous vous êtes disputés trois ans sans vous entendre ; si « l'on vous abandonne plus longtemps à vous-mêmes, vous « vous tuerez trois ans sans vous entendre davantage. Votre « histoire prouve d'ailleurs que des guerres intestines n'ont « jamais pu se terminer que par l'intervention efficace de la « France.

« Il est vrai que j'avais pris le parti de ne me mêler en rien « de vos affaires ; j'avais vu constamment vos différents gou- « vernements me demander des conseils et ne pas les suivre, « et quelquefois abuser de mon nom, suivant leurs intérêts « et leurs passions.

« Mais je ne puis et ne dois rester insensible aux malheurs « auxquels vous êtes en proie ; je reviens sur ma résolution ; « je serai le médiateur de vos différends, mais ma médiation « sera efficace, telle qu'il convient aux grands peuples au « nom desquels je parle.

« Cinq jours après la notification de la présente procla- « mation, le Sénat se réunira à Berne.

« Toute magistrature qui se serait formée, à Berne, depuis « la capitulation, sera dissoute et cessera de se réunir et « d'exercer aucune autorité.

« Les préfets se rendront à leur poste.

« Toutes les autorités qui auraient été formées, cesseront « de se réunir.

« Les rassemblements armés se dissiperont.

« Les première et seconde demi-brigades helvétiques for- « meront la garnison de Berne.

« Les troupes qui étaient sur pied depuis plus de six mois « pourront seules rester en corps de troupes.

« Enfin, tous les individus licenciés des armées belligé- « rantes et qui sont aujourd'hui armés, déposeront leurs « armes à la municipalité de la commune de leur naissance.

« Le Sénat enverra trois députés à Paris ; chaque canton « pourra également en envoyer.

« Tous les citoyens qui, depuis trois ans, ont été landam- « mann, sénateur, et ont successivement occupé des places « dans l'autorité centrale, pourront se rendre à Paris, pour « faire connaître les moyens de ramener l'union et la tran- « quillité et de concilier tous les partis.

« De mon côté, j'ai droit d'attendre qu'aucune ville, aucune « commune, aucun corps, ne voudra rien faire qui contrarie « les dispositions que je vous fais connaître.

« Habitants de l'Helvétie, revivez à l'espérance ! ! Votre « patrie est sur le bord du précipice, elle en sera immédiate- « ment tirée.

« Tous les hommes de bien seconderont ce généreux « projet.

« Mais si, ce que je ne puis penser, il était parmi vous un « grand nombre d'individus qui eussent assez peu de vertu « pour ne pas sacrifier leurs passions et leurs préjugés à « l'amour de la patrie, peuples de l'Helvétie, vous seriez bien « dégénérés de vos pères ! ! !

« Il n'est aucun homme sensé qui ne voie que la médiation

« dont je me charge est pour l'Helvétie un bienfait de cette « providence qui, au milieu de tant de bouleversements et de « chocs, a toujours veillé à l'existence et à l'indépendance de « votre nation, et que cette médiation est le seul moyen qui « vous reste de sauver l'une ou l'autre.

« Car il est temps enfin que vous songiez que si le patrio- « tisme et l'union de vos ancêtres fondèrent votre République, « le mauvais esprit de vos factions, s'il continue, la perdra « infailliblement, et il serait pénible de penser qu'à une « époque où plusieurs nouvelles Républiques se sont élevées, « le destin eût marqué la fin d'une des plus anciennes.

« Bonaparte. »

Le rapport du chef de brigade Rapp eut pour effet d'amener le Premier Consul, à rappeler de Suisse le citoyen Verninac et d'attribuer au général Ney, à la fois, le commandement des troupes et les fonctions de ministre plénipotentiaire.

En conséquence, Ch. Talleyrand, ministre des relations extérieures, adressa, le 18 octobre, au général Ney, encore à Genève, l'instruction ci-dessous :

« Général, le Premier Consul m'ordonne de vous informer « qu'il vous a nommé ministre plénipotentiaire de la Répu- « blique près la république helvétique. Vous vous rendrez, « en conséquence, à Berne, pour y recevoir les ordres ulté- « rieurs qu'il me chargera de vous transmettre, et y remplir « les devoirs de votre mission.

« Il y a peu de jours, l'Helvétie était agitée ; le feu de la « guerre civile y éclatait de toutes parts. La proclamation du « Premier Consul a rappelé tous les esprits à des idées d'ordre « et de paix. Les citoyens de ce pays, frappés de la sagesse « des conseils du Premier Consul, se sont empressés d'y « déférer.

« Le principal objet de votre mission est de les maintenir

« et de les diriger dans le sentiment de cette juste et sage « déférence. Il est à croire que le Sénat nouvellement réins- « tallé à Berne aura peu de cette force d'opinion si nécessaire « à l'autorité qu'il aura besoin d'exercer. Il est à présumer « que les autorités municipales de cette ville ne seront que « faiblement disposées à se soumettre au pouvoir du Sénat. « Vous retirerez du titre de ministre plénipotentiaire de la « République, de votre position antérieure, et surtout de « votre sagesse, des moyens d'influence que vous emploierez « surtout à prévenir toute opposition d'éclat. Il faut que tout « ce qui a été ou est encore autorité en Helvétie, vive de « concert, en bonne harmonie. Le moment présent n'y doit « paraître favorable à personne pour disputer sur l'obéissance « et sur le pouvoir.

« La médiation universellement acceptée du Premier « Consul doit donner à son ministre un crédit suffisant « pour recommander avec succès la concorde, la tranquillité « et la confiance dans les sentiments de bienveillance du « Premier Consul.

« Le principe constant de votre conduite se trouve dans « l'exécution des dispositions exprimées par la proclamation « du Premier Consul. Cette proclamation recommande la « rentrée du Sénat à Berne, la dispersion des troupes nouvel- « lement armées et l'envoi de députés des différents partis à « Paris, pour y procéder à l'ouvrage de l'organisation sociale « de l'Helvétie.

« J'ai lieu de croire, d'après les lettres du citoyen Verni- « nac, que les deux premières dispositions sont remplies. S'il « restait encore quelque chose à faire sur la seconde, vous « mettriez tous vos soins à en assurer la prompte et entière « exécution.

« Il importe infiniment que la dernière s'exécute conformé- « ment aux vues justes et impartiales du Premier Consul. Il a « prouvé dans tous les temps qu'il n'accordait de faveur à « aucune faction.

« Il se défie avec raison de tous les hommes qui ont figuré « avec éclat dans les partis qui ont failli bouleverser l'Hel- « vétie. Mais comme il en est parmi eux dont on n'a pas le « droit de suspecter la droiture, il est juste que leur voix soit « entendue, et qu'on ait sur ce point quelque égard à l'opi- « nion du grand nombre de citoyens qui ont pu placer en eux « leur confiance.

« Le Premier Consul désire que vous conseilliez le choix « des hommes les plus sages de tous les partis. Ceux qui, « dans la dernière période des troubles, ont marqué le plus « de regret de s'être laissé entraîner, qui ont été plus vive- « ment alarmés des dangers de leur patrie, qui se sont le « plus loyalement empressés de préférer la voie de la conci- « liation à celle des armes, ceux-là sont ceux qui lui parais- « sent les plus propres à travailler à l'organisation de leur « pays.

« Vous ne devez cesser de faire comprendre aux citoyens « de l'Helvétie que le Premier Consul a surtout en vue le « repos, le bonheur et la puissance de l'Helvétie ; que cette « République ne peut être riche, heureuse et puissante que « par son union avec la France ; et c'est principalement dans « cette vue qu'il désire que la confiance que la Suisse a tou- « jours eue dans le gouvernement français ne cesse de lui « être accordée.

« Les puissances étrangères ne sont plus ennemies de la « France ; mais l'état de paix ne saurait détruire l'envie : « elles ne sauraient toutes désirer, comme la France, que la « Suisse soit tranquille. Il est dans la politique d'envisager « les agitations de l'Helvétie comme un moyen d'inquiéter la « France et tous les États voisins ; et ces agitations présentent « peut-être à quelques hommes ennemis de la paix de l'Eu- « rope une perspective plus ou moins lointaine d'une suite « de discussions politiques, qui pourraient avoir pour résultat « de renouveler la guerre.

« Ainsi, la tranquillité de l'Helvétie est un avantage com-

« mun à l'Europe entière ; ainsi son organisation sage et « calme sous la sauvegarde de la France, se trouve liée au « grand intérêt de la paix générale ; et par là, il entre dans les « devoirs du gouvernement de la République de s'en occuper, « et dans un de ses plus grands intérêts de l'accomplir.

« Tel est, citoyen, le sens précis dans lequel vous devez « vous exprimer. Tout ce que vous direz aux personnes avec « lesquelles vous serez en rapport, doit tendre à prouver que « le Premier Consul ne veut rien qui soit contre le repos et « la puissance de l'Helvétie ; qu'il regarde comme un devoir « de rétablir les rapports d'amitié et de confiance éminente « qui ont de tout temps uni l'Helvétie à la France ; et que « toute organisation qui remplirait cette vue honorable et « utile à l'Helvétie, lui paraîtra bonne, si elle s'accorde avec « les sentiments de la majorité du peuple helvétique.

« Le Premier Consul me charge expressément de vous « recommander d'éviter avec soin d'écrire à quelque auto- « rité que ce soit en Helvétie ; l'abus fréquent qui a été « fait dans ce pays des pièces officielles, nous fait une loi de « nous borner à des communications verbales, qui convien- « nent d'ailleurs et suffisent à l'état provisoire où sont tous « les pouvoirs jusqu'à l'entière organisation du pays.

« Je me félicite, citoyen, que le choix que le Premier « Consul a fait de vous pour diriger la légation de la Répu- « blique en Helvétie, me donne l'occasion de correspondre « avec vous et de faire connaître au Premier Consul toutes « les preuves de sagesse et de zèle que vous donnerez dans « le cours de votre mission.

« Je crois devoir vous faire observer que la malveillance « cherche à répandre que le Premier Consul serait peut-être « disposé à déférer au vœu qu'un esprit d'imitation pourrait « provoquer relativement à la présidence de la République « helvétique. Vous devez formellement repousser une telle « induction, qui est aussi éloignée de la prévoyance du Pre- « mier Consul que contraire à sa ferme détermination.

« Du reste, je dois, par l'ordre exprès du Premier Consul, « vous recommander d'éviter, dans les réunions des autorités, « tout discours d'apparat qui pourrait être recueilli et publié. « Vous devez en même temps avoir soin de donner à vos « conseils le caractère de dignité et de bienveillance qui « convient à un ministre purement politique.

« Vous devez éviter tout appareil trop militaire et l'appa- « rence sensible du commandement. Tout ce qui pourrait « vous présenter aux Suisses comme général d'une armée « placée sur leurs frontières, doit être soigneusement évité. « Vous êtes, maintenant que tout a cédé aux invitations du « Premier Consul, le ministre d'une puissance amie, qui ne « veut que conseiller le bien et l'opérer par l'influence de sa « sagesse.

« Il me reste à vous inviter, général, à m'informer assidû- « ment de tout ce qui se passera autour de vous. Dans la cir- « constance présente, aucun détail n'est indifférent, et le Pre- « mier Consul, à qui j'aurai soin de rendre compte de toutes « vos dépêches, désire être régulièrement au courant de « tout ce qui se passera en Helvétie. »

Ayant reçu, le 21 octobre, les instructions qui précèdent, le général Ney quitta Genève le 22, et se rendit à Berne, sans escorte, n'ayant pour l'accompagner que le capitaine Béchet, un de ses aides de camp, et le citoyen Rouyer, attaché depuis peu à la légation française.

A son arrivée à Moudon, gîte intermédiaire, le général vit l'adjudant commandant Lemarrois envoyé à Berne pour savoir des nouvelles et qui lui rapportait les faits suivants, que l'on trouve mentionnés dans une lettre de Michel Ney à Talleyrand, expédiée de Moudon, le 22 octobre 1802 :

« .....La bonne foi de l'aide de camp du Premier Consul, le « citoyen Rapp, a été trompée d'une manière indigne, de la « part des insurgés.

« La diète de Schwytz continue à siéger (sous la présidence « de Reding) et persiste à vouloir organiser un autre gouver- « nement que celui protégé par la France.

« Les troupes confédérées, quoique renvoyées dans leurs « cantons respectifs, restent armées et ont ordre de se réunir « partout où les circonstances l'exigeront.

« Cette perfidie obligera sans doute le Premier Consul à « changer de détermination et à employer la rigueur contre « les chefs de l'insurrection. »

Le lendemain, 23 octobre, le général Ney adressa de Berne au général Bonaparte, Premier Consul, un rapport sur la résistance offerte par la diète de Schwytz, et lui demanda, par la même occasion, d'être autorisé à prendre les mesures suivantes :

« Je propose, écrivait-il, de faire garder le territoire helvé- « tique par 12 bataillons d'infanterie, 6 escadrons de cavale- « rie et 12 bouches à feu, tirés des corps de troupe réunis à « Chiavenna, Como, dans le Valais, à Genève, Pontarlier et « Huningue. Cette démarche (opération) anéantirait à jamais « l'espoir des insurgés et protégerait l'élection des députés « que les 18 cantons, par suite de votre proclamation (du 30 « septembre), enverront à Paris. »

Le même jour, Michel Ney se fit reconnaître par le citoyen Verninac comme ministre plénipotentiaire, et reçut de lui les pièces d'archives, puis, sans attendre la réponse du Premier Consul, il expédia des ordres au général Seras, à Genève, pour qu'il allât prendre d'urgence le commandement de la division concentrée à Huningue et comprenant les 27e, 42e, 80e demi-brigades, un bataillon de la 104e et deux de la 16e, le 13e chasseurs à cheval, enfin une compagnie d'artillerie légère.

Cette division devait mettre, le plus tôt possible, une forte avant-garde à Bâle.

Le général Ney envoya encore, le 23 octobre, un de ses

aides de camp à Schwytz, avec ordre de signifier au citoyen Reding, président de la diète insurrectionnelle, qu'il eût à la dissoudre, sous peine d'exécution militaire. Le lendemain commencèrent les mouvements des troupes françaises et helvétiques destinées à occuper Bâle, Berne, Soleure, Fribourg et à pacifier les cantons de l'Est en rébellion ouverte contre le pouvoir central.

Le 27 octobre, le général Ney écrivit à Talleyrand :

« Mon aide de camp que j'ai envoyé à Schwytz pour notifier « à M. Reding l'ordre de dissoudre la diète qu'il préside n'est « pas de retour.

« Suivant les rapports qui me sont parvenus, les troupes « confédérées gardent la rive droite de la Reuss depuis « Lucerne jusqu'à son embouchure ; leur quartier général est « à Bremgarten. Les Grisons, ceux des environs de Schwytz « et d'Altdorf sont en avant de Lucerne... beaucoup de canons « et de munitions de guerre sont réunis à Zurich, Schwytz et « Altdorf...

« D'après ces dispositions, le général Seras, à la tête de « huit bataillons, de trois escadrons de chasseurs et d'une « compagnie d'artillerie légère, se rendra à la position « d'Olten, occupera la petite forteresse d'Aarbourg et tâchera « de s'emparer de Zurich par la ruse ou par tout autre moyen « de persuasion.

« *P.-S.* — Il est 9 heures du soir, citoyen ministre, que « j'ouvre le paquet pour y ajouter la réponse équivoque de la « diète de Schwytz à la demande formelle que je lui avait « faite de se dissoudre. Je ne vois d'autre ressource... que de « faire marcher des troupes françaises ; *c'est à quoi je viens* « *de me déterminer...* »

Les ordres du général Ney, au sujet de la marche sur Zurich de la division Seras alors concentrée à Huningue, étaient partis de Berne, le 27 de très bonne heure. A cette date, Bâle

était gardée par un bataillon helvétique et il y avait, en réserve, à Pontarlier, 3 bataillons d'infanterie, 1 régiment de hussards (le 12e) et 1 compagnie d'artillerie légère, commandés par un chef de brigade et prêts à marcher.

Berne avait alors pour garnison 1 bataillon de la 104e et la 1re demi-brigade helvétique; la 2e demi-brigade était à Thun et Unterseen.

A Genève se trouvaient 5 bataillons, 1 escadron et 6 pièces d'artillerie légère, sous les ordres du général Eppler; 4 bataillons occupaient Saint-Maurice, et 2 bataillons, Aoste.

En comptant les troupes de l'armée d'Italie qu'il pouvait appeler en Suisse, le général Ney disposerait de 41 bataillons, 9 escadrons et 18 pièces d'artillerie légère, forts, ensemble, de 23,000 hommes environ.

En vertu d'un ordre daté du 27 octobre, le général Eppler dut diriger sur Berne les 3 compagnies de carabiniers avec *la musique* de la 2e demi-brigade, 2 bataillons et les grenadiers de la 78e de ligne, l'escadron et l'artillerie légère en garnison à Genève. Ces troupes arriveraient à Berne, le 2 novembre.

Encore le 27, un ordre à l'adresse du chef d'état-major de l'armée d'Italie spécifia l'envoi, sur Coire et Altdorf, des brigades Mainoni (4 bataillons des 6e et 91e de ligne) et Schilt (5 bataillons des 57e et 91e de ligne), pourvues, chacune, de 50 cavaliers légers et de deux caissons de cartouches d'infanterie, sans compter les 40 cartouches réglementairement portées par l'homme.

Enfin, les points de Chiavenna et Bellinzona devaient être gardés, chacun, par un bataillon en surnombre de ceux composant les brigades envoyées à Coire, lesquelles avaient à opérer le désarmement des cantons de langue italienne, en vertu d'instructions détaillées que le général Ney rédigea, lui-même, en parfaite connaissance du pays et de ses habitants.

Le 28 octobre, Michel Ney écrivit au général Seras, dont

la division marchait de Bâle sur Zurich, en lui recommandant la plus grande circonspection pour éviter d'en venir aux mains avec les insurgés.

Étant allé le lendemain, 29, à Œten, sur l'Aar, dans le but de conférer avec son lieutenant, le général Ney ne l'y rencontra pas mais apprit que, le matin même, la division commandée par ce général s'était emparée de Zurich sans coup férir.

Voici en quels termes Michel Ney a rapporté, le 31 octobre, cet exploit pacifique au ministre de la guerre, Berthier.

« Les 8 bataillons et les 6 pièces d'artillerie légère du géné-
« ral Seras, précédés du 13e chasseurs, s'étaient portés, en
« trois colonnes, de Bâle sur Aarbourg, Aarau, Brugg, et y
« avaient passé l'Aar, le 27 octobre, dans la soirée.

« Les troupes confédérées, à leur approche (le 28 au matin),
« se reployèrent sur Zurich dans la plus grande terreur.

« Leur désordre se manifesta par de nombreux coups de
« fusil qu'ils tirèrent dans leur retraite précipitée.

« Le général Seras fit précéder sa marche sur cette place
« par ses chasseurs. Les colonnes avaient fait, ce jour-là
« (28 octobre), quatorze et quinze lieues (56 et 60 kilomètres)
« lorsqu'elles se déployèrent sur les deux rives de la Limmat
« et vers la partie septentrionale du lac de Zurich.

« Le 7 brumaire (29 octobre), à 6 heures du matin, les
« insurgés voulant placer leurs postes, les troupes françaises
« entrèrent en même temps dans Zurich par trois portes
« différentes.

« Le colonel Meyer venu en parlementaire protestait contre
« l'intervention de la France dans leurs querelles politiques;
« le général Seras lui ordonna de se conformer à la procla-
« mation du Premier Consul. Environ 600 hommes de troupes
« réglées, parfaitement bien habillés, équipés et armés, payés
« par les chefs de l'insurrection à raison de 20 sols par jour,
« étaient en bataille sur la place avec un nombre plus consi-

« dérable de paysans armés de fléaux ferrés, de faulx, de « haches et de toutes sortes d'armes.

« *La musique, qui se fit entendre à la tête des colonnes « françaises, inspira un saint respect à tous les insurgés.* « Les paysans crièrent : Vive le grand Bonaparte ! Vive la « France !

« Le général Seras fit désarmer les premiers et renvoya « les uns et les autres avec des paroles de paix. Les autorités « légitimes qui avaient cessé leurs fonctions ont été réinstal- « lées. Les malheureuses victimes de cette révolution, qui rem- « plissaient les prisons, ont été mises en liberté ; elles béniront « à jamais la bienveillance du Premier Consul.

« Zurich était bien armée ; on y a trouvé plus de 90 pièces « de canon, quantité de fusils et de munitions de guerre.

« Cette prise faite grâce aux sages dispositions du général « Seras, sans tirer un seul coup de fusil, a mis fin, je l'espère, « aux prétentions de la diète de Schwytz. Celle-ci s'est dis- « soute le 6 brumaire (28 octobre).

« Le général en chef (insurrectionnel) Bachmann était à « Zurich ; il ne s'est mêlé de rien et a demandé un passeport « pour Munich.

« A mon arrivée à Zurich, le 8 (3 octobre) à la pointe du « jour, le général Seras, afin de remplir mes nouvelles dispo- « sitions, fit partir les troupes nécessaires pour s'emparer de « Schaffhausen, Winterthur, Saint-Gall, tandis que cinq « bataillons étaient dirigés sur Lucerne, Schwytz, Altdorf et « Glarus. Le bataillon de la 104e, qui était à Berne, est aussi « en marche pour se rendre, par l'Entlibuch, sur Sarmen, « Stanz et Buchs.

« Par ce moyen, les troupes françaises se montreront sur « tous les points du foyer insurrectionnel et dissiperont, pres- « que en même temps, tous les rassemblements de paysans « qui pourraient encore exister, et on en a déjà désarmé plus « de 3,000 hommes.

« Les deux bataillons de la 16e de ligne retourneront à

« Fribourg dans le Brisgau, aussitôt que la tranquillité sera « rétablie.

« La 2e demi-brigade helvétique, que j'avais postée à Thun « et Unterseen, a pris dans une reconnaissance 4 pièces de « canon et plusieurs voitures de munitions ; ceux qui les « escortaient se sont sauvés sans se défendre. Ce corps ren- « trera à Berne aujourd'hui (31 octobre).

« J'ai expédié de Zurich (le 30 octobre) les ordres néces- « saires pour faire rétrograder les brigades des généraux Mai- « noni et Schilt qui devaient s'emparer, la première, de « Coire, par le Splugen, la seconde, d'Altdorf, par le « Gothard.

« Le général Seras, par de nouvelles dispositions que je « viens de lui donner de Berne (le 31 octobre) où je suis de « retour depuis ce matin, y placera du monde.

« J'avais envoyé au général Charpentier, chef de l'état- « major de l'armée d'Italie, un courrier extraordinaire pour « opérer le mouvement précité ; je viens de le prier de « vouloir bien le contremander.

« D'un autre côté, j'ai expédié des ordres aux deux batail- « lons de la 15e légère, à celui de la 61e de ligne et à l'artil- « lerie qui étaient déjà à Morat, de retourner à Pontarlier. Le « 12e de hussards seulement arrivera ici pour assurer les com- « munications et contribuer au désarmement.

« Les bataillons de la 6e légère et de la 78e de ligne, ainsi « que l'escadron du 20e de cavalerie, qui étaient déjà à « Payerne et Avanches retournent à Genève ; ils partiront « ensuite de cette ville pour Grenoble, Chambéry et Lyon, « leurs anciennes garnisons. Il ne restera donc à Genève que « la 2e légère.

« Les deux bataillons de la 73e et de la 87e, qui ont ordre de « venir du Valais sur Thun, seront répartis entre Soleure, « Baden et environs; un bataillon de la 87e restera dans le « Valais.

« Les deux bataillons de la 13e légère venant d'Aost se

« rendront, par Saint-Maurice, à Burgdorf, Huttwyl et « Aarbourg.

« Les troupes cantonneront et vivront sur le pays. Les « chefs de corps donneront des bons valables, afin que le « gouvernement français puisse en tenir compte à celui « d'Helvétie.

« Le chef de brigade Rapp, aide de camp du Premier « Consul, que j'ai trouvé hier (le 30 octobre) à Zurich, en est « parti, le même jour, pour Coire; il ne tardera pas à retour- « ner à Paris et pourra vous rendre un compte détaillé de « mes opérations.

« Veuillez, citoyen ministre, me prescrire le nombre de « troupes que je dois laisser sur le territoire helvétique et les « mesures nécessaires pour assurer leur subsistance. Le pays « en général est pauvre en grains, et la famine se ferait bien- « tôt sentir si les troupes devaient y séjourner plusieurs mois.

« J'ai les plus grands éloges à donner au général Seras « pour la sagesse qu'il a déployée dans cette circonstance. « Les troupes malgré leur grande fatigue ont parfaitement « répondu à son attente; aucune vexation n'a été commise. « L'ordre et la discipline la plus exacte ont régné pendant « la marche des colonnes.

« Je vous prie, citoyen ministre, de vouloir bien conférer « au général, dont le quartier général est à Zurich, le com- « mandement des troupes françaises que le Premier Consul « jugera convenable de laisser en Suisse. »

L'opération sur Zurich, qui fait le principal objet du rapport ci-dessus, est des plus remarquables.

Mis au courant, le 23 octobre, de la situation grave qui résulte de la levée de boucliers dont Zurich est le centre, le général Ney prend des dispositions de prévoyance puis, les les affaires s'aggravant, il écrit le 27 octobre, au Premier Consul pour lui demander l'autorisation de faire pénétrer des troupes françaises en Suisse, mais c'est de sa part formalité

pure, car, le même jour, sans perdre une heure, Michel Ney envoie un courrier au général Seras, à Huningue, avec ordre de porter rapidement sur Zurich la division placée, depuis plusieurs jours, sous ses ordres.

Le général Seras prévenu, suivant toute apparence vers midi, fait prendre les armes à ses troupes et les mène incontinent aux ponts, sur l'Aar, de Aarbourg, Aarau, Brugg, par une marche de trente kilomètres environ.

Le lendemain, 28 octobre, la division Seras, formée en trois colonnes, fait 50 à 60 kilomètres pour atteindre les abords de Zurich et, le 29 au matin, cette ville tombe sans coup férir au pouvoir des Français.

On ne sait ce qu'il faut le plus admirer dans cette opération, de l'initiative hardie du général Ney, ou des qualités d'exécution déployées, aussi bien par le général Seras que par ses troupes.

A retenir aussi, l'effet produit par les musiques des 16e, 27e et 42e de ligne marchant en tête de ces demi-brigades, quand elles pénétrèrent dans Zurich par trois portes différentes.

En réponse à une lettre de Michel Ney lui faisant connaître les circonstances de l'opération sur Zurich, le général Murat, commandant en chef de l'armée d'Italie, écrivit de Milan, le 18 novembre :

« Je viens de recevoir, mon cher général, votre lettre du « 15 brumaire (6 novembre). Je vous remercie des détails « intéressants que vous voulez bien me donner sur le résultat « de vos opérations.

« Cette campagne, qui n'a pour ainsi dire duré qu'un « instant, vous comble de gloire. Il est beau d'obtenir par des « procédés aimables et combinés avec des mesures imposantes « ce qu'un autre n'aurait fait que par la force des armes.

« Au surplus, souvenez-vous, mon cher général, que vous « avez un voisin qui se fera un plaisir de seconder vos opéra- « tions de toutes ses forces. »

A la suite d'une tournée rapide (du 30 octobre au 4 novembre) dans le pays des Grisons, le chef de brigade Rapp, aide de camp du Premier Consul, écrivit, de Zurich, le 5 novembre, au général Ney :

« Je suis arrivé hier soir, mon cher général, du pays des « Grisons. J'ai été à Coire, par Saint-Gallen, et suis revenu « par les lacs. Partout où j'ai passé, le calme règne. Les auto- « rités constitutionnelles sont en fonctions et la présence des « troupes dans cette partie de la Suisse, peu nécessaire. Coire « est le seul endroit où vous feriez bien d'en envoyer pendant « quelque temps. L'esprit de cette ville est mauvais. La prê- « traille et l'ancienne magistrature y ont échauffé horrible- « ment les têtes. Quand je suis entré dans la ville, il n'y avait « encore ni municipalité, ni préfet. Le conseil insurrectionnel « siégeait ; je l'ai dissous, j'ai lavé la tête aux vieilles bêtes « qui le composaient. J'ai fait afficher la proclamation, réins- « taller la municipalité, etc.... Quand je suis parti, tout « était à sa place, mais il serait bon de consolider cet état de « choses par la visite de 200 à 300 hommes.....

« J'ai maintenant terminé ma mission, je vais retourner à « Paris. J'instruirai le gouvernement de tout ce que j'ai vu. « Si vous avez quelque chose à lui faire passer, aussitôt la « présente reçue, envoyez vos dépêches à Bâle et je m'en « chargerai avec le plus grand plaisir. »

Précédemment, le 3 novembre, le général Ney avait écrit au ministre de la guerre :

« J'ai prescrit le désarmement sous la promesse de rendre « les fusils lorsque les députés des 18 cantons qui, par suite « de la proclamation du Premier Consul (du 30 septembre), « se rendent à Paris, en seront de retour.

« Les membres de la diète de Schwytz, en se séparant (le « 28 octobre), ont tenu les propos les plus atroces contre l'in- « tervention de la France dans leurs querelles politiques, au

« point de vouloir organiser des vêpres siciliennes pendant
« la saison des neiges.....

« Je pense, citoyen ministre, qu'il est instant de parer à ces « menées sourdes.... en s'emparant des chefs de l'insurrec- « tion. Une prompte décision du Premier Consul à cet égard « devient indispensable. La tranquillité la plus parfaite règne « d'ailleurs dans l'intérieur de la Suisse. »

Chez le général Ney, l'action suivait de près la conception. L'ordre ci-dessous, expédié de Berne à Zurich, dès le lendemain, 4 novembre, à destination du général Seras en est une nouvelle preuve :

« J'ai déjà souvent (?) proposé de faire arrêter les chefs de « l'insurrection, mais comme cette décision m'arrivera fort « tard, je vous prie, général, de donner *de suite*, les ordres « nécessaires pour vous emparer de Reding, Aufdermauer, « Hirzel, Hinner et autres personnes que vous saurez avoir « joué un rôle marquant dans les circonstances précédentes. « Il faut les détenir à Zurich et empêcher qu'ils n'aient « aucune communication avec l'extérieur..... »

Les arrestations ordonnées furent faites sans retard, et les prisonniers, au nombre de douze, enfermés dans la forteresse d'Aarbourg, ce dont le général Ney rendit compte au ministre Talleyrand, par lettre datée du 11 novembre.

Ce coup de force eut en Suisse un immense retentissement et contribua puisssamment à la pacification, laquelle fut complète dans les premiers jours de novembre.

Le conseil d'exécution et le Sénat siégèrent alors en toute indépendance, à Berne. En sa qualité de ministre plénipotentiaire, le général Ney ne se fit pas faute d'assister aux séances et d'y prendre la parole, tantôt en français, tantôt en allemand, selon qu'il s'adressait à des Suisses de l'une ou l'autre langue.

Il fallait subvenir aux dépenses d'entretien des troupes

françaises; on vota un crédit de 625,000 francs pour cet objet.

Le départ pour Paris d'un certain nombre de députés cantonaux appelés, suivant le désir du Premier Consul, à former une consulte, présenta de grandes difficultés.

Bonaparte, en choisissant Paris comme résidence de ces députés, avait eu surtout en vue de les soustraire aux influences locales, mais il n'avait pas prévu la répugnance qu'éprouvent les Suisses à s'éloigner du pays natal quand leur intérêt personnel n'est pas en jeu.

Le général Ney s'efforça de convaincre les députés, au nombre de trois par canton, que le bien de la république helvétique exigeait la prompte réunion de la consulte à Paris, et, de fait, il parvint à les mettre en route dans la deuxième quinzaine de novembre, grâce, il faut bien le dire, à l'influence d'une haute personnalité, le colonel de Mulhinen, autrefois au service de la France et qui jouissait dans toute la Suisse d'une considération exceptionnelle.

Ce colonel avait été signalé au Premier Consul et au ministre Talleyrand par Michel Ney, comme devant être adjoint à la députation appelée dans la capitale française. Après de nombreuses démarches du général Ney et grâce à une lettre de Talleyrand datée du 13 novembre, M. de Mulhinen accepta de partir pour Paris, le 21 décembre suivant.

Lorsque les députés devant former la consulte suisse furent arrivés dans la capitale de la France, aux premiers jours de décembre 1802, Bonaparte les reçut amicalement au palais de Saint-Cloud, et leur fit distribuer la proclamation admirable qu'on va lire :

« *Bonaparte, Premier Consul et Président, aux députés*
« *des dix-huit cantons de la république helvétique.*

Saint-Cloud, 19 frimaire, an IX (10 décembre 1802).

« Citoyens députés de la république helvétique, la situa-
« tion de votre patrie est critique; la modération, la pru-

« dence et le sacrifice de vos passions, sont nécessaires pour « la sauver. J'ai pris, à la face de l'Europe, la résolution de « rendre ma médiation efficace. Je remplirai tous les devoirs « que cette auguste fonction m'impose ; mais ce qui est « difficile sans votre concours, devient simple avec votre « assistance et votre influence.

« La Suisse ne ressemble à aucun autre État, soit par les « événements qui s'y sont succédé depuis plusieurs siècles, « soit par sa situation géographique et topographique, soit « par les différentes langues, les différentes religions et cette « extrême différence de mœurs qui existe entre ses diverses « parties.

« La nature a fait votre État fédératif. Vouloir la vaincre « ne peut être d'un homme sage.

« Les circonstances, l'esprit des siècles passés, avaient « établi chez vous des peuples souverains et des peuples « sujets ; de nouvelles circonstances et l'esprit différent d'un « nouveau siècle, plus d'accord avec la raison, ont rétabli « l'égalité des droits entre toutes les portions de votre terri- « toire.

« Plusieurs de vos États ont suivi pendant des siècles les « lois de la démocratie la plus absolue ; d'autres ont vu « quelques familles s'emparer du pouvoir, et vous avez eu « dans ceux-ci des sujets et des souverains. L'influence et « l'esprit général de l'Italie, de la Savoie, de la France, « de l'Alsace, qui vous entouraient, avaient essentiellement « contribué à établir dans ces derniers cet état de choses. « L'esprit de ces derniers pays est changé ; la renonciation « à tous les privilèges est votre premier besoin et votre « premier droit.

« Ce qui est en même temps le désir, l'intérêt de votre « nation et des vastes États qui vous environnent est donc :

« 1° L'égalité des droits entre vos dix-huit cantons ;

« 2° Une renonciation sincère et volontaire aux privilèges « de la part des familles patriciennes ;

« 3° Une organisation fédérative, où chaque canton se « trouve organisé suivant sa langue, sa religion, ses mœurs, « son intérêt et son opinion.

« La chose la plus importante, c'est de fixer l'organisation « de vos dix-huit cantons.

« L'organisation des dix-huit cantons une fois arrêtée, il « restera à déterminer les relations qu'ils doivent avoir entre « eux, et dès lors, votre organisation centrale, beaucoup « moins importante en réalité que votre organisation canto- « nale. Finances, armée, administration, rien ne peut être uni- « forme chez vous. Vous n'avez jamais entretenu de troupes « soldées; vous ne pouvez avoir de grandes finances; vous « n'avez même jamais eu des agents diplomatiques près des « différentes puissances. Situés au sommet des chaînes de « montagnes qui séparent la France, l'Allemagne et l'Italie, « vous participez à la fois de l'esprit de ces différentes « nations. La neutralité de votre pays, la prospérité de votre « commerce et une àdministration de famille sont les seules « choses qui puissent agréer à votre peuple et vous main- « tenir.

« Ce langage, je l'ai toujours tenu à vos députés lorsqu'ils « m'ont consulté sur vos affaires...

« Je méditerai tous les projets, toutes les observations que, « collectivement ou individuellement, ou par députation de « canton, vous voudrez bien me faire passer. Les sénateurs « *Barthelemy*, *Fouché*, *Rœderer* et *Desmeunier*, que j'ai char- « gés de recueillir vos opinions, d'étudier vos intérêts et « d'accueillir vos vues, me rendront compte de tout ce que « vous désirez qu'ils me disent ou me remettent de votre « part. »

Ensuite, les cinquante-six députés cantonaux élirent dix délégués chargés de transmettre directement au Premier Consul les vœux de la consulte et de discuter avec lui les mesures à prendre pour traduire en faits les principes d'orga-

nisation politique contenus dans sa déclaration du 10 décembre 1802.

Parmi ces dix délégués, quatre se firent particulièrement remarquer de Bonaparte dans les discussions qui eurent lieu au commencement de l'année 1803, c'étaient : les citoyens Rheinard du canton de Zurich, de Vatteville du canton de Berne, Yaach du canton d'Uri et d'Affry du canton de Fribourg. Ce dernier avait commandé les gardes suisses sous le règne de Louis XVI.

Pour en revenir au général Ney, celui-ci se préoccupa d'adoucir le sort des douze anciens chefs de l'insurrection enfermés dans le château-fort d'Aarbourg, si l'on en juge par l'ordre, ci-dessous, donné, le 15 novembre, à son aide de camp, le capitaine Grandemange.

« Vous partirez de suite (de Berne), citoyen capitaine, pour « vous rendre au château d'Aarbourg, où vous vérifierez si « l'on exécute les ordres que j'ai donnés pour que les déte- « nus qui s'y trouvent soient traités avec l'humanité et les « égards que l'on doit au malheur.

« Vous verrez ces détenus, recevrez par écrit toutes les « réclamations qu'ils auraient à faire et conviendrez avec le « commandant français des moyens qui pourraient adoucir « leur position sans nuire à la sûreté de leur habitation. »

Quelques jours plus tard (18 novembre), ordre fut envoyé par Michel Ney, au général Eppler commandant à Genève, de faire élargir quatre des détenus d'Aarbourg ; la clémence du ministre plénipotentiaire s'étendit bientôt à d'autres prisonniers d'État.

La France s'était fait céder, par le traité de Lunéville (1801), la région de la rive gauche du haut Rhin qui a nom Frikthal, avec les villes forestières de Lauffenburg et de Rhinfelden, et

cela, dans l'intention de céder ce territoire à la Suisse, quand bon lui semblerait.

Le gouvernement helvétique ayant pris possession du Frikthal, sans y être autorisé, le général Ney, par lettre du 10 décembre 1802, fit signifier l'ordre au sénateur Lauther, commissaire du gouvernement helvétique dans le Frikthal, de quitter ce pays.

La réunion du Frikthal à la Suisse eut lieu un peu plus tard, en vertu d'un acte authentique, et ce petit pays, très populeux et riche surtout en forêts domaniales, fut annexé au canton d'Argovie, qui devint, par là, un des plus importants de la confédération helvétique.

Le 24 décembre, Michel Ney rendit compte à Talleyrand de l'excellente impression causée en Suisse par la déclaration de Bonaparte, communiquée, le 10, aux députés cantonaux réunis à Paris, et, par lettre du même jour (le 24), il fit ressortir la nécessité d'incorporer dans les trois demi-brigades helvétiques au service de la France, les 2,000 hommes de troupes existant en Suisse.

« Cette disposition, écrivait-il, porterait ces demi-brigades « sur le pied du complet et assurerait l'existence aux officiers, « sous-officiers et soldats (disponibles) dont la tenue est en « général satisfaisante. Les hommes sont tous très beaux et « d'un âge à supporter les fatigues de la guerre ; beaucoup « d'entre eux méritent particulièrement cette faveur par les « services distingués qu'ils ont rendus, tant en France que « pendant la dernière campagne (de 1800). »

Le ministre Talleyrand répondit, le 12 janvier 1803 :

« J'ai soumis au Premier Consul, citoyen général, les obser- « vations que vous m'avez adressées, le 3 nivôse (24 décembre), « sur la nécessité de déterminer le sort ultérieur des troupes « que le gouvernement helvétique tient à sa solde, ainsi que

« la proposition de les incorporer dans les demi-brigades « helvétiques qui sont à la solde de la République française.

« Le Premier Consul a apprécié les réflexions que vous « m'avez faites à cet égard, et il m'a chargé de vous faire con- « naître que, si le gouvernement helvétique n'avait plus besoin « du service de ces troupes, le gouvernement français les « prendrait avec plaisir. »

De cette réponse devait découler la capitulation militaire qui fut signée, à Fribourg, le 27 septembre 1803, et d'après laquelle la Suisse mettait à la disposition de la France quatre régiments de 4,000 hommes chaque.

Malgré la demande du général Ney au ministre de la guerre, tendant à conserver le général de brigade Seras à la tête de la division française stationnée en Helvétie, comme récompense de son admirable coup de main sur Zurich, le général de division Barbou fut nommé à ce commandement, et arriva, le 21 novembre 1802, à Berne.

Le général Ney lui assigna Zurich comme résidence et envoya l'ordre au général Seras de se transporter à Lucerne.

A la date du 26 novembre, Michel Ney rendit compte au ministre de la guerre de l'insuffisance des 12 bataillons et des 6 escadrons dont il disposait pour dominer la Suisse.

Le ministre répondit par l'ordre au général Murat commandant l'armée d'Italie d'envoyer en Suisse 6 bataillons qui passeraient sous les ordres du général Ney.

Il en résulta que, sur la mi-décembre, le corps français d'occupation de l'Helvétie se composa de 16 bataillons (2 des 12 primitifs ayant été envoyés dans le Valais), de 6 escadrons, de 2 compagnies d'artillerie et d'une compagnie du train.

CHAPITRE XXIV

16 DÉCEMBRE 1802 — 5 JANVIER 1804

L'acte de médiation. — Le siège du gouvernement transporté à Fribourg. — Les prisonniers d'Aarbourg demandent leur grâce. — Entrée du landammann d'Affry à Fribourg. — Les troupes helvétiques passent au service de la France; leur rebellion. — Le général Ney demande un congé. — Naissance de Joseph-Napoléon Ney (8 mai 1803). — Retour du général Ney à Berne. — Création d'un dix-neuvième canton. — Séance d'ouverture de la diète (4 juillet 1803). — Discours d'ouverture par le général Ney. — Commentaires. — Projets de capitulation militaire et d'alliance défensive. — Projets relatifs aux communications par eau et par terre. — Madame Michel Ney à Fribourg. — Travaux de la diète; commissions de capitulation et d'alliance. — Les deux traités approuvés par le Premier Consul puis ratifiés. — Dissolution de la diète de Fribourg. — Le général Ney demande un commandement à l'armée des côtes de l'Océan. — Il est désigné pour commander le camp de Montreuil. — Lettre d'adieux du landammann d'Affry au général Ney. — Réponse du général. — Son départ. — Résultats obtenus.

Le général Ney s'occupa, vers la mi-décembre 1802, de faire lever la carte topographique de la Suisse en faisant appel aux ingénieurs géographes français dont l'habileté professionnelle était bien connue.

En vertu de dispositions nouvelles prises, le 19 décembre, par Michel Ney, la brigade Seras, composée de la 13e légère, de la 16e de ligne, du 13e chasseurs, de l'artillerie et du train, dut transporter son quartier général à Saint-Gall, pendant que la brigade Eppler formée des 27e, 42e, 104e et 80e de ligne, plus le 12e hussards, porterait le sien à Soleure.

Le 26 février 1803, le général Eppler reçut de son général en chef la dépêche ci-après.

« J'ai reçu, citoyen général, par courrier extraordinaire, « l'*acte de médiation* (19 février 1803) du Premier Consul, « qui fixe définitivement le sort de la république helvétique.

« Le citoyen d'Affry est nommé premier landammann. S'il « passe par Soleure, l'intention du gouvernement français « est que vous lui rendiez tous les honneurs militaires, que « vous fassiez tirer le canon et que vous lui envoyiez une « garde d'honneur aussitôt qu'il sera arrivé à Soleure. « Veuillez bien m'en faire prévenir par un officier, sur-le- « champ. »

Michel Ney prévenait, le lendemain, 27 février, son subordonné immédiat, le général Barbou, de la prochaine mise en vigueur de l'*acte de médiation*, avec le concours des commissions d'organisation cantonale, qui allaient incessamment fonctionner, et il lui disait que le gouvernement actuel cesserait ses fonctions, le 10 mars.

Le nouveau premier landammann d'Affry, député de Fribourg, ayant manifesté le désir de transporter en cette ville le siège du pouvoir central, le général Ney n'y fit pas d'opposition et demanda même au ministre Talleyrand l'autorisation de mettre éventuellement le siège de la légation française à Fribourg, ce qui lui fut accordé.

Après avoir rédigé l'acte de médiation, Bonaparte pensa qu'il convenait d'effacer jusqu'au souvenir des discordes qui avaient déchiré les citoyens suisses. En conséquence, il fit savoir au général Ney qu'il serait disposé à gracier les prisonniers politiques enfermés dans le château d'Aarbourg s'ils consentaient à faire amende honorable.

Ce résultat, le capitaine aide de camp Grandemange l'obtint, le 28 mars, en conférant avec eux à Aarbourg, d'où il rapporta leur demande écrite de pardon, signée par tous, et destinée à être mise sous les yeux du Premier Consul.

C'est en ces termes que Michel Ney rendit compte, le 1er mars, à Talleyrand, de la réception faite, la veille, au premier landammann d'Affry faisant son entrée à Berne.

« Citoyen ministre, le premier landammann, M. Daffry (*sic*) « est arrivé hier à Berne, à 8 heures du soir.

« Son arrivée a été annoncée par 50 coups de canon. Un « escadron de chasseurs lui servait d'escorte, et les gardes « d'honneur françaises et helvétiques se sont présentées à sa « porte.

« Ce matin, après avoir déjeuné chez moi, il doit repartir « pour Fribourg. Des détachements de chasseurs sont placés « de distance en distance pour lui servir d'escorte.

« Les officiers de la garnison — français et helvètes — « feront successivement des visites de corps au premier lan- « dammann. A 10 heures, toute la garnison sera sous les « armes et, au moment de son départ, 50 coups de canon « seront tirés.

« M. Daffry (*sic*) m'ayant témoigné le désir d'avoir (à Fri- « bourg) une garde française au lieu d'une garde helvétique, « j'ai donné l'ordre qu'une compagnie de grenadiers reste à « Fribourg, où j'envoie aussi un détachement de chasseurs. « A son arrivée dans cette ville, il (d'Affry) sera également « reçu au bruit de l'artillerie. »

Le premier landammann d'Affry entra en fonctions, à Fribourg, le 10 mars 1803, ainsi qu'il avait été convenu avec le général Ney.

Les troupes helvétiques soldées constituaient trois demi-brigades. On en forma trois bataillons, dont deux de ligne et un de légère. Les officiers en excédent furent mis à la suite.

Le Premier Consul résolut de prendre à la solde de la France ces trois bataillons, plus des fractions de cavalerie et d'artillerie encore existantes.

Le ministre Berthier envoya des instructions en ce sens au

général Ney, lequel les fit connaître au landammann d'Affry par une lettre du 22 mars 1803, conçue en ces termes :

« Je viens de recevoir, par courrier extraordinaire, une « dépêche du ministre de la guerre datée du 28 ventôse « (19 mars), par laquelle il me mande que l'intention du « Premier Consul est que *je me concerte avec vous* pour faire « passer à la solde de la République française les troupes « helvétiques que vous présumez ne devoir pas être em- « ployées par les cantons.

« Si vous ne trouvez aucun inconvénient à laisser partir ces « troupes dans le moment actuel, j'exécuterai les intentions « du ministre de la guerre qui me prescrit de diriger une « partie sur Milan et l'autre sur Auxonne.

« J'ai prévenu, en conséquence, le général Vonderwerdt de « se tenir prêt à marcher, le 6 germinal prochain (27 mars) « pour diriger sur Auxonne les 1er et 2e bataillons de ligne « helvétique, les chasseurs à cheval et l'artillerie à pied. Le « bataillon d'infanterie légère (commandé par le chef de bri- « gade Claves), qui arrivera dans quelques jours à Berne en « repartira après la revue (d'inspection générale) pour se « rendre à Milan, et tous les officiers sans troupe partiront, « le 10 du courant (31 mars), pour aller à Auxonne..... »

La question ainsi posée ne comportait pas la moindre opposition de la part du premier landammann d'Affry.

Le 25 mars, les deux bataillons helvétiques désignés pour Auxonne furent passés en revue, à midi, par le général Vonderwerdt, et reçurent lecture d'une lettre du général Ney leur témoignant sa satisfaction, puis d'une proclamation du premier landammann d'Affry accordant l'amnistie aux déserteurs sous la réserve qu'ils rentrassent au corps dans le délai d'un mois.

Ensuite ces troupes effectuèrent une marche militaire de deux lieues, pendant laquelle se produisirent quelques actes

d'insubordination, causés, en apparence, par des bruits d'envoi des bataillons helvétiques à Saint-Domingue.

A l'issue de cette marche, les troupes rentrèrent à Berne en bon ordre, mais le général Ney, informé de ce qui s'était passé, fit dire aux officiers d'assister à l'appel du soir, et prescrivit de doubler les gardes de quartier.

Tout resta tranquille jusqu'à 11 heures du soir.

« Dans ce moment, écrivit le général Ney, le 27 mars, au « premier landammann, on m'annonça que l'insurrection la « plus complète venait d'éclater, et qu'un trompette de hus- « sards helvétiques, sans doute à la tête du complot, avait « sonné le boute-selle.

« Les gardes furent forcées : quelques officiers dans cette « circonstance montrèrent de l'énergie et furent blessés à « coups de baïonnette.

« Les patrouilles françaises arrivèrent alors près du quar- « tier et voulurent s'opposer au désordre, mais les Suisses « battirent la charge et quelques coups de fusil tirés par « les mutins blessèrent mortellement un caporal de la 42e. « L'officier français (chef de patrouille) sut empêcher sa « troupe de riposter, signifia aux insurgés que le meurtre « serait puni conformément aux lois militaires et se retira « sur la place d'armes.

« On me fit le rapport que les mutins se dirigeaient sur « l'arsenal pour s'emparer de quelques pièces de canon.....

« J'ordonnai de battre la générale.

« Les troupes françaises prirent les armes avec la plus « grande célérité et un bataillon de la 42e, que j'envoyai à « l'arsenal, dissipa les soldats suisses égarés par les insinua- « tions perfides de quelques mauvais sujets.....

« L'ordre fut rétabli à 1 heure du matin.

« Les troupes françaises restèrent sous les armes jusqu'au « grand jour.

« Je provoquai la réunion d'un conseil de guerre..... Un

« grenadier suisse fut condamné à mort et fusillé ; quatre « autres ont été punis de dix à quinze ans de fers.

« Après l'exécution, les Suisses ont défilé devant le corps « de leur camarade ; ils étaient tristes, abattus..... »

La colonne partit, le 27 mars de grand matin, comme l'ordre en avait été donné, et son chef le général Vonderwerdt rendit compte, de Morat, le 28 mars, que « les troupes sous « son commandement se conduisaient avec calme et tranquil- « lité et que le soldat paraissait animé des meilleurs disposi- « tions. »

Le général Ney avait épousé, on s'en souvient, au mois de juin précédent, Mlle Églé Auguié.

Mme Michel Ney devint bientôt enceinte et attendit sa délivrance dans les premiers jours de mai 1803. Elle tenait beaucoup à voir le général auprès d'elle au moment de ses couches ; aussi adressa-t-elle, le 28 mars, au ministre de la guerre une demande de permission en faveur de son mari.

De son côté, le général Ney écrivit, de Berne, le 29 mars, au ministre Berthier pour être autorisé à passer quinze jours dans la capitale « où des affaires importantes nécessitaient sa « présence ».

L'essentiel pour lui était d'arriver à Paris ; une fois là, on saurait bien faire transformer la permission en congé de deux mois.

Quoi de plus naturel? Les affaires intérieures de la Suisse étaient en bonne voie et l'acte de médiation du Premier Consul ne pouvait entrer en vigueur avant juillet.

L'autorisation de venir à Paris parvint au général Ney, le 13 avril, et, le même jour, il se mit en route.

Le 8 mai 1803, naquit, à Paris, Joseph-Napoléon Ney, que la monarchie de Juillet nomma officier, le second Empire général et sénateur et qui est mort à Paris, le 9 février 1881.

Le général Ney fut de retour à Berne le 25 juin, ayant cor-

respondu pendant ses soixante-douze jours d'absence avec le landammann d'Affry, le divisionnaire Barbou, le premier secrétaire de légation Gandolphe et le second, Rouyer.

Durant cette période, un dix-neuvième canton, celui de Saint-Gall, vint s'ajouter aux dix-huit cantons helvétiques formés en 1798.

A la date du 30 juin, Michel Ney annonça aux diverses autorités suisses qu'il résiderait à Fribourg pendant la tenue de la diète, laquelle devait avoir sa séance d'ouverture, le 4 juillet 1803.

Elle eut lieu en effet, ce jour-là, dans la cathédrale de Fribourg, sous la présidence du premier landammann d'Affry, avec un appareil militaire des plus imposants.

Le premier magistrat de la république helvétique résuma, en un discours impartial, les événements survenus en Suisse depuis un an, parla de l'intervention du Premier Consul et de la réunion par ses soins d'une consulte à Paris, enfin développa les conséquences heureuses de l'organisation nouvelle à laquelle la diète allait consacrer ses travaux.

Le général Ney répondit par le discours suivant, qu'il avait probablement composé à Paris, peu de jours avant son départ, en s'inspirant des idées de Bonaparte :

« La sollicitude du Premier Consul envers la Suisse n'est « plus aujourd'hui un problème systématique (discutable) ; « les hommes bien pensants, honorés de la confiance de leurs « commettants et réunis dans cette enceinte, sont vivement « pénétrés de l'importance des travaux dont ils auront à « traiter pendant la durée de la diète. Ils se persuaderont « aisément que les intentions du Premier Consul ont con- « stamment été dirigées vers la liberté, le bonheur et l'indé- « pendance de l'Helvétie ; tout son désir est de fortifier ces

« liens d'affection et de bon voisinage, qui ont existé depuis « tant de siècles entre les deux nations.

« Dès que *le grand homme* qui gouverne la France a connu « la véritable position de la Suisse si longemps en butte aux « factions révolutionnaires et aux agitations intestines, il a « pris la ferme résolution d'enchaîner à jamais la discorde et « tous les fléaux dévastateurs qu'elle traîne à sa suite, de « ramener ses habitants à l'ordre social, convaincu qu'une « nation qui s'est toujours signalée par la franchise et la « loyauté de son caractère ne pouvait qu'être digne de sa « protection spéciale.

« *La journée du 18 brumaire an VIII* (9 novembre 1799), « *d'où la France date sa renaissance à la prospérité*, est aussi « l'époque où les Suisses ont dû commencer à avoir une lueur « d'espérance au changement d'un ordre de choses plus stable « et plus conforme à ses mœurs; leur attente se trouve justi- « fiée, et si elle ne l'a été plus tôt, c'est que *les plaies pro- « fondes de la révolution française ne pouvaient se cicatriser « tout à coup;* de grands changements devenaient indispen- « sables dans l'État et absorbaient les moments précieux que « Bonaparte consacrait au bonheur des peuples dont il avait « si glorieusement défendu les intérêts; ce sont ses succès qui « ont amené la tranquillité dont vous jouissez maintenant et « qu'il dépend de vous de perpétuer.

« L'acte de médiation du 30 pluviôse an XI (19 février « 1803), chef-d'œuvre de législation, qu'admiraient les plus « célèbres jurisconsultes, a été présenté avec la bienveillance « qui caractérise *ce génie extraordinaire*. L'empressement « que vous avez montré à l'accueillir et les témoignages de « reconnaissance que vous avez manifestés pour ce bienfait « inappréciable, sont les garanties incontestables du bonheur « que vous avez lieu d'en attendre.

« Vous êtes tous convaincus, messieurs les députés, que *la « prospérité dont jouissait la Suisse avant l'époque malheu- « reuse des fluctuations révolutionnaires, provenait essentielle-*

« *ment des bienfaits sans nombre de la monarchie française*, « soit par les traités d'alliance défensive, de commerce ou de « capitulations militaires, soit par les forces imposantes « qu'elle pouvait à chaque instant déployer contre toute puis- « sance qui aurait voulu porter atteinte à votre territoire ou à « votre constitution fédérale. Eh bien, messieurs les députés, « ces mêmes bienfaits vous sont offerts par le Premier Consul ; « ce gage d'estime qu'il accorde à la Suisse doit vous con- « vaincre de l'intérêt personnel qu'il attache à votre prospé- « rité future.

« Il vous mettra à même de *recouvrer cette situation heu-* « *reuse* que l'intégrité et la marche économique de vos « ancêtres avaient établie dans votre administration. Des « jours plus sereins présagent un avenir satisfaisant, et la « première diète helvétique aura eu l'avantage glorieux « d'avoir posé la première pierre de votre édifice politique.

« Tels sont, messieurs les députés, les sentiments du Pre- « mier Consul : en les énonçant d'une manière noble, franche « et généreuse, *il réfute tacitement*, *par la dignité de son* « *caractère*, *les imputations absurdes que les ennemis de la* « *paix de l'Europe ont l'astuce de répandre contre sa bienveil-* « *lance pour la Suisse*, qui n'ont pu trouver de crédit que « parmi les hommes également incapables de *mesurer la gran-* « *deur des vues du héros* et de sentir que la puissance n'a pas « besoin de dissimulation, que dédaigne toujours le sentiment « de la force, tandis que *le sentiment de la faiblesse inspire* « *aux hommes d'État des idées d'injustice*, *d'asservissement et* « *de tyrannie*.

« Un des talents particuliers du Premier Consul est de par- « faitement distinguer les hommes d'un vrai mérite. Le choix « qu'il a fait de M. le général d'Affry pour premier landam- « mann de la Suisse est une nouvelle preuve de son discerne- « ment à cet égard.

« Personne ne pouvait sans doute mériter davantage votre « confiance. La modération de ses principes, ses talents, sa

« fermeté et son amour pour la Patrie devaient nécessaire-
« ment lui valoir tous les suffrages et faire sentir combien
« dans des circonstances difficiles il est heureux pour vous de
« l'avoir comme premier magistrat.

« D'après ces principes, je suis chargé d'annoncer à la diète,
« messieurs les députés, que le Premier Consul m'a confié les
« pouvoirs nécessaires pour renouveler avec elle une capitula-
« tion militaire ainsi que de contracter une alliance défensive
« sur les bases que j'aurai l'honneur de vous commu-
« niquer.

« J'espère que la diète trouvera les clauses de capitulation,
« qui lui seront proposées incessamment, aussi avantageuses
« qu'honorables à la Suisse. La France, en prenant des
« troupes helvétiques à son service, témoigne combien elle
« fait cas de leur fidélité et de leur valeur.

« Croyez, messieurs les députés, que je m'estimerai heu-
« reux d'avoir été l'organe de mon gouvernement pour con-
« courir à l'affermissement de votre organisation actuelle et
« que je ferai dans toutes les circonstances ce qui dépendra
« de moi pour opérer la réconciliation sincère de tous les
« esprits, enfin, pour assurer le repos et la félicité de la
« Suisse suivant les vues bienfaisantes du Premier Consul. »

En ce discours, dont la forme reflète le goût de l'époque où il fut prononcé, le général exprime un certain nombre de vérités soulignées dans le texte et attribue au Premier Consul un génie prodigieux.

Les idées politiques de Michel Ney, en juillet 1803, différaient sans doute de celles qu'il professait naguère, mais l'évolution de son esprit s'était faite au contact et sous l'empire des réalités, montrant ainsi l'inanité des systèmes construits de toutes pièces par des idéologues affectés de sectarisme, et trop souvent, malhonnêtes.

Tous les hommes de bon sens et d'expérience pensaient alors comme le général Ney, parce qu'ils appréciaient à sa

juste valeur l'avantage d'être gouvernés par un homme tel que Bonaparte.

C'est le 9 juillet que le projet de capitulation militaire et le projet de traité d'alliance défensive, apportés de Paris par le général Ney, furent communiqués au premier landammann pour être soumis aux discussions de la diète.

Quelques jours plus tard, le 16, Michel Ney fit connaître au citoyen d'Affry le désir formel du Premier Consul de voir établir à bref délai une communication, par eau, entre le lac de Neuchatel et celui de Genève et de voir construire, non moins vite, les quatre routes suivantes :

De Bâle à Constance, par la rive gauche du Rhin ; d'Audermatt, par le Saint-Gothard, dans la vallée du Tessin ; de Thun à Leuck, par la Gemy communiquant avec la route du Simplon alors en construction.

Ces travaux, effectués avec plus ou moins de promptitude, contribuèrent à doter la Suisse d'un réseau routier dont elle est redevable à Bonaparte et qui fait, encore aujourd'hui, l'admiration des touristes.

Sur ces entrefaites, Mme Michel Ney et sa jeune sœur se rendirent, accompagnées par leur père, à Fribourg, ainsi qu'il ressort de la lettre autographe, que nous allons reproduire, du général Ney à M. Auguié :

« Je vous attends, bon papa Auguié, avec la dernière impa-
« tience. J'espère que vous n'avez pas révoqué les dispositions
« d'accompagner ces dames et que j'aurai bientôt le plaisir
« de vous dire de bouche combien je suis reconnaissant de
« votre démarche amicale et bienveillante.

« Vous serez parfaitement accueilli par la famille d'Affry,
« et les dames de Fribourg se font une fête de recevoir mon
« Églé et sa sœur..... »

Effectivement, Mme Michel Ney reçut de la société de Fribourg un accueil chaleureux et entretint avec elle, comme aussi avec les familles des députés à la diète, des rapports empreints de la plus franche cordialité.

La diète se réunissait tous les matins, et ses séances étaient longues.

En vue d'élaborer le traité d'alliance défensive avec la France, la diète désigna une commission de sept membres, présidée par le premier landammann.

Pour la capitulation militaire, sept autres députés de la diète formèrent une deuxième commission que présida également le premier magistrat de la république helvétique.

Ces commissions tinrent leurs réunions chez le général Ney, ministre plénipotentiaire, lequel participa aux discussions avec une ardeur extrême, et souvent même, prit la plume pour rédiger tel ou tel article.

Le deux traités, l'un d'alliance, l'autre de capitulation militaire, furent communiqués au Premier Consul par le citoyen Rouyer, deuxième secrétaire de légation et homme de confiance du général Ney, avant de recevoir les signatures de ceux qui les avaient rédigés.

Le ministre Talleyrand les rendit au porteur, le 21 septembre, avec une lettre destinée au général Ney, que nous reproduisons en partie :

« Général, le Premier Consul auquel j'ai soumis les articles « du traité d'alliance et de la capitulation militaire, convenus « entre vous et la commission helvétique, m'a chargé de vous « témoigner sa satisfaction pour le zèle avec lequel vous avez « suivi et terminé cette négociation.

« Vous pouvez signer les deux traités, et même, accéder, « si vous le croyez nécessaire, aux demandes subséquentes « qui vous ont été faites relativement aux recrues et aux colo- « nies des Indes orientales et occidentales. »

Ces deux changements portent sur les articles 7 et 18 de la capitulation.

« On peut exprimer dans l'article 7 que les recrues seront « payées depuis le jour de leur arrivée au régiment ou à son « départ, et l'on peut stipuler, dans l'article 18, que les « Suisses ne seront jamais employés qu'en Europe..... »

Les traités en question reçurent, le 27 septembre 1803, à Fribourg, les signatures du général Ney, du premier landammann et des membres de chacune des deux commissions.

Ces traités, Bonaparte les ratifia, le 19 novembre, et ils eurent, dix jours plus tard, la consécration du vote unanime des dix-neuf cantons.

Le traité de capitulation accordait à la France le droit d'entretenir quatre régiments d'infanterie suisse, de 4,000 hommes, chaque.

L'article 6 de ce traité portait :

« Les retraites, la solde et les appointements des régiments « suisses (au service de la France) sont les mêmes que pour « l'infanterie française. »

D'après l'article 9 : « Quatre compagnies de grenadiers « pris dans ces quatre régiments peuvent être admis à faire « partie de la garde du chef du gouvernement français. »

La diète de Fribourg fut dissoute, à la fin de septembre, après avoir achevé les travaux pour lesquels on l'avait réunie.

Elle s'était inspirée de l'acte de médiation du Premier Consul et avait doté la Suisse d'une constitution sociale et politique que l'on peut considérer comme indestructible.

L'œuvre de la diète fut complétée, en octobre, par une commission technique chargée de fixer les bases de l'organisation des milices cantonales, conformément à l'acte de médiation.

Précédemment, le 10 septembre, Michel Ney avait écrit au Premier Consul pour recommander à sa bienveillance le citoyen Rouyer, deuxième secrétaire de la légation française en Suisse et obtenir qu'on lui conférât l'emploi de premier secrétaire de ladite légation.

« Il pourrait même y être chargé d'affaires, par intérim, « disait le général Ney dans sa lettre, si votre projet est de « m'employer aux armées destinées contre l'Angleterre et « que votre intention soit, néanmoins, de me conserver, ainsi « que je le désire, la place de ministre plénipotentiaire en « Helvétie. »

Le gouvernement anglais venait en effet de rompre perfidement la paix d'Amiens, et Bonaparte s'occupait déjà de réunir sur les côtes de l'Océan une nombreuse armée qu'il destinait à envahir l'Angleterre.

Le citoyen Rouyer ne tarda pas à recevoir sa nomination de premier secrétaire de la légation de France, mais le général Ney sut bientôt que le Premier Consul allait le rappeler à Paris pour lui conférer un haut commandant actif, en lui donnant comme successeur en Suisse le général Vial.

Ayant appris, le 17 décembre, que cet officier général était nommé ambassadeur de France en Helvétie, Michel Ney expédia, le même jour, au ministre Talleyrand sa demande de retour en France.

Le 27 du même mois, parvint au général Ney l'ordre du ministre de la guerre de se rendre à Paris pour y recevoir les instructions relatives au commandement du camp de Montreuil.

Le lendemain, 28, le citoyen d'Affry, premier landammann de la Suisse, se faisant l'interprète des sentiments presque unanimes de ses compatriotes, adressa au général Ney la lettre suivante :

« Général,

« Au moment où vous allez nous quitter, ou moi-même je « me dispose à remettre les fonctions de ma charge, permettez « que je remplisse un devoir bien doux à mon cœur, celui de « vous parler, Général, du bien que vous nous avez fait et de « notre reconnaissance.

« Ce n'est pas seulement l'expression de mes sentiments « particuliers que je veux vous offrir ; placé depuis dix mois « dans des relations infiniment agréables avec vous, il est tout « simple que j'en aie remporté pour vous beaucoup d'estime « et beaucoup d'attachement.

« Mais aujourd'hui, magistrat de la Suisse entière, c'est en « son nom que je dois parler.

« Tous les cantons, informés de votre départ, m'en ont « témoigné les regrets les plus vifs. Ils apprécient tous la part « que vous avez eue aux changements avantageux que cette « année a vu naître. La Suisse pacifiée, l'ordre rétabli partout, « la diversité des opinions se fondant chaque jour dans un « esprit de modération et d'harmonie, notre marche assurée « au dedans, nos relations au dehors devenues plus certaines « et plus honorables, celles avec la France en particulier « consignées dans deux traités que nos pères eussent acceptés « comme nous, voilà, Général, ce que nous devons en grande « partie à vos soins. La Suisse heureuse et tranquille par la « médiation ne séparera pas votre nom de celui du médiateur « lui-même.

« Un bienfait attache celui qui le donne comme celui qui le « reçoit. Nous ne craignons donc pas, Général, d'être oubliés « de vous. Nous voulons même continuer, dans toute occasion, « à compter sur votre appui. Vous nous en avez donné, à la « fois, le droit et la douce habitude.

« Les cantons m'ont témoigné le désir de vous faire agréer « un faible gage de leur attachement et de leur reconnaissance. « Voyant tous les apprêts de votre départ, j'ai chargé

« M. Maillardoz (ministre de Suisse en France), de vous en « faire hommage à Paris.

« C'est un souvenir et rien de plus, mais nous nous estimerons heureux si, en vous rappelant une nation que vous « avez si essentiellement obligée, il ne vous laisse pas oublier « non plus les sentiments que toute cette nation vous a voués « à jamais. »

Le souvenir, ou cadeau, en question était une magnifique tabatière en or portant le chiffre de la Suisse en diamants.

Le général Ney répondit dans la même journée :

« *Au Landammann de la Suisse*,

« Je ne puis qu'être infiniment sensible aux regrets que vous « me témoignez, personnellement et au nom de la confédération helvétique, sur mon départ prochain de ce pays. Si on « a apprécié ma bonne volonté et mon désir de coopérer, tout « en remplissant les intentions de mon gouvernement, au « bien, à la gloire et à la tranquillité de l'Helvétie, sans doute « qu'elle devra se rappeler de moi avec quelque reconnaissance.

« De mon côté, je puis vous assurer que le souvenir de mon « séjour en Suisse me sera toujours extrêmement agréable, « ainsi que celui des relations que ma mission m'a mis dans le « cas d'avoir avec les braves habitants et particulièrement « avec vous, citoyen Landammann, dont les vertus et l'attachement pour votre patrie ne pouvaient que vous faire « aimer et estimer d'un militaire français. »

« J'accepte avec infiniment de sensibilité le témoignage de « reconnaissance que vous chargez M. Maillardoz de me « remettre, et vous pouvez croire qu'il me sera toujours extrêmement précieux, puisqu'il m'est offert, au nom de la confédération helvétique, par son digne et premier magistrat..... »

Le général Ney, emmenant avec lui sa femme et son jeune fils, quitta Fribourg, le 5 janvier 1804, et fit route vers Paris qu'il atteignit en l'espace de quatre jours.

Sa mission en Suisse avait duré quinze mois (4 octobre 1802-4 janvier 1804), pendant lesquels, il était arrivé par son travail, son activité, et surtout ses qualités de commandement, à rendre, de nouveau, prospère, un pays livré, depuis plusieurs années, aux pires luttes intestines.

Le Premier Consul, chez qui l'aptitude à commander fut toujours la qualité maîtresse, avait donc agi avec une perspicacité rare en confiant au général Ney la mission de réprimer le désordre et, une fois ce résultat obtenu, de concourir à doter la Suisse d'une constitution politique en harmonie avec la nature de son sol et le caractère de ses habitants.

En pareille occurrence, c'est moins la connaissance des lois et règlements du pays à pacifier, qu'un jugement sain, une volonté de fer et l'aptitude à résoudre, vite et bien, les cas concrets les plus divers, qu'il faut demander à l'homme chargé de faire de l'ordre dans un milieu devenu anarchique.

Ces dons innés ou acquis sont l'apanage des militaires de talent, aussi, Bonaparte choisit-il pour refaire une Suisse prospère le chef qui s'était depuis longtemps révélé énergique, ardent, actif, juste, bon, plein de bon sens et doué d'un rare esprit de décision.

Possédant de telles qualités, Michel Ney les mit avec passion au service de la Suisse, avec la certitude de coopérer ainsi à la grandeur de la Patrie française.

Sa mission en Helvétie restera un de ses plus beaux titres de gloire.

TABLE

DES

GRAVURES, AUTOGRAPHES ET CARTES

GRAVURES.

AUTOGRAPHES.

CARTES.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I.

10 janvier 1769—29 juillet 1794.

CHAPITRE II.

30 juillet 1794—14 février 1795.

CHAPITRE III.

15 février 1795—29 mai 1796.

CHAPITRE IV.

30 mai—8 août 1796.

CHAPITRE V.

8 août—24 août 1796.

CHAPITRE VI.

24 août 1796—15 mars 1797.

CHAPITRE VII.

16 mars 1797—23 août 1798.

CHAPITRE VIII.

24 août 1798—3 avril 1799.

CHAPITRE IX.

4 avril—20 mai 1799.

CHAPITRE X.

21 mai—21 juillet 1799.

CHAPITRE XI.

22 juillet — 30 août 1799.

CHAPITRE XII.

31 août — 23 septembre 1799.

CHAPITRE XIII.

24 septembre — 6 octobre 1799.

CHAPITRE XIV.

7 octobre — 18 octobre 1799.

CHAPITRE XV.

19 octobre — 16 décembre 1799.

CHAPITRE XVI.

17 décembre 1799—13 mars 1800.

CHAPITRE XVII.

14 mars—8 mai 1800.

CHAPITRE XVIII.

9 mai—17 juin 1800.

CHAPITRE XIX.

17 juin — 3 juillet 1800.

CHAPITRE XX.

4 juillet — 17 octobre 1800.

CHAPITRE XXI.

18 octobre — 2 décembre 1800.

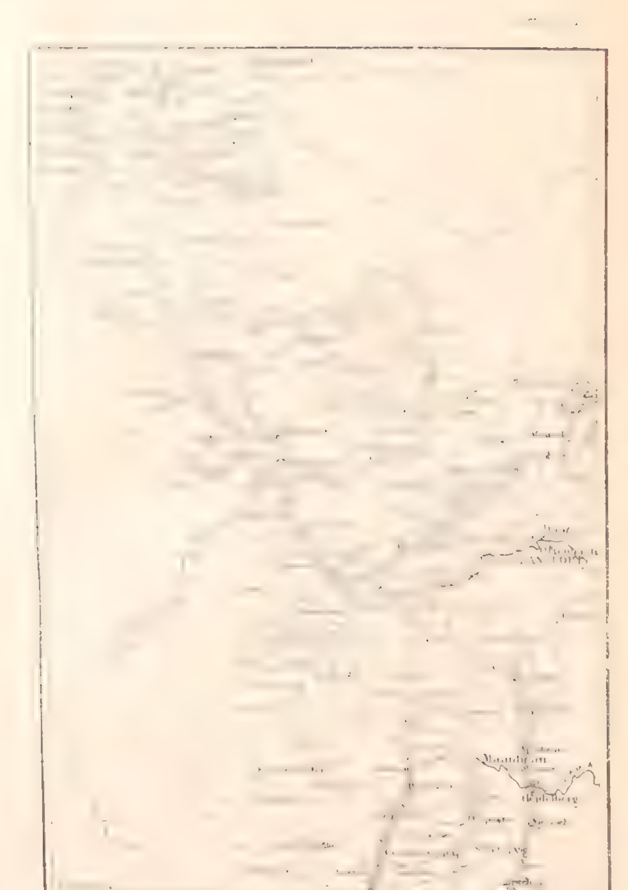
CHAPITRE XXII.

3 décembre 1800 — 4 octobre 1802.

CHAPITRE XXIII.

5 octobre — 15 décembre 1802.

PARIS. — IMPRIMERIE R. CHAPELOT ET Cᵉ, 2, RUE CHRISTINE.







Echelle de $\frac{1}{800\,000}$

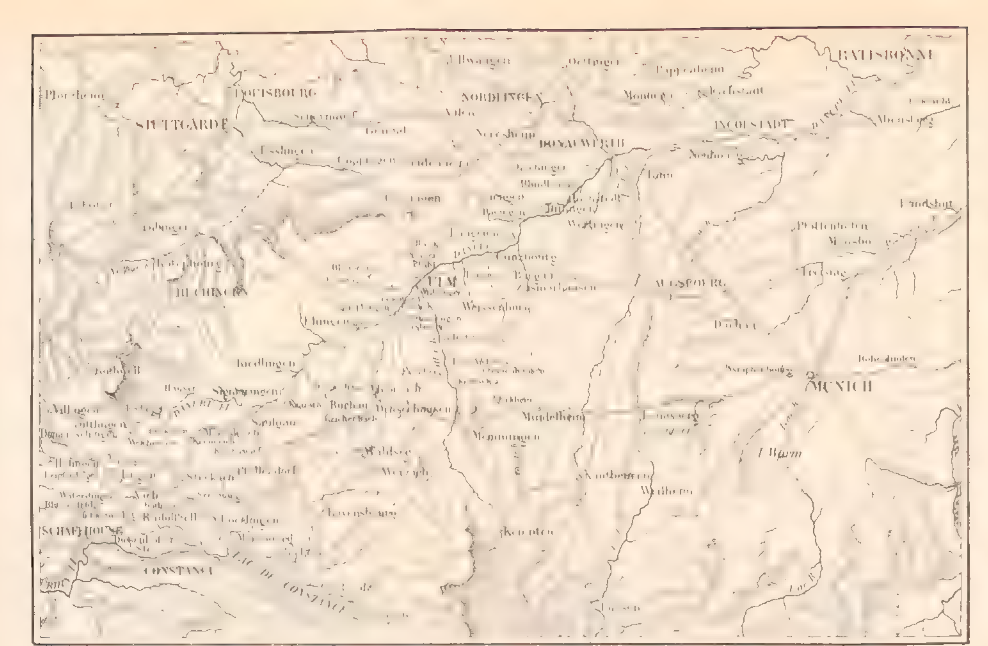


Echelle de $\frac{1}{1\,800\,000}$

100 Kilom



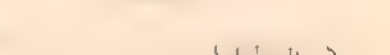
Wiesbaden
FRANCFORT
Mayence
Darmstadt
Mannheim
Heidelberg
Spire
Germersheim
Carlsruhe
STUTTGART

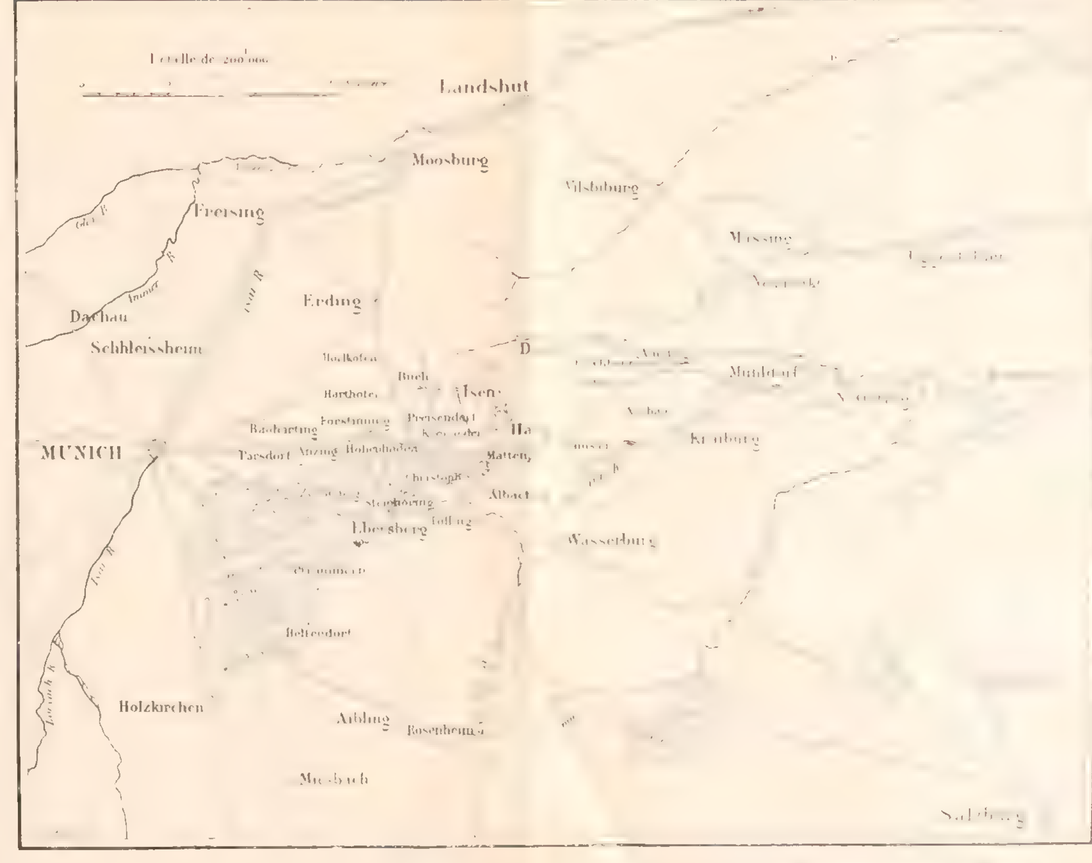


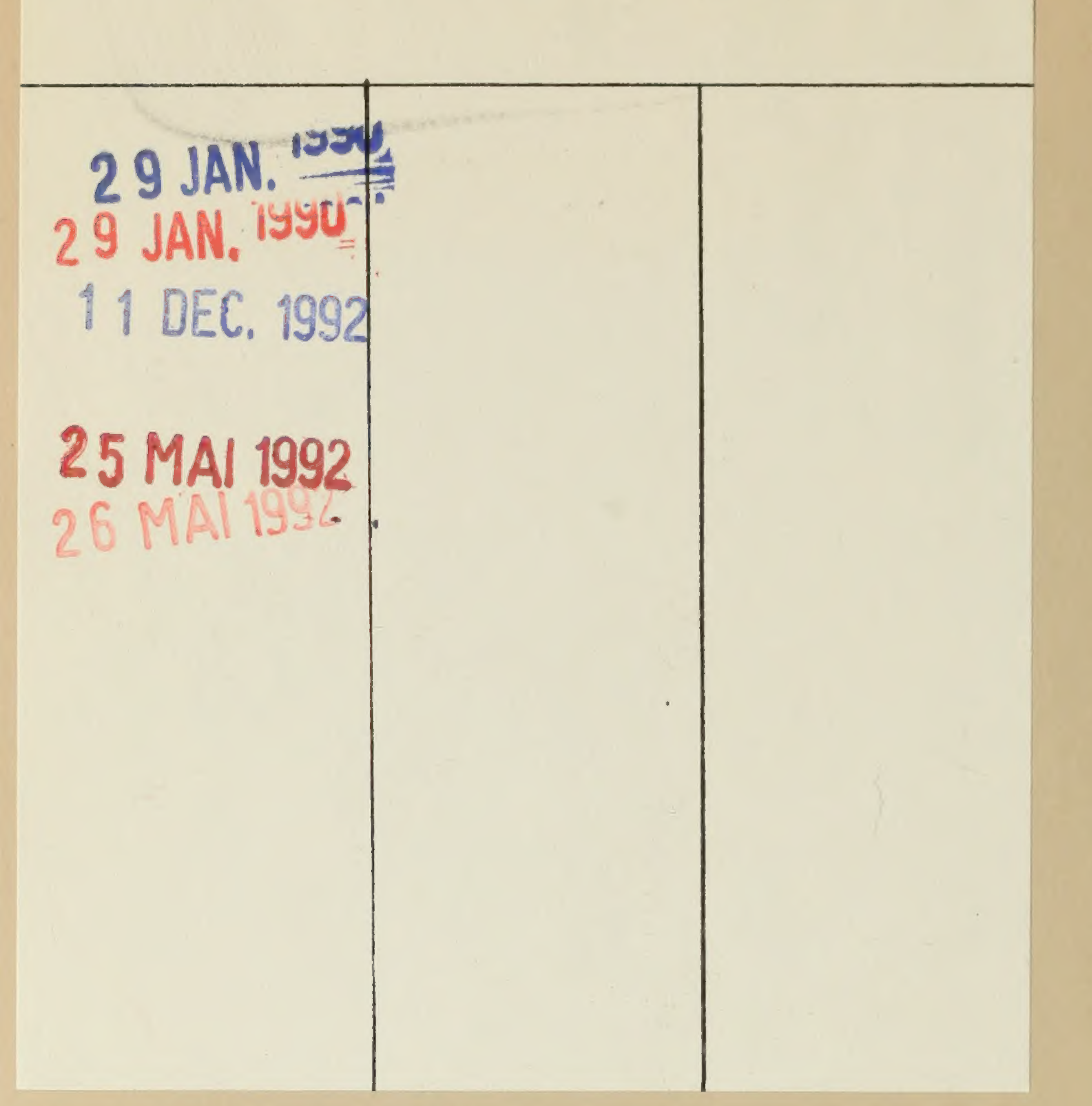
Echelle de $\frac{1}{1\,500\,000}$

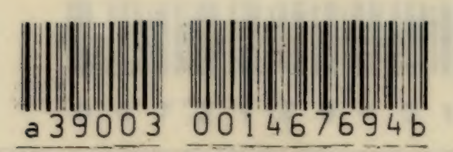


Echelle de $\frac{1}{800\,000}$






29 JAN. 1990
29 JAN. 1990
11 DEC. 1992
25 MAI 1992
26 MAI 1992


a39003 001467694b